915.3
NIE

Αρίθ. Εισ. 118

VOYAGE
DE
M. NIEBUHR
EN
ARABIE
ET EN D'AUTRES
PAYS DE L'ORIENT,
avec l'extrait de sa description de l'ARABIE & des observations de Mr. FORSKAL.

TOME II.

Avec des figures en taille-douce & des cartes géographiques.

EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.
1780.

Apsd. Belgica 3626.

EXPLICATION

DES PLANCHES

& Indices de leurs places dans les deux Volumes.

TOME PREMIER.

Planche I. Un Arabe errant ou Bédouin à cheval & un à pied dans le lointain. *page* 110.

—— II. Une Grecque d'Alexandrie dans toute sa parure. *p.* 123.

—— III. Danseuses & musiciens d'Egypte, à la *p.* 146. où par erreur on se rapporte à la 4e.

—— IV. Fiancée d'Egypte, suivie des musiciens & gens qui portent des flambeaux, & d'autres qui répandent des eaux de senteur, à la *p.* 153. où est indiquée la 5e. au lieu de la 4e.

—— V. Vallée de Warsan habitée par des Bédouins ou Arabes errans. *p.* 194.

ANAGNOSTIRIO

Planche VI. La vallée d'Iſraitu entourée des montagnes pelées. *page* 196.

—— VII. Le couvent de ſainte Catherine ſur le mont Sinaï. *p.* 200.

—— VIII. Femme Arabe qui vend du pain ſous un paraſol de natte. *p.* 241.

—— IX. La figure du côté gauche eſt une femme Arabe de condition de la ville de Loheya, celle du côté droit eſt une jeune villageoiſe des montagnes à café qui va puiſer de l'eau, & dont la deſcription eſt à la *p.* 306. Celle de la femme Arabe de condition ſe trouve à la *p.* 280. où cette planche ſe place.

—— X. Vue priſe dans les montagnes à café, à la *p.* 305. où le texte ſe réfere à la 9e. au lieu de la 10e.

—— XI. Habillement des Arabes de diſtinction. *p.* 403.

Les *trois* Cartes géographiques, *A.* cours du Nil: *B.* la mer Rouge: *C.* la terre de l'Yemen, ſe

ANAGNOSTIRIO

placent à la fin du Volume, pour pouvoir être mis en-dehors.

TOME SECOND.

Planche I. Jeux militaires des Arabes. 1°. La demeure du *Dòla*. 2°. Une citadelle. 3°. Petite mosquée. 4°. Maison ordinaire. 5°. Le *Dòla*, le sabre & le bouclier à côté les jambes nues dans ses bottes, portant un grand turban dont le bout descend entre les épaules. Le cheval avoit le cuir du poitrail, des épaules de la tête & de la housse couvert d'acier poli. 6°. Les Arabes montagnards avec leurs chevaux longs. 7°. Le *Tsjaus* ou le commendant des soldats. 8°. Domestiques du *Dòla*, avec des grands turbans & des chemises larges & retroussées. 9°. Habillemens des bourgeois aisés. 10°. Celui des Arabes communs en *Tèhama*. 11°. Soldats mon-

tagnards. 12°. Un chameau, portant des cruches d'eau. 13°. Habillement des Juifs. *page* 96.

Planche II. La fig. *a* eſt un encenſoir de bois avec ſon couvercle de jonc natté ; la fig. *b* un flacon d'eau de roſe ou de parfum de porcellaine, avec un couvercle d'argent très-proprement travaillé ; *c* taſſe à café de terre de potier dont ſe ſert le peuple ; *d* eſt une ſoucoupe d'argent ou de laiton des Arabes diſtingués de l'Yemen ; *e* pot de terre pour bouillir le *Kiſcher*, boiſon fait de coques de café ; *f* ſorte de canapé uſité dans le *Téhama*, ſur lequel on s'aſſeoit à jambes oroiſes ; *h* maiſon arabe dans l'Hedsjas & dans l'Yemen, dont le toit en rond eſt couvert d'une certaine herbe. *p.* 235

——— III. Habillement des Banians à Mokha. Le linge qui ceint les reins eſt lié par une petite corde, à laquelle eſt attachée par-devant

ANAGNOSTIRIO

un tuyau d'argent bien travaillé. Il tient dans sa main gauche un chapelet, non pour prier, mais pour s'amuser. Derriere lui dans le lointain on voit une vache arabe. *page 257.*

Planche IV. Outils pour l'agriculture des Arabes. *A.* Maniere dont ils se servent pour faire les digues qui entourent les champs labourés, pour que l'eau qu'on y conduit y reste. *B.* Puits dans la plaine de Dumar, duquel on tire l'eau pour arroser dans les sécheresses. *E.* Echafaudage où les Arabes se placent pour veiller sur leurs champs. *D.* Pierre pour battre le grain. Les Arabes posent le bled à terre épis contre épis, & font traîner ensuite par-dessus cette pierre. *F.* Maniere de labourer la terre. *C.* Maniere de scier le bois. *p.* 314.

—— V. Bas-relief du temple indien sur l'isle Elephanta. *p.* 421.

ANAGNOSTIRIO

Planche VI. Hækris, ou voiture la plus uſitée des Indes. *page* 439.

—— VII. Habillement d'un négociant Hindous. *p.* 455.

—— VIII. —— —— d'un payſan Hindous en tems de pluie avec ſa capotte de feuilles de palmier. *p.* 465.

Les *trois* Cartes, *D.* Terre Omân: *E.* Sinus Perſicus: *F.* Tabula iteneraria, &c. ſe placent à la fin du Volume pour pouvoir être mis en-dehors.

ANAGNOSTIRIO

VOYAGE

EN ARABIE.

SECTION XVI.

DE L'ARABIE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE I.

De la Description de L'ARABIE.

L'HOMME, quoique vivant dans des sociétés peut-être trop civilisées, où l'art étouffe ou déguise la nature, n'oublie cependant jamais sa premiere destination. Il aime jusqu'à l'image de cette liberté, de cette indépendance, & de cette simplicité, qui devroient par-tout accompagner son existence & qu'il a perdues. Il se plaît à retrouver

ANAGNOSTIRIO

cette image dans les fictions même de la poésie pastorale.

Il n'aime pas moins à remonter dans ces tems reculés, où, parmi les débris du monde primitif, il peut appercevoir le tableau des mœurs, qui lui sont naturelles, & que les révolutions auxquelles le genre humain a été exposé, n'ont pas encore altérées; sans distinguer clairement les causes de son plaisir, il est toujours charmé de trouver, au moins, le simulacre de ses anciens droits, & du bonheur auquel il étoit originairement destiné.

Si un peuple peut nous présenter un tel tableau, qui réunisse les deux avantages de l'ancienneté & de la simplicité des mœurs, ce sont sans doute les *Arabes*. Quand on vit parmi eux, on se croit subitement transporté dans ces siecles éloignés, qui ont suivi d'assez près le renouvellement de notre monde actuel. On croit se trouver au milieu de ces Patriarches, dont la vie extraordinaire ébranle de si bonne heure nos jeunes cerveaux. Une langue parlée de tems immémorial, & qui tient de si près à tout ce que nous regardons comme étant de la plus haute antiquité, achève d'entretenir cette douce illusion.

Le pays habité par cette nation, n'offre pas

ANAGNOSTIRIO

moins de singularités intéressantes : entrecoupé par des déserts sablonneux & par de grandes chaînes de montagnes, il présente d'un côté tout ce que la désolation a de plus affreux, & de l'autre côté tous les agrémens des contrées les plus fertiles ; réuniſſant par sa position les avantages des climats chauds & des tempérés, il fournit également les productions des parties du globe très-éloignées : jamais conquis, il ne montre que les changemens opérés par les mains de la nature, & rarement ceux que l'homme produit en troublant l'ordre par ses fureurs.

Malgré ces avantages si propres à exciter la curiosité, l'Arabie a été de tout tems très-peu connue. Les anciens, accoutumés à faire des découvertes par les conquêtes, n'ont gueres pu se mettre au fait des particularités d'un pays, où leurs armes n'ont jamais pénétré. Ce que les auteurs grecs & latins nous apprennent des Arabes, est si obscur, que nous voyons bien leur ignorance sur tout ce qui regarde cette nation. Parmi les modernes, le préjugé sur les inconvéniens & les dangers de voyager en Arabie, a produit la même ignorance. J'aurai occasion de remarquer que nos meilleurs Géographes fourmillent d'erreurs sur

ANAGNOSTIRIO

les objets essentiels, comme l'est p. e. la sujétion des Arabes aux Turcs & aux Persans.

Par ces considérations, j'ai cru devoir faire une description plus circonstanciée d'un pays & d'un peuple, qui méritent d'être mieux connus. Dans le cours de mon Voyage, j'ai parlé en partie de ce que j'ai vu moi-même : mais comme, pendant mon court séjour en Arabie, je n'ai pu parcourir qu'un petit nombre de provinces de cette vaste contrée, j'ai tâché de tirer, pour le reste, des lumieres par le moyen de plusieurs Arabes instruits & dignes de foi, que j'ai été à portée de consulter. J'ai trouvé ces secours principalement chez des gens de lettres, & chez des négocians, plus en état & plus portés à me donner des informations que des gens en place, occupés uniquement de leurs affaires & réservés par habitude.

Cette méthode me paroit avoir plusieurs avantages. On ne confondra pas ce que j'ai vu, avec ce que j'ai appris par le témoignage universel des gens éclairés de la nation. Je trouverai mieux occasion de placer certaines particularités, que je n'aurois pu inférer dans le récit de mon Voyage, sans interrompre trop souvent le fil de la narration. Le lecteur verra d'ailleurs son attention soulagée, en ayant sous ses yeux un tableau formé d'une

ANAGNOSTIRIO

multitude de traits épars, dont la combinaison doit lui présenter la physionomie de la contrée & du peuple qui l'habite.

J'eusse souhaité pouvoir ajouter une légere esquisse de l'histoire de cette nation, isolée au milieu de tant d'autres; mais il m'a été impossible de satisfaire ma curiosité. Dans les pays de l'Orient on manque de bibliotheques & de savans profondément instruits; ressources qu'un voyageur trouveroit avec tant d'abondance en Europe. Il existe cependant d'anciens historiens Arabes: mais les exemplaires de leurs ouvrages sont extrêmement rares, suivant les indices que j'en ai eu à *Kahira* & à *Mokha*. Il vaudroit cependant la peine de rechercher ces auteurs, inconnus en Europe, & cette recherche, comme j'ai vu, ne seroit pas infructueuse. Ces ouvrages jetteroient du jour sur plusieurs époques de l'histoire des peuples anciens.

CHAPITRE II.

De l'étendue de L'ARABIE, *& de sa division.*

L'ARABIE proprement dite est cette grande Pé-

ANAGNOSTIRIO

ninſule, formée par le golfe Arabique, l'océan Indien, & le golfe Perſique. Il paroit que déja les anciens ont compris ſous le nom d'Arabie tout cet eſpace enfermé entre ces mers, & une ligne tirée de la pointe du golfe Perſique à la pointe du golfe Arabique. Cette ligne de démarcation étoit cependant plutôt l'effet de l'ignorance des anciens à l'égard de la filiation des peuples, qu'une limite réelle.

Quoi qu'il en ſoit de ces bornes, il faut donner aujourd'hui à l'Arabie une plus grande étendue. Les conquêtes ou les établiſſemens des Arabes dans la Syrie & dans la Paleſtine, doivent faire regarder les déſerts de ces contrées comme appartenant à l'Arabie, qui de cette maniere eſt bornée d'un côté par l'*Euphrate*, & de l'autre par l'*Iſthme de Suès*.

Il ne faudra pas cependant enviſager comme parties de l'Arabie tous les pays où ce peuple s'eſt établi par ſes colonies ou par ſes conquêtes. Les Arabes ſont la nation qui s'eſt répandue le plus dans les contrées les plus éloignées, & qui a conſervé, malgré ſes déplacemens, le mieux ſa langue, ſes mœurs & ſes uſages. On en trouve des colonies de l'Oueſt à l'Eſt depuis les bords du *Sénégal* juſqu'à ceux de l'*Indus*; & du Nord au

ANAGNOSTIRIO

Sud depuis l'*Euphrate* jusque dans l'isle de *Madagascar*. Les essaims des Tartares n'ont pas occupé un plus grand espace.

Le *Sénégal* en Afrique sépare comme on sait, les *negres* des peuples simplement basanés. Sa rive droite est habitée par des tribus d'Arabes errans, & vivant sous des tentes. Les parties élevées des états de *Maroc* & des républiques Barbaresques, contiennent une quantité d'autres tribus de la même nation, qui se sont répandues en Afrique, suivant les apparences, à l'occasion des conquêtes des *Califes*. Toutes ces tribus sont gouvernées par leurs propres chefs, parlent arabe, & ont les mêmes mœurs que le reste de leur nation. On peut les regarder plutôt comme les alliés que comme les sujets des gouvernemens des différens pays où ils se sont établis.

Sur la côte orientale de l'Afrique, les Arabes se sont répandus tout le long jusqu'à *Mosambique*. Plusieurs souverains des états situés sur cette côte, étoient au moins autrefois de cette nation, qui s'est emparée aussi des isles de *Comorra* & d'une partie de celle de *Madagascar*, où ses colonies subsistent encore aujourd'hui.

N'ayant rien pu apprendre de particulier touchant ces tribus dispersées en Afrique, je n'en

parlerai pas ; auſſi peu que des Arabes établis en Egypte, dont j'ai déja traité dans la deſcription de mon voyage par cette contrée.

Je ne dirai rien non plus des prétendues colonies des Arabes en *Habbeſch*, ni de l'opinion qui fait deſcendre les Abyſſins des habitans de l'Arabie. Ce ſentiment de quelques ſavans repoſe ſur des probabilités ſi légeres & ſi incertaines qu'il ne vaut pas la peine de le diſcuter.

Mais je ne dois pas paſſer ſous ſilence des colonies plus importantes, qui quoique hors de l'Arabie, y tiennent de plus près. Ce ſont celles qui ſe trouvent ſur la côte méridionale de la Perſe, & qui ſont à l'ordinaire alliées & quelquefois ſujettes des ſouverains arabes voiſins. Des indices de toute eſpece font préſumer que ces tribus ſe ſont établies ſur les bords du golfe Perſique avant les conquêtes des califes, & qu'elles ont conſervé toujours leur indépendance. Il eſt ridicule au moins que nos Géographes faſſent une partie de l'Arabie ſujette des rois de Perſe, pendant que ces rois des rois n'ont jamais été les maîtres ſeulement des côtes maritimes de leur royaume, où les Arabes dominent depuis ſi long-tems.

Pour obſerver l'ordre le plus naturel dans mon tableau géographique, je conſerverai la

ANAGNOSTIRIO

division de l'Arabie, usitée chez les habitans. Ils partagent leur patrie en six grandes provinces: le HEDSJAS, situé le long du golfe Arabique depuis le *Sinaï* jusqu'à l'*Yemen*, & s'étendant dans les terres jusqu'à la province de *Nedsjed*: la seconde est l'YEMEN en général, qu'on peut subdiviser dans les états de l'Iman de *Sana*; province qui s'étend depuis la fin de l'*Hedsjas* le long du golfe Arabique & de la mer des Indes jusqu'à celle d'*Hadramaut*, & qui est bornée par celle de Nedsjed du côté du nord. La troisieme HADRAMAUT sur les côtes de l'océan Indien confine à celle d'*Yemen* d'un côté, à celle d'*Oman* de l'autre, & vers le nord à celle de *Nedsjed*. La quatrieme OMAN, aussi sur les côtes de l'océan est enclavée dans les provinces d'*Hadramaut*, de *Lachsa* & de *Nedsjed*. La cinquieme LACHSA ou HADSJAR s'étend le long du golfe Persique, & confine à celle de *Nedsjed* dans l'intérieur des terres. La sixieme NEDSJED, comprend tout l'intérieur du pays, qui est borné par les cinq autres provinces: ses limites au nord, sont les terres occupées par les Arabes dans le désert de Syrie. On pourra compter ces terres pour la septieme province, & ajouter alors la description des établissemens des Arabes sur la côte méridionale de la Perse.

ANAGNOSTIRIO

Les deux provinces d'Yemen & d'Hadramaut étoient connues autrefois ſous le nom de l'*Arabie heureuſe*. Mais comme cette dénomination n'eſt pas uſitée chez les Arabes, je n'ai point cru devoir m'arrêter à cette diviſion arbitraire.

CHAPITRE III.

Des Révolutions de l'ARABIE.

TOUT ce qu'on ſait touchant l'époque la plus ancienne de l'hiſtoire de cette contrée, c'eſt qu'elle a été gouvernée par des rois puiſſans nommés *Tobba*. On a regardé ce nom comme un titre commun à tous les rois, comme un nom appellatif, tel que *Pharaon* chez les Egyptiens.

Il y a cependant une tradition aſſez circonſtanciée parmi les ſavans Arabes, à l'égard de ces premiers rois, qui mérite d'etre remarquée. Ils prétendent ſavoir par d'anciens monumens, que *Tobba* étoit le nom de famille de ces Souverains, qui venus des environs de *Samarcand* & adorateurs du feu, avoient conquis & civiliſé l'Arabie. Cette tradition s'accorde bien avec l'hypotheſe ſi probable d'un auteur ingénieux, qui dérive les lumieres & la civiliſation des peuples

ANAGNOSTIRIO

méridionaux d'une nation établie anciennement dans la partie de la Tartarie où eſt ſitué Samarcand.

J'ai eu occaſion de faire une obſervation, qui me paroit auſſi appuyer cette hypotheſe. Un renégat Hollandois, qui avoit parcouru à pluſieurs repriſes l'Arabie, me montra à Mokha la copie d'une inſcription en caracteres ſinguliers & inconnus qu'il avoit trouvée dans une province éloignée des côtes. Malade alors je négligeai de la copier : mais la forme extraordinaire de ces caracteres, formés de lignes droites, ſe grava ſi bien dans ma mémoire, que je reconnus à mon retour le même alphabeth dans les inſcriptions de *Perſepolis*. En Perſe la tradition générale eſt, que le conquérant qui a bâti Perſepolis, avoit été auſſi originaire des environs de Samarcand ; de ſorte que les Arabes & les Perſans paroiſſent avoir eu des ſouverains de la même nation, qui parloient la même langue, ou qui ſe ſervoient au moins des mêmes caracteres.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine de ces conquérans, une multitude d'indices prouvent que les Arabes ont joué un rôle dans les tems les plus reculés; mais que la connoiſſance de leurs révolutions n'eſt pas parvenue à leur poſtérité. On ne peut pas douter qu'ils n'ayent fait la conquête

ANAGNOSTIRIO

de l'Egypte avant l'époque où commence l'hiſtoire ancienne, que les Grecs nous ont tranſmiſe. Tout ce que ces hiſtoriens rapportent des rois paſteurs ne peut convenir qu'à des conquérans Arabes. La fameuſe république de voleurs, ne peut avoir été non plus qu'une tribu de cette nation, qui après l'expulſion de ſes compatriotes, s'eſt maintenue, pendant pluſieurs ſiecles, dans un terrein avantageux de la baſſe Egypte.

Il eſt certain que la plupart des peuples, dont l'hiſtoire des Juifs fait une ſi fréquente mention, ont été des tribus Arabes, qui ſe battirent ſouvent avec ces voiſins inquiets & les ſubjuguerent quelquefois. On pourroit ſoupçonner encore que ces Juifs même appartenoient de près aux Arabes, & tiroient leur origine d'une ſouche ſortie de cette nation répandue.

Les événemens de cette nation du temps des monarchies des Perſes, des Grecs, des Romains & des Parthes, nous ſont inconnus, ou ſe réduiſent à quelques petites tentatives de ces peuples conquérans pour ſoumettre l'Arabie: tentatives toujours infructueuſes, ou qui n'ont réuſſi pour un tems que contre quelques tribus établies dans les villes des côtes du golfe Arabique, ou dans le voiſinage de la Syrie.

ANAGNOSTIRIO

L'Arabie paroit avoir été une contrée riche & importante dès le tems des anciens Egyptiens. L'averſion de ce peuple pour la mer, donnoit aux Arabes la facilité de faire ſeuls le commerce des Indes par le golfe Arabique. Ce commerce ayant pris une fois ce cours, continua ſous les *Ptolomées*, ſous les Romains, ſous les Grecs, & ſous les califes d'Egypte. Mais la découverte d'un nouveau chemin aux Indes priva l'Arabie entiérement de cet avantage, & fit tomber en ruine un grand nombre de villes autrefois ſi floriſſantes.

La domination des rois *Hamjares* ſur une grande partie de l'Arabie, tombe apparemment dans les beaux ſiecles de cette nation. L'hiſtoire de ces rois eſt enveloppée de tant d'obſcurités, qu'on ignore même leur nation & leur origine. Il eſt probable cependant qu'ils ont été indigenes.

On ne ſait non plus dans quelle époque placer une invaſion des *Abyſſins*, dont parlent quelques hiſtoriens. Ce peuple doit avoir attaqué les Arabes pour les convertir au chriſtianiſme. On prétend même qu'après avoir ſubjugué une partie de l'Arabie, il avoit réuſſi dans ſon deſſein, & que cette contrée ſe trouva remplie de chré-

ANAGNOSTIRIO

tiens. Les circonſtances de cet événement ſont ſi vagues, & en partie ſi fabuleuſes, qu'on eſt en droit de douter de ſon exiſtence, ou au moins de ſes cauſes.

Une époque plus ſure & plus importante eſt celle de la révolution que MAHOMET produiſit dans la religion & dans l'état politique de ſa patrie. Cet heureux uſurpateur ſe ſervit, comme firent auſſi ſes ſucceſſeurs, des bras de ſes compatriotes pour conquérir des pays éloignés. Mais ni lui ni les califes ne parvinrent jamais à ſubjuguer leur nation entiere. Une multitude de ſouverains dans l'intérieur des terres conſerva l'indépendance, ſans avoir d'autres égards pour les califes que ceux qui étoient dûs au chef de la religion muſulmane. L'autorité des califes ſe réduiſoit au ſpirituel, excepté dans une partie des côtes qui étoit de leur domaine, & qui les reconnoiſſoit pour le ſouverain direct.

Après la deſtruction du califat par les Turcs, l'Arabie ſecoua toute domination étrangere, & fut gouvernée, comme auparavant, par une quantité de princes plus ou moins puiſſants, iſſus de différentes familles.

Aucune puiſſance voiſine ne tâcha de ſoumettre cette contrée juſqu'à l'arrivée des Portu-

ANAGNOSTIRIO

gais aux Indes, & dans la Mer rouge. Le sultan d'Egypte EL GURY, voulant alors au commencement du seizieme siecle, se débarrasser de ces nouveaux venus, qui lui paroissoient dangereux, envoya une flotte pour chasser les Portugais. Cette flotte profitant de l'occasion s'empara de presque toutes les places maritimes de l'Arabie. Mais la dynastie des *Mamelucs* ayant été détruite par les Turcs, ces villes rentrerent de nouveau sous la domination de leurs souverains naturels.

Les Turcs continuerent la guerre contre les Portugais, pour mettre leur nouvelle conquête, l'Egypte, en sureté. SOLIMAN *Pacha*, commandant une puissante flotte turque, imita l'exemple du dernier sultan des Mamelucs & s'empara de toutes les places le long du golfe Arabique. Ses successeurs pousserent encore plus loin leurs conquêtes, & soumirent une grande partie de l'Yemen jusque bien avant dans la contrée montueuse; de sorte que l'Arabie devint presque en entier une province du sultan de Constantinople, gouvernée par des pachas comme les autres provinces de l'empire Ottoman.

Dans l'intérieur des terres il y avoit cependant toujours beaucoup de princes & de *schechs*

ANAGNOSTIRIO

indépendans, qui n'ayant jamais pu être domptés, ne cessèrent de harceler les Turcs, & de les faire reculer vers la mer. Après plusieurs efforts réitérés, le chef de la maison actuellement régnante à Sana, parvint enfin, vers le milieu du siecle passé, à chasser entiérement cette nation de toutes les places qu'elle avoit occupées depuis plus de cent ans. Les Turcs ne possédant plus rien dans ce pays, qu'une autorité précaire dans la seule ville de *Dsjidda*, il est absurde de compter parmi les provinces ottomanes l'Arabie, qui doit être regardée comme entiérement indépendante de toute puissance étrangere.

Un peuple qui, comme les Arabes, s'est isolé depuis si long-tems, ne peut pas essuyer des révolutions intéressantes, & dignes de l'histoire. Les événemens se réduisent à de petites guerres & à de petites conquêtes, telles que peuvent faire de petits souverains. Je n'en parlerai donc pas, excepté si dans la description de chaque province particuliere, il se présente quelque événement remarquable par sa singularité, ou par son influence sur les affaires des autres nations.

CHAPI-

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement des ARABES.

LE pouvoir le plus naturel eſt celui qu'un pere exerce ſur ſa famille, puiſque l'obéiſſance ſe fonde ſur la perſuaſion de la bienveillance de celui qui commande. Quand, après les révolutions que notre globe a eſſuyées, les triſtes débris du genre humain ſe raſſemblerent, chaque famille ſe laiſſa diriger & conduire par celui auquel elle devoit ſon exiſtence.

Lorſque ces familles ſe multiplierent, les branches cadettes conſerverent une eſpece de vénération pour la branche aînée, qui étoit cenſée tenir de plus près à la ſouche de toute cette poſtérité, qui quoique ſubdiviſée avec le tems, ſe regardoit comme un ſeul tout en vertu de ſon origine. Cet enſemble de familles, ſorties de la même ſouche, forme ce que nous appellons une tribu. Il étoit donc aiſé à l'aîné de la premiere branche d'acquérir ſur ſa tribu une autorité qui dérivoit de la paternelle.

Quelquefois une famille devenue trop nombreuſe ſe ſépara des autres, & forma une nouvelle tribu. Dans d'autres occaſions des tribus

ANAGNOSTIRIO

incapables de réſiſter en particulier à un ennemi puiſſant, ſe réunirent en reconnoiſſant un chef commun. Il ſera arrivé encore, qu'une tribu nombreuſe aura forcé des tribus foibles de ſe joindre à elle & de ſe mettre dans ſa dépendance, qui cependant chez les Arabes, a rarement dégénéré en ſujétion.

Cette forme primitive de gouvernement, établie ſans interruption chez les Arabes, prouve l'ancienneté de ce peuple & rend intéreſſant ſon état actuel. Elle s'eſt conſervée dans toute ſa pureté chez les *Bédouins*. Dans d'autres parties de l'Arabie elle a ſouffert quelques changemens ſans que ſon fond ſoit entiérement altéré. J'aurai occaſion de remarquer ces différences dans la deſcription particuliere de chaque province, & je me contenterai de faire pour le préſent quelques réflexions générales ſur l'eſprit du gouvernement de l'Arabie.

Les *Bédouins*, ou les Arabes paſteurs qui vivent ſous des tentes, ont une multitude de *ſchechs*, dont chacun gouverne ſa famille avec un pouvoir preſque abſolu. Tous ceux de la même tribu reconnoiſſent cependant un chef commun appellé *ſchech es ſcheüch*, le ſchech des ſchechs, ou *ſchech el Kbir*, dont l'autorité eſt limitée par

ANAGNOSTIRIO

la coutume. La dignité de grand ſchech eſt héréditaire dans une famille: mais les ſchechs ſubalternes choiſiſſent dans la famille du défunt le plus capable de les gouverner, ſans faire attention ni à l'aîneſſe ni à une ſucceſſion directe. Ce droit d'élection, joint à d'autres prérogatives, oblige le grand ſchech de regarder les petits ſchechs plutôt comme ſes aſſociés que comme ſes ſujets, & de partager avec eux l'autorité ſouveraine. L'eſprit de liberté qui domine cette nation guerriere, lui rend la ſujétion inſupportable.

Cet eſprit regne avec moins de force chez les Arabes qui cultivent la terre ou qui habitent les villes, & il étoit plus aiſé de les aſſujettir. Dans les parties fertiles de cette contrée, il s'eſt formé de tout tems des ſouverainetés plus ou moins étendues, ou par des conquêtes, ou par des préjugés religieux. Telles ſont aujourd'hui celles du *ſcherif de la Mecque*, des *Imans de Sana* & de *Maskat*, & de quelques princes du pays d'*Hadramaut*. Cependant auſſi-tôt qu'il y a dans ces états de grandes chaînes de montagnes on y trouve encore des *ſchechs* indépendans.

Malgré cette multitude de ſeigneurs, dont les domaines ſont enclavés dans les états de quel-

que souverain puissant, ce gouvernement n'est nullement féodal. Les schechs ne possèdent point de fiefs, & n'ont qu'une espece de propriété sur les personnes de leur tribu. Ceux même qui paroissent sujets tributaires des souverains, dont ils habitent les états, ne le sont pas en effet. Ils restent indépendans, & le tribut qu'ils payent n'est qu'une redevance pour l'usage des terres, dont ils sont des especes de fermiers. Tels sont les *schechs* établis en *Syrie*, en *Egypte* & dans toute l'étendue du *mont Atlas*.

Une nation de ce caractere ne tombe pas facilement sous le pouvoir arbitraire. Le despotisme ne s'est glissé un peu en Arabie qu'en faveur du gouvernement théocratique, qui en est ordinairement la source. Les imams, réputés successeurs & descendans de Mahomet, & reconnus chefs spirituels & temporels de leurs états, ont pu abuser de la vénération des sujets pour leur personne, & étendre trop leur autorité. Le génie du peuple, les usages, & cette religion même qui devroit les rendre absolus, opposent néanmoins des digues au despotisme des imams, & les force de modérer leur gouvernement.

Jamais les Arabes n'ont imaginé de former

ANAGNOSTIRIO

des républiques. Cette espece de gouvernement n'est pas une suite des formes primitives ; elle tire son origine de l'impatience & de la lassitude des peuples qui ont souffert long-tems des outrages du pouvoir arbitraire ; ou quelquefois du concours fortuit d'un nombre d'individus, qui ne sont pas liés par les nœuds de la parenté. Les états unis de *Haschidu Bekil*, ne sont pas tant une république fédérative, qu'une association de plusieurs petits souverains pour unir leurs forces contre un ennemi commun. Leur gouvernement ressemble à celui de l'Allemagne, & non à celui des Suisses, ou des Provinces-unies. On sait peu de positif touchant la prétendue république de *Brava* sur les côtes orientales de l'Afrique. Il est à présumer qu'elle est aussi une confédération entre les schechs Arabes, établis sur cette côte.

La colonie de *Juifs* qui occupe un district de la province d'*Hedsjas*, est gouvernée par un schech héréditaire & indépendant de leur nation. Ces Juifs, séparés depuis tant de siecles de leurs compatriotes, ont donc adopté aussi la forme de gouvernement de leurs voisins.

Cette multitude de petits souverains entraîne plusieurs inconvéniens. Les guerres doivent être

très-fréquentes entre des états limitrophes jusqu'à leur centre, & dont les chefs ont tant d'intérêts différens à discuter. Mais heureusement ces querelles ne sont pas trop funestes : une armée Arabe d'un millier d'hommes se retire & se croit battue si elle perd 7 à 8 de ses combattans : de sorte que ces querelles s'appaisent aussi aisément qu'elles se sont élevées.

On ne peut pas douter, que ces essaims de princes ou régnans ou appanagés, dont la polygamie augmente encore continuellement le nombre, n'influent d'une maniere désavantageuse sur l'aisance du peuple. Il paroît surprenant, quand on voit les Arabes habitant un pays riche & fertile, être mal logés, mal nourris, mal habillés & dépourvus de presque toutes les commodités de la vie. Mais en réfléchissant sur les causes, on explique les effets.

La pauvreté des Arabes errants, est sans doute, volontaire. Ils préferent la liberté aux richesses, & la vie pastorale à une plus laborieuse & plus gênée, qui pourroit les placer dans l'aisance. Mais ceux qui habitent les villes ou qui cultivent la campagne sont pauvres, parce que leurs souverains les chargent d'impôts disproportionnés au revenu des terres. L'entretien

ANAGNOSTIRIO

de tant de princes & celui d'un clergé nombreux, abſorbe preſque la ſubſiſtance du peuple. L'exemple du territoire de *Zebid*, que j'ai allégué dans la deſcription de cette ville où je me ſuis arrêté, prouve que le cultivateur ne peut pas, ſans tomber dans la miſere, porter des charges auſſi peſantes.

Une cauſe générale de l'appauvriſſement de l'Arabie ſe découvre ſans doute auſſi dans le changement du cours du commerce aux Indes, tombé entre les mains des Européens. Cependant ſi les terres pouvoient être mieux cultivées, cette contrée auroit, ſans un commerce étranger, aſſez de reſſources pour mettre tous ſes habitans dans l'abondance de toutes les choſes néceſſaires à une vie aiſée.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XVII.

DE LA PROVINCE D'HEDSJAS.

CHAPITRE I.

De la nature de cette province, & de quelques-unes de ses villes.

L'*HEDSJAS* est borné vers l'est par le Nedsjed, au nord par le désert de Sinaï, au sud par l'Yemen & à l'ouest par le golfe arabique. Ses limites dans l'intérieur des terres ne me sont pas exactement connues, & comme je n'ai vu que ses côtes, je ne puis parler du reste qu'après des relations.

Suivant ce que j'ai appris, ce pays doit entièrement ressembler à l'Yemen. Depuis les côtes s'étend une plaine plus ou moins large, jusqu'aux chaînes de montagnes qui courent parallelement avec les bords de la mer Rouge. Cette plaine est, comme le *Tehama*, entiérement stérile & sablonneuse, excepté où le terroir, à l'entrée des vallées, peut être arrosé par les eaux des torrens qui descendent des montagnes.

ANAGNOSTIRIO

La partie montueuse doit être fertile en fruits & denrées de toute espece. Je n'ai pas entendu compter le café parmi ses productions. On tire le *baume de la Mecque* de cette contrée élevée, & principalement de la grande montagne de *Safra*, éloignée de trois journées des côtes du golfe arabique.

Cette plaine ingrate ne peut pas être bien peuplée. J'ai déjà remarqué, que dans mon trajet de *Suès* à *Locheja* je n'avois vu presque ni villes ni villages. J'ai donné la description de *Jambo*, de *Dsjidda* & de *Ghunfude*, les seuls ports & les seules villes de cette côte étendue. Les autres petits endroits clair-semés ne méritent aucune attention.

Je n'ai pu découvrir aucune ville remarquable dans l'intérieur de cette province, excepté celle de *Taaif*, située sur une haute montagne, dans une contrée si agréable, que les auteurs Arabes comparent ses environs à ceux de Damas & de Sana. Cette ville fournit Dsjidda & la Mecque d'excellens fruits, principalement de raisins, & fait un commerce considérable d'amandes qui croissent en abondance dans son territoire.

Il y a quelques villes peu importantes, qui

appartiennent au ſchech de la tribu de *Harb*. On m'a parlé auſſi d'une vallée délicieuſe nommée *Wadi Fatima*, entre la Mecque & Médine, que Mahomet avoit donnée pour dot à *Fatime* ſa fille chérie, & qui eſt poſſédée actuellement par les *Dani Barkad*, branche cadette de la maiſon régnante à la Mecque, & par conſéquent deſcendante de cette princeſſe.

Les deux capitales de l'*Hedsjas*, la Mecque & Médine, offrent trop de curioſités pour ne pas exiger des articles particuliers.

CHAPITRE II.

*Du pouvoir des Turcs dans l'*HEDSJAS.

Le ſultan de Conſtantinople ſe dit ſouverain de l'*Hedsjas*, &, ſur la foi d'un vain titre, nos géographes comptent cette partie de l'Arabie parmi les provinces turques. Mais cette ſouveraineté prétendue eſt un fantôme, que les Arabes euſſent fait diſparoître depuis long-tems, s'ils n'étoient pas intéreſſés à le conſerver.

Malgré les magnifiques prétentions du grand-ſeigneur, ſon pouvoir en Arabie ſe réduit à quelques minces prérogatives. Il peut envoyer

ANAGNOSTIRIO

toutes les années à la Mecque des caravanes accompagnées de troupes, qui sont souvent obligées de se frayer le chemin à main armée. Il peut, comme tout souverain puissant qui veut abuser de ses forces contre un foible, déposer le *schérif* régnant & en mettre un autre à sa place, pendant que par le moyen de la caravane il est le plus fort à la Mecque. Il ose mettre un pacha à *Dsjidda*, qui partage avec le schérif l'autorité sur cette ville, & qui ne peut aller à son gouvernement ni en sortir qu'au milieu de la grande caravane. Les Arabes souffrent enfin, qu'il entretienne pour la sureté des pélerins turcs quelques janissaires, éparpillés dans quelques mauvaises tours pour garder des puits.

Les revenus qu'il tire de cette prétendue province, sont en proportion avec son pouvoir. Le sultan partage avec le schérif les droits de la douane de Dsjidda: mais cette modique somme ne suffit nullement pour l'entretien de la maison du pacha. Aussi un Turc, nommé à ce beau gouvernement, se regarde comme disgracié, & ne soupire qu'après son rappel.

Si les Arabes ne recevoient pas toutes les années de grandes sommes de la part du sultan, & n'en tiroient des avantages de toute espece,

ANAGNOSTIRIO

ils auroient chaſſé depuis long-tems cette poignée de Turcs. Le ſultan donne des penſions à tous les ſchérifs, & aux principaux de la nobleſſe de l'*Hedsjas*, comme à des gardiens de la maiſon ſainte. Par ces penſions & par 4 ou 5 gros vaiſſeaux chargés de denrées, qu'il envoie tous les ans à Dsjidda, il nourrit preſque les habitans de la Mecque & de Médine. Pendant tout le tems du ſéjour des pélerins dans la ville ſainte, il fait diſtribuer tous les jours autant d'eau que 2000. chameaux peuvent en apporter; ſans compter le grand nombre de préſens, dont il orne la *Kaba*, & dont il régale les deſcendans de Mahomet.

Les principaux des Arabes profitent encore de la grande quantité de fondations pieuſes, faites par des ſultans ou par de riches particuliers turcs, en faveur des lieux ſaints. Dans toutes les villes de l'empire Ottoman on trouve des *Kans*, des bains, & des maiſons qui appartiennent à la *Kaba*. Pluſieurs perſonnes, pour aſſurer leur propriété contre les atteintes du deſpotiſme, léguent, après l'extinction de leur famille, tous leurs biens, par une eſpece d'inféodation, à la moſquée de la Mecque. Les revenus de cette moſquée & de la Kaba ſe partagent entre

le ſchérif & la principale nobleſſe de l'*Hedsjas*. Ces Arabes riſqueroient par conſéquent de perdre leur ſubſiſtance, en voulant ſe ſouſtraire à une dépendance apparente, qui flatte la vanité du ſultan, ſans entamer leur liberté.

Le ſultan ne ſe fait gueres plus reſpecter ſur le golfe arabique : maître précaire de l'Egypte, & manquant d'une bonne marine, il ſouffre que les Arabes des côtes pillent impunément les vaiſſeaux turcs, qui en s'approchant trop des terres, tombent entre leurs mains.

CHAPITRE III.

Du SCHÉRIF *de la* MECQUE.

SCHERIF eſt, comme j'ai eu occaſion de le remarquer dans un autre endroit, le titre des deſcendans de Mahomet par *Haſſan ibn Ali*. Quoique cette partie de la poſtérité du prophete ne ſoit jamais parvenue aux dignités de *Calife* & d'*Imam*, elle paroit néanmoins avoir poſſédé en tout tems la ſouveraineté de la plupart des villes de l'*Hedsjas*.

Les deſcendans de *Haſſan ibn Ali* ſe ſont partagés en pluſieurs branches, dont celle d'*Al*

ANAGNOSTIRIO

Bunemi, qui actuellement doit consister en plus de 300 personnes, a seule le droit au trône de la Mecque. Ces *Al Bunemi* se divisent encore en deux branches subalternes, *Darü Sajid*, & *Darü Barkad*, dont tantôt l'une, tantôt l'autre ont donné des souverains à la Mecque & à Médine, quand ces états se trouvoient séparés.

Il n'est pas seulement indifférent au sultan turc, lequel des individus de cette famille s'érige en *schérifes schéraf*, ou en schérif régnant: il paroît même nourrir leurs divisions, en favorisant le plus fort pour les affoiblir tous. Comme l'ordre de la succession n'est pas fixé, & que tous les schérifs peuvent aspirer également à la souveraineté, cette incertitude des droits, jointe aux intrigues des officiers turcs, cause dans ces états de fréquentes révolutions. Il est rare qu'un grand schérif se soutienne sur le trône, & plus rare encore que son regne ne soit troublé par la révolte de ses plus proches parens. On a vu succéder un neveu à l'oncle, l'oncle à son neveu, & quelquefois un homme d'une branche éloignée à un prince de l'ancienne maison régnante.

Du tems de mon séjour en Arabie, en 1763, le schérif *Mesad* avoit régné déja depuis 14

ans, toujours en guerre contre les Arabes voisins, & quelquefois avec ses plus proches parens. Quelques années auparavant le pacha de Syrie, qui commandoit la caravane, l'avoit déposé, & mis à sa place *Jafar*, frere cadet du schérif. Mais après le départ de la caravane, *Jafar*, manquant de moyens pour se soutenir, résigna de nouveau à *Mesad* la souveraineté, *Achmet*, second frere du schérif & fort aimé des Arabes, menaça d'attaquer la Mecque pendant notre séjour à Dsjidda. Nous apprîmes peu de tems après la fin de cette querelle, & le retour d'*Achmet* à la Mecque, où il continua de vivre en simple particulier.

Ces exemples prouvent, que les musulmans n'observent plus la loi qui leur défend de porter la guerre dans les lieux saints. Un bey d'Egypte osa même, il y a quelques années, planter ses petits canons sur une tour de l'enceinte de la Kaba, & tirer par dessus cette sainte maison contre le palais du schérif *Mesad*, avec lequel il s'étoit brouillé.

Les états du schérif comprennent les villes de la *Mecque*, de *Médine*, de *Jambo*, de *Taaif*, de *Sadie*, de *Ghunfude*, de *Hali*, & treize encore moins considérables, toutes situées dans l'Hedsc-

jas. Près de Taaif se trouve la haute montagne de *Gazvan*, où, suivant les auteurs Arabes, il gele au milieu de l'été. Comme cet état est peu riche & peu étendu, les revenus de son souverain ne peuvent pas être considérables.

Il trouve une ressource dans des impôts sur les pélerins, & dans des gratifications des monarques musulmans. Chaque pélerin Schüte paye une taxe, suivant ses facultés, depuis 10 jusqu'à 100 écus. Le grand Mogol faisoit remettre au schérif par année 60000 roupies, assignées sur le gouvernement de Surate. Mais depuis que les Anglois se sont emparés de cette ville & de son territoire, le Nabab de Surate n'étoit plus en état de payer cette somme. Le chérif la demanda alors aux Anglois, comme possesseurs de Surate, & pour les obliger de le satisfaire, il défendit à un capitaine de cette nation de sortir du port de Dsjidda. L'Anglois s'étant rembarqué malgré cette défense, le schérif se plaignit à la Porte, qui communiqua ses plaintes au ministre d'Angleterre. Il négocia en même tems avec le fantôme de Nabab, qui réside encore à Surate : mais toutes ses démarches ont été infructueuses, & il paroit que le souverain de la Mecque sera obligé de renoncer à cette contribution des Indes.

Le

ANAGNOSTIRIO

Le pouvoir du ſchérif ne s'étend pas au ſpirituel, qui dépend uniquement du chef des eccléſiaſtiques de chaque ſecte, réſidants à la Mecque. Les Muſulmans rigides, tels que les Turcs, n'aiment pas les ſchérifs, qu'ils ſoupçonnent peu orthodoxes, & attachés en ſecret à la ſecte mitigée des *Zeïdi*.

CHAPITRE IV.

De la ville de la MECQUE.

CETTE ville, éloignée de *Dsjidda* d'une forte journée, eſt ſituée dans un terroir ſec & ſtérile. A quelques lieues plus loin, dans des endroits élevés vers les montagnes, on trouve déja de beaux fruits en abondance. Pendant les mois d'été les chaleurs ſont extrêmes à la Mecque : les habitans, pour s'en garantir, ferment ſoigneuſement les volets, & arroſent les rues pour rafraîchir l'air. On a des exemples, de perſonnes étouffées au milieu de la ville, par le vent brûlant nommé *Samoum*.

Comme une grande quantité de la premiere nobleſſe de l'*Hedsjas* demeure dans cette ville, elle eſt mieux bâtie qu'aucune autre de l'Arabie.

Parmi les beaux édifices qu'elle contient, le plus remarquable eſt la fameuſe *Kaba*, ou maiſon de Dieu, qui avoit été en grande vénération chez les Arabes déja avant Mahomet.

J'euſſe été aſſez curieux de voir cette rareté : mais aucun chrétien n'oſe aller à la Mecque ; non pas que l'approche en ſoit défendue par une loi expreſſe, ou que les Mahométans ſenſés trouvaſſent à redire à une telle curioſité ; mais à cauſe des préjugés du peuple, qui, regardant cette terre comme ſainte, croit les chrétiens indignes d'y mettre le pied : elle ſeroit profanée, ſuivant l'opinion des ſuperſtitieux, ſi elle étoit foulée par des infideles. Le peuple s'imagine même que les chrétiens ſont empêchés d'en approcher par un pouvoir ſurnaturel. On raconte d'un infidele, parvenu juſqu'aux collines qui entourent la Mecque, qu'il avoit été aſſailli par tous les chiens ſortis de la ville, & qui, frappé de ce miracle & de l'aſpect auguſte de la kaba, s'étoit fait Muſulman.

Il faut donc préſumer que tous les Européens qui décrivent la Mecque comme témoins oculaires, ont été des renégats, qui ſe ſont échappés de la Turquie. Un exemple récent appuie ces ſoupçons. Sur la promeſſe de pouvoir conſerver ſa religion, un chirurgien François ſe laiſſa perſuader d'ac-

ANAGNOSTIRIO

compagner à la Mecque l'*Emir Hadsji*, en qualité de médecin. Mais déja à la premiere ſtation, on le força à ſe faire circoncire, & on lui permit alors de continuer le voyage.

Quoique les Mahométans ne permettent pas aux Européens d'aller à la Mecque, ils ne leur refuſent pas les deſcriptions de la kaba, & des explications à l'égard de ce bâtiment. J'ai tiré à Kahira la copie d'un deſſin de la maiſon ſainte, que j'ai rectifié après ſur un tableau d'un peintre Turc. Ce peintre gagnoit ſa vie en faiſant des deſſins & de petits tableaux de la kaba, & en les vendant aux pélerins.

A en juger par ces deſſins, & par les relations de tant de Muſulmans dignes de foi, la kaba eſt un bâtiment meſquin & informe; une eſpece de tour quarrée, dont le haut eſt enveloppé d'une étoffe de ſoie noire brodée en or. Cette étoffe ſe fabrique à Kahira, & le ſultan Turc fait préſent chaque année d'une tenture neuve, pour changer la précédente. Les gouttieres de ce bâtiment ſont d'or pur.

Ce qui ſemble de plus magnifique, dans cette maiſon ſainte, ce ſont les arcades qui entourent la place, au milieu de laquelle la kaba eſt ſituée. On parle avec admiration de la quantité de lam-

pes & de candelabres d'or & d'argent, dont ces arcades sont remplies. Cependant, selon ces récits même, apparemment encore exagérés, les richesses de la kaba n'approchent pas de la valeur de celles, qu'on étale dans quelques églises catholiques en Europe.

La kaba renferme une relique des plus révérées, & des plus singulieres : c'est la fameuse pierre noire, apportée par l'ange *Gabriel* pour la construction de la sainte maison. Suivant les ecclésiastiques, cette pierre, à son arrivée, étoit toute blanche, & d'un brillant qui éblouissoit les yeux à quatre journées de distance : mais elle pleura si copieusement & si long-tems sur les péchés des hommes qu'elle devint opaque & enfin toute noire. Tout Musulman, chaque fois qu'il fait le tour de la kaba, doit baiser, ou toucher au moins, cette pierre compatissante. On ne rend pas les mêmes honneurs à la pierre d'*Abraham*, ni à celle d'*Ismaël* : les pélerins sont dispensés du soin de les voir & & de les baiser.

Les Arabes vénerent la kaba, parce qu'elle a été bâtie par Abraham, & qu'elle lui servit de maison de priere. Dans la même enceinte se trouve le puits *Zemzem*, estimé pour la bonté de ses eaux, & honoré à cause de son origine miracu-

ANAGNOSTIRIO

leuſe. *Hagar*, chaſſée par ſon maître, mit dans cette place le petit *Iſmaël* par terre, pendant qu'elle alla chercher une fontaine pour déſaltérer ſon fils mourant de ſoif. N'ayant pu trouver aucune eau, elle fut ſurpriſe en revenant de voir jaillir une ſource entre les jambes de l'enfant; & cette ſource eſt le puits de *Zemzem* actuellement exiſtant.

Une rangée de piliers de métal, qui regne tout autour de la kaba, lui ſert encore d'ornement: des chaînes uniſſent ces piliers, & ſoutiennent une multitude de lampes d'argent. Les portiques, ou les arcades, dont j'ai parlé plus haut ſont deſtinés à ſervir d'abris aux pélerins, pendant les plus grandes chaleurs du jour. On en fait encore un autre uſage: les marchands, qui ſuivent en grand nombre les caravanes, étalent leurs marchandiſes ſous ces arcades.

Les Mahométans ont une ſi haute opinion de la ſainteté de la Mecque, qu'ils l'étendent encore ſur ſes environs. Le territoire de cette ville eſt réputé ſacré, juſqu'à des diſtances qui ſont indiquées par des marques particulieres. Chaque caravane trouve, dans ſon chemin, une marque ſemblable, qui avertit les pélerins de mettre

l'habillement modeſte avec lequel ils doivent paroître dans cette terre ſainte.

CHAPITRE V.

Du pélerinage des Muſulmans.

TOUT Muſulman eſt obligé, comme on ſait, d'aller au moins une fois dans ſa vie, à la Mecque, pour faire ſes dévotions dans les lieux ſaints. Si cette loi étoit obſervée à la rigueur, le concours des pélerins ſeroit prodigieux, & la ville ne pourroit jamais contenir ces armées nombreuſes de gens de tous les pays, où la religion mahométane domine. Il eſt donc à préſumer que les ſeuls dévots s'acquittent de ce devoir, & que les autres s'en diſpenſent aiſément.

Ceux dont les circonſtances ne permettent pas une longue abſence, ont la liberté, il eſt vrai, de payer un homme pour faire le voyage en leur nom. Mais un tel pélerin gagé n'oſe ſe charger que d'une ſeule procuration par voyage, & il doit, pour prévenir les abus, rapporter une atteſtation en bonne forme d'un imam de la Mecque qu'il a fait les dévotions requiſes aux lieux ſaints au nom d'un tel, vivant ou mort: car après

le décès d'un homme, qui durant sa vie n'avoit pas observé la loi, on peut le faire encore voyager à la Mecque par procureur. J'ai rencontré quelquefois de ces pélerins de profession, qui, mal payés par leurs commettans, se tiroient d'affaire, le reste du chemin, en demandant l'aumône.

Les caravanes, déja peu nombreuses à proportion de la multitude immense de Musulmans, sont composées encore d'une grande quantité de gens, qui ne font pas le voyage par dévotion. Ce sont des marchands qui croient pouvoir transporter plus surement, ou débiter plus facilement, leurs marchandises; des entrepreneurs de toute espece qui fournissent le nécessaire aux pélerins, & des soldats, payés par la caravane, à laquelle ils servent d'escorte. Il arrive de cette coutume que beaucoup de personnes ont été plusieurs fois à la Mecque uniquement par des vues d'intérêt.

La plus considérable de ces caravanes est celle de la Syrie, commandée par le pacha de Damas. Elle se joint à une certaine distance à la seconde venant d'Egypte & conduite par un bey qui prend le titre d'*Emir Hadsji*. Il en vient une de l'Yemen, une autre moins nombreuse du pays de Lachsa. Quelques pélerins épars arrivent par la

ANAGNOSTIRIO

mer Rouge des Indes, & des établiſſemens des Arabes ſur les côtes d'Afrique. Les Perſans ſe mettent dans celle qui part de Bagdad & dont le pacha nomme le conducteur. Ce poſte eſt lucratif, parce que le conducteur oſe rançonner les hérétiques Perſans.

En racontant ce que j'avois vu ſur notre vaiſſeau dans le trajet de Suès à Dsjidda, j'ai déja parlé de l'*Irrham*, & des endroits où les pélerins ſont obligés de s'habiller d'une maniere ſi humble. Je dois ajouter qu'ils doivent partir pour la Mecque auſſitôt qu'ils ſont arrivés aux bornes qui marquent le commencement du territoire ſacré. Un renégat Grec, venu avec nous depuis Suès, & comptant s'arrêter à Dsjidda, eſſuya tant de reproches ſur ſes délais qu'il fut forcé de partir pour la Mecque avant d'avoir fini ſes affaires.

Il eſt avantageux, au reſte, à un pélerin de preſſer ſon arrivée aux lieux ſaints. Sans avoir été préſent, dès le commencement, à toutes les cérémonies, & ſans s'être acquitté de tous les actes de dévotion, un homme n'acquiert pas le titre de *Hadsji*, qualité recherchée parmi les Turcs, puiſqu'elle donne des prérogatives réelles, & qu'elle fait reſpecter celui qui peut s'en décorer. La rareté de ce titre dans les pays Mahométans eſt déja une

ANAGNOSTIRIO

preuve combien on néglige l'obſervation de la loi qui ordonne le pélerinage.

Il regne une coutume ſemblable chez les chrétiens orientaux, qui font auſſi beaucoup de cas du titre de *Hadsji* ou de *Mokdaſi*, qu'on donne aux pélerins de leur communion. Pour acquérir ce titre il ne ſuffit pas d'avoir fait le voyage de Jéruſalem : il faut avoir paſſé dans cette ville la fête de Pâques, & avoir aſſiſté à toutes les cérémonies des ſemaines ſaintes.

CHAPITRE VI.

De la ville de MEDINE.

A une journée du port de *Jambo* ſe trouve *Medine*, ville de grandeur médiocre, entourée de mauvaiſes murailles & ſituée dans une plaine ſablonneuſe. Elle appartient au ſchérif de la Mecque, quoiqu'elle ait eu, dans ces derniers tems, un ſouverain particulier de la famille *Dacii Barkad*. Aujourd'hui le ſchérif la fait gouverner par un viſir, qui doit être pris dans la famille du ſouverain.

Avant Mahomet cette ville ſe nommoit *Jathreb*; mais on lui donna le nom de *Medinet en*

ANAGNOSTIRIO

Nebbi, la ville du prophete, après que Mahomet, chaſſé de la Mecque par les Koréiſchites, s'y fut réfugié, & y eut paſſé le reſte de ſes jours.

Le tombeau de Mahomet à Medine eſt reſpecté par les Muſulmans; mais ils ne ſont nullement obligés de le viſiter, pour y faire leurs dévotions. Les ſeules caravanes de Syrie & d'Egypte, qui, à leur retour de la Mecque, paſſent près de Medine, ſe détournent un peu de leur chemin pour voir ce tombeau.

J'ai eu auſſi d'un Turc un deſſin de la grande moſquée où l'on voit le tombeau dans le coin de la grande place, au lieu que la kaba eſt au milieu. Comme on craint que le peuple ne rende un culte ſuperſtitieux aux dépouilles du prophete, l'approche de ce tombeau eſt défendue par des grilles au travers deſquelles on peut le regarder. Il conſiſte dans une ſimple maçonnerie, en forme d'une caiſſe, ſans autre monument. Je n'ai point pu apprendre quelle étoit l'origine de ce conte ridicule, répandu en Europe, de ces grands aimans qui ſoutenoient en l'air le cercueil de Mahomet.

Ce tombeau eſt placé entre deux autres où repoſent les cendres des deux premiers califes. Quoiqu'il ne ſoit pas plus magnifique que ceux de la plupart des fondateurs de moſquées, le bâti-

ANAGNOSTIRIO

ment qui le couvre eſt enveloppé en-dehors d'une étoffe de ſoie verte, brodée en or, que le pacha de Damas renouvelle tous les ſept ans.

Le bâtiment eſt gardé par quarante eunuques qui veillent à la ſûreté du tréſor, qu'on dit y être enfermé. Ce tréſor, compoſé principalement de préſens des grands parmi les Muſulmans, en pierres précieuſes, eſt regardé comme très-conſidérable : mais on a mêlé tant de fables dans le récit qui m'en a été fait, que je ne ſais qu'en penſer. Pluſieurs Mahométans conſidérables m'ont aſſuré ſérieuſement qu'un des effets les plus précieux, gardé dans ce tombeau, étoit la pierre philoſophale ou une bonne quantité de la poudre qui convertit tous les métaux en or fin. Un négociant Arabe diſtingué m'aſſura cependant, que cette garde n'étoit deſtinée qu'à écarter la populace qui avoit commencé à jetter des guenilles ſur le tombeau, pour les retirer alors comme des eſpeces de reliques.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE VII.

Des ſchechs independans tant Arabes que Juifs.

LA partie montueuſe de l'*Hedsjas* eſt partagée entre un grand nombre de ſchechs ſouverains. Le plus puiſſant eſt celui de la *tribu de Harb*, qui peut mettre deux mille hommes en campagne. Il réſide dans la ville de *Makſchous*, & ſon domaine comprend encore quelques villes & pluſieurs villages.

Pendant les mois propres au pâturage, les plus diſtingués de cette tribu vivent ſous des tentes: ils demeurent le reſte de l'année dans les villes & dans les villages. Mais le peuple habite à l'ordinaire des cabanes couvertes d'herbes. Cette principauté eſt ſituée dans les montagnes entre la Mecque & Medine.

Je n'ai pu apprendre ni le nom, ni la ſituation des domaines des autres ſchechs indépendans de cette province. Ce que j'en ſais, c'eſt que ces Arabes habitent toute l'année dans les villes & dans les villages, & qu'ils ont pour défenſe des châteaux bâtis ſur des rochers eſcarpés. Ils ſe joignent quelquefois à leurs voiſins contre les cara-

ANAGNOSTIRIO

vanes Turques, quoiqu'elles ne traverſent pas leur territoire.

C'eſt principalement le ſchech de la tribu de *Harb* qui incommode les caravanes, & qui les rançonne. Si les Syriens & les Egyptiens ne payent pas le tribut qu'il exige pour leur paſſage, il ramaſſe une armée parmi ſes voiſins, qui ſont charmés de venir prendre leur part au pillage d'une caravane.

L'état le plus remarquable & le moins connu eſt celui que les Juifs ont formé dans les montagnes au nord-eſt de Medine. Ce pays s'appelle *Kheibar*, & les Juifs qui l'habitent ſont connus en Arabie ſous le nom de *Beni Kheibar*. Ils ont leurs propres ſchechs indépendans, & ſe partagent en trois tribus, nommées *Beni Miſſead*, *Beni Schahan* & *Beni Anæſſe*. Ils ſont ſi odieux aux Mahométans, qui les accuſent de piller les caravanes, qu'en Syrie la plus grande injure qu'on puiſſe dire à un homme c'eſt de l'appeller *Beni Kheibar*. Il paroît cependant qu'on leur impute à tort ces brigandages. Des Mahométans dignes de foi m'ont aſſuré que les Juifs avoient bien fourni des troupes auxiliaires à l'armée Arabe, qui en dernier lieu pilla la caravane de Damas: mais les inſtigateurs & les chefs de cette entrepriſe,

ANAGNOSTIRIO

avoient été le schech de la tribu de *Harb* en *Hedsjas*, & celui de la tribu *Anæsse* en *Nedsjed*.

Ces Juifs de Kheibar ne paroissent pas entretenir des liaisons avec leurs compatriotes répandus en Asie. Quand je m'informai d'eux chez les Juifs en Syrie, ces derniers me dirent, que ces freres prétendus n'osoient pas se présenter, parce qu'ils n'observoient pas la loi. Ces *Beni Kheibar* doivent donc être des *Karaïtes*, secte peu nombreuse & dispersée, que les autres Juifs, généralement attachés à la secte des Phariséens, détestent plus encore que les chrétiens ou les Mahométans.

Le nom de la tribu d'*Anæsse* a un rapport marqué avec celui de la tribu d'*Hanassi*, dont parle *Benjamin* de *Tudele*, comme de ses compatriotes. Il a encore beaucoup de ressemblance avec celui de *Baruc Anzab*, race de Juifs qui avoit causé beaucoup de chagrins à Mahomet & aux premiers califes. Ainsi cette famille juive doit régner dans cette contrée depuis plus de douze siecles. Parmi les modernes, *Barthema* est le premier qui ait parlé de cette souveraineté & des Juifs indépendans, qui demeurent dans les environs de Medine.

ANAGNOSTIRIO

Cet établiſſement a donné peut-être lieu à la fable du *fleuve Sabbatique*. Ces Juifs, ne voyageant pas le jour du ſabbath, ne peuvent pas ſuivre les caravanes. Les terres qu'ils habitent ſont cependant entourées de déſerts ſi vaſtes & ſi peu ſûrs, que ſans ſe joindre à une caravane, il eſt impoſſible de ſortir d'un pays auſſi iſolé, ou d'y parvenir.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XVIII.

DE L'YEMEN EN GÉNÉRAL.

*Des limites de l'*YEMEN *& de ſa diviſion.*

CETTE grande province qui comprend la plus belle & la plus fertile partie de l'Arabie, eſt entourée du golfe Arabique & des provinces d'*Hadramaut*, de *Nedsjed* & d'*Hedsjas*.

La nature diviſe l'*Yemen* en deux parties, qui different beaucoup pour le ſol & pour le climat. Celle qui borde le golfe Arabique, eſt une plaine aride & ſablonneuſe, de la largeur à-peu-près de deux journées, qui éprouve des chaleurs exceſſives. L'autre, qui commence où finit la premiere, eſt une contrée aſſez élevée, remplie de montagnes eſcarpées, mais fertiles; où l'air eſt beaucoup plus tempéré. Mais cette diviſion appartient à l'hiſtoire naturelle de l'Arabie: il s'agit ici de la diviſion politique.

L'*Yemen* eſt partagé, comme le reſte de l'Arabie, entre un grand nombre de ſouverains dont les

ANAGNOSTIRIO

les domaines ſont d'une étendue très-inégale. Il y a quelques princes aſſez puiſſans, & une multitude de ſchechs, qui dans leurs petits territoires jouiſſent d'une indépendance entiere.

Parmi ces princes le plus conſidérable eſt l'*Imam*, qui réſide à *Sana*. Comme j'ai parcouru une partie de ſes états, qui me ſont par conſéquent mieux connus que les autres, je deſtinerai un article à part pour leur deſcription; d'autant plus qu'ils ſont la plus grande partie de l'Yemen. Je donnerai, pour le préſent, l'abrégé de ce que j'ai pu apprendre du reſte de cette province.

Les états indépendans de l'Yemen, outre celui de l'Imam, ſont ſuivant ce que j'ai ſu par le récit des gens les plus inſtruits:

1. Le pays d'*Aden*, gouverné depuis quelque tems par un prince particulier.

2. La principauté de *Kaukeban*, poſſédée par un *Sejid*.

3. Le pays de *Kohail*, ou de *Haſchid-u-Bekil*, où il ſe trouve beaucoup de ſchechs, qui ont formé une eſpece de confédération.

4. La principauté d'*Abu-Ariſch*, qui appartient à un *ſchérif*.

5. Un grand district entre *Abu-Arisch* & l'*Hedsjas*, habité par des *Bédouins* libres.

6. Le territoire de *Khaulan*, qui a son propre schech.

7. Le territoire de *Saban*, qui comprend la principauté de *Saade*, appartenante à un *Sejid*, & les domaines de quelques schechs indépendans.

8. *Nedsjeran.*

9. *Kachtan.*

10. *Nehhm.*

11. *Khaulan* à l'est ; quatre petites souverainetés gouvernées par des schechs.

12. Le vaste pays de *Dsjof* ou *Mareb* a un schérif, & d'autres territoires des schechs.

13. La contrée de *Jafa*, où il se trouve au moins trois schechs indépendans.

Il y a sans doute, dans l'Yemen encore plusieurs autres états souverains, qui à cause de leur petitesse ne sont pas venus à ma connoissance. Un voyageur, qui s'arrêteroit peu en chemin, ne pourroit gueres apprendre non plus les noms de toutes les petites seigneuries, dont l'Allemagne est composée. Ce que je sais cependant, pour en avoir été témoin oculaire, c'est que ce grand nombre de petits souverains, est la cause de la langueur où l'Arabie est tombée ;

ANAGNOSTIRIO

& que tant d'intérêts, qui se choquent sans cesse, ruinent le commerce & l'industrie.

CHAPITRE II.

*De la principauté d'*ADEN.

CETTE petite souveraineté confine vers le sud à la mer des Indes; vers l'oueſt & vers le nord aux états de l'*Imam*, & vers l'eſt au pays de *Jafa*. Les terres dont elle eſt compoſée appartenoient autrefois à l'Imam: mais en 1730, les habitans chaſſerent le gouverneur, mis par l'Imam, & élurent un ſchech, qui ſe ſoutient dans une entiere indépendance.

Aden, ville ancienne & célebre, donne le nom à cette principauté. Elle a encore un bon port, quoiqu'elle ſoit bien déchue de ſon état floriſſant. Son commerce eſt peu conſidérable, parce que ſon ſouverain ne vit pas en paix avec ſes voiſins. La ſeule marchandiſe qu'on exporte de cette ville, eſt le café qui vient du pays de Jafa.

Parmi pluſieurs villes & pluſieurs châteaux de peu d'importance, qui ſe trouvent dans ce petit état, la ſeule place encore remarquable eſt *La-*

hadsje, réſidence du ſchech actuel *Abd ul Kerim el Fóddeli*. Cette ville fut aſſiégée & maltraitée en 1757 par le fameux ſchech *Abd urrab*. *Fóddeli* eſt un petit diſtrict, contenant une ville & quelques villages, connus parce que la famille régnante en eſt originaire.

CHAPITRE III.

De la Principauté de KAUKEBAN.

LA contrée qui porte ce nom, eſt preſque enclavée dans les états de l'*Imam de Sana*, & confine ſeulement d'un côté aux terres des alliés de *Haſchid-u-Bekil*. La famille, qui y regne, deſcend de Mahomet par *Hadi*, *Imam de Saade*. Elle avoit poſſédé, pendant pluſieurs ſiecles, de beaux domaines dans l'Yemen, & a conſervé même le titre d'*Imam* durant l'uſurpation des Turcs. Mais quand cette nation fut chaſſée de l'Yemen par *Khaſſem el Kebir*, cette illuſtre famille fut obligée de céder le titre d'Imam à ce nouveau conquérant Arabe, & de ſe contenter de celui de *Sejid* ou *Sidi*. Elle gouverne cependant encore en toute ſouveraineté un état aſſez conſidérable.

On m'avoit communiqué une notice de la succession de ces souverains, que je n'ai pas eu occasion de vérifier. Le prince régnant en 1763, s'appelloit *Sejid Achmet*: il avoit plusieurs fils & freres, & un bon nombre de neveux.

Il fait sa résidence à *Kaukeban*, petite ville peu fortifiée; mais située sur une haute montagne, presque inaccessible. La tante du prince régnant a fait construire un chemin pavé, par le moyen duquel les chameaux chargés peuvent parvenir jusques dans la ville.

Dans les différens districts entre lesquels ce pays est divisé, on trouve un bon nombre de villes & bourgs, dont la plupart ont des châteaux ou citadelles sur des montagnes du voisinage. Ces précautions paroissent nécessaires, pour la défense d'un souverain foible contre un voisin puissant, tel que l'Imam de Sana.

Wadi Laa est une vallée fertile en café qui appartient à *Sejid Ibraham*, frere du prince régnant. Dans ses environs il y a des sources chaudes & minérales.

CHAPITRE IV.

Des alliés de HASCHID-U-BEKIL.

LA contrée étendue, qui eſt partagée entre pluſieurs ſchechs alliés, s'appelle proprement *Bellad el Kobail*, le pays des montagnards: mais on la nomme à l'ordinaire *Haſchid-u-Bekil*, du nom général des confédérés. Elle s'étend vers le nord juſqu'au déſert d'*Amaſia*, & elle eſt bornée vers le ſud & vers l'eſt par les états de l'Imam & par la principauté de *Kaukeban*: vers l'oueſt elle touche la ſouveraineté d'*Abu Ariſch*. L'eſprit républicain eſt ſi rare en Aſie, que cette contrée peut paſſer pour une des ſingularités de l'orient.

Ce pays montueux eſt rempli d'une foule de ſchechs d'une très-ancienne nobleſſe, dont chacun gouverne ſon territoire en ſeigneur indépendant. Ces ſchechs ſentant l'impoſſibilité de réſiſter ſéparément à un voiſin puiſſant, ſe ſont ligués pour s'aſſiſter réciproquement.

Il eſt difficile, en Europe même, de ſe mettre en peu de tems au fait de la conſtitution d'un état: dans l'orient, chez des nations naturellement défiantes, la choſe eſt preſque impoſ-

sible. Je n'ai point pu apprendre quelles sont les loix & les conditions de cette ligue de petits souverains. Tout ce que j'en sais, c'est qu'ils élisent un certain nombre de chefs, & en tems de guerre des généraux, pour commander leurs troupes combinées.

Ces alliés & leurs sujets sont beaucoup plus guerriers, & meilleurs soldats que les autres Arabes. L'Imam de Sana & le schérif de la Mecque entretiennent chacun plusieurs régimens de ces montagnards, & les payent mieux que leurs autres troupes. Ces montagnards exigent d'être commandés par des officiers de leur nation: les schechs levent à l'ordinaire les régimens & en nomment les officiers. Par cette raison l'Imam craint de se brouiller avec les confédérés. Quand ils attaquent l'état de Sana, leurs compatriotes, qui sont au service de l'Imam, se révoltent & se joignent à l'armée de la ligue.

Une tradition sur leur origine commune, peut avoir porté ces schechs à se liguer, & à rester fideles à leur alliance. *Haschid & Bekil*, dont les confédérés ont pris le nom, ont été, suivant cette tradition, deux fils d'un certain *Babroscham* & d'une princesse *Nedsjema*. Ce Babroscham, né en Natolie de parens distingués, enleva, après

plusieurs avantures romanesques, cette princesse, fille du roi de Bithynie, & se réfugia avec elle dans les montagnes de l'Yemen, où par ses deux fils *Hasched* & *Bekil* il devint la souche des familles de tous les schechs de *Bellad el Kobail*, qui peuvent, par conséquent, se regarder tous comme parens.

Il est constant cependant, qu'il y a dans ce pays des schechs d'une plus ancienne noblesse que ce roman ne leur en attribue. Dans le district de *Kheivan*, dans la ville de *Beit el Toba*, réside le chef de la famille *Toba*, qui doit descendre des premiers rois d'Arabie de ce nom.

On m'a nommé une cinquantaine de ces schechs indépendans, dont quelques-uns possèdent des terres au milieu de celles de l'Imam. Il seroit superflu de rapporter leurs noms.

Le pays que ces alliés habitent, est d'une bonté assez inégale. Il y a cependant au milieu des montagnes des vallées très-abondantes en fruits, & les hauteurs même sont bien cultivées & fertiles.

Il contient beaucoup de châteaux, bâtis sur les hauteurs; mais peu de villes considérables. Celle de *Kheivan*, dans le district du même nom, est remarquable, parce qu'elle a été la résidence

des rois *Hamjares*, & enſuite des Imams. On y voit des ruines de palais, qui ſont d'une haute antiquité.

Dans quelques autres petites villes, on trouve pluſieurs monumens qui prouvent, que *Bellad el Kobail* a été, avant la conquête des Turcs, en grande partie du domaine des anciens Imams.

CHAPITRE V.

De la principauté d'ABU ARISCH, & des BÉDOUINS voiſins.

LA principauté d'*Abu Ariſch*, nommée ainſi d'après ſa capitale, eſt proprement une partie du *Tehama*, & s'étend le long du golfe Arabique depuis le gouvernement de *Loheya* vers le nord, l'eſpace de deux degrés de latitude. Son terroir eſt, comme celui du reſte du Tehama, ſec & ſtérile, par-tout où il ne peut pas être arroſé par les eaux des rivieres qui deſcendent de la partie montueuſe de l'Yemen.

Ce pays faiſoit, il n'y a pas long-tems, partie des états de l'Imam. Les ſouverains de Sana ont à l'ordinaire la politique de confier le gouvernement de leurs provinces uniquement à des gens

ANAGNOSTIRIO

de baſſe naiſſance, ſouvent même à des eſclaves, qui n'aſpirent pas ſi aiſément à l'indépendance, comme fait la nobleſſe Arabe. Mais un des derniers Imams eut l'imprudence de nommer *Dola* d'*Abu Ariſch* un certain *ſcherif Achmed*, qui en ſe ſoulevant contre ſon maître, vérifia le dicton des Arabes, que les deſcendans de Mahomet ont tous la ſoif de régner.

Son fils *Mahommed*, ſchérif *d'Abu Ariſch* actuellement régnant, s'eſt ſoutenu contre tous les efforts de l'Imam pour ſoumettre de nouveau cette portion démembrée de ſes états. Les confédérés de *Haſchid-u-Bekil*, excités par les largeſſes de l'Imam, ont attaqué ſouvent le ſchérif; mais ſans un deſſein ſérieux de le réduire. Le ſchech *Mecrami* de *Nedsjeran* pénétra auſſi deux hyvers de ſuite dans cette contrée avec une petite armée. Pour chaſſer cet ennemi, le ſchérif leva 600 hommes dans le pays de Haſchid-u-Bekil, & lui livra en Janvier 1763 une bataille déciſive. Le ſchérif perdit dans cette bataille 6 à 7 hommes, & s'enferma, accablé de cette perte, dans ſa réſidence. Mais le ſchech *Mecrami* ne profita pas de ſa victoire: il apprit que le ſchech de *Kachtan* étoit entré dans le *N dsjeran*, & ſe hâta d'aller défendre ſes propres états.

ANAGNOSTIRIO

Les endroits remarquables de la principauté *d'Abu Arifch*, ſont, la capitale du même nom, ville murée & réſidence du ſchérif. Le port & la ville de *Dsjeſan*, à une journée d'Abu Ariſch. Cette ville de *Dsjeſan*, ſituée ſur le golfe Arabique, dans un pays fertile, fait un commerce aſſez important de ſenné, qui croît abondamment dans ſon territoire, & de café qui vient des montagnes de Haſchid-u-Bekil. Elle trafique auſſi avec les ports de la côte oppoſée de l'Afrique: mais elle n'entretient aucune communication avec les ſujets de l'Imam. Le reſte de la principauté conſiſte dans quelques petites villes, & dans pluſieurs gros villages.

La plaine qui s'étend le long du golfe Arabique, l'eſpace d'un degré de latitude, depuis les frontieres d'Abu Ariſch juſqu'à celles de l'Hedsjas, eſt occupée par une tribu d'Arabes libres, appellée *Beni Halal*. Ces Bédouins vivent ſous des tentes, & ſont gouvernés par leurs propres ſchechs. Ils ſont pauvres & adonnés au brigandage, comme je l'ai déja remarqué dans la relation de notre voyage de Dsjidda à Loheya: mais ils ſe piquent d'un grand courage, & ſe font gloire de mépriſer les douleurs.

Quand on demande à ces Bédouins, de quelle

ANAGNOSTIRIO

religion ils ſont, ils ſe diſent Muſulmans. Mais leurs voiſins ne les croient pas, les traitent d'infideles, & les accuſent d'avoir une religion à part, dont les ſectateurs ſont nommés *Muſaliks*. Il paroit en effet qu'ils s'éloignent beaucoup du mahométiſme en pluſieurs points : leur circonciſion eſt au moins toute différente. On peut croire que ces Arabes errants, n'ayant jamais été entiérement ſubjugués ni par Mahomet ni par ſes ſucceſſeurs, ont conſervé une partie de leur ancienne religion. Les Muſulmans regardent les Bédouins en général comme peu orthodoxes, & leur reprochent de n'être pas de vrais croyans.

Ces Arabes de *Beni Halal* habitent une contrée ingrate : ils ſont pauvres, & vivent du petit produit de leurs troupeaux peu nombreux.

CHAPITRE VI.

Des territoires de SAHAN, *&* KHAULAN.

LES Arabes nomment Sahan le pays montueux entre celui de Haſchid-u-Bekil & l'Hedsjas. Ce pays aſſez étendu eſt riche en fruits de toute eſpece, principalement en excellens raiſins. On y trouve auſſi des mines de fer ; que faute de bois, on ne

ANAGNOSTIRIO

peut pas bien exploiter. Par cette raison le fer de l'Yemen est cher & mauvais.

On prétend que les habitans de cette contrée sur-tout les montagnards qui ont peu de communication avec les étrangers, parlent le meilleur arabe, & le plus conforme à celui de l'alcoran; livre dont au reste, ils ne connoissent presque pas le nom.

Leurs mœurs different beaucoup de celles des Arabes des villes de l'Yemen. Rarement ils ont plus d'une femme, & leurs filles ne se marient qu'après leur 15. année : au lieu que dans les états de l'Imam, on voit des femmes de 9 à 10 ans. Ils se nourrissent de viande, de miel, de lait & de quelques herbes. La contrée leur fournit en abondance ces alimens. Avec une nourriture si simple & si frugale, ils parviennent à l'âge le plus avancé, & conservent la vue jusqu'à la fin de leurs jours. Ils sont fort hospitaliers, & malgré cela des voleurs aussi redoutables que les Bédouins du désert, aux voyageurs qui ne vont pas en caravane.

Il y a dans ce pays beaucoup de seigneuries indépendantes. La principale est celle de *Saade*, possédée par le prince *Khassem*, descendant de l'Imam *Hadi*, souche aussi des maisons régnan-

tes de *Kaukeban* & de *Sana*. Ce prince prend auſſi le titre d'Imam ; mais ſa principauté eſt ſi petite, qu'il a de la peine à ſe défendre contre les ſchechs des montagnes voiſines.

La capitale & la réſidence *Saade*, a une douane qui rapporte beaucoup au ſouverain. Tout ce qui ſort des états de l'Imam pour aller à Nedsjeran, à Kachtan & à la Mecque doit paſſer par cette ville ; & y paye des droits conſidérables. Dans les environs de la ville ſe trouve une haute montagne, célebre par le ſiege que le prince alors régnant a ſoutenu contre les Turcs pendant ſept ans.

Entre *Saade* & Haſchid-u-Bekil il y a une partie du grand déſert d'*Amaſia*. Au milieu de ce déſert on trouve *Birket Soidan*, le ſeul endroit où les voyageurs puiſſent s'arrêter pour ſe rafraîchir.

Le petit diſtrict de Khaulan, dont il s'agit ici, & qu'il faut bien diſtinguer de celui du même nom près de Sana, eſt ſitué dans les montagnes à l'oueſt de *Saade*, ſur le chemin de Sana à la Mecque, à quatre journées de Hali, derniere ville de la ſouveraineté du ſchérif. Il a auſſi ſon ſchech indépendant. C'eſt tout ce que j'en ai pu apprendre.

CHAPITRE VII.

Des Principautés de NEDSJERAN *&* KACHTAN.

NEDSJERAN eſt ſitué dans une contrée agréable & bien arroſée, au nord-eſt & à trois journées de *Saade*. Ce petit pays eſt fertile en bled & en fruits, ſur-tout en dattes. Ses paturages ſont excellens, & ſes chevaux & ſes chameaux recherchés dans toute l'Arabie.

Il eſt poſſédé actuellement par un ſchech nommé *Mecrami*, qui depuis quelque tems s'eſt acquis la plus grande réputation. On dit que ce ſchech n'eſt pas iſſu de l'ancienne nobleſſe Arabe. Dans ſa jeuneſſe il parcourut l'Arabie, la Perſe & les Indes. Après ſon retour l'*Imam de Saade* lui confia le gouvernement de ſa province de *Nedsjeran*. A peine *Mecrami* avoit obtenu ce poſte, qu'il s'érigea en ſouverain de ſon gouvernement.

Ce nouveau ſchech de Nedsjeran s'eſt rendu redoutable par ſon génie & par ſa valeur; non-ſeulement à ſes voiſins, mais encore à des ſouverains très-éloignés. Il n'y a pas long-tems que, faiſant paſſer en petits détachements ſes troupes par le pays de *Haſchid-u-Bekil*, il pénétra dans

les états de l'Imam, & s'empara de la province de *Safan*. En Janvier 1763, il battit, comme je l'ai rapporté, le schérif d'Abu Arisch. Vers la fin de la même année il avoit déja traversé toute l'Arabie avec son armée, & étoit entré dans la province de *Lachsa*. Il seroit impossible en Europe de faire passer en si peu de tems des troupes par des pays déserts & étrangers: mais une armée arabe n'est chargée ni de canon, ni de tentes, ni de munitions; des chameaux portent ses frugales provisions, & ses soldats, presque nuds & armés légerement, ne craignent pas les fatigues des marches.

Ce schech *Mecrami* a en Arabie la double réputation d'un brave capitaine, & d'un profond théologien. Ses idées sur la religion sont toutes différentes de celles des sectes reçues parmi les Musulmans. Il regarde bien Mahomet comme un prophete, mais il ne fait pas grand cas de ses successeurs & de ses commentateurs. Les Arabes sensés disent, que ce schech a trouvé le moyen de profiter du ciel déja dans cette vie, puisqu'il vend, pour me servir de leurs expressions, le paradis à l'aune, en assignant des places plus ou moins honorables, suivant la grandeur de la somme qu'on lui paye. Mais les gens simples & superstitieux

titieux achetent de lui, & de ſes commis, de ces aſſignations ſur le ciel, & en eſperent l'acquit. Un Perſan de la province de *Kirman*, a auſſi depuis peu, entrepris une fabrique de ſemblables billets pour les places au ciel, & a gagné à ce métier des ſommes conſidérables. Les orientaux paroiſſent de plus en plus, vouloir imiter les belles inventions faites en Europe.

On attribue encore à ce ſchech la connoiſſance de beaucoup de ſecrets, & le pouvoir d'obtenir de la pluie. Quand la contrée ſouffre de la ſéchereſſe, il indique un jour de jeûne, ſuivi d'une proceſſion, où tout le monde doit aſſiſter avec un extérieur humilié, ſans turban & mal habillé. Des Arabes de diſtinction m'aſſurerent, que cette recette ne manquoit jamais, & que la pluie ſuivoit immédiatement l'opération du ſchech.

La capitale de ſa petite ſouveraineté eſt *Nedsjeran*, ville ancienne, & célebre dans l'hiſtoire des Arabes. Les autres endroits ſont de peu d'importance.

Le petit pays de *Kachtan* eſt ſitué dans les montagnes, à trois journées au nord de *Nedsjeran*. J'ai vu à *Loheya* un homme diſtingué de cette contrée, qui avoit amené à Sana un train de chevaux pour l'Imam. Cet homme étant entré ou

défiance à cauſe de mes queſtions, comme je l'ai raconté plus haut, ne voulut me donner aucun éclairciſſement touchant ſa patrie. Tout ce que j'ai appris du pays de *Kachtan*, c'eſt qu'il appartient à un ſchech particulier & ſouverain.

CHAPITRE VIII.

Des Principautés de NEHHM *&* KHAULAN.

NEHHM eſt un petit diſtrict entre le pays de *Dsjôf* & celui de *Haſchid-u-Bekil*. Son ſchech indépendant actuellement régnant, prince très-guerrier, inquiete ſouvent l'Imam. Il poſſede quelques petites villes peu conſidérables, avec une montagne fertile & remplie de villages. Les habitans de *Deiban* ſont libres; mais ils ſe joignent toujours au ſchech de *Nehhm* dans ſes guerres avec l'Imam.

Le petit pays de *Khaulan*, qu'il faut diſtinguer de celui dont j'ai déja parlé, n'eſt qu'à quelques lieues au ſud-eſt de Sana. Il a un ſchech indépendant, iſſu d'une très-ancienne famille. Le ſchech *Rajech Khaulani*, qui régnoit en 1763, demeuroit à Sana, parce qu'il étoit général des troupes de l'Imam. Sa réſidence ordinaire eſt *Beit Rodsje*, petite ville de ſon domaine.

ANAGNOSTIRIO

Dans cette principauté se trouve la ville *Tanaïm*, célebre parmi les Juifs Arabes, qui y avoient anciennement leur principal établissement, & un grand nombre de belles synagogues. Aujourd'hui elle est presque déserte, & l'on y voit peu de Juifs. *Beit el Kibsi* est un village uniquement habité par des schérifs, dont l'un doit toujours être le chef de la caravane, qui va chaque année de Sana à la Mecque. Cette caravane est composée de deux à trois mille personnes, & reste 45 jours en chemin, quoique ces deux villes ne soient éloignées que de 100 lieues d'Allemagne en droite ligne.

Plusieurs places appartenantes autrefois au prince de *Khaulan*, sont à présent du domaine des Imams, qui peu-à-peu s'en sont emparés.

CHAPITRE IX.

Du Pays de DSJÖF.

CETTE grande province de l'*Temen* s'étend au sud de *Nedsjeran* jusqu'à l'*Hadramaut*, & à l'est depuis *Haschid-u-Bekil* jusqu'au désert qui sépare l'Yemen de l'*Oman*.. Elle est remplie de plaines sablonneuses & désertes. Cependant en

plusieurs endroits les habitans ne manquent ni de froment, ni de durra, ni de la plupart des denrées nécessaires. Les chevaux & les chameaux de Dsjof sont estimés, & l'on en fait venir beaucoup dans les états de l'Iman.

Le pays de *Dsjof* se divise en *Bellad el Bédoui*, le district habité par des Arabes errants: en *Bellad es Saladin*, le district montueux, gouverné par des schechs indépendans, qui prennent le titre de *sultan*: & en *Bellad es Schéraf*, le district, où des schérifs possedent de petites souverainetés.

Les Arabes errants de cette contrée sont guerriers; ils font leurs campagnes montés sur des chevaux ou sur des chameaux. Leurs armes sont le sabre, la lance, & quelquefois des mousquets à mèche. Ils se servent encore de cottes de mailles, armure que les autres Arabes ne portent plus. Ils incommodent beaucoup leurs compatriotes, qui habitent dans les villages qu'ils pillent & dont ils enlevent souvent les filles. Cependant ils sont aussi peu cruels, que les autres Bédouins, & ils se contentent de voler les étrangers sans les tuer. On prétend, que les meilleurs poetes Arabes se trouvent parmi ces Bédouins de Dsjof, qui ont pour la poésie des dispositions particulieres.

ANAGNOSTIRIO

Dans le district de *Bellad es Saladin*, il y a beaucoup de petits souverains. On ne m'en a nommé que le sultan de *Baham*. Ce titre de *sultan* n'est geures usité en Arabie, excepté dans les pays de *Dsjof* & de *Jafa*. Il paroit désigner des schechs de montagnards, pour les distinguer des schechs de Bédouins.

Les princes les plus considérables dans le district de *Bellad es Schéraf*, sont les trois schérifs de *Mareb*, de *Harib*, & de *Rachvan*. Le premier cependant, quoique chef des descendans de Mahomet dans cette contrée, ne possede que la ville de *Mareb* & quelques villages dans les environs.

Mareb est encore la capitale de la province, quoiqu'elle ne consiste qu'en 300 chétives maisons. Elle est située à 16 lieues de Sana vers le nord-est. Les anciens l'ont connue sous le nom de *Mariaba*, dans le tems qu'elle étoit la capitale des *Sabéens*. On ignore si elle a jamais été appellée *Saba*. Dans son voisinage se trouvent des ruines, qu'on prétend être celles du palais de la Reine de *Balkis*: mais aucune inscription ne les accompagne, qui puisse vérifier cette opinion.

Le réservoir d'eau des *Sabéens* étoit célebre

déja anciennement, & j'en ai entendu parler souvent en Arabie. Mais personne ne pouvoit m'en donner une idée exacte, excepté un homme distingué, né & demeurant à Mareb. Cet homme me dit que ce fameux réservoir, nommé par les Arabes *Sitte Mareb*, étoit une vallée étroite, entre deux chaînes de montagnes, de la longueur d'une journée. Dans cette vallée se réunissent 6 ou 7 petites rivieres, qui coulent du sud & de l'oueſt, & viennent des états de l'Imam. Quelques-unes de ces rivieres sont poissonneuses, & ont de l'eau toute l'année : les autres ne coulent que dans la saison pluvieuse. Ces deux chaînes de montagnes, qui forment cette vallée, s'approchent de si près au bout oriental, qu'on en peut traverser l'intervalle en 5 ou six minutes. Pour retenir ces eaux, abondantes dans la saison des pluies, on avoit fermé cette ouverture de la vallée par une muraille haute & épaisse ; & pour pouvoir la distribuer, dans les tems de sécheresse, aux champs des environs, on avoit pratiqué dans ce mur trois portes, l'une au-dessus de l'autre. La muraille étoit haute de 50 pieds, & bâtie de grandes pierres de taille. On en voit encore les ruines : mais les eaux qu'elle avoit retenues autrefois, se perdent à présent, après

un cours de peu d'étendue dans les plaines sablonneuses.

Ainsi le réservoir des Sabéens n'avoit rien de merveilleux. Dans beaucoup d'endroits de l'Yemen on ménage en petit de semblables réservoirs au pied des montagnes. Aux environs de Constantinople, il y a une vallée, dont l'ouverture est aussi fermée par un mur, où s'amasse l'eau qui coule alors par des aqueducs dans la capitale de l'empire Ottoman.

La tradition du bouleversement de la ville de *Mareb* par une inondation, causée par l'écroulement subit de cette muraille, a tout l'air d'une fable populaire. Il est plus probable, que cette muraille se sera dégradée avec le tems, faute d'être réparée, quand le royaume des Sabéens fut renversé. Mais la ruine du mur causa celle de la ville d'une autre maniere: les campagnes voisines ne pouvant plus être arrosées avec l'eau de ce réservoir, devinrent stériles & se dépeuplerent; ce qui priva ainsi la ville de sa subsistance. *Mareb* n'est pas d'ailleurs situé au-dessus de ce mur: elle en est éloignée d'une lieue, sur une petite éminence, à côté de l'écoulement des eaux.

En rétablissant cet ouvrage, on pourroit

rendre à ce district sa fertilité. Mais ces entreprises ne s'exécutent que par des souverains riches: *Mariabe* étoit la résidence d'un roi puissant qui dominoit sur l'Yemen & sur l'Hadramaut; Mareb aujourd'hui est celle d'un pauvre schérif qui à peine peut se soutenir contre ses foibles voisins.

Parmi les autres places du pays de Dsjöf la seule remarquable qu'on m'a nommée, est *Kaser el Nat*, citadelle sur une haute montagne, construite déja par les rois *Hamjares*.

CHAPITRE X.

Du Pays de JAFA.

CE pays est situé entre *Aden*, quelques terres du domaine de l'Imam, & la grande province d'*Hadramaut*. Il est fertile, & abonde sur-tout en café & en bestiaux.

Il étoit soumis autrefois à l'Imam, mais vers la fin du siecle passé les habitans se révolterent & se rendirent indépendans. Ils sont gouvernés aujourd'hui par trois princes souverains, qui ont conquis aussi une partie de l'*Hadramaut*. Ces princes sont 1. le *Sultan de Resses*, qui réside à

ANAGNOSTIRIO

Medsjeba. 2. Le *Sultan de Moſaka*, nommé d'après ſa réſidence. 3. Le *Sultan de Kara*, qui réſide dans un château, ſitué ſur une montagne appellée Kara.

Un de ces ſultans qui regnent en Jafa, poſſede auſſi *Schæhhr*, ville & port, d'où l'on exporte de l'encens, inférieur à celui des Indes, comme l'eſt en général celui de l'Arabie: perſonne n'a ſu me donner des notices de l'intérieur de ce diſtrict de *Schæhhr*.

Bellad Schafel & *Ed dahla* ſont deux ſouverainetés de deux petits ſchechs. *Medine el Aſfal*, eſt une ville célebre par les tombeaux de pluſieurs ſaints. Les habitans de ces pays doivent donc être ſunnites.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XIX.

DES ETATS DE L'IMAM DE SANA.

CHAPITRE I.

De l'étendue & de la diviſion des états de l'IMAM.

EN parlant de l'Yemen en général, j'ai déja donné une idée de la nature de la partie qui eſt ſujette au ſouverain de *Sana*. On trouve par-tout le même mélange de terres fertiles ou arides, & les mêmes productions. Il paroit cependant que l'Imam poſſede la partie la plus riche, la plus agréable, & la plus intéreſſante de cette grande province.

Il ſeroit aſſez difficile d'expoſer d'une maniere claire les limites des états de ce ſouverain, puiſqu'ils ſont entrecoupés par les domaines de pluſieurs petits princes. On peut dire cependant qu'ils confinent au nord à *Haſchid-u-Bekil*; à l'oueſt à la principauté d'*Abu Ariſch* & enſuite au golfe Arabique; au ſud à la principauté d'*Aden*; & à l'eſt aux pays de *Dsjöf* & de *Jafa*.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XIX.

La diviſion générale de l'Yemen en *Tehama*, ou plaine, & en *Djebbal* ou pays montueux, a lieu auſſi dans les états de l'Imam. Sur cette diviſion eſt fondée celle des 30 gouvernemens, ou bailliages, dans leſquels le royaume de Sana eſt partagé. On compte 6 gouvernemens dans le Tehama, & 24 dans la contrée montueuſe.

Ces petits gouvernemens ne contiennent pas tous également des places connues ou importantes. Il ſeroit donc ſuperflu d'en rapporter tous les noms, & d'en faire une deſcription particuliere. Je dois me contenter de parler des endroits les plus remarquables, après avoir donné quelque idée du ſouverain de ces états & de ſon gouvernement.

Comme il y a dans les états de l'Imam une grande quantité de ſchechs, diſperſés dans les montagnes, qui ne reconnoiſſent point l'autorité de ce ſouverain, & qui ne dépendent de lui que d'une certaine maniere, je ferai mention en paſſant de ces ſeigneurs indépendans, plutôt que de quelques villes ou villages peu conſidérables. Le lecteur ſera plus curieux d'apprendre la conſtitution ſinguliere de ce peuple, que de lire une liſte de noms Arabes.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE II.

Origine & hiſtoire des IMAMS.

DANS l'eſquiſſe des révolutions de l'Arabie, j'ai rapporté ſommairement celle qui ſe fit en *Yemen* par l'expulſion des Turcs. Cet évenement arriva en 1630, & c'eſt depuis cette époque qu'il faut dater l'élévation de la famille régnante à Sana, qui tire ſon origine de *Khaſſem abu Mahomed*, le principal auteur de cette révolution.

Ce *Khaſſem* deſcendoit de Mahomet par l'Imam *Hadi*, qui eſt enterré à *Saade*, où ſa poſtérité regne encore. Il étoit donc parent de l'ancienne maiſon des *Imams de Saade*, & des princes de *Kaukeban*, que les turcs n'avoient jamais pu ſubjuguer. *Khaſſem* vivoit en particulier du revenu des terres, que lui avoient laiſſées ſes ancêtres, ſur la montagne de *Schahara*, au nord-eſt de Loheya. Quoique ſimple particulier il gagna l'amitié des ſchechs indépendans des montagnes, & lorſqu'il vit les turcs odieux à ſes compatriotes, il attaqua, avec le ſecours de ces ſchechs, les pachas, & les chaſſa peu-à-peu de toutes les villes de l'Yemen. Devenu ſouverain, & ayant pris le titre de *Sejid Khaſſem*, il continua à réſi-

ANAGNOSTIRIO

der sur la montagne de *Schehara*, & y mourut, après avoir régné pendant 9 ans. La reconnoissance de sa nation lui a valu le surnom de grand, & il est nommé *Khassem el Kbir*, Khassem le grand.

Après cette révolution, la famille ancienne des princes de *Kaukeban* ayant été obligée de céder à celle de Khassem ses prérogatives, le fils aîné de Khassem prit le titre d'*Imam* & le nom de *Metwokkel Allah*. L'Imam est proprement l'ecclésiastique, qui fait la priere publique dans les mosquées. Les souverains, successeurs de Mahomet, conserverent la coutume de faire ces prieres, pour prouver leur pouvoir spirituel uni au temporel. Plusieurs princes Arabes n'osant pas se décorer du titre de calife, se contenterent de celui d'Imam ou de celui d'*Emir el Mumenim*, de prince des fideles. Tous ces souverains, munis du pouvoir spirituel, tels que les califes & les Imams, observerent l'ancien usage de changer de nom, comme font aussi les Papes, en montant sur le trône. Changement qui doit annoncer apparemment une espèce de régénération de l'homme, investi d'un emploi qui lui imprime un caractere de sainteté.

L'Imam *Metwokkel Allah*, continue à délivrer

sa patrie des turcs, qui ne paroissent pas avoir fait de grands efforts pour se soutenir dans une conquête éloignée, & qui leur étoit à charge plutôt qu'avantageuse. Les Arabes font un saint de cet Imam, qui pour ne pas toucher aux revenus publics, gagna son entretien, à l'exemple de beaucoup de souverains Mahométans, par l'ouvrage de ses mains, en faisant des bonnets; qui n'a eu qu'une femme, & qui s'étoit contenté d'un seul esclave pour son service domestique. *Metwokkel Allah* résida à *Doran*, & régna 30 ans.

Son fils *Mejid Billah* lui succéda, fut aussi scrupuleux que son pere à l'égard des revenus de l'état, & régna 7 ans.

Il eut pour successeur *Mahadi Achmed* son cousin, qui occupa le trône pendant 7 ans, & qui, quoique dévot, recula, par des conquêtes, les bornes de son royaume.

Après sa mort un neveu de *Mejid Billah* se fit proclamer Imam, sous le nom de *Mahadi Hadi*. Ce dernier n'avoit régné que deux ans quand *Mahadi Mahomed*, fils de l'Imam Mahadi Achmed s'empara du trône par la force.

Cet Imam *Mahadi Mahomed* résida à *Mouahheb*, & régna 30 ans. Les François, dont *la Ro-*

que publia la relation, vinrent en 1707 à sa cour. *Hamilton* en parle aussi, & dit qu'il avoit 80 ans en 1714. *Mahadi Mahomed* eut des guerres continuelles avec les alliés de Haschid-u-Bekil. Dans la premiere il mit à la tete de son armée son neveu *Khassem*, qui vainquit les ennemis: mais l'Imam le paya d'ingratitude & le fit enfermer dans la citadelle de *Damar*. Dans une autre guerre le fils de l'Imam ayant été battu par les confédérés de Haschid-u-Bekil, ce souverain fut obligé de tirer de prison son neveu *Khassem* & de lui confier le commandement de l'armée. *Khassem* victorieux une seconde fois, ne retourna plus à la cour de son oncle, qui fut bientôt après déposé par un homme de sa famille, venu de *Schehhara*, qui se fit proclamer Imam sous le nom d'*El Nasser*. Mais à peine cet usurpateur avoit occupé pendant 2 ans le trône, que *Khassem* le chassa, & s'empara de la souveraineté en prenant le nom d'*El Metwokkel*.

L'*Imam El Metwokkel* choisit Sana pour sa résidence, & régna tranquillement pendant 10 ans.

Après sa mort, son fils *El Mansor* monta sur le trône. A peine y fut-il assis qu'il eut un rival dans un neveu de *Mahadi Mahomed* qui, avec le secours

du prince de *Kaukeban*, s'empara de tout le pays, excepté de Sana. *El Manſor* trouva néanmoins le moyen de ſaiſir l'uſurpateur & ſon protecteur, & de les mettre en priſon. Il eut le même bonheur en étouffant les révoltes d'un autre de ſes couſins & d'un de ſes propres freres, qu'il fit enfermer pour le reſte de leurs jours. Il régna 21 ans.

CHAPITRE III.

De l'Imam régnant EL MAHADI.

L'IMAM *El Manſor* laiſſa pluſieurs fils, dont l'aîné *Ali* avoit le plus grand droit au trône. Il étoit né de la premiere femme de ſon pere, fille du prince de *Kaukeban*, & il deſcendoit par conſéquent de Mahomet du coté du pere & de la mere. Mais cette princeſſe, qui en 1763 vivoit encore à Sana, n'étoit pas aſſez habile pour ménager la ſucceſſion à ſon fils, quoique tout le pays ſouhaitât de l'avoir pour ſouverain.

El Manſor avoit eu un fils, nommé *Abbas*, d'une négreſſe eſclave. Cette femme ruſée ſut cacher la mort de ſon maître juſqu'à ce que le *Kadi Jachja*, un des principaux miniſtres d'El Manſor,

Manſor, eut mis les troupes & les gouverneurs des provinces dans les intérêts de ſon fils *Abbas*, & alors elle le fit proclamer Imam ſous le nom d'*El Mahadi*, qui eſt actuellement régnant. Le prince Ali fut enfermé dans une priſon, où il demeura juſqu'à ſa mort, arrivée en 1759.

* Au commencement du regne de l'Imam actuel, le prince de Kaukeban lui diſputa le titre d'Imam à deux différentes repriſes. Mais ce concurrent ayant été battu une fois, & ayant eu ſa barbe brûlée la ſeconde fois par l'exploſion de ſon magaſin à poudre, renonça à ſes prétentions à la qualité d'Imam, & fit la paix.

En 1750 une armée d'Arabes de *Nehhm* & de *Deiban*, forte de 3000 hommes, pénétra juſques près de Sana: mais l'Imam la battit, & la diſperſa. Sept années après, les alliés de *Haſchid-u-Bekil* attaquerent l'Imam, & vainquirent ſes troupes. Mais l'année ſuivante en 1758, le général de l'Imam ſurprit & battit les alliés.

L'Imam *El Mahadi Abbas* étoit en 1763 âgé de 45 ans, & occupoit déja le trône depuis 17 ans. Il étoit noirâtre, comme ſes ancêtres du côté maternel, & ne reſſembloit aucunement aux autres deſcendans de Mahomet. Quelques traits négres exceptés, il paroiſſoit de bonne mine.

Il a une vingtaine de freres, dont j'ai vu quelques-uns noirs comme de l'ébene, avec le nez épaté & de groſſes levres, comme les Cafres d'Afrique. Il avoit épouſé la fille de ſon parent, un des prétendans à la ſouveraineté de *Taæs*, & encore quelques femmes libres. Mais il n'entretenoit pas autant de filles eſclaves comme ſon pere, qui en avoit plus de 200 dans ſon Harem.

Les fils nombreux de l'Imam régnant étoient, quatre exceptés, trop jeunes pour paroître en public. Ses parens qui demeurent tous à Sana, ſont en grand nombre, & quelques-uns bien appanagés. Il a pluſieurs oncles; mais il ne confie aucun emploi à ſes proches, qui vivent tous en ſimples particuliers.

A ſon avénement au trône, il avoit gardé pour ſon premier Miniſtre le *Kadi Jachja*, qui l'y avoit fait monter. Mais les ſujets étant mécontens de l'adminiſtration, & regrettant le prince Ali, qui avant ſa mort avoit écrit de ſa priſon une lettre touchante à ſon frere, l'Imam ſacrifia le miniſtre à la haine publique, le dépoſa, lui confiſqua tous ſes biens, & le mit en priſon avec ſon confident. Ce *Kadi Jachja* obtint ſa liberté peu de tems avant notre arrivée à Sana: mais au lieu de lui rendre ſes biens, l'Imam ne

lui donna qu'une petite pension, à peine suffisante pour le faire vivre.

CHAPITRE IV.

Histoire du schech ABD URRAB.

PARMI les ennemis que l'Imam *El Mahadi* régnant avoit à combattre, le plus redoutable par son génie & par son courage, étoit le schech *Abd Urrab* de *Hodsjerie*. En parlant du siege de *Taæs*, j'ai touché en passant quelque chose des avantures de ce schech, regardé comme un héros par ses compatriotes. Son histoire m'a paru intéressante, & j'ai cru devoir la raconter un peu plus en détail, parce qu'elle contient des traits, qui caractérisent l'esprit du gouvernement de l'Imam, & les mœurs des Arabes en général.

Abd Urrab, fils d'un *Nakib* ou général, gouverneur d'un petit district, succéda dans cet emploi à son pere. L'Imam content de ses services, lui conféra un gouvernement plus considérable, celui de *Kataba*, & lui donna commission de démolir les châteaux de plusieurs seigneurs dans son voisinage. Ayant exécuté cet ordre avec zéle, il se fit beaucoup d'ennemis parmi la no-

ANAGNOSTIRIO

bleſſé, dont le plus animé étoit un Nakib de l'ancienne famille de *Wadei*, qui avoit auſſi perdu ſon château.

Ce *Nakib* prévint l'Imam contre *Abd Urrab*, & l'accuſant d'être rebelle, il ſe fit donner le commandement des 3000 hommes pour le réduire. Avec cette armée, il aſſiégea le prétendu rebelle dans *Kataba*, capitale de ſon gouvernement, pendant onze mois. *Abd Urrab* ne pouvant plus réſiſter, ſe fit jour avec 600 hommes à travers ſes ennemis, & ſe retira dans le diſtrict de *Hodsjerie*, où ſes amis lui ouvrirent les portes des forteresſes, & où il fut reconnu ſchech. Une autre armée, que l'Imam envoya encore pour l'aſſiéger dans cet établiſſement, eut auſſi peu de ſuccès que la premiere.

Juſqu'ici le nouveau ſchech n'avoit fait que ſe défendre : mais ſentant ſes forces, il attaqua les états de l'Imam, s'empara de pluſieurs places, & leva de fortes contributions. L'Imam ne pouvant pas le ſoumettre, fit une alliance avec le prince d'*Aden* pour lui faire la guerre en commun. *Abd Urrab* entra alors dans le pays d'*Aden*, aſſiégea le prince dans ſa capitale & le força à lui payer une groſſe ſomme. Dans cette occaſion l'Imam abandonna entiérement ſon allié.

ANAGNOSTIRIO

En faisant le récit du siege de *Taes*, dans la relation de mon Voyage, j'ai raconté déja de quelle maniere l'Imam conclut la paix avec le schech, & comment ce dernier prit la ville assiégée. Je dois ajouter, que les conditions étoient, que l'Imam traiteroit *Abd Urrab* en bon ami; qu'il le reconnoissoit schech de Hodsjerie, & qu'il renonçoit à toutes ses prétentions sur cette province. L'Imam avoit confirmé cette promesse non-seulement avec sept sermens; mais il avoit, suivant une coutume établie chez les orientaux, envoyé au schech l'alcoran, sur lequel il avoit fait ses sept sermens, & le rosaire dont il se servoit dans ses prieres, comme des gages de sa parole inviolable. De plus ses deux généraux *El Mas*, & *Achmed el Hamer*, étoient garans de la fidélité de l'Imam à garder sa promesse.

Se fiant à ces sermens réiterés, à ces signes de la bonne foi, & aux assurances des deux généraux, *Abd Urrab* céda aux invitations de l'Imam, & se rendit à sa cour. Dans sa route, il fut traité avec les plus grandes marques de respect. Les habitans de Sana allerent à sa rencontre pour admirer ce héros: on ne cessoit de parler avec enthousiasme de ses belles actions, de sa valeur, & de son habileté.

ANAGNOSTIRIO

On ne ſait pas, ſi l'Imam avoit eu d'avance le deſſein de le perdre, ou ſi ces louanges l'avoient irrité, & qu'il craignoit de voir ſe former, dans ſa propre capitale, un parti en faveur de ce rebelle. Quoi qu'il en ſoit, on ſe ſaiſit du ſchech immédiatement après ſon arrivée; on le dépouilla de ſes habits; on lui teignit de rouge les mains & le viſage; & on le promena par les rues, aſſis à reculons ſur un chameau. Sa ſœur, qui ſe trouvoit à Sana, voyant cette proceſſion ignominieuſe de ſon frere, ſe précipita du haut de la maiſon & tomba morte à ſes pieds. Après avoir maltraité ce ſchech encore de coups, on le jetta ſur un fumier, & trois jours après on lui coupa la tête.

Cette noire perfidie de l'Imam indigna ſes ſujets. Les plus mécontens étoient naturellement les deux généraux, qui avoient engagé leur parole pour la ſureté d'*Abd Urrab*. Le premier, le Nakil *El Mas* commandoit les troupes nationales de l'Imam; le ſecond, le Nakil *Achmed El Hamer*, celles de Haſchid-u-Bekil, qui étoient à la ſolde de ce prince. *El Hamer* étoit d'ailleurs d'une des familles les plus diſtinguées de Haſchid-u-Bekil, & ſon frere *Khaſſem* étoit général de la ligue. Ces deux hommes conſidérés ne crurent pas devoir cacher leur reſſentiment.

ANAGNOSTIRIO

El Hamer reprocha donc à l'Imam sa cruauté, & sa perfidie : mais on le mit tout de suite en prison. *El Mas*, plus irrité que jamais, forma un parti pour détrôner l'Imam : mais ce prince le prévint, & lui fit présenter, dans une visite amicale, du café, dont le Nakib mourut avant de sortir du palais.

Dès que *Khassem* eut appris l'empriſonnement de son frere *El Hamer*, il attaqua les états de l'Iman avec les troupes des alliés : mais ayant perdu son fils dans une escarmouche, sa tristesse l'engagea de se retirer. L'Imam craignant un nouvel effort des alliés de Hascheid-u-Bekil, pour mettre le Nakil *El Hamer* en liberté, lui fit trancher en secret la tête dans sa prison. Depuis ce tems, les alliés n'ont jamais cessé de venger cette mort sur les états de l'Imam, où ils avoient brûlé plusieurs villes, immédiatement avant notre arrivée en Arabie.

La conduite de l'Imam, à l'égard de cet infortuné schech de *Hodsjerie*, l'a rendu odieux à ses voisins & à ses sujets, & lui aura attiré probablement une catastrophe, en le précipitant du trône.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE V.

De la conſtitution & du gouvernement des états de SANA.

LE trône de l'*Yemen* eſt héréditaire, & ſuivant le déſir général des ſujets, c'eſt le fils aîné, d'une épouſe légitime d'un Imam, qui doit ſuccéder à ſon pere. Les révolutions que j'ai rapportées en abregé, montrent cependant combien de fois cet ordre de ſucceſſion a été troublé. Dans les états deſpotiques, comme le ſont de fait tous les gouvernemens de l'orient, cet ordre ne peut gueres être obſervé, parce qu'on n'y connoit point de loix fondamentales. Il paroit d'ailleurs que la polygamie met en Aſie de l'incertitude dans le droit de ſuccéder, qui devient obſcur quand des princes, nés de femmes d'un état différent, fondent leurs prétentions au trône, ſur des raiſons également fauſſes ou plauſibles. Alors le choix aveugle d'un pere, devenu imbécille, ou les intrigues d'une jeune favorite, décident de la validité de ces droits équivoques.

L'Imam eſt un prince abſolu; & il peut l'être d'autant plus, qu'il réunit dans ſa perſonne le pouvoir ſpirituel au temporel ſur ſes ſujets. Sa

ANAGNOSTIRIO

juriſdiction, à l'egard des affaires eccléſiaſtiques, ne s'étend pas cependant ſur les états des autres ſouverains de ſa ſecte, qui ſont gouvernés pour le ſpirituel par des Mufti ou par des Kadi particuliers, réſidans dans chacun de ces états.

Quoique l'Imam ſoit abſolu, ſon deſpotiſme eſt tempéré par le tribunal ſuprême de *Sana*, dont il n'eſt que le préſident. Ce tribunal, compoſé d'un certain nombre de Kadis, a ſeul le droit de condamner un criminel à mort, & l'Imam n'oſe faire exécuter un ſujet, ſans que le procès criminel ait été porté devant ce tribunal. Les Kadis de Sana paſſent pour des gens incorruptibles, de mœurs irréprochables, & fort attachés à leurs devoirs. On ne les change pas ſi ſouvent comme en Turquie, & leur emploi eſt à l'ordinaire à vie.

Cependant, ſi le ſouverain veut abuſer de ſon pouvoir, il peut ſecouer les entraves que ce tribunal met à ſes caprices. Les aſſeſſeurs ſont nommés par l'Imam, & amovibles à ſa volonté. Il eſt en état, par conſéquent, d'extorquer leurs ſuffrages par les menaces d'une diſgrace. Mais la violence n'a pas réuſſi aux ſouverains de Sana, & des actes de tyrannie ont été ſuivis communément de la dépoſition de celui qui s'étoit aviſé

de les hazarder. On prédisoit ce sort à l'Imam régnant, qui, par ses cruautés & par ses extorsions, commençoit à lasser la patience de ses sujets.

A la cour de l'Imam les emplois sont nombreux, & les titres d'honneur rares. Le premier ministre ne portoit que celui de *Fakih*; titre si vague que ses secrétaires, & même tous les savans, qui se croyoient un peu au-dessus du commun, le prenoient comme le ministre. Les autres ministres, les secrétaires d'état, l'intendant des fondations pieuses, l'intendant des bâtimens, le directeur de la chamélerie, par conséquent ceux qui occupoient les premieres places, étoient tous des *Fakih*, & ne recevoient aucune qualification plus distinguée.

Chaque petite province des états de l'Imam a son gouverneur particulier. Si ce gouverneur est un prince, ou un homme de la haute noblesse, on l'appelle *Wali* & *Dola*, ou quelquefois *Emir*, quand il est d'une naissance commune. J'ai déja eu occasion de remarquer, que les souverains de Sana se trouvent mieux de la politique, de confier plutôt ces emplois à des parvenus, qu'à des personnes de la premiere qualité.

Un *Dola* en Yemen ressemble, en petit, à un pacha en Turquie. Il commande les troupes

ANAGNOSTIRIO

de son département, dirige la police, & perçoit les impôts. Quand les gouvernemens sont lucratifs, on rappelle les *Dolas* après 2 ou trois années, de crainte qu'ils ne s'enrichissent. Si l'Imam continue un dola dans sa place, il lui envoie un cheval, un sabre & un habit de cérémonie. Tous sont obligés de rendre compte de tems en tems de leur administration, & s'ils ont fait des fautes marquées, ou s'ils sont convaincus de malversation, ils peuvent s'attendre à être punis par la prison, & par la confiscation de leurs biens; rarement on leur inflige une peine capitale. Il arrive quelquefois qu'un dola ainsi disgracié, passe, en sortant de prison, à un emploi plus important que le premier, dont il avoit été dépouillé: coutume qui annonce bien le despotisme, où l'honneur, & par conséquent aussi la flétrissure par les châtimens, sont une chose inconnue.

Dans chaque bourg, ou petite ville, il y a pour entretenir l'ordre & la sureté, un *sous-dola* avec une petite garnison, quelquefois seulement de 5 à 6 soldats. Le chef d'un gros village est nommé *schech*, & *hakim* celui d'un petit.

On donne aux dolas des gouvernemens considérables, un *Baskateb* ou contrôleur, qui doit veiller sur leur conduite, & informer

l'Imam de ce qui se passe. Cet espion du gouverneur parvient souvent à se mettre à sa place : mais un autre *Baskateb* joue au nouveau dola le même tour, que celui-ci avoit joué à son prédécesseur.

Toutes les villes où il réside un dola, ont aussi un *Kadi*, qui dépend du kadi suprême de Sana. Le kadi seul juge les affaires civiles & ecclésiastiques, sans que le dola puisse contrarier ou infirmer ses jugemens. Ces kadis des provinces, ont comme ceux de la capitale, une grande réputation de sagesse & d'intégrité.

Dans les ports de mer, l'*Emir Bakhr*, qui a l'inspection sur les vaisseaux, est un officier qui jouit, sous le dola, de beaucoup d'autorité. Dans les autres villes le premier magistrat s'appelle *schech el Belled* : il leve les impôts & fait leur répartition sur les habitans. L'*Emir es Souk*, dirige la police des marchés & des denrées. En Yemen les emplois d'intendant du guet & des prisons, sont honorables & recherchés.

CHAPITRE VI.

*Des revenus de l'*IMAM.

IL eſt difficile, ſans doute, à un vogageur d'apprendre avec exactitude l'état des finances d'un pays, où il a ſéjourné peu de tems. Ces difficultés ſont plus grandes encore en Arabie, où il faut faire des queſtions avec beaucoup de retenue, pour ne pas réveiller la défiance de la nation, & où l'on trouve ſi peu de gens inſtruits des affaires publiques.

J'ai eu néanmoins l'avantage de pouvoir conſulter librement, ſur cet article, un homme, qui par les places qu'il avoit occupées, devoit néceſſairement connoître les finances de l'Imam. C'étoit le Juif *Oræki*, intendant des bâtimens & favori de deux Imams conſécutifs, dont j'ai rapporté les avantures dans la relation de notre voyage à Sana.

Selon le calcul de ce Juif, les revenus de l'Imam *El Mahadi Mahomet*, alloient juſqu'à 830, 00 écus par mois. Mais la maiſon régnante ayant perdu pluſieurs provinces, comme *Kataba*, *Aden*, *Abu Ariſch*, & *Taæs*, avec une partie de

Bellad Anes & d'*Harras*, & ayant donné en apanage les diſtricts d'*Oſab* & de *Mechader*, la recette par mois de l'Imam *El Manſor* n'étoit plus que de 300, 00 écus. L'Imam actuel a repris quelques domaines démembrés, & en a acquis quelques autres; de ſorte que ſon revenu peut monter aujourd'hui à 400, 00 écus par mois, ou à peu-près à 500, 000 écus par an.

On ne pourra pas juger par cette ſomme des richeſſes de l'Imam, parce que j'ignore ſes dépenſes indiſpenſables; article ſur lequel le Juif *Oraki* même ne ſavoit me donner des lumieres. Dans les provinces, on me dit que chaque dola payoit les troupes de ſon département, & tout ce qui regardoit la police, & qu'il n'envoyoit à l'Imam, que ce qui reſtoit après les dépenſes publiques déduites.

Ces revenus proviennent des impôts ſur les terres & ſur les perſonnes, fixés depuis longtems, & des droits ſur les marchandiſes. Ceux ſur le café ſont la principale partie de la recette; cette denrée paye à l'Imam le quart du prix de la vente, avant qu'elle ſoit embarquée. Il eſt remarquable, que Pline parle déja de l'ancienne coutume des Arabes, d'accorder à leur ſouverain un impôt du quart de la valeur de leurs productions.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE VII.

Des forces militaires de l'état de SANA.

L'IMAM entretient une armée de troupes réglées, dont je n'ai pas pu savoir exactement le nombre. Selon l'opinion commune, elle consiste à l'ordinaire en 4000 hommes d'infanterie, en grande partie levée en *Hasched-u-Bekil*, & en 1000 hommes de cavalerie.

Les principaux officiers, qui commandoient cette armée, étoient quatre schechs ou princes Arabes, savoir les schechs de *Hamdan*, de *Wada*, de *Séfian* & de *Khaulan*. Outre ces quatre généraux de la premiere distinction, il y avoit encore un bon nombre de *Nakils*, ou de généraux d'une naissance commune, dont quelques-uns avoient été même esclaves dans leur jeunesse. *Nakib* est le plus grand titre que l'Imam puisse conférer : celui de *schech* est uniquement attaché à la naissance & ne se donne qu'à des seigneurs souverains ou indépendans.

En tems de paix, le service d'un cavalier se borne à soigner son cheval, & à accompagner à la mosquée l'Imam, ou le Dola, si c'est en pro-

vince. Les Arabes prennent un ſoin extrême pour l'éducation & l'entretien de leurs chevaux, dont chacun a ſon palfrenier particulier. On laiſſe la tête libre à ces chevaux; mais on les attache par les jambes fort près de terre, ce qui les empêche de devenir vicieux. Après que les cavaliers ont reconduit l'Imam ou le Dola de la moſquée, ils ſe pourſuivent alors au grand galop, avec des lances, & c'eſt à quoi ſe réduit tout leur exercice militaire. Comme les nuits ſont très-froides en Yemen, on met tout de ſuite aux chevaux des couvertures, qu'on leur laiſſe tout le tems qu'on ne les monte pas.

La plupart de ces cavaliers ont auſſi des emplois civils, dont ils font les fonctions quand ils n'entrent pas en campagne. Ils ſont armés de lances & de ſabres, & quelques-uns portent deux piſtolets à l'arçon de la ſelle. On ne connoît pas la coutume des uniformes, & chacun s'habille à ſa fantaiſie.

Dans les garniſons, l'infanterie eſt tout auſſi oiſive: on l'emploie rarement pour ſentinelles, excepté aux portes des villes. Les fantaſſins accompagnent auſſi le Dola à la moſquée, marchant en file, & ayant à leur tête quatre hommes qui ſautent, les armes à la main, & chantent

comme

comme des fous. Au retour de la mosquée, ces fantassins saluent le dola par quelques décharges de mousqueterie faites sans ordre, & cette cérémonie est aussi le seul exercice par lequel on les dresse aux combats.

Cette infanterie est plus mal habillée encore que la cavalerie: la plupart des soldats s'enveloppent simplement les reins d'un linge, & la tête d'un mouchoir; les plus parés, portent une chemise & une culotte de toile bleue.

Les Arabes ont une manière extraordinaire de montrer leur courage dans les combats, qui ressemble aux dévouemens des anciens. Celui qui veut donner des preuves d'attachement à son maître, se lie la jambe recourbée, & fait feu jusqu'à ce que les ennemis se retirent, ou que lui-même soit tué. Je regardois comme une fable, ce qu'on me racontoit de cette coutume; mais je suis instruit de la vérité de ce récit par l'exemple récent d'un scheech de *Hasched-u-Bekil*, au service de l'Imam, qui se dévoua de cette manière dans une bataille contre ses compatriotes. Six esclaves chargeoient des fusils à ce scheech, qui fit feu sans cesse, jusqu'à ce qu'abandonné par les troupes de l'Imam, & par ses propres domestiques, il fut massacré.

Dans ces armées on ne voit point d'artillerie: les Arabes ne savent pas même se servir du canon; de maniere que leurs canoniers, dans quelques villes, sont des renégats ou des turcs vagabonds, qui n'ont jamais su leur métier.

L'Imam ne craignant ni ennemis ni corsaires sur le golfe Arabique, n'a aucun besoin d'une marine. Ses sujets sont en général de mauvais navigateurs, comme j'ai eu occasion de le remarquer. Les seuls pêcheurs montrent quelque courage & quelque habileté, en se hazardant bien avant dans la mer, sur de petits canots sans voiles, & presque sans rames.

CHAPITRE VIII.

*Des Arts & du Commerce de l'*YEMEN.

MALGRÉ les talens naturels de la nation, les arts, faute d'encouragement, sont entiérement négligés dans les états de l'Imam & dans les pays voisins. Les livres y sont rares, parce que les Arabes n'aiment pas les caracteres imprimés. Leur écriture entrelacée paroît plus belle faite à la main, & ils ont de la peine à lire les livres sortis de nos presses. C'est la raison pourquoi

l'imprimerie d'*Ibrahim Effendi* à Conſtantinople n'a point eu de ſuccès, & pourquoi ce renégat s'eſt ruiné avec cette entrepriſe. Les caracteres Hébreux étant plus faciles à mouler, les imprimeries des Juifs à Conſtantinople, à Smyrne & à Salonique, peuvent ſe ſoutenir.

Comme les faux dévots parmi les muſulmans, principalement ceux de la ſecte des *Sunnites*, ne pouvent pas ſouffrir aucune image, il n'y a en Yemen ni peintre ni ſculpteur. On y grave bien cependant les inſcriptions.

Les turcs ont encore quelques muſiciens; mais les Arabes ne s'appliquent abſolument pas à la muſique, & dans l'Yemen je n'ai entendu aucun inſtrument, excepté des tambours & des chalumeaux.

On y travaille bien l'or & l'argent; mais tous les orfevres ſont Juifs & Banians. Ce ſont encore uniquement des Juifs qui ſont employés à la fabrication de la monnoie.

Tous les ouvriers Arabes travaillent aſſis; habitude qui ne dénote pas une grande activité. Marchant toujours pied nuds, & ne portant point de ſouliers qui les gênent, pluſieurs ſe ſervent auſſi de leurs pieds en travaillant, dans leſquels

ils ont presque autant d'adresse que dans leurs mains.

En Yemen on ne connoît que des moulins à bras très-simples. J'ai vu cependant dans le Tehama un pressoir à huile, tourné par un bœuf, & il est étonnant qu'on ne pense pas à employer cette force mouvante de même pour les moulins à bled.

Les manufactures, chez un peuple si peu industrieux, se réduisent presqu'à rien. On ne fabrique point de sabres en Yemen, mais seulement quelques couteaux recourbés, appellés *Jambea*. Depuis quelques années on a commencé à faire des mousquets à mèche; mais qui réussissent assez mal. C'est aussi seulement depuis peu qu'on a établi à Moka la premiere verrerie. Les toiles grossieres qu'on y fabrique, ne suffisent pas à la consommation; le reste vient d'Egypte, comme les fines des Indes. On ne connoît ni la fabrication, ni l'usage des draps: & les Anglois qui en avoient apporté à Moka, furent obligés de reporter leur marchandise aux Indes, sans pouvoir la débiter en Arabie.

Un pays qui a si peu de productions à vendre, ne peut pas faire un grand commerce. Aussi toute l'exportation de l'Yemen consiste à peu près

en café ; article important, il eſt vrai, & qui doit ſuffire pour procurer en échange toutes les marchandiſes étrangeres, dont ce pays a beſoin.

J'ai parlé de l'importation en faiſant le détail du commerce de *Moka*. Tout le commerce de l'Yemen ſe faiſant par ce port, excepté le peu de café exporté par *Loheya* & par *Hodeïda*, ce que j'ai dit du commerce de Moka comprend la deſcription générale du commerce entier de l'Yemen.

CHAPITRE IX.

*Des villes remarquables dans les Etats de l'*IMAM.

DANS nos voyages, ou dans mes courſes particulieres, j'ai traverſé une grande partie de ces états, & j'en ai donné la deſcription dans mes relations. Il ne me reſte donc qu'à parler de quelques endroits ſitués dans l'intérieur des terres, où je ne ſuis pas parvenu, & qui me paroiſſent mériter quelque attention. Les notices que j'en donne, m'ont été communiquées par des gens inſtruits.

J'ai décrit déja tout le Tehama, ou la grande plaine que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Ainſi je n'ai rien à ajouter touchant les gou-

ANAGNOSTIRIO

vernemens de *Moka*, de *Hæs*, de *Jébid*, de *Beit el Fakih*, de *Hodeïda* & de *Loheya*.

Dans la partie montueuſe, j'ai vu & décrit les gouvernemens de *Sana*, de *Damar*, de *Jerim*, de *Mechader*, de *Dsjöbla*, de *Taæs*, de *Belad Aklan*, d'*Udden*, de *Harras* & de *Möſhak*. Les autres villes ou diſtricts que je connois par relation ſont :

Doran, réſidence de quelques Imams, ville très-ancienne, ſituée ſur le penchant d'une montagne, pas loin du chemin de Damar à Sana. Son diſtrict a un ſchech particulier, de même que le *Dsjebbel Scherki*, grande montagne dans ſon voiſinage.

Kataba, ville avec un dola & une forte citadelle, dans une contrée fertile, & où paſſe la belle riviere, qui ſe jette à la mer près d'Aden. Dans ce diſtrict il y a une chaîne de montagnes fort hautes & fort ſauvages, ſur les confins des états de l'Imam.

Hodsjerie, diſtrict & gouvernement autrefois, & après domaine du fameux ſchech *Abd Urrab*, mais réuni actuellement aux états de l'Imam. Il contient *Dimlu*, ville forte ſur une montagne qu'*Abulfeda* avoit appellée le tréſor du roi; & *Mukâtera*, fortereſſe réputée imprenable, ſituée

sur une montagne haute & escarpée; mais riche en eaux & en bled, à laquelle on ne peut parvenir que par un seul chemin étroit, qu'on ferme avec une porte.

Osab, district donné en apanage à un parent de l'Imam, contient une petite ville, & trois châteaux forts sur des montagnes.

Kusma, petite ville située sur une haute montagne: son district que je n'ai vu que sur ses frontieres vers le Tehama, est remarquable à cause des montagnes à café, qui s'étendent dans l'intérieur du pays, & qui sont habitées par des Arabes libres. *Djébi*, ville & gouvernement assez étendu, où se trouvent aussi beaucoup de schechs indépendans, est plus au nord. Ces deux districts forment la contrée de *Réma*, nom remarquable, parce qu'il est fait souvent mention des marchands de *Réma* dans l'histoire ancienne. Cette contrée est très-fertile & produit principalement du raisin & du café en abondance.

Homran, ville ancienne avec une citadelle ruinée. On dit qu'il y a dans la montagne voisine, 360 réservoirs taillés dans le roc. Le district où elle se trouve, n'est pas loin du chemin de Sana à Beit el Fakih. Une grande & fertile montagne, *Burra*, y est compriſe.

Sefekin, bonne ville dans le gouvernement de *Hofeſch*, qui s'étend auſſi ſur la montagne *Melhan*.

Manacha, ville conſidérable, & fameuſe par ſes foires, où reſide le *dola de Harras*. Dans ſon gouvernement eſt enclavé auſſi le diſtrict de *Safan*, où le *ſchech Mecrami* poſſede un château preſque imprenable, dont il s'eſt emparé par ſurpriſe il y a quelques années.

Au nord-oueſt de Sana, il y a une contrée montueuſe & étendue, qui eſt cenſée appartenir à l'Imam. Mais elle eſt remplie d'un grand nombre de ſchechs, qui ne reconnoiſſent pas ce prince pour leur ſouverain. Il y poſſede bien quelques villes, & les fait gouverner par des dolas, dont l'autorité ne s'étend gueres au dehors des murs de leur réſidence. Telles ſont:

Tulla, ville forte & munie d'une citadelle, où réſide un dola, dont la juriſdiction comprend encore une petite ville & un château. Le reſte appartient à des ſchechs. Dans ce diſtrict eſt *Schahhava*, grande montagne qui contient plus de 300 villages, partagés entre pluſieurs ſchechs, & qui eſt célebre parce que *Khaſſem*, chef de la famille régnante, y faiſoit ſa demeure & en étoit originaire.

ANAGNOSTIRIO

Khamir, ville bien fortifiée & située au milieu des terres des alliés de Hafchid-u-Bekil. C'eſt avec beaucoup de peine que l'Imam conſerve la poſſeſſion de cette ville.

Medem, capitale de la principauté de *Hamdan*, où le ſchech a un palais. Cette principauté a deux journées de longueur, ſur une de largeur. On la compte parmi les états de l'Imam, depuis que le ſchech régnant a été obligé de ſe reconnoître vaſſal du ſouverain de Sana.

Amran, ville avec une citadelle, dans un pays fertile, qui appartenoit autrefois auſſi aux alliés de Hafchid-u-Bekil. Dans ce diſtrict eſt enterré *Saad el Khammel*, un des plus anciens & des plus célebres rois de l'Yemen.

CHAPITRE X.

*Des princes & des ſchechs établis dans les états de l'*IMAM.

UNE des principales ſingularités de l'Arabie, eſt ſans doute, cette foule de petits princes & de ſeigneurs indépendans, qui, depuis la plus haute antiquité, ont toujours partagé entre eux le gouvernement de leur nation. L'hiſtoire des

Arabes nous présente dans le cours d'une multitude de siecles, le même spectacle que l'Europe nous a présenté, pour peu tems, dans quelques siecles du moyen âge: avec cette différence cependant que les schechs ont rarement connu la vassalité, & jamais un gouvernement féodal.

La nature & la situation de l'Arabie, inspirent à la nation qui l'habite, cet esprit d'indépendance qui la distingue des autres peuples. Confinés dans des déserts, ou dans des montagnes presque inaccessibles, ces Arabes n'ont jamais été conquis. Ceux au contraire des plaines, ont été subjugués, quoique seulement pour un tems, par les puissances étrangeres qui confinent aux deux golfes, dont ce pays est entouré des deux côtés.

On trouve donc des schechs indépendans parmi les *Bédouins* ou Arabes errants, qui échappent à l'oppression à cause de la stérilité de leurs terres, & de la facilité qu'ils ont de se retirer dans les déserts, où les armées ne peuvent pas les suivre: & parmi les *Kobails*, ou Arabes montagnards, qui habitent des chaînes de montagnes rudes & élevées, assez fertiles cependant pour fournir la subsistance à un peuple frugal, que ses ennemis bloqueroient dans sa retraite.

ANAGNOSTIRIO

Les schechs établis dans les états de l'Imam, sont de cette derniere espece. Les pays montueux qu'ils occupent, sont hérissés de hauteurs considérables & escarpées, & sont néanmoins cultivées jusqu'à leur cime, & abondantes en denrées. L'accès de ces montagnes est très-difficile, & les passages des vallées sont à l'ordinaire barrés par des fortereſſes, ou par des châteaux sur des rochers isolés. Une preuve de la facilité que ces schechs ont à se défendre, c'est que les Imams qui chasserent les turcs aisément du plat pays, échouerent dans leurs efforts pour réduire ces montagnards; un petit nombre excepté qui a reconnu leur supériorité territoriale.

Je n'ai point pu apprendre les noms de tous ces princes & schechs, ni ceux de leurs domaines. Par le peu cependant, qui est venu à ma connoissance, on jugera de leur multitude en général, quand on compte seulement ceux dont les domaines sont enclavés dans une souveraineté de médiocre étendue, comme est celle de l'Imam de Sana.

Il n'y a pas un seul schech indépendant dans le Tehama. Mais déja près de la résidence, dans le gouvernement de Sana, on trouve celui de *Beni Dabbéan*, tribu de Bédouins.

Dans le gouvernement de *Bellad Anes* sont deux schechs distingués, celui de *Bellad Anes*, & celui de la montagne de *Scherki*.

La grande & haute montagne de *Sumara* appartient en partie au schech *Wadey*, en partie au schech de *Beni Hassan*: ces deux sont vassaux de l'Imam. Mais la ville de *Hofesch*, dans les environs de la montagne, a son schech indépendant.

La fameuse montagne de *Sabbar*, dont j'ai parlé en faisant la description de *Taæs*, est partagée, à ce qu'on dit, entre plus de 100 schechs libres & héréditaires, qui ne dépendent en rien de l'Imam, dont les domaines les environnent. Cette fertile montagne est proprement une chaine étendue de hauteurs inégales.

Dans le gouvernement de *Hodsjerie*, il y a les schechs de *Mansora* & d'*Asæs*. Le district de *Beni Jusof* & la montagne de *Habbeschi* contiennent aussi un bon nombre de seigneurs héréditaires & indépendans.

J'ai déja parlé du prince de *Beni Aklan*, qui réside à *Dorebat*, & des schechs indépendans qui possedent la montagne *Kamara*, enclavée dans cette principauté, à l'occasion de ma course faite en la compagnie de Mr. *Forskal* dans la partie montueuse de l'Yemen. A la même occasion j'ai

parlé auſſi du prince d'*Udden* & de ſes domaines. Ces deux princes peuvent être comparés, pour leur haute nobleſſe & pour leur rang, à tout ce qu'il y a de plus diſtingué dans d'autres contrées.

Le prince d'*Oſab* eſt de la famille de l'Imam, & ſon vaſſal, parce que ſa principauté n'eſt qu'un apanage démembré des états de Sana.

Aucun gouvernement ne contient un plus grand nombre de ſchechs importans, que celui de *Kuſma*, ou des premieres montagnes à café. Ce diſtrict, entiérement compoſé de hauteurs eſcarpées, & plantées de cafiers juſqu'au ſommet, eſt naturellement très-peuplé, puiſque les habitans recoltent en abondance une denrée qui les enrichit: il peut donc entretenir une quantité de ſeigneurs riches & puiſſans. On m'en a nommé plus de trente, qui tirent de larges revenus des marchés de leurs domaines, où il ſe vend une quantité étonnante de café. Tous ces ſchechs ſont entiérement indépendans, & réſident dans leurs châteaux fortifiés ſur les montagnes.

Le gouvernement de *Djebi*, préciſément de la même nature à l'égard du terroir & des productions que celui de Kuſma, eſt également rempli de ſchechs conſidérables. Les noms d'une douzaine de ces princes, qui vivent comme ceux du diſtrict de Kuſma, ſont venus à ma connoiſſance.

Sur la montagne de *Harras*, grande, fertile & riche en vignes, il y a auſſi quelques châteaux de ſeigneurs indépendans. C'eſt un de ceux dont le *ſchech Mecrami* s'eſt emparé.

Dans les diſtricts conquis par les Imams ſur les alliés de Haſchid-u-Bekil, il reſte beaucoup de terres libres. Parmi une dixaine ou douzaine de ſchechs les plus diſtingués, ſont les ſchechs *Beni Aſchiab*, *Schemſan*, & *Marani*. Près de *Tulla* ſe trouve auſſi le *Sejid Machſen* de *Hadsje*, prince anciennement apanagé de la maiſon régnante.

La montagne *Schæbhara*, avec les 300 villages qu'elle contient, eſt partagée entre beaucoup de ſchechs, dont pluſieurs étoient déja parens de la maiſon régnante avant ſon élévation ſur le trône de Sana.

Le prince de *Hamdan* ſe diſtingue par ſa puiſſance & par l'ancienneté de ſa nobleſſe, puiſqu'il deſcend de la tribu de *Hamdan*, long-tems connue avant Mahomet. Malgré ces avantages, il a été forcé de ſe faire vaſſal; probablement parce que ſon pays trop étendu, & trop rempli de plaines, étoit plus difficile à défendre. Dans cette principauté on voit un bourg extraordinaire, *Muakeb*, dont les maiſons nombreuſes ſont toutes taillées dans le roc.

Ce détail peut montrer, combien l'état actuel de l'Yemen reſſemble à celui de l'Allemagne. Il ne manque aux Arabes qu'un chef ſuprême: ils ont des princes, une nobleſſe immédiate, & une ligue ariſtocratique. Mais leur conſtitution n'eſt pas récente, ni née dans les forêts: elle eſt auſſi ancienne que les ſociétés, & elle ſemble devoir durer auſſi long-tems que le pays où la nature l'a établie.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XX.

DE LA PROVINCE D'HADRAMAUT.

CHAPITRE I.

De la nature de cette province & de son Commerce.

L'*HADRAMAUT* est borné à l'oueſt par l'*Yemen*, au ſud-eſt par l'océan, au nord-eſt par l'*Omân*, & au nord par un grand déſert. Cette province comprend une grande étendue de terres, ſur-tout ſi l'on y joint le pays de *Mahhra*, comme font à l'ordinaire les Arabes. *Mahhra* paroit reſſembler au Tehama, & être la plaine ſablonneuſe, qui s'étend en largeur des côtes de l'océan juſqu'à la contrée où commencent les montagnes. Il eſt probable que ces deux plaines ſont des terreins que la mer a peu-à-peu abandonnés.

A cauſe de cette diſpoſition des côtes & des montagnes, le terroir de l'*Hadramaut*, comme celui de l'Yemen, eſt fort différent. Il s'y trouve des

des parties arides & désertes, & des contrées montueuses très-fertiles, entrecoupées de vallées bien arrosées.

Les habitans de cette province se partagent encore comme dans l'Yemen, en Arabes qui demeurent dans les villes, en *Bédouins* errants, & en *Kobails* ou en montagnards. Un homme né dans l'Hadramaut & que j'ai entretenu, appelloit sa patrie, le siege des sciences & de la religion. Les autres Arabes n'en pensent pas si avantageusement & avec raison, à en juger par la rudesse du dialecte de cette province, qui différe si fort de celui qu'on parle en Yemen, qu'il me falloit un interprete, pour converser avec l'homme qui me fit l'éloge pompeux de sa patrie. La religion de ses compatriotes doit être farcie de superstitions, puisque la secte des Sunnites est la dominante en Hadramaut.

L'Arabie heureuse qui comprenoit, comme je l'ai remarqué plus haut, l'Yemen & l'Hadramaut, faisoit dans les tems les plus reculés un commerce très-étendu. Elle n'exportoit pas seulement ses propres productions; mais encore celles des Indes, qui arrivoient par des vaisseaux Indiens dans ses ports, situés sur les côtes de l'océan. Comme la navigation sur le golfe Arabique

fut toujours réputée dangereuſe, ces marchandiſes ſe tranſportoient par terre en Egypte & en Syrie. Par le moyen de ces caravanes, toute la nation s'enrichiſſoit : les habitans des villes gagnoient par les achats & par les ventes, & les Bédouins en louant leurs chameaux. Les anciens ne nous trompent donc point, en nous faiſant un tableau avantageux des richeſſes de l'Arabie heureuſe, quoique ſon état ne ſoit plus ſi floriſſant aujourd'hui.

Depuis que les Européens ont trouvé un autre chemin, pour aller chercher les marchandiſes des Indes, l'Arabie méridionale a dû ſe reſſentir néceſſairement de la décadence de ſon commerce. L'Yemen s'en eſt dédommagé par l'exportation immenſe de ſon café, qui a déja commencé il y a deux ſiecles, & qui va toujours en augmentant. Mais l'*Hadramaut*, qui produit peu de café, manque de cette reſſource, & ne ſe releve pas de la perte du commerce des Indes.

Cette province fait cependant encore quelque commerce avec ſes propres productions, que des vaiſſeaux de *Maskat* viennent chercher dans ſes ports ſur l'océan. Telles ſont le peu de café qu'on y recueille, de l'encens, de la gomme arabique, du ſang de dragon, de la myrrhe, & de l'aloës.

L'encens de l'Arabie eſt d'une qualité médiocre : mais l'aloès de *Soccatra*, isle appartenante à un des princes de l'Hadramaut, a toujours été réputé le meilleur de tous.

Les habitans de l'Hadramaut ont auſſi quelques manufactures de peu d'importance. L'Yemen en tire des toiles communes, des tapis, & beaucoup de ces couteaux, appellés *Jambéa*, qu'on porte à la ceinture. Mais comme ces habitans n'aiment point la mer, ce ſont des vaiſſeaux étrangers, qui viennent charger toutes ces marchandiſes dans les ports de l'Hadramaut.

CHAPITRE II.

Des principales villes de l'HADRAMAUT.

IL y a beaucoup de villes conſidérables dans cette province, connues déja des anciens, & mieux peut-être qu'elles ne le ſont actuellement. Malgré mes recherches je n'ai pu apprendre que le nom de la plupart de ces places, & ce que je ſais des autres, m'a été communiqué par quelques perſonnes pas aſſez inſtruites de l'état actuel de l'Hadramaut. Je rapporterai ce qu'on m'a raconté de quelques-unes de ces villes.

Schibam, grande ville & réſidence d'un puiſſant prince, éloignée de 8 journées de *Sana*, & de 10 de *Mareb*. Un Arabe de Mareb me raconta qu'il n'avoit pas rencontré un ſeul village en *Dsjôf*, en venant de ſa ville natale : mais qu'il avoit paſſé dans l'Hadramaut par pluſieurs bonnes villes. *Schibam* paroît être le *Saba* des anciens, d'où les *Sabéens* ont tiré leur nom ; ce peuple occupoit la partie méridionale de l'Arabie, avant que *Mareb* fût la capitale de leur empire.

Doan, réſidence d'un ſchech, éloignée vers l'orient de 25 journées de *Sana*, & de 11 de *Keſchim*. Un habitant de cette ville, que j'avois rencontré en Yemen, me dit qu'elle étoit plus grande & plus belle que Sana.

Dafar, ville connue & port de mer, d'où l'on exporte l'encens, nommé en arabe *Oliban*, ou *Liban*. Cet encens n'approche pas de la bonté de celui des Indes. On accuſe les Arabes de vendre leur encens comme leur gomme, ſans les nettoyer ; négligence qui diminue ſon prix & ſa qualité. À *Dafar* réſide auſſi un ſchech.

Keſchim, ville, port, & réſidence d'un prince ſouverain. Ses habitans paſſent pour être très-polis, & pour bien recevoir tous les étrangers. Les Anglois fréquentent quelquefois ce port.

ANAGNOSTIRIO

Merbat & *Hafek* ſont deux villes connues uniquement par le commerce, que leurs habitans font avec l'encens des environs. Cet encens eſt moindre que celui de *Dafar*; mais meilleur que celui qui vient de *Schæhhr*. La grande conſommation d'encens ſe fait dans les temples des Indes, & dans les maiſons particulieres de quelques contrées de l'orient: on ne ſe ſert gueres de ce parfum dans les moſquées.

Aïnad, aſſez grande ville, à 13 journées de Keſchim, & à 7 de Schæhhr. Un habitant de cette ville que je vis à Maskat, me dit, & divers autres Arabes me le confirmerent, que le tombeau de l'ancien prophete *Kachtan*, ou *Jaktan*, dont parle l'alcoran, ſe trouvoit à une journée d'*Aïnad*. Avant Mahomet on alloit déja en pélerinage à ce tombeau; aujourd'hui les habitans de l'Hadramaut s'y aſſemblent encore dans un tems fixé pour faire leurs dévotions. Il s'y tient alors une foire célebre. On remarque que tous les pélerinages, qui ſe ſoutiennent au même endroit pendant un ſi grand nombre de ſiecles, ſont redevables de leur durée au commerce.

Ce même Arabe d'*Aïnad* me nomma plus d'une vingtaine de bonnes villes dans l'intérieur de la province, dans leſquelles il avoit voyagé.

Comme je n'en connois que les noms, je me dispenserai d'en rapporter la liste aride.

Il en est de même de plusieurs ports de mer dont on ne m'a point appris de particularités. Ce qui m'a frappé cependant dans ces listes, c'est la ressemblance singuliere des noms de plusieurs villes actuelles de l'Hadramaut, avec ceux des villes de l'Arabie, dont les plus anciens historiens font mention. Il faut que beaucoup de ces établissemens dans cette province, existent dans le même état depuis la plus haute antiquité.

Ces observations me font croire, qu'un voyage dans cette province seroit au moins aussi intéressant, que celui que nous avons fait en Yemen: les difficultés d'un tel voyage ne seroient pas plus grandes que celles que nous avons essuyées. J'ai connu un Turc, qui me raconta avec quelle facilité & avec quelle sureté il avoit parcouru les ports de l'Arabie méridionale. Les habitans de ces côtes, se souvenant de la grande affluence des étrangers dans les tems passés, & accoutumés par tradition à les bien recevoir, feroient apparemment aujourd'hui un accueil favorable aux Européens.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE III.

*Des princes ſouverains de l'*HADRAMAUT.

LES Bédouins & les habitans des montagnes, ont, comme dans toute l'Arabie, une multitude de ſchechs indépendans. Mais comme je n'en ſais aucun détail, je ne puis pas en parler.

Les côtes & les pays adjacens, ſont partagés entre pluſieurs ſouverains plus importans, que les voyageurs appellent rois; mais qui ne prennent que le titre de ſchech ou de ſultan. Le *ſchech de Schibam* eſt, comme je l'ai dit, un des plus puiſſans.

Doan, appartient à un ſchech qui me paroit deſcendre de Mahomet, & appartenir à la maiſon des Imams; puiſque celui qui régnoit en 1763 s'appelloit *Sejid Isa el Amudi*. Dans une ville voiſine ſe trouvent les tombeaux de tous les princes de cette famille illuſtre d'*Amudi*.

Le *ſchech de Dafar* eſt ſouverain auſſi: mais j'ignore ſon nom & ſes forces.

Celui de *Keſchim*, appellé dans pluſieurs relations de voyages le *roi de Fartak*, eſt plus puiſſant. Sa ſouveraineté comprend un nombre conſidérable de villes, parmi leſquelles on trouve

celle de *Fartak*, qui a occasionné la mépriſe du royaume de *Fartak*, répétée dans beaucoup de Cartes. Un des princes de *Keſchim*, aura réſidé apparemment pendant quelque tems dans cette ville, dont on lui aura donné le titre. Outre ſes domaines en terre ferme, le ſchech de *Keſchim* poſſede encore l'isle conſidérable de *Soccatra*, ou de *Soccatora*, fameuſe par ſon aloës. L'héritier préſomptif du ſchech régnant eſt conſtamment gouverneur de cette isle, qui paroît avoir appartenu à ces princes Arabes depuis un tems immémorial. *Arrien* raconte déja qu'elle étoit ſoumiſe au ſouverain du pays où croît l'encens. Les premiers Portugais ont trouvé le prince de *Keſchim* en poſſeſſion ancienne & tranquille de *Soccatra*.

La principauté d'*Aïnad*, doit être très-étendue, ſelon la relation de l'Arabe natif de la ville de ce nom, qui m'en a voulu faire la deſcription. Mais j'ai lieu de ſoupçonner que le ſouverain d'*Aïnad* eſt un de ces ſultans du pays de Jafa, qui ont conquis quelques contrées dans l'Hadramaut.

Il y a, ſuivant les apparences, encore d'autres ſouverainetés dans cette vaſte province: mais je n'ai pas eu occaſion d'acquérir plus de lumieres ſur un pays, qui en tout ſens mériteroit d'être mieux connu.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXI.

DE LA PROVINCE D'OMAN.

CHAPITRE I.

*De l'*OMAN *en général.*

LA province d'*Oman* a pour limites à l'est, l'océan; au nord, le golfe persique; à l'oueſt & au ſud de vaſtes déſerts. Je n'en ai vu que les environs de *Maskat*, de ſorte que je dois la décrire ſur des relations.

Elle eſt partagée entre pluſieurs petits ſouverains, dont l'*Imam d'Oman* ou de *Maskat* eſt le plus conſidérable. On donne le nom de *ſchechs* aux princes de *Dſjau*, de *Gabria*, de *Gafar*, de *Rank*, de *Gabbi*, de *Dakhara*, de *Mataniat* & de *Seer*.

Sur toute la côte orientale de l'Oman, il n'y a de plaine ſablonneuſe que la longueur d'une journée de chemin, depuis le village de *Sib* juſqu'à la ville de *Sohar*. Tout le domaine de l'Imam eſt montueux juſqu'à la mer. Par cette raiſon les

rivieres y coulent toute l'année, excepté celle près de *Sohar*, qui passant par la plaine aride, se perd dans les sables, & ne parvient à la mer que pendant la saison pluvieuse.

Ce pays produit en abondance du froment, de l'orge, des lentilles & plusieurs especes de raisins. On y recueille tant de dattes, qu'on en exporte par année la charge de quelques vaisseaux, & on n'y manque ni d'autres fruits, ni de différens légumes. Il s'y trouve aussi des mines de plomb & de cuivre. La mer y est si poissonneuse, qu'on se sert du poisson, non-seulement pour nourrir les vaches, les ânes & d'autres animaux, mais encore pour engraisser les champs, au lieu de fumier.

Les habitans sont partagés en deux différentes sectes, qui se traitent réciproquement d'hérétiques. Les sujets de l'Imam sont du parti d'un docteur musulman, & ceux des autres schechs suivent les sentimens d'un docteur opposé.

CHAPITRE II.

Des terres de l'IMAM D'OMAN *ou de* MASKAT.

LE territoire possédé par l'Imam *d'Oman*, est assez étendu, & contient un bon nombre de vil-

les, dont la plupart cependant ſont peu connues. J'en rapporterai ſeulement le peu de particularités des plus remarquables, dont j'ai pu être inſtruit.

Roſtak, ville éloignée de la mer, eſt la réſidence du prince. Dans ſon diſtrict ſe trouve le *Djebbel Akdar*, la plus haute montagne de l'Oman, & la plus étendue; fertile d'ailleurs en fruits & principalement en raiſins. *Sohar*, eſt une ville des plus anciennes & des plus célebres; mais fort déchue de ſon état paſſé.

Au ſud de *Roſtak*, il y a *Kalhat*, ville auſſi très-ancienne & floriſſante autrefois.

L'Imam d'Oman poſſede auſſi *Kiloa* & *Sinsjibar*, ſur la côte orientale de l'Afrique; conquêtes faites il n'y a pas ſi long-tems, par un de ſes ancêtres.

La ville la plus importante & la plus connue des états de l'Imam eſt *Maskat*, & par cette raiſon on nomme ce ſouverain prince de Maskat dans beaucoup de relations de voyages. Elle eſt ſituée au bout d'une belle plaine, à côté d'un petit golfe entouré de rochers eſcarpés, & qui forment un excellent port, où les plus grands vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents. Ce port eſt défendu encore par quelques forts: de ſorte que

cette ville se trouve fortifiée par l'art & par la nature.

Arrien l'appelle *Mosca*, & en parle déja comme d'un grand entrepôt du commerce entre l'Arabie, la Perse, & les Indes. Maskat a toujours joui de cet avantage, & fait encore aujourd'hui un commerce considérable. Les Portugais s'en emparerent en 1508 : on y voit des traces de leur domination ; deux églises, dont l'une sert actuellement de magazin, & l'autre de maison au *Wali*, ou gouverneur. Cent cinquante ans après la conquête de Maskat, les Portugais en furent chassés par les Arabes, aidés par la trahison d'un *Banian*, dont le gouverneur Portugais avoit enlevé la fille.

Dans aucune ville mahométane les Banians ne sont aussi nombreux qu'à Maskat : on y en compte passé 1200. Ils ont la liberté de vivre selon leurs loix, d'amener leurs femmes, d'avoir des idoles dans leurs appartemens, & de brûler leurs morts. Si un Banian a une intrigue avec une musulmane, le gouvernement ne le traite pas avec autant de sévérité, comme il seroit traité ailleurs.

Tout ce que j'ai pu apprendre des revenus que l'Imam tire de ses états, c'est le montant de

produit des droits sur les marchandises, qui va, à ce que l'on dit à 100,000 roupies, qui font à-peu-près 300,000 livres de France. A Maskat les droits d'entrée sont de 5 pour cent pour les Européens, de $6\frac{1}{2}$ pour les Mahométans, & de 7 pour les Banians & pour les Juifs. Les sujets paient 6 pour cent en nature des dattes, qui sont la plus grande richesse du pays.

CHAPITRE III.

*Des révolutions de l'*OMAN.

Il existe dans l'*Oman* trois familles très-anciennes & très-célebres, celle de *Gafari*, celle de *Hamani* & celle d'*Arrabi*. La derniere prétend descendre de celle de *Koreisch* de la Mecque, fameuse avant Mahomet. Quoi qu'il en soit de cette prétention, la famille *Arrabi* a régné pendant très-long-tems à Maskat, quoiqu'elle en ait perdu actuellement la souveraineté. Les événemens qui l'ont fait descendre du trône, sont liés à l'histoire de *Schah Nadir* dernier roi de Perse: il faut cependant remonter au siecle passé pour les bien comprendre.

L'*Imam Malek*, de la maison d'Arrabi, étoit

maître de tout l'Oman : il prit encore *Kuni*, *Kiſchme*, *Hormus* & *Baharein*. Son fils étendit ſes conquêtes, & s'empara en Afrique de *Kiloa* & de *Sinsjibar*. Mais ſous le regne de ſon petit fils *Ben Seif*, le nouveau roi de Perſe Schach *Nadir* envoya une armée pour conquérir l'Oman : les Perſans perdirent beaucoup de monde dans les montagnes, & y furent repouſſés. *Ben Seif* reſta donc ſur le trône pendant toute ſa vie.

Après ſa mort, *Mohammed Gafari* prince de *Gabrin* s'empara de la plus grande partie de l'Oman, & prit le titre d'Imam ; ſon fils *Naſer* ne ſut pas conſerver les conquêtes de ſon pere. *Seif el Asdi*, fils du dernier Imam de la famille Arrabi, ſe fit proclamer Imam, & força ce *Naſer* à ſe contenter de ſon patrimoine de la principauté de *Gabrin*.

Cet Imam *Seif el Asdi* étoit un prince indolent & voluptueux. Il ne ſe contentoit pas d'un Harem nombreux ; les filles de ſes ſujets n'étoient pas à l'abri de ſes entrepriſes. Il s'adonna au vin & aux liqueurs fortes : négligeant ſes affaires il ſouffrit que ſes ſoldats, des eſclaves *Kafres* mal payés, vexaſſent ſes ſujets. Cette conduite le rendit ſi odieux, qu'il fut facile à un de ſes parens, le *Sultan Murſched*, de ſe faire proclamer Imam & d'envahir preſque tout l'Oman.

ANAGNOSTIRIO

Maskat étant resté à l'Imam *Seif*, il s'y retira, & se soutint dans cette possession par le moyen de quatre vaisseaux de guerre, & du produit du commerce qu'il faisoit. Cependant devenu plus odieux encore au petit nombre de ses sujets, par la continuation de sa mauvaise conduite, il vit bien qu'il ne pouvoit plus se défendre long-tems. Dans cette extrémité, il forma le dessein de rendre ses états plutôt aux Persans, que de les remettre à son parent l'Imam Murscheb.

Etant allé en Perse, avec quelques vaisseaux qui lui restoient, il obtint de *Nadir Schach* une flotte commandée par *Mirza Taki Khan*, gouverneur de Schiras. Cet amiral Persan arrivé en Oman, enivra l'Imam *Seif*, & surprit par ce moyen Maskat & ses citadelles. *Seif* ne sachant plus que faire, poursuivit, avec le secours des Persans, son rival *Murscheb*, qui, réduit au désespoir par la perte de plusieurs de ses amis, se fit tuer dans une escarmouche. L'Imam Seif mourut lui-même peu de tems après à *Rostak*, de chagrin d'avoir été dupé par les Persans.

Taki Khan de retour à Schiras se révolta contre Schach Nadir, & voulut se rendre souverain du *Farsistan*. On sait comment le roi de Perse

étouffa cette révolte, & punit son auteur. Ces troubles firent cependant perdre de vue aux Persans les affaires des Arabes, & négliger l'entretien de la garnison laissée à Maskat.

CHAPITRE IV.

De l'Imam régnant.

DU tems de l'expédition de *Tæki Khan* en Oman, il y avoit un gouverneur à *Sohar*, nommé *Achmed ben Sajid*, né dans une petite ville des états de l'Imam. Cet *Achmed*, homme habile & entreprenant, voyant qu'après la mort des deux Imams, il falloit se soumettre à des ennemis si puissans, fit sa paix, & se conduisit si bien, que *Tæki Khan* le confirma dans son gouvernement.

Pendant les guerres civiles des Persans, un prince de *Rank*, de la maison *Arrabi*, le prince de *Seer*, & un seigneur appellé *Bel Arrab* avoient partagé les dépouilles du dernier Imam: *Bel Arrab* en avoit même pris le titre.

Achmed, ayant saisi par surprise les officiers Persans de Maskat, força la garnison de se rendre, & prit cette ville sans effusion de sang. Il mit le premier Kadi, qui fait en Oman les fonctions de Mufti,

Mufti, dans ſes intérêts, & qui décida que celui qui avoit délivré ſa patrie devoit en être le ſouverain. En vertu de cette déciſion *Achmed* fut proclamé *Imam d'Oman* à Maskat.

Auſſitôt que l'Imam *Bel Arrab* eut appris cette nouvelle, il attaqua ſon rival avec une armée de 4 à 5000 hommes. *Achmed*, trop foible pour réſiſter, ſe retira dans une fortereſſe dans les montagnes, où il fut inveſti par ſon ennemi, à qui il auroit été obligé de ſe rendre, s'il n'eut pas eu le bonheur de s'échapper déguiſé en chamelier. Etant aimé dans ſon ancien gouvernement, il trouva le moyen de ramaſſer quelques centaines d'hommes, avec leſquels il marcha contre *Bel Arrab*, dont l'armée campoit encore dans les montagnes. Il partagea ſa petite troupe en détachemens, qui, en gardant les gorges des vallées de tout côté, ſonnerent à la fois de la trompette. *Bel Arrab* ſe croyant inveſti par une puiſſante armée, prit l'épouvante, & fut tué dans ſa fuite par un fils d'*Achmed*.

Depuis la défaite & la mort de *Bel Arrab*, perſonne n'a troublé l'Imam *Achmed ben Sajid* dans la tranquille poſſeſſion du trône d'Oman, excepté un fils de l'Imam *Murſched*, qui a fait quelques efforts inutiles pour s'emparer de l'autorité ſou-

veraine. Malgré ces tentatives l'Imam régnant lui a cédé la ville de *Nabbel* & son territoire. Il existe encore un frere & deux fils des Imams de l'ancienne famille, qui vivent en particuliers, & assez bien pour pouvoir entretenir 3 à 400 esclaves. L'Imam régnant a épousé le fille d'un de ces princes, & il a pu allier ses propres enfans à tout ce qu'il y a d'illustre dans ses états. Il est donc à présumer que la famille régnante, quoique si nouvelle, se soutiendra sur le trône.

En 1765 ce nouvel Imam *Achmed* régnoit depuis 16 ans à l'entiere satisfaction de ses sujets; Il fait administrer prompte & bonne justice, sans distinction ni de rang, ni de religion. La sureté est si bien établie à Maskat, qu'on entend parler rarement de vol: les marchandises restent cependant en rue la nuit, & peu de gens prennent la peine de fermer leurs portes. Sous le regne de l'Imam *Seif*, ses esclaves & ses soldats étoient les plus grands voleurs; de sorte que les étrangers avoient le plus à craindre de ceux qui devoient veiller à la sureté publique. Les troupes de l'Imam régnant sont aussi, pour la plupart, des esclaves Kafres; mais bien payés, armés de mousquets à meches, & tenus sous une bonne discipline.

ANAGNOSTIRIO

Pour suppléer à la modicité de ses revenus, ce prince fait lui-même le commerce. Il entretient quatre vaisseaux de guerre & plusieurs petits bâtimens qu'il employe en tems de paix au transport des marchandises ; principalement sur les côtes orientales de l'Afrique, où il possede toujours *Kiloa* & *Sinsjibar*. Quelques-autres vaisseaux devroient garder les côtes ; mais ils s'acquittent si mal de leur devoir que les pirates osent se hasarder jusques dans la rade de Maskat.

Quoique les habitans d'Oman n'aiment pas à se battre sur mer, ils sont néanmoins les meilleurs mariniers de toute l'Arabie. Comme ils ont plusieurs bons ports, ils employent un grand nombre de bâtimens médiocres dans la navigation entre *Dsjidda* & *Basra*. Dans cette derniere ville il vient toutes les années une cinquantaine de ces vaisseaux, appellés *Trænkis*, dont j'ai donné la description à l'occasion de notre trajet de Dsjidda à Loheya. Ces vaisseaux ont, comme je l'ai dit, une construction particuliere : ils sont cousus & ne contiennent aucun clou ; les planches sont liées avec des cordes.

Deux tribus nombreuses d'Arabes s'occupent principalement à transporter par mer le café. Une de ces tribus habitoit autrefois les côtes du

golfe Perſique : mais inquiétée par des voiſins remuans, elle s'eſt réfugiée dans les états de l'Imam d'Oman.

CHAPITRE V.

De la principauté de SEER.

CETTE petite ſouveraineté s'étend depuis le cap *Muſſendom* le long du golfe Perſique. Les Perſans l'appellent le pays de *Dsjulfar*, d'un autre cap voiſin du premier : par cette raiſon les Européens ont auſſi pris l'habitude d'appeller les habitans de cette contrée, les Arabes de *Dsjulfar*.

Les autres Arabes la nomment *Seer*, de la ville de ce nom, qui a un bon port & qui eſt la réſidence du ſchech. Ce ſchech poſſede encore l'iſle *Scharedsje*, & ſur la côte oppoſée du golfe quelques bonnes places, comme *Kunk* & *Lundsje*.

Ce pays reconnoiſſoit, il n'y a pas encore longtems, la ſouveraineté de l'Imam ; mais il s'eſt ſouſtrait à cette dépendance, & le ſchech fait ſouvent la guerre à ſes anciens maîtres. Il ne ſeroit cependant pas aſſez puiſſant pour ſe défendre par ſes propres forces ; par cette raiſon le prince de *Seer* vit toujours en bonne intelligence avec

les autres ſchechs indépendans, principalement avec celui de *Dſjaat*, dont les états ſont ſitués à l'oueſt de l'Oman.

Le prince de *Seer* figure parmi les puiſſances maritimes de ces parages, & ſa marine eſt des plus conſidérables du golfe Perſique. Ses ſujets naviguent beaucoup dans ces mers, & font un commerce aſſez étendu.

SECTION XXII.

DES PROVINCES DE LACHSA ET DE NEDSJED.

CHAPITRE I.

De LACHSA *en particulier.*

CETTE contrée confine vers l'orient au golfe Perſique; vers le ſud à l'*Oman*; vers l'oueſt à la province de *Nedsjed*, & vers le nord aux territoires des Arabes errans aux environs de *Baſra*.

Elle s'appelle auſſi *Hadsjar*, & quelquefois *Bahhrein*; mais ce dernier nom ne convient proprement qu'à l'isle d'*Aual* & aux petites isles qui en dépendent.

Lachſa n'eſt pas fort riche en productions: ſes ânes & ſes chameaux ſont recherchés, & il ſe vend de ces derniers animaux pluſieurs milliers par année en Syrie. Dans l'intérieur les habitans vivent du produit des dattiers, & ceux des côtes de la pêche des perles & d'un commerce aſſez conſidérable de marchandiſes étrangeres.

ANAGNOSTIRIO

A l'égard de la religion les habitans de *Lachſa* ſont partagés : ceux des villes ſont Schytes, & les payſans, comme les Bédouins, ſont Sunnites. On y trouve auſſi des Juifs, & principalement un grand nombre de *Sabéens* ou de chrétiens de St. Jean.

Autrefois cette contrée étoit une province de l'empire Ottoman ; mais il y a long-tems que les Arabes ont ſecoué le joug de cette domination étrangere. Il y a bien encore quelques Turcs, deſcendans des anciens pachas, qui demeurent dans cette province & qui y poſſedent de belles terres : mais on ne leur accorde aucune part dans le gouvernement.

La province de Lachſa appartient aujourd'hui au ſchech de la tribu Arabe de *Beni Khaled* : celui qui régnoit en 1765 s'appelloit *Arar*. La tribu de *Beni Khaléd* eſt une des plus puiſſantes parmi les Arabes : elle s'étend ſi loin dans le déſert, qu'elle inquiéte ſouvent les caravanes entre Bagdad & Haleb. La plus grande partie de Lachſa eſt habitée par des Bédouins & par d'autres petites tribus : mais tous ces Arabes reconnoiſſent le ſchech des Beni Khaled pour leur ſouverain.

Je n'ai rien appris touchant les villes ſituées dans l'intérieur de la province. *Lachſa*, la réſi-

dence du ſchech régnant, doit être une grande ville bien bâtie.

Sur la côte on trouve *Katif*, aſſez grande ville, avec un bon port, à 5 milles d'Allemagne de l'isle de *Bahrein*. Les habitans ſubſiſtent de la pêche des perles: lorſqu'ils ne ſont pas aſſez riches pour pêcher à leurs propres frais, ils ſe louent à des entrepreneurs étrangers qui viennent dans cette ville pendant les mois les plus chauds de l'année, ſaiſon de cette pêche. On regarde néanmoins l'air de ce pays comme très-pernicieux en été. Les ruines d'un ancien fort des Portugais ſubſiſtent encore près de cette place.

Koueit ou *Græn*, comme l'appellent les Perſans & les Européens, eſt une ville & un port à la diſtance de trois journées de *Zobejer* ou du *vieux Baſra*. Les habitans vivent de la pêche des perles & des poiſſons: on dit qu'ils entretiennent à cet effet plus de 800 bâtimens. Dans la belle ſaiſon cette ville eſt preſque déſerte, puiſque tout le monde eſt en abſence pour la pêche ou pour le commerce. *Græn* a ſon ſchech particulier, de la tribu d'*Othema*, qui eſt vaſſal de celui de Lachſa, mais qui aſpire quelquefois à l'indépendance. Quand alors le ſchech de Lachſa fait avancer une armée, les habitans de Græn ſe réfugient avec

leurs effets dans la petite isle de *Feludsje*. Près de Græu on voit aussi les restes d'un fort Portugais.

Entre le territoire du scheech de Lachsa & l'Oman, demeure la grande tribu *Al Musillim*, qui possede plusieurs villes, dont je ne connois que les noms.

CHAPITRE II.

De la province de NEDSJED.

CETTE province est d'une vaste étendue : elle comprend tout l'intérieur de l'Arabie, entre les provinces dont j'ai donné une description succincte, & le désert de Syrie. Son terroir est d'une inégale bonté : la partie montueuse est fertile & produit des fruits, & sur-tout des dattes en abondance : bornée par des pays arides, elle ne peut pas avoir des rivieres de long cours, qui après avoir coulé dans les vallées, se perdent nécessairement dans les plaines sablonneuses, sans pouvoir parvenir à la mer. Par cette raison, les habitans, dans beaucoup d'endroits, sont obligés de creuser des puits très-profonds ; ce qui rend la culture difficile & presque impossible.

ANAGNOSTIRIO

Les Bédouins habitent une grande partie de cette province. L'autre partie montueuſe, remplie de villes & de villages, eſt partagée entre une multitude de ſeigneurs, de ſorte que preſque chaque petite ville a ſon ſchech indépendant. Autrefois, dans les tems de la plus grande puiſſance des ſchérifs, pluſieurs de ces ſchechs, voiſins de l'Hedsjas, avoient été obligés de payer tribut au ſchérif de la Mecque : aujourd'hui ils ne lui payent rien.

Les habitans de cette vaſte contrée reſſemblent aux autres Arabes à l'égard de leurs vertus & de leurs vices, & ils ſont comme eux tour à tour brigands ou hoſpitaliers. Comme les petits ſouverains ſe touchent en Nedsjed, un voyageur ne peut y eſpérer aucune ſureté; il ſera dépouillé par le premier ſeigneur, dont il paſſera le territoire; parce que ce ſeigneur ne voudra pas que ſon voiſin ennemi profite d'une bonne avanture. La caravane allant de l'Oman à la Mecque, voyage ſurement, parce qu'elle eſt compoſée de mendians avec leſquels il n'y a rien à gagner. Mais les ſchechs de Nedsjed rançonnent celle de Bagdad dans ſon chemin à la Mecque, comme les ſchechs de l'Hedsjas rançonnent les caravanes de Syrie & d'Egypte. J'ai cependant des indices

que les habitans de Nedsjed font un commerce considérable entr'eux & avec leurs proches voisins; & je ne crois pas impossible, par conséquent, qu'un Européen voyage avec sureté dans l'intérieur de l'Arabie.

Ces peuples paroissent fort guerriers & être presque toujours en armes. On assure qu'un jeune homme n'ose pas se marier avant d'avoir fait quelque belle action.

Le *Nedsjed* se divise en deux grands districts: *El Ared* qui confine à l'Oman, & celui d'*El Kherdsje* qui touche à l'Yemen. Dans celui d'*El Ared* on m'a nommé beaucoup de villes, dont je ne remarquerai que celle d'*El Aijæne*, lieu de la naissance du nouveau prophete *Abd ul Wahheb*, dont je parlerai bientôt après.

Dans le district *El Kherdsje*, qui s'étend à l'Hedsjas & vers le nord jusqu'au déser, se trouve la ville d'*Imam*, célebre déja avant Mahomet, à cause de son citoyen *Moseilama*, qui s'étoit érigé en prophete. Ce district contient encore un grand nombre de villes.

Au nord du *Nedsjed*, à dix journées de Bagdad, est la fameuse montagne de *Schamer*, fertile & étendue. Entre cette montagne & la Syrie, il y a un district montueux, nommé *Dsjof al Sirhan*, bien peuplé & bien cultivé.

CHAPITRE III.

De la nouvelle religion d'une partie du NEDSJED.

DANS cette province on trouve des *Sabéens* ou chrétiens de St. Jean, & quelques Juifs. Tout le reste des habitans sont Mahométans, & autrefois des Sunnites rigides. Mais depuis quelque tems il s'est élevé dans le district *El Ared* une nouvelle religion, qui a causé déja une révolution dans le gouvernement de l'Arabie, & qui influera encore plus à l'avenir sur l'état de cette contrée.

Le fondateur de cette religion étoit un certain *Abd ul Wahheb*, né, comme je l'ai dit, dans la ville d'*Aijæne* du district d'*El Ared*. Cet homme étudia dans sa jeunesse les sciences des Arabes dans sa patrie, séjourna quelque tems à Basra, & fit des voyages à Bagdad & en Perse.

Après son retour dans sa patrie, il commença à répandre ses opinions parmi ses compatriotes, & eut le bonheur de persuader plusieurs schechs indépendans, dont les sujets devinrent aussi sectateurs de ce nouveau prophete.

Ces schechs convertis, auparavant toujours en guerre entr'eux, se reconcilierent par l'entremise d'*Abd ul Wahheb*, & convinrent de ne

ANAGNOSTIRIO

rien entreprendre à l'avenir, ſans avoir conſulté leur apôtre. Par cette aſſociation, l'équilibre du pouvoir fut renverſé dans le Nedsjed : les petits ſchechs, qui avoient pu ſe ſoutenir contre leurs voiſins iſolés, ne pouvoient plus réſiſter à tant de ſchechs réunis. Ils avoient même des guerres plus vives & plus fréquentes, parce que leurs ſujets s'imaginoient que dans ces querelles la religion y étoit intéreſſée.

Abd ul Wahheb ayant aſſujetti une grande partie d'*El Ared*, les ſchechs diviſés appellerent à leur ſecours *Arar*, ſchech de *Lachſa*. Ce prince, par des motifs de politique & de religion, déféra à leurs prieres, & envoya une armée en El Ared : mais *Abd ul Wahheb* la battit. Enſuite le ſchech *Arar* vint lui-même à la tête de 4000 hommes, avec un train de 3 vieilles pieces de canon & un mortier. Il aſſiégea une forteresſe ſituée ſur une montagne : mais n'ayant pas ſu ſe ſervir de ſon artillerie, il eſſuya des pertes & fut obligé de retourner à Lachſa.

J'ai raconté plus haut les avantures du ſchech *Mecrami* de *Nedsjeran*, & j'ai remarqué qu'il étoit une eſpece de chef de ſecte. Un Arabe de Lachſa me dit, qu'il y avoit beaucoup de conformité entre les principes religieux d'*Abd ul*

ANAGNOSTIRIO

Wahheb & ceux de *Mecrami* ; & cette assertion paroit fondée. Ces deux novateurs doivent, au moins, avoir été bons amis : sans quoi *Mecrami* n'auroit point pu traverser tout le Nedsjed avec une petite armée, & attaquer le puissant schech de Lachsa, ce qu'il a fait cependant en 1763 & 1764. Il faut donc nécessairement qu'il se soit joint à *Abd ul Wahheb*, ou plutôt à son fils *Mahomed*, qui dans cette époque doit avoir succédé à son pere, pour attaquer les schechs sunnites. On me dit aussi que ces deux hommes réunis avoient réduit un grand nombre de ces schechs. Les autres écrivirent à tous les Arabes des environs de Basra, pendant mon séjour dans cette ville, pour leur demander du secours.

Après la mort d'*Abd ul Wahheb* son fils marcha sur ses traces & jouit de la même autorité. On le regarde comme ecclésiastique, & il représente un pape en *El Ared*. Les schechs héréditaires des petits états autrefois indépendans, ont, il est vrai, le nom de les gouverner encore : mais *Mahomed* en est le véritable souverain. Il exige de ses sujets un tribut qu'il appelle *Sikka*, ou Aide, pour soutenir la guerre contre les ennemis de sa religion.

Les sunnites se plaignent de ses persécutions;

mais il est plus probable que cette secte opiniâtre & superstitieuse hait Mahomed à cause de ses innovations & le calomnie pour se venger. Quoiqu'il en soit, ceux des habitans du Nedsjed, qui ne veulent pas embrasser la nouvelle religion se retirent dans les pays voisins. *Zobayer*, ou l'ancien Basra, qui n'étoit qu'un hameau, se peuple par ces réfugiés, & est devenu un gros bourg.

Comme je n'ai connu aucun sectateur de cette nouvelle religion, je ne puis rien dire de positif à l'égard de ses dogmes. J'ai eu occasion cependant d'entretenir sur cet article un schech Arabe, qui dès sa jeunesse avoit voyagé continuellement avec des marchands dans toute l'Arabie & dans les principales villes du Nedsjed. Ce schech Bédouin, qui sembloit bien instruit, me rapporta ce qui suit touchant le système de cette religion.

Abd ul Wahheb enseignoit qu'il ne falloit adorer & invoquer que Dieu, comme le créateur & le directeur de l'univers. Il défendoit de s'adresser aux saints, & de faire mention dans les prieres de Mahomet, ou d'aucun autre prophete, parce que ces usages menent à l'idolâtrie. Il regardoit Mahomed, Jesus-Christ, Moyse, & une

ANAGNOSTIRIO

foule de prophetes, reconnus par les sunnites, comme de grands hommes & comme des personnes respectables, dont on pouvoit lire avec profit les actions : mais il nioit qu'un livre ait jamais été écrit par inspiration divine, ou apporté par l'ange Gabriel. Il défendoit, comme un crime contre la providence, les vœux faits, à la maniere des sunnites, afin d'échapper à un danger imminent.

Ce récit du schech ne s'accorde pas entiérement avec ceux que m'ont fait quelques sunnites, des dogmes d'*Abd ul Wahheb*. Mais on ne peut pas croire, sur cet article, les disciples d'une secte superstitieuse, dont toutes les fausses opinions sont combattues par la nouvelle religion.

La religion musulmane, telle que la professent les sunnites, a été surement bien altérée depuis le tems de Mahomet. Cette secte adopte l'autorité de quelques commentateurs, qui expliquent l'alcoran suivant leur caprice, & qui érigent en dogmes leurs opinions particulieres. Elle reconnoit une foule de saints, qu'elle invoque dans ses nécessités, & auxquels elle attribue une infinité de miracles absurdes, opérés en faveur de ceux qui se sont adressés à ces saints, préférablement à Dieu. Elle croit aux amulettes & à l'efficacité

cacité de tous les vœux insensés. Enfin elle s'est livrée successivement à un grand nombre de superstitions condamnées par l'alcoran, mais légitimées par les explications des docteurs. D'autres sectes, telle par exemple que celle des *Zeidites*, ont moins corrompu la religion de Mahomet : quoiqu'elle soit encore parmi eux bien éloignée d'être ce qu'elle étoit.

On peut donc envisager la nouvelle religion d'Abd ul Wahheb comme une véritable réforme du mahométisme, qu'il veut ramener à sa premiere simplicité. Il est allé plus loin peut-être que d'autres réformateurs : mais un Arabe n'est pas obligé de connoître les ménagemens. Il faut voir par l'expérience, si une religion si détachée de tout ce qui frappe les sens, pourra se soutenir chez un peuple ignorant, comme sont les Arabes.

La charlatanerie du schech *Mecrami* ne contredit pas cet esprit de réforme. Ce schech profite de la grossiéreté de ses compatriotes, par l'opinion fanatique de l'efficacité de ses prieres, par lesquelles il prétend obtenir de Dieu même tout ce qu'il lui demande. Ce fanatisme d'attri-

buer trop de pouvoir aux prieres, ſe combine avec la ſimplicité du dogme : nous avons ſous nos yeux des exemples, qu'il embraſe des têtes trop combuſtibles, dans un ſiecle de lumieres, & au milieu de la religion la plus épurée.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXIII.

DES ETATS ARABES INDÉPENDANS SUR LES COTES DE PERSE.

CHAPITRE I.

Des Arabes qui habitent les environs du GOLFE PERSIQUE.

Nos géographes se sont trompés, comme je l'ai déja remarqué dans un autre endroit, quand ils ont cru qu'une partie de l'Arabie étoit sous la domination des rois de Perse. Les Arabes dominent, au contraire, sur toutes les côtes de ce royaume, depuis les embouchures de l'Euphrate jusque vers celles de l'Indus.

Les établissemens de ce peuple sur les côtes de Perse, n'appartiennent pas sans doute, à l'Arabie proprement dite. Mais comme ils sont indépendans des Persans, & que la langue & les mœurs des Arabes s'y conservent sans altération, il convient de joindre leur description à celle du reste de l'Arabie.

Il eſt impoſſible de fixer l'époque de l'établiſſement des Arabes ſur cette côte. Les traditions bien conſtatées des habitans, prouvent qu'ils occupent ce pays depuis un grand nombre de ſiecles. Pluſieurs traits de l'hiſtoire ancienne, font préſumer que ces colonies Arabes ſont déja du tems des premiers rois de Perſe. La conformité entre les mœurs des *Ichthyophages* des anciens, qui demeuroient ſur les côtes du golfe perſique, & celles des colons Arabes d'aujourd'hui, eſt frappante.

Les Arabes qui habitent ces côtes, vivent tous à peu près de la même maniere. Ils ne ſubſiſtent que par la navigation, & par la pêche, ou des perles ou des poiſſons. Ils ſe nourriſſent principalement de poiſſons & de dattes : le poiſſon eſt auſſi la ſeule nourriture du peu de bétail qu'ils entretiennent.

Ils aiment autant la liberté que leurs confreres du déſert. Preſque chaque ville a ſon ſchech indépendant, auquel les ſujets ne payent preſque rien ; de ſorte qu'il eſt obligé de s'entretenir de ſon propre bien, ou par ſon induſtrie, en tranſportant des marchandiſes, ou en pêchant comme ſes ſujets. Si les principaux des habitans ſont mécontens du ſchech régnant, ils en élifent un autre de la même famille.

ANAGNOSTIRIO

Leurs armes consistent dans un mousquet à meche, un sabre, & un bouclier. En cas de besoin, tous leurs petits bâtimens sont des vaisseaux de guerre. Mais une flotte semblable, obligée de s'arrêter continuellement pour trouver sa subsistance par la pêche, au lieu de poursuivre l'ennemi, ne pourra jamais faire de grands exploits. Aussi les guerres de ces peuples se réduisent à des incursions, qui ne produisent rien de décisif, laissent des querelles interminables, & un état de guerre non interrompu.

Leurs maisons sont si chétives, qu'un ennemi ne prend pas la peine de les démolir. Ces Arabes, n'ayant de cette maniere rien à perdre sur le continent, se réfugient à l'approche d'une armée sur leurs vaisseaux, & vont attendre, dans quelque isle du golfe, la retraite de l'ennemi. Ils sont persuadés que les Persans ne s'établiront point sur une côte ingrate, où ils seroient continuellement inquiétés par tous les Arabes, qui courent sans cesse les mers voisines.

Ces Arabes sont sunnites, & haïssent les Persans schytes avec lesquels ils ne s'allient jamais. La haine entre les deux sectes a été même une des causes, qui ont fait échouer le dessein de *Nadir Schach* d'assujettir ces Arabes. Pour atteindre son

but, cet usurpateur avoit, avec des frais immenses, équipé sur le golfe persique une flotte de 25 grands vaisseaux. Mais n'ayant point de matelots persans, il prit des sunnites indiens, qui combattirent à regret leurs confreres, & qui, après avoir massacré leurs officiers schytes, enleverent les vaisseaux. Vers la fin de sa vie *Nadir Schach* forma le projet de se saisir de ces Arabes, de les transplanter sur les bords de la mer caspienne, & de les remplacer par des Persans. Sa mort tragique fit évanouir ce projet, & les troubles dont la Perse fut agitée, ont servi à affermir l'indépendance de ces petits souverains Arabes.

Le gouvernement, & l'état actuel de ces colonies, me paroissent avoir une grande ressemblance avec l'état de l'ancienne Grece. Il se fait continuellement sur le golfe persique des actions mémorables, & il arrive des révolutions intéressantes : mais les Arabes n'ont point d'historiens, & leur gloire est confinée dans les limites étroites de leur patrie.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE II.

Des places ſous la domination des PERSANS.

QUOIQUE le roi de Perſe n'ait pas été le maître de ces côtes maritimes, il y avoit conſervé néanmoins quelques places. Depuis que la Perſe n'a plus de roi, des gouverneurs Perſans ſe ſont emparé de ces villes, & les poſſedent preſque en ſouverains. Telles ſont principalement *Gambron* & *Hormus*.

Gambron, ville & port, dans la province de *Lariſtan*, appartenoit anciennement au roi de Perſe. Après la mort de Nadir Schach, un Perſan nommé *Naſer Khan* ſe rendit maître de la province, & par conſéquent auſſi de la ville. Il ſe reconnoît bien vaſſal du *Vekil Kerim Khan* de Schiras: mais il ne lui paye un tribut & ne reſpecte ſes ordres, que quand le *Vekil* vient lui-même avec une armée pour l'y contraindre.

Cette ville de *Gambron*, nommée auſſi *Bender Abbas*, étoit, pendant tout le ſiecle paſſé & au commencement du préſent, célebre comme le port de *Schiras* & de toute la Perſe méridionale. Son commerce alors étoit très-étendu: mais

actuellement elle eſt en très-mauvais état, & l'on n'y trouve pas un ſeul comptoir européen. Les troubles de la Perſe, & les querelles entre les Anglois & les François pendant la derniere guerre ſont les cauſes de ſa ruine. Les Hollandois y faiſoient encore un petit commerce ; mais depuis qu'ils ſe ſont établis dans l'isle de *Karek* ils ont entiérement abandonné *Gambron*.

L'isle d'*Hormus*, autrefois ſi célebre, a perdu tout-à-fait ſon ancienne ſplendeur. Elle appartient actuellement à un Perſan *Mulle Ali Schaeh*, qui s'en rendit maître après la mort de Nadir Schach, dont il avoit été l'amiral. Ce ſouverain d'Hormus poſſede auſſi une partie de l'isle de *Kiſchme* : l'autre partie eſt ſous la domination du prince de *Seer*.

Au ſud du *Lariſtan* ſe trouve *Minau*, ville conſidérable, à 6 lieues de la mer. Les habitans de ſon diſtrict ſont ſchytes, & s'appliquent à la culture des terres : ces deux raiſons les engagent à reconnoître quelquefois la ſouveraineté du Khan de Lariſtan.

Entre *Minau* & le cap *Juske* habite une grande tribu d'Arabes appellée *Belludsje*, qui a beaucoup de vaiſſeaux, & qui fait un bon commerce à Baſra, ſur le golfe arabique, & juſque ſur les

ANAGNOSTIRIO

côtes des Indes. Ces Arabes sont sunnites, & la conformité de secte les a liés d'intérêt avec les *Aghwans* dans les dernieres révolutions de la Perse.

Quelques géographes placent ces *Belludsje* tout le long des côtes de Perse, jusque près des embouchures de l'Indus, & en parlent comme d'un peuple guerrier, mais fort adonné à la piraterie. Je ne sais s'il faudroit les regarder comme indépendans, ou comme tributaires des Persans. Il est plus probable, qu'ils ne reconnoissent d'autre souverain que leurs propres schechs. Des relations de voyages du siecle passé, racontent les avantures singulieres d'un prince de *Jaske*, qui s'étoit défendu contre *Schach Abbas*, & qui ne succomba que par trahison. Sa veuve continua à résister au roi de Perse, & fit des actions dignes des héroïnes des siecles de chevalerie. Tout ce récit paroit regarder un schech des *Belludsje*.

Le pays depuis *Bender Abbas* au nord vers *Delam*, ressemble au *Tehama* en Arabie : c'est une plaine aride, que les Persans nomment *Kermesir*, ou le pays chaud. Dans cette contrée aride je ne connois aucun endroit que *Khamir*, château sur un rocher escarpé, qui avec un petit district, a son schech particulier. Les vaisseaux y viennent

pour charger du souffre, qui se trouve en abondance dans ses environs. *Khamir* est peu éloigné de *Gambron*.

CHAPITRE III.

Des terres de la tribu de HOULE.

CETTE tribu nombreuse domine toute la côte depuis *Bender Abbas* jusqu'au cap *Berdistan*, & possede toutes ses places maritimes. Une partie de cette côte n'est pas aride : des chaînes de montagnes, comme celle de *Dahhr Asban*, s'étendent jusque près de la mer, & fournissent le bois que les habitans exportent.

Malgré cette disposition avantageuse du terroir, les Arabes de *Houle* ne labourent pas, & vivent uniquement de la navigation & de la pêche. Il sont sunnites, & passent pour les plus braves de leurs voisins. Leurs forces sont telles qu'ils pourroient aisément faire la conquête de toutes les villes des bords du golfe persique, si plus d'union régnoit entre eux. Mais presque chaque ville a son schech particulier, qui, quoique issus de la même famille, aiment mieux rester pauvres, que de se soumettre, pour se procurer plus d'ai-

ANAGNOSTIRIO

fance, à un ſchech puiſſant & capable de rendre la tribu reſpectable.

Les ſchechs ou princes de la tribu de *Houle*, ſont les ſuivans.

Le ſchech de *Seer*, dont j'ai parlé dans la deſcription de l'Oman : mais qui originaire de ce pays, & de la tribu de Houle, poſſede dans le voiſinage de *Gambron*, les villes de *Kunk*, de *Lundje*, & de *Ras Heti*. Ses ſujets exportent du bois à brûler & du charbon.

Les ſchechs de *Mogho* & de *Tsjærak*. Les habitans de ce dernier diſtrict exportent auſſi du bois, & ont la réputation de ſurpaſſer les autres *Houles* en courage.

Enfin les ſchechs de *Nachelo*, de *Nabend*, d'*Aaloë*, de *Tæbrie*, de *Schilu* & de *Konkoun*. Les habitans de *Nachelo* paſſent pour les meilleurs plongeurs. Dans la ville de *Kontoun*, dont les habitans ſont les plus pacifiques des Houles, on trouve des Juifs & des Banians.

Des Perſans qui n'ont point de vaiſſeaux, & qui ne vivent que de l'agriculture, occupent les terres entre la principauté d'*Abu Schæhr* & le cap *Berdiſtan*.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE IV.

*Des principautés d'*ABU SCHÆHIR *&* *de* BENDER RIGK.

ABU *Schæhhr*, capitale de l'état indépendant de ce nom, a un port si commode, que les vaisseaux peuvent arriver tout près des maisons. Cet avantage engagea *Nadir Schach* à y établir sa flotte, dont on voit encore quelques restes : depuis ce tems, cette ville est mieux connue & plus considérable. Elle sert actuellement de port à *Schiras* & les Anglois, la seule nation Européenne qui commerce encore en Perse, y entretiennent un comptoir.

Les Arabes qui habitent le pays d'*Abu Schæhhr*, ne sont pas de la tribu de *Houle*. On compte parmi eux trois familles distinguées, dont les deux premieres sont établies depuis un tems immémorial dans cette contrée. La troisieme nommée *Matarisch*, venue récemment de l'Oman, où elle exerçoit le métier de pêcheur, s'est alliée aux deux autres, & a trouvé le moyen de s'emparer de l'autorité souveraine depuis plusieurs années.

Le schech actuel *Naser*, de la famille *Mata-*

rifch, poſſede encore l'isle de *Bahhrein* ſur la côte d'Arabie; ce qui le met en état d'entretenir quelques vaiſſeaux. Il a auſſi des domaines conſidérables dans le *Kermeſir*, à cauſe deſquels il dépend de *Kerim Khan*, qui a chez lui le fils de *Naſer* comme un ôtage de la fidélité du pere. Il importe beaucoup à Schiras, que le prince d'Abu Schæhhr reſte attaché à la Perſe, par le moyen de ſes domaines en *Kermeſir*.

Ce ſchech *Naſer* étoit ſunnite: mais eſpérant d'être fait amiral de Perſe, il embraſſa la ſecte des ſchytes, & épouſa une Perſane. Ces deux démarches cauſerent beaucoup de tort à lui & à ſa famille: il ſe rendit odieux à ſes ſujets & à ſes voiſins, & ſes fils ne ſont plus comptés parmi la nobleſſe Arabe.

Bender Rigk, réſidence du prince de ce nom, eſt une ville entourée d'une mauvaiſe muraille, & ſituée au nord d'*Abu Schæhhr*. Le petit état dont cette ville eſt la capitale, comprend auſſi pluſieurs places du *Kermeſir*, qui mettent ſon ſouverain dans une certaine dépendance de *Kérim Khan*. Les Arabes de cette principauté s'adonnent uniquement à la navigation: ce ſont des Perſans qui cultivent ſa partie montueuſe.

La famille qui regne à Bender Rigk eſt de la

tribu Arabe de *Beni Saab*, & vient de l'Oman. Mais le grand-pere du prince actuel s'étant fait schyte & ayant épousé une Perſane, cette famille n'eſt plus comptée par les Arabes parmi leur véritable nobleſſe.

Le prince régnant de *Bender Rigk*, nommé *Mir Mahenna*, eſt fameux dans cette contrée par ſes vices & par ſa cruauté, qui le rendent un des tyrans les plus exécrables qui ayent exiſté. Il a fait aſſaſſiner en ſa préſence, ſon pere aveugle, parce qu'il aimoit plus le fils aîné. Il tua ſa propre mere, parce qu'elle lui reprochoit ſes crimes. Il fit maſſacrer ſon frere, avec 16 de ſes parens, pour s'emparer de la ſouveraineté. Il noya deux de ſes ſœurs, parce qu'un prince voiſin en avoit demandé une en mariage. Il expoſe ſes propres enfans, quand ce ſont des filles. En 1765 ce monſtre odieux n'avoit pas encore 30 ans.

Mir Mahenna étoit tombé deux fois entre les mains de *Kérim Khan*. La premiere fois il s'échappa après une défaite que le gouverneur de la Perſe eſſuya : la ſeconde fois il obtint la liberté par les bons offices de ſa ſœur, mariée à un officier Perſan. Revenu dans ſes états, il ſe mit à piller les caravanes entre Schiras & Abu Schæhhr, & à exercer la piraterie. *Kérim Khan*, voulant le châtier, aſſiégea alors ſa capitale en vain.

ANAGNOSTIRIO

En 1765, le même *Kérim Khan* lui fit demander le tribut, dû pour ses domaines en *Kermesir*. Mais *Mir Mahenna* maltraita le député, & lui fit couper la barbe. Alors *Kérim Khan* envoya contre lui une forte armée, qui prit *Bender Rigk* & tout son territoire. *Mir Mahenna* avoit eu la précaution de se retirer de bonne heure, avec ses troupes & une partie de ses sujets, dans une isle déserte, appellée *Khoueri*, où il attendit la retraite de l'armée Persane. Il revint alors de cette isle, chassa la garnison de Bender Rigk, & rentra dans la possession de ses états.

Ce tyran s'étoit adonné au vin, & avoit commencé à exercer ses cruautés sur ses propres troupes, jusqu'à faire couper le nez & les oreilles à ses principaux officiers. Malgré ces excès, ses soldats lui restèrent si attachés, que dans son exil même, il fut en état d'enlever aux Hollandois l'isle de *Karek*. Une troupe de voleurs n'abandonne pas son chef, aussi long-tems qu'il partage avec elle le fruit de ses brigandages.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE V.

De la tribu de KIAB *& de son schech* SOLIMAN.

LA tribu Arabe de *Kiab*, ou suivant la prononciation des Persans *Tsjab*, habite l'extrémité des côtes du golfe Persique. Elle étoit peu considérée, avant le regne de son schech actuel *Soliman*, dont la renommée parvint jusqu'en Europe, à l'occasion de ses querelles avec les Anglois, auxquels il prit quelques vaisseaux.

Ce schech sut profiter des troubles de Perse, & des vices du gouvernement de Basra. Il commença par soumettre ses petits voisins indépendans: s'empara ensuite de plusieurs grands districts en Perse, & promit un tribut aux Khans qui se disputoient le trône de ce malheureux royaume. Aucun ne l'exigea, que *Kérim*, qui se contenta d'une petite somme. *Soliman* étendit alors ses conquêtes du côté de Basra. Il rechercha l'amitié des *Ajals*, qui sont les chefs du peuple dans ces contrées, & comme les principaux ne perdoient pas avec lui, il parvint à se rendre maître de toutes les isles entre les embouchures de l'Euphrate, ou du pays appellé communément *Schat el Arab*.

Ayant

Ayant pouſſé ſes conquêtes juſqu'aux rivieres navigables, il penſa former une marine. En 1758, il bâtit ſon premier vaiſſeau, & en 1765, il en avoit déja 10 grands & 70 plus petits.

Cette même année en 1765, *Kérim Khan* envoya contre lui une ſi forte armée, qu'il ne put réſiſter. Il tranſporta ſes tréſors & ſes troupes d'isle en isle, juſqu'à l'oueſt de *Schat el Arrab*. Les Perſans ne pouvant le pourſuivre faute de vaiſſeaux, furent obligés de ſe retirer: alors le pacha de Bagdad donna des ordres d'attaquer *Soliman*, qui évita les Turcs en ſe ſauvant par les isles, comme il avoit évité les Perſans.

Le territoire de la tribu de *Kiab* s'étend depuis le déſert de l'Arabie juſqu'au pays de *Hindian*, & vers le nord juſqu'à la principauté de *Haviſa*. Il eſt arroſé de pluſieurs petites & grandes rivieres: il abonde en dattes, en ris, en grain, & en pâturages. Ses villes principales ſont *Daurek*, ſituée déja en Perſe; *Hafar*, & *Ghoban*, réſidence du ſchech, près d'une embouchure de l'Euphrate.

CHAPITRE VI.

De quelques autres états indépendans.

HINDIAN, au nord de Bender Rigk & aux confins de la tribu de *Kiab*, est un petit pays soumis à un souverain particulier. Les Arabes qui l'habitent sont cultivateurs, & vivent du produit de leurs champs & de leurs bestiaux.

Havisa, ville & territoire dans l'intérieur de la contrée qui borde le golfe Persique, appartient à un descendant de Mahomet. Ce prince a le droit de battre de la monnoie, & se nomme *Maula*.

Le golfe Persique près des côtes orientales, est rempli d'isles, dont la plupart sont habitées. *Hormus* excepté, il n'y en a point qui fasse un état séparé & indépendant : les princes du continent possèdent à l'ordinaire celles qui se trouvent dans leur voisinage.

Du côté occidental du golfe il y a une isle, ou plutôt un amas d'isles, que les Européens connoissent sous le nom de *Bahhrein*. Les Arabes appellent la grande, *Aval*, & chacune des petites a son nom particulier. Comme cette isle est fameuse par la pêche des perles, & qu'elle a essuyé

beaucoup de révolutions, en changeant continuellement de maître, je dois en dire un mot.

Bahhrein est une ville fortifiée sur l'isle de ce nom, ou d'*Aval*. Autrefois cette isle doit avoir contenu 360 villes & villages: aujourd'hui on n'y trouve plus, outre la ville, que 60 villages fort misérables: les fréquentes guerres auront fait abandonner les autres.

Cette isle produit une grande abondance de dattes. Son importance vient cependant plutôt de la pêche des perles qu'on y trouve en grande quantité & de la premiere qualité. Les droits sur ces deux productions rapportent au souverain des l'isle un Lak de Roupies, ou 300,000 livres de France. De ce revenu il est obligé d'entretenir une garnison dans la ville.

Bahhrein appartenoit aux Portugais. Quand ils furent chassés du golfe Persique, elle tomba sous la domination du schech de *Lachsa*, auquel les Persans l'enleverent. Ensuite l'Imam d'Oman s'en empara, mais la céda de nouveau au roi de Perse pour une somme d'argent. Quelque tems après, pendant l'irruption des *Aghuras*, le gouverneur Persan la livra au schech de *Nabend* de la tribu de *Houle*. Un autre *Houle*, le schech de *Tebbrie*, chassa celui de *Nabend*. L'amiral de

Nadir Schach s'en empara : mais après son départ le schech de *Tahhrie* la reprit. Pendant les derniers troubles de Perse, le schech d'*Asloë* s'en rendit maitre, & en fut dépossédé tout de suite par les princes d'*Abu Schæhhr* & de *Bender Rigk*, qui la conquirent en commun. Le premier de ces princes en chassa le second, & fut chassé à son tour par les *Houles*. Enfin aujourd'hui en 1765, le prince d'*Abu Schæhhr* est resté seul souverain de *Bahhrein*.

On peut juger, par cet échantillon, quelle suite de révolutions rapides occasionne la trop grande quantité de ces petits souverains d'une nation inquiete. J'ai appris à Basra des particularités sur cette complication de querelles, que j'ai eu de la peine à comprendre. On m'assura qu'il n'y avoit aucun de ces princes Arabes qui ne fût en guerre ouverte avec deux ou trois autres souverains de son espece.

La navigation du golfe Persique est continuellement troublée par ces querelles, qui se croisent d'une maniere si singuliere. On n'ose pas se mettre sur un bâtiment Arabe, sans cesse exposé à tomber dans un parti d'ennemis si multipliés. Le seul moyen de voyager surement, est de faire le trajet dans un grand vaisseau Européen que les petits bâtimens Arabes n'osent attaquer.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE. VII.

De l'isle de KAREK.

CETTE isle qui est située assez près de la côte orientale du golfe Persique, entre *Abu Schæhhr* & *Bender Rigk*, ne contient qu'un seul village; mais les conduits d'eau taillés dans le roc, qu'on y voit encore, prouvent qu'elle a été plus peuplée autrefois selon son étendue, qui est de 5 lieues de circonférence.

Karek est devenu célebre par l'établissement que les Hollandois y ont formé récemment, & qu'ils ont abandonné. Comme cet événement a fait quelque bruit, je le raconterai succinctement.

Les Hollandois faisant un grand commerce à Basra, y avoient pour directeur de leur comptoir un *baron de Kniphausen*, fort considéré dans cette ville. Ce gentilhomme Allemand, s'étant brouillé avec le gouverneur de Basra, apparemment pour quelque affaire de galanterie, fut mis en prison, & eut risqué sa tête, s'il n'eut pas acheté sa liberté par une grosse somme. Avant de partir pour Batavia, il se fit donner par le comptoir de Basra une attestation d'innocence & la compagnie des Indes approuva sa conduite.

Depuis ſes brouilleries avec le gouverneur de Baſra, Mr. de Kniphauſen étoit convenu avec *Mir Naſer* prince de *Bender Rigk*, à qui appartenoit *Karek*, que pour une redevance annuelle les Hollandois pourroient tranſporter dans cette isle le comptoir qu'ils avoient à Baſra. Le gouvernement de Batavia goûta ce projet, qui en effet, étoit très-avantageux, & envoya le baron avec deux grands vaiſſeaux pour l'exécuter.

Arrivé à *Karek*, il ſe ſaiſit de quelques vaiſſeaux de Baſra, qu'il ne relâcha pas qu'après qu'on lui eût reſtitué la ſomme qu'il avoit été obligé de payer pour ſa liberté. Il bâtit ſur l'isle un grand magazin quarré, & fit élever imperceptiblement aux coins de ce quarré quatre baſtions, garnis chacun de 6 canons. *Mir Naſer* mécontent de ces fortifications, attaqua les Hollandois, qui, en l'attaquant à leur tour, ne pouvoient le ſuivre dans ſes retraites. Cette petite guerre cauſa néanmoins de grands frais à la compagnie.

Mr. de Kniphauſen, après avoir gouverné Karek en ſouverain pendant cinq ans, eut pour ſucceſſeur *Mr. van der Hulſt*, qui ayant été employé à Baſra & connoiſſant les Arabes, crut devoir continuer contre *Mir Mahenna*, nouveau prince de *Bender Rigk*, la guerre commencée con-

ANAGNOSTIRIO

tre le pere. *Mir Mahenna* s'empara par un ſtratagême, de deux vaiſſeaux armés des Hollandois, & tenta, quoique ſans ſuccès, une deſcente dans l'isle. Mr. van der Hulſt augmenta alors les fortifications, & forma le plan d'une ville, qui fut peuplée bientôt de Perſans & d'Arabes.

Cet établiſſement pouvoit être lucratif pour les employés: mais les frais de la guerre & des garniſons, abſorbant les profits de la compagnie, elle penſa dès-lors à l'abandonner. Les apparences cependant d'un commerce avantageux avec la Perſe le firent conſerver: en conſéquence, le nouveau gouverneur, *Mr. Buſchmann*, conclut la paix avec Mir Mahenna, & continua alors le commerce ſans être inquiété.

Son ſucceſſeur, *Mr. van Houting*, quoique homme de mérite d'ailleurs, ne ſut pas ſe conduire ſi bien, parce qu'il ne connoiſſoit pas le génie des Arabes, & qu'il avoit ſous lui des officiers ſans expérience. Il n'obſerva pas une exacte neutralité dans les querelles entre le prince d'*Abu Schæhhr* & *Mir Mahenna*: il attaqua même, de concert avec le premier, ce dernier dans ſa retraite dans l'isle de *Khoneri*. *Mir Mahenna* laiſſa approcher ſes ennemis, & quand il vit leur ſécurité, il tomba ſur eux avec ſa cavalerie, &

tailla entiérement en pieces les Hollandois & les troupes d'*Abu Schæhhr*.

Enhardi par ces succès, *Mir Mahenna* fit une descente dans l'isle de *Karek* & assiégea la ville. *Mr. van Houting* se laissa tromper par un Persan, qui lui persuada de permettre à *Mir Mahenna* d'entrer dans le fort avec une petite suite pour faire un accommodement. L'Arabe se saisit alors de la garnison Hollandoise, & la renvoya à Batavia. Cet événement arriva en 1765, vers la fin du mois de Décembre.

Il n'est pas à présumer, que la compagnie Hollandoise fasse de nouveau de grandes dépenses pour chasser de *Karek* le prince de Bender Rigk, *Mir Mahenna*, qui est actuellement en possession de cette isle.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXIV.

DES BÉDOUINS OU ARABES ERRANTS.

CHAPITRE I.

Des mœurs distinctives des BÉDOUINS.

LES Arabes qui habitent les villes, & sur-tout les ports de mer, ont perdu par le commerce & par le mélange avec les étrangers, une partie du génie national. Les *Bédouins* qui vivent sous des tentes, en tribus séparées, conservent au contraire, les mœurs & les usages qu'avoient eu leurs ancêtres, dès les tems les plus reculés. Ce sont les vrais Arabes, qui montrent en tout des traits particuliers, qui les distinguent des autres branches de leur nation.

Dans plusieurs endroits de ma relation j'ai remarqué la diversité des acceptions du titre de *schech* : chez les Bédouins il désigne un noble, qu'il soit de la premiere ou de la derniere classe. Cette noblesse est extrêmement nombreuse, & paroit presque constituer la nation, puisque le peu-

ple reçoit uniquement l'impulsion de ses schechs, qui sont par-tout, & le mobile de tout.

Les schechs & leurs sujets sont nés soldats & pasteurs. Dans les grandes tribus ils élevent beaucoup de chameaux pour les vendre à leurs voisins, ou pour les employer dans leurs guerres, ou au transport des marchandises. Les petites tribus ont des troupeaux de brebis. Dans les tribus qui s'adonnent à l'agriculture, les schechs au moins, vivent toujours sous des tentes, & laissent le soin des terres à leurs sujets qui habitent de misérables huttes.

C'est la différente maniere de subsister, qui fait la grande distinction entre les tribus. Les vrais Arabes dédaignent la culture des terres comme une occupation qui les dégraderoit: ils n'entretiennent que des chameaux & des moutons, ou tout au plus des chevaux. Les tribus mêlées & moins pures vivent de leurs bufles, de leurs vaches, de leurs chevaux & d'une culture médiocre de quelques terres. Les premieres tribus, les seules nobles par leurs chameaux, sont nommées *Abu el Abâar*, & les secondes *Moædan*. Ces dernieres passent pour une classe mitoyenne entre les vrais Arabes & les payfans. J'ai entendu dépriser des tribus, parce que, disoit-on, elles

ont des bufles & des vaches. Les *Moædan* transportent leurs habitations d'un pays à l'autre, selon le besoin qu'ils ont de champs & de pâturages; de sorte qu'on voit subitement un village, où, le jour auparavant, il n'existoit pas une seule cabane.

Les vrais Bédouins vivant toujours au grand air, ont l'odorat très-fin: ils détestent les villes, où ils trouvent toujours des exhalaisons qui affectent désagréablement leur organe. Ils ne comprennent pas, comment des gens aimant la propreté, peuvent respirer un air aussi impur. Des gens dignes de foi m'ont assuré, qu'un tel Bédouin mené dans l'endroit où un chameau s'est égaré, peut suivre cet animal à la piste, & le retrouver, sans se laisser confondre par les traces des autres chameaux qui ont passé par le même chemin. Ces Arabes errants dans le désert, peuvent vivre cinq jours sans boire, & savent découvrir la profondeur où les eaux sont cachées, en examinant la nature du terroir & des plantes qu'il produit.

On accuse ce peuple d'aimer le brigandage; & cette accusation n'est pas tout-à-fait sans fondement, quoiqu'elle puisse tomber également sur toutes les nations qui menent une vie errante.

ANAGNOSTIRIO

Les schechs sont toujours à cheval ou sur leurs dromadaires, pour voir leurs sujets, visiter leurs amis ou aller à la chasse. En parcourant le désert, où l'horizon est aussi étendu que sur l'océan, ils aperçoivent les voyageurs de loin : comme ces rencontres sont rares, ils s'en approchent naturellement, & sont tentés, quand ils se sentent les plus forts, de dépouiller les étrangers. On voyage d'ailleurs toujours en caravane dans ces déserts : un homme seul, ou une petite troupe, frappe donc d'abord par la singularité de l'apparition, & présente quelque chose de suspect. Par ces raisons les Bédouins sont plus tentés encore d'attaquer de tels phénomenes.

Il y a donc des voleurs en Arabie comme dans tous les pays peu habités : mais les voleurs Arabes ne sont pas cruels & ne tuent pas ceux qu'ils pillent, excepté quand les voyageurs, en se défendant, tuent un Bédouin, dont les autres vengent alors le sang. Dans d'autres occasions ils ont de bons procédés qui tiennent à leur hospitalité naturelle. J'ai appris à cet égard quelques anecdotes que je crois devoir rapporter.

Un mufti de Bagdad revenant de la Mecque, fut pillé en *Nedsjed* : il fit un accord par écrit avec ses voleurs, qui s'engagerent à le livrer sain &

ANAGNOSTIRIO

sauf chez lui pour une certaine somme payable à son retour à Bagdad. Ces Arabes le conduisirent à la premiere tribu qui le remit à une autre; de sorte qu'il retourna en parfaite sureté, escorté de tribu en tribu.

Un Européen qui fut pillé avec toute la caravane entre Haleb & Basra, avoit gagné la peste en chemin. Les Arabes le voyant trop foible pour suivre ses compagnons, le prirent avec eux, le logerent hors de leur camp, le soignerent & le menerent, quand il fut guéri, à Basra.

Un Anglois pressé de partir pour les Indes, & ne voulant pas attendre une caravane, prit à Bagdad deux Arabes, qui devoient l'accompagner jusqu'à Basra: ayant été attaqué en chemin par quelques schechs, il se défendit avec ses pistolets; mais étant comme assiégé par une quantité de lances, il fut obligé de se rendre. Les Arabes, sur lesquels il avoit fait feu, lui donnerent tant de coups de bâton qu'il ne pouvoit plus marcher. Ils le porterent alors dans leur camp, l'entretinrent pendant quelque tems, & le conduisirent à la fin à Basra en toute sureté. Quand *Mr. Forskal* fut dépouillé par les Arabes en Egypte, un paysan qui l'accompagnoit, reçut de ces voleurs une quantité de coups de bâton, parce qu'il

portoit des piſtolets, quoiqu'il ne s'en étoit pas ſervi pour ſe défendre.

Le pillage des caravanes ne doit pas toujours être attribué à la paſſion des Arabes pour le brigandage. Ces attaques ſont pour l'ordinaire, des expéditions militaires contre des ennemis, qui fraudent les droits dûs à la nation, ou qui protegent & conduiſent avec des troupes ces caravanes.

Dans une de ces expéditions, faite il y a peu d'années, pour battre le pacha de Damask, qui eſcortoit la caravane de la Mecque, la tribu d'*Anæſe* qui gagna la victoire, donna des preuves de ſon ignorance, & de la ſimplicité de ſes mœurs. Ceux de cette tribu qui prirent des marchandiſes précieuſes, n'en connurent pas la valeur, & les troquerent contre des bagatelles. Un de ces Arabes, ayant eu pour ſa part une bourſe de perles, crut que c'étoit du ris, dont il avoit entendu parler comme d'un bon mets: il les donna à ſa femme pour les cuire, qui n'ayant pu parvenir à rendre tendres ces perles, les jetta comme inutiles.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE II.

De la constitution politique des Arabes errants.

EN traitant du gouvernement des Arabes en général, j'ai dit en passant quelques mots touchant celui des Bédouins. Pour ne point me répéter inutilement, j'ajouterai ici quelques particularités, principalement de leurs intérêts politiques à l'égard des puissances voisines.

Quoique la dignité de schech soit héréditaire, elle n'est pas attachée au droit d'aîneſſe. Les petits schechs, qui composent la noblesse héréditaire, élisent le grand schech dans la famille régnante, sans avoir égard à la parenté avec le schech précédent.

On ne paye rien ou une légere rétribution, au grand schech, qui doit regarder le reste des nobles plutôt comme ses égaux, que comme ses sujets. Si ces nobles ne sont pas contens de son gouvernement, ils le déposent, ou vont avec leur bétail se joindre à une autre tribu. Ces émigrations, assez usitées, sont la cause de l'obscurité où sont tombées des tribus autrefois puissantes, & de l'accroissement de quelques petites tribus, qui jouent actuellement un grand rôle.

L'eſclavage perſonnel eſt établi chez les Bédouins : mais ils ne connoiſſent pas la ſervitude de la glebe. Un payſan mécontent de ſon ſeigneur, eſt libre de le quitter & de s'établir ailleurs.

Les Bédouins qui vivent ſous des tentes dans le déſert, n'ont jamais été ſubjugués par un conquérant. Mais ceux de ces Arabes, qui par l'appas d'une vie plus aiſée ſe ſont approchés des villes, & ſe ſont établis dans des provinces fertiles, dépendent aujourd'hui d'une certaine maniere, des ſouverains de ces provinces.

Tels ſont les Arabes répandus dans différentes parties de l'empire Ottoman. Quelques-uns payent des redevances pour des pâturages ou pour des villages qu'ils poſſedent : d'autres ne viennent ſur les bords de l'Euphrate que pendant une ſaiſon, & retournent en hyver au déſert. Ces derniers ne ſe mettent dans aucune dépendance de la Porte.

Ni les uns, ni les autres, ne peuvent être regardés comme ſujets des Turcs, auxquels ils ſeroient au contraire de dangereux voiſins, ſi les pachas ne trouvoient pas le moyen de ſemer la diviſion entre les tribus & dans les grandes familles, où il y a pluſieurs prétendans à la dignité de ſchech des ſchechs.

Cette

Cette politique des Turcs occasionne de fréquentes guerres entre les Bédouins : mais elles ne sont ni longues, ni sanglantes. Dès que les Turcs se mêlent de leurs querelles, toutes les tribus se réunissent pour repousser cet ennemi commun à la nation entiere.

Chaque grand-schech se croit, & avec raison, souverain absolu dans le territoire qu'il occupe. Il exige par conséquent, les mêmes droits sur les marchandises, & les mêmes péages que les autres souverains demandent, des effets qui passent par leurs états. Les Européens se sont trompés, en croyant que les sommes payées aux grands-schechs par les voyageurs, étoient uniquement une rançon pour racheter le pillage.

Les Turcs qui envoyent des caravanes par le désert à la Mecque, se sont soumis à ces droits de passage. Ils payent annuellement une certaine somme aux tribus qui habitent près du chemin de la Mecque, pour les engager à entretenir les puits, à laisser passer les marchandises, & à escorter les caravanes.

Si les Bédouins pillent quelquefois ces caravanes, la conduite hautaine & perfide des officiers Turcs en est toujours la premiere cause. Ces Turcs orgueilleux regardent tous les Arabes

comme des rebelles ; c'eſt-à-dire, ſelon la ſignification moderne de ce mot, comme des foibles qui ont l'inſolence de ne vouloir pas ſe laiſſer opprimer par le plus fort. Ils manquent, d'après ce beau raiſonnement, à leur parole, & les Arabes ſe vengent en pillant les caravanes.

Le fameux *Ali Bey*, conduiſant la caravane d'Egypte, ne paya pas tous les droits en allant à la Mecque, & promit de s'en acquitter à ſon retour : mais il oublia ſa promeſſe. L'année ſuivante, les Arabes s'aſſemblerent en plus grand nombre, & obligerent le conducteur de la caravane d'Egypte de payer pour lui, & pour *Ali Bey*. Les Turcs crierent au brigandage ; les Arabes cependant n'avoient fait que ſe rendre juſtice à eux-mêmes.

La conduite d'*Abdalla*, pacha de Damask, qui en 1756 commandoit la caravane de Syrie, fut plus odieuſe encore. Lorſque les ſchechs de la tribu de *Harb* vinrent à ſa rencontre, pour recevoir la ſomme ſtipulée par les traités pour le paſſage, il les invita amicalement : mais au lieu de les payer il leur fit couper les têtes, qu'il envoya à Conſtantinople comme une preuve de ſa victoire ſur les Arabes rebelles. Ces Arabes abattus par la perte de leurs chefs, ne tenterent

rien ni cette année, ni même la suivante : les caravanes alloient en triomphe à la Mecque, & les Turcs vantoient la valeur & la prudence d'*Abdalla Pacha*. Mais la troisieme année les Arabes se vengerent de cette perfidie : avec une armée de 80000 hommes, rassemblée de toutes les tribus, ils battirent les Turcs, & pillerent la caravane. La tribu *Anæse* se distingua dans cette expédition, commandée par son schech.

Parmi les tribus, il regne une certaine subordination. Les petites, incapables de se défendre par leurs propres forces, se mettent sous la protection d'une plus grande, qui la gouverne alors comme elle est gouvernée elle-même. Des tribus puissantes se sont formées de cette maniere par la réunion de plusieurs autres.

La nation Arabe est au reste, beaucoup plus nombreuse & plus répandue qu'on ne le croit ordinairement : elle occupe des contrées, autrefois bien cultivées & bien peuplées, dont les anciens habitans ont disparu. On ne peut pas assigner l'époque de ces établissemens des Arabes, & l'on ignore s'ils ne sont pas antérieurs déja au regne des califes. Les anciens ne distinguoient pas toujours les nations : les rois de *Palmyre*, qu'on a cru Juifs, étoient apparemment aussi Arabes.

CHAPITRE III.

Des BÉDOUINS *des frontieres du désert.*

LES tribus les plus anciennes & les plus puissantes de ce peuple, sont celles qui ont la facilité de se retirer dans le désert quand un ennemi étranger les attaque. Ce sont aussi celles qui ont conservé le caractere national dans sa plus grande pureté, & leur liberté sans aucune dépendance. De ce nombre sont les suivantes, dont je rapporterai les particularités que j'en ai pu apprendre.

Beni Khaled, une des plus puissantes tribus de toute l'Arabie, par ses conquêtes, par ses richesses, & par le nombre d'autres tribus qui sont sous sa domination. Du désert de *Nedsjed* elle s'est approchée de la mer & a conquis le pays de *Lachsa*, comme je l'ai dit en son lieu. Le schech de cette tribu ne demeure pas toujours dans la ville de Lachsa, sa résidence : il vit souvent dans le désert sous des tentes.

La tribu de *Kiab*, au nord du golfe Persique, dont j'ai parlé déja plus haut, campe rarement ; elle a des possessions qui font partie de la province de *Susistan* en Perse.

ANAGNOSTIRIO

Dans cette province de *Susistan*, près de la principauté de *Havisa*, & aux environs de la ville de *Schuster*, demeurent cinq différentes tribus considérables de vrais Bédouins indépendans. Je juge par ces établissemens, que l'autorité des Persans est précaire dans cette contrée, & que le Susistan contient des déserts.

Beni Lam, grande tribu, entre *Korne* & *Bagdad*, sur les bords du Tigre, fleuve dont le nom Arabe uniquement usité parmi les habitans, est *Didsjele*: elle jouit des péages que doivent payer les marchandises transportées entre Basra & Bagdad. Ces Arabes pillent quelquefois les caravanes: le pacha de Bagdad envoie alors des troupes contre eux, & parvient quelquefois à les châtier, en faisant couper la tête à leurs chefs. Mais les successeurs de ces schechs exécutés sont toujours aussi grands ennemis des Turcs & aussi zélés pour la liberté que l'étoient leurs prédécesseurs.

Montefidsi ou *Montefik*, est la tribu la plus puissante du nord du désert, tant par l'étendue de ses possessions, que par le grand nombre de tribus subalternes qui reconnoissent sa domination. Elle possede toute la contrée aux deux bords de l'Euphrate, depuis *Korne* jusqu'à *Ardsje*.

ANAGNOSTIRIO

Pendant l'été, quand l'herbe du désert est comme brûlée, le schech régnant réside à *Nahhr el Antar*, ville près de l'Euphrate : en hyver, il ramene son bétail paître dans le désert & campe sous des tentes. Les habitans des villages appliqués à l'agriculture, & par cette raison méprisés des Bédouins, payent un tribut. Ils sont pauvres, comme doivent l'être des sujets de ces schechs, qui menant eux-mêmes une vie peu aisée, ne sont pas portés à souffrir que leurs payſans s'enrichissent.

Les Arabes de cette tribu dépouillent souvent les voyageurs entre *Helle* & *Basra*. Le pacha de Bagdad les châtie à l'ordinaire, & peut déposer quelquefois le schech régnant, en mettant à sa place un autre prince de la même famille. Ces Arabes souffrent cette ombre de dépendance de la part des Turcs, parce qu'ils n'aiment pas perdre leurs établissemens sur les bords fertiles de l'Euphrate. Dans les derniers troubles de ces provinces de l'empire Ottoman, il a été souvent question de cette tribu, qui a joué un grand rôle dans ces querelles.

La tribu tire son nom d'un certain *Montefik* venu de l'*Hedsjas* & né d'une famille illustre déja avant le tems de Mahomet. Ce qui est sûr,

au moins, c'eſt que les deſcendans de ce *Montefik*, regnent dans cette contrée depuis un tems immémorial. Ils ſe partagent en pluſieurs branches, de ſorte que de mon tems, la maiſon régnante étoit compoſée de 150 perſonnes, qui tous avoient le droit d'aſpirer à l'autorité ſouveraine.

En 1765, le ſchech régnant qui n'étoit pas de la branche aînée, s'appelloit *Abdillah*. Les autres princes de ſa maiſon jouiſſent auſſi d'une certaine autorité: ils ont leurs propres ſujets, avec leſquels en tems de guerre, ils ſe joignent aux troupes du ſchech des ſchechs; & ils perçoivent dans quelques diſtricts, les droits ſur les marchandiſes & les péages pour leur propre compte.

On m'a nommé plus d'une vingtaine de tribus ſubordonnées qui vivent ſous la domination de celle de Montefik, pas trop nombreuſe par elle-même. Parmi ces tribus ſubalternes, il y en a qui en gouvernent encore pluſieurs autres moins conſidérables. Les Arabes nomment *el Araye* les tribus qui dépendant d'une autre.

Toutes ces tribus qui demeurent ſur les frontieres du déſert, & dont je viens de rapporter les noms, ſont de vrais Arabes, qui élevent des chameaux & des moutons, & qui vivent ſous

des tentes. Il faut appliquer cette assertion cependant plutôt aux tribus dominantes : car je crois, qu'il y a parmi les petites tribus subalternes quelques-unes qui par le mêlange de l'agriculture avec la vie pastorale ont perdu leur noblesse.

CHAPITRE IV.

Des Bédouins de la MÉSOPOTAMIE.

Les belles plaines de la *Mésopotamie* & de l'*Assyrie*, autrefois si bien cultivées par un peuple nombreux, & si bien arrosées par les efforts surprenans d'une ancienne industrie, sont actuellement habitées ou plutôt dévastées par des Arabes errants. Aussi long-tems que ces fertiles provinces resteront sous le gouvernement ou plutôt sous l'anarchie des Turcs, elles ne seront que des déserts où la nature est étouffée par la négligence des habitans barbares. Un souverain héréditaire résidant à Bagdad, pourroit uniquement remettre cette contrée dans un état florissant.

Les pachas, ne sachant pas quel parti tirer des districts dépeuplés, & ne pouvant pas éloigner les Arabes, permettent, contre une rede-

vance annuelle, à ce peuple de cultiver les terres ou d'y faire paître leurs troupeaux. Ils voudroient, par cette raison, regarder & traiter comme leurs sujets tous les Arabes qui demeurent ou qui errent dans leurs gouvernemens. Mais ce peuple, idolâtre de sa liberté, montre bien par sa conduite qu'il ne se croit pas soumis au joug des Turcs. Les guerres fréquentes que plusieurs tribus font au pacha de Bagdad, traitées de révolte par les officiers ottomans, prouvent bien leur indépendance.

Une riche campagne invite ses habitans à la culture : la contrée coupée par un grand nombre de canaux, entre le Tigre & l'Euphrate, ne contient que des tribus cultivatrices, ou des *Moadan*. Telles sont :

Beni Hakkem, tribu à l'est de l'Euphrate, dont le schech actuel s'appelle *Fontil*, & qui a sous elle plusieurs petites tribus de cultivateurs.

Khasaal, tribu cultivatrice puissante, aussi à l'est de l'Euphrate. Elle domine sur un grand nombre de petites tribus d'Arabes qui habitent dans des villages. Une de ces petites tribus en comprend 25, & deux jusqu'à 40 autres tribus chacune. Les tribus cultivatrices paroissent donc moins nombreuses que celles des Bédouins qui

ſe fondent ſouvent dans les grandes. Celle de *Khaſaal* peut mettre ſous les armes 2000 chevaux, & de l'infanterie à proportion. Le pacha de Bagdad lui a fait la guerre en dernier lieu avec des ſuccès balancés par des pertes. Ces Arabes étant *ſchytes*, ont un motif de plus pour être ennemis des Turcs. Le ſchech régnant ſe nomme *Hammoud*: il a des péages ſur l'Euphrate.

Dans le gouvernement de Bagdad, tous les Arabes ne ſe ſont pas appliqués à la culture des terres. Au ſud de cette ville, on trouve des Bédouins qui élevent des chameaux. Tels ſont ceux des tribus de *Beni Temim* & de *Dafaſa*, & ceux de quelques-unes entre Bagdad & Moſul. Celle *d'Al Tobad* eſt devenue fort conſidérable par la faveur du pacha de Bagdad, dont un des principaux officiers étoit proche parent du ſchech régnant. Toute la contrée entre Bagdad & Moſul eſt remplie de ces hordes de Bédouins, dont l'une, établie dans une chaîne de montagnes près du Tigre, attaqua tout fraîchement les troupes du pacha, & une autre appellée *Al Bubamdan* pilla une caravane pendant mon ſéjour à Moſul.

Thay, grande & puiſſante tribu de Bédouins entre *Merdin* & *Moſul*. Le ſchech régnant qui eſt de la famille de *Salie*, eſt maître, pour une

petite redevance, de la grande & belle plaine de l'Assyrie. Sans la politique ordinaire des Tures, de semer la division parmi leurs voisins, les pachas ne pourroient pas tenir tête à cette tribu. Mais le pacha de Bagdad envoie le *Togk*, ou la queue de cheval, tantôt à un schech tantôt à un autre; ce qui excite une rivalité continuelle entre les schechs, & affoiblit leurs forces. Cette queue de cheval n'est pas un vain honneur: elle donne la dignité de *Beg* avec la possession de la plaine qui est censée être à la disposition des Turcs. Le beg dépossé quitte sa résidence entre *Mosul* & *Nissibin*, se retire avec ses partisans du côté de la riviere de *Khabour*, & il attend dans ces lieux écartés, l'occasion de supplanter son rival.

Tous les voyageurs se plaignent des brigandages de ces Bédouins de l'Assyrie. Il semble que l'inquiétude & l'amour du pillage augmentent chez ce peuple, à mesure qu'il s'éloigne du désert, sa patrie, & qu'il s'approche des pays habités par des brigands, comme sont les *Kiurdes* & les *Turcomans*.

On m'a nommé une dixaine de tribus errantes dans l'*Arak Arabi*. La plus remarquable campe dans les environs de *Helle*: elle se nomme *Soléd*,

& ſes branches s'étendent juſque dans les gouvernemens de Haleb & de Damask.

Un ſchech Arabe, que j'ai connu à Haleb, me donna les noms de huit tribus de Bédouins qui doivent demeurer au haut de l'Euphrate, dans des diſtricts compris dans le gouvernement du pacha d'*Orfa*. Mais comme il n'a rien ſu m'apprendre de l'état de ces tribus, je les paſſe ſous ſilence.

CHAPITRE V.

Des Bédouins de la SYRIE.

LES pachas de cette province ne ſont pas moins occupés par les Arabes errants, que les gouverneurs Turcs ſur les frontieres de la Perſe. Il importe aux villes de Haleb & de Damask, que leurs caravanes deſtinées pour Bagdad ou pour Baſra, puiſſent paſſer en ſureté par le déſert. Sans les faire accompagner par une armée, les pachas ne pourroient pas les garantir des inſultes & du pillage. Ils ont trouvé le moyen de procurer à leurs ſujets la ſureté néceſſaire, en ſe ſervant d'une tribu Arabe contre les autres.

A cet effet, le pacha donne le titre d'*Emir* au

schech le plus puissant du voisinage. Cet émir est obligé de conduire les caravanes, de tenir en respect les autres Arabes, & de faire payer les redevances à ceux qui en doivent pour la permission de paître leur bétail sur les terres du pacha. Pour ses peines, & pour le rembourser de ses frais, on lui donne annuellement une certaine somme. Mais comme les Arabes ne se fient pas aux promesses des Turcs, le pacha céde à l'émir un bon nombre de villages, dont le revenu tient lieu de la somme stipulée. Ces villages déja fort misérables sont alors entiérement ruinés sous la domination précaire des Arabes.

Lorsqu'on calcule le peu de revenus que la Porte tire d'un côté, des petites redevances payées par les Arabes pour oser dévaster des provinces entieres; & de l'autre côté, les sommes qu'elle dépense pour tenir dans quelque subordination ces peuples vagabonds, on voit clairement que cette ombre d'autorité, qu'elle affecte d'avoir sur les Arabes, lui est visiblement à charge. Mais la vanité ottomane se contente de la chimere de posséder des états immenses, dont le sultan ne tire rien, & où l'on ne respecte point ses ordres.

La tribu la plus puissante près de *Haleb*, est celle de *Mauâli*, dont le schech régnant est de la

famille *El Bœrifche*. Les pachas mettent tantôt l'un tantôt l'autre des ſchechs de cette famille, en poſſeſſion des villages & des revenus attachés à la dignité d'*émir*. Celui qu'ils dépoſent, ſe retire à l'ordinaire avec ceux de ſon parti vers les bords de l'Euphrate, où il attend l'occaſion de gagner par des préſens le nouveau pacha & de recouvrer ſa place. Il y a peu d'années, qu'un émir prévoyant ſa dépoſition, pilla une caravane, enleva 30,000 pieces de bétail dans le territoire de Haleb, & conduiſit ſon butin vers l'Euphrate dans un endroit écarté. Quelque tems après, il ſurprit & pilla la ville de *Hæms*. On crut pendant mon ſéjour à Haleb, que le pacha ſeroit forcé de rappeller cet émir dépoſé.

Un neveu de l'émir, ou du ſchech régnant de la tribu Mauali, me donna les noms de 15 tribus conſidérables, qui ſe trouvent dans le voiſinage de Haleb : un ſchech, grand voyageur, m'en nomma encore 5 autres, un peu plus éloignées, près du chemin de Haleb à Baſra. Tous ces Bédouins payent quelques bagatelle à l'émir, pour jouir du privilege de louer ou de vendre librement leurs chameaux, & de mener paître leurs beſtiaux dans toute la contrée. Les tribus voiſines du *déſert de ſel*, dont la propriété appartient au

ANAGNOSTIRIO

pacha, donnent quelque chose à un fermier, pour la permission de ramasser le sel qui se forme dans ce désert.

J'ai été surpris de voir parmi ces tribus, celles de *Thay* & de *Sobæd*, qui par conséquent doivent être très-répandues. Celle de *Rabea* se glorifie de son ancienneté : elle prétend être sortie de l'Yemen pour s'établir vers le nord, dans le tems que la digue du réservoir des Sabéens à *Mareb* s'écroula.

Mon séjour à Damask ayant été fort court, je ne pouvois pas acquérir beaucoup de lumieres touchant les Bédouins qui se trouvent dans le gouvernement de Damask ou de *Schâm*. J'appris seulement les noms d'une douzaine de leurs tribus dont l'une, nommée *Abu Salibe*, doit être à ce qu'on me dit, composée entiérement de chrétiens. Une autre, *Beni Hamjar* prétend descendre des anciens rois Arabes de ce nom.

Plusieurs indices me font présumer, que parmi les autres nations qui se trouvent en Syrie comme les *Kiurdes*, les *Druses*, les *Metuaëli*, les *Nassaries*, & les *Tschinganes*, quelques-unes sont d'origine Arabe.

La tribu d'*Anæse* passe pour la plus grande tribu du désert de Syrie : elle s'est étendue encore

dans le *Nedsjed*, où elle eſt reconnue pour la tribu la plus nombreuſe de l'intérieur de l'Arabie. La caravane des pélerins Turcs lui paye un droit conſidérable pour le paſſage. C'eſt auſſi cette tribu qui, ſi elle eſt mécontente, pille les caravanes. Elle fait ſouvent la guerre au pacha de Damask. Depuis peu elle avoit battu & tué le pacha de *Ghaſſa* au milieu de ſon gouvernement.

De mon tems, le départ d'une caravane de Bagdad en Syrie fut arrêté, par la nouvelle que ces Arabes étoient mécontens du pacha de Damask. Deux ſeigneurs Turcs, fort aimés en Arabie, voulant accompagner cette caravane, les négocians riſquerent d'expédier leurs marchandiſes. Mais moi, après avoir échappé à tant de dangers, je n'aimois pas à m'y expoſer de nouveau ſans néceſſité. Je pris donc le chemin de Bagdad à Moſul, & je confiai une caiſſe à un Arabe, loueur de chameaux dans cette caravane, pour la remettre à un homme connu à Haleb. A une journée de Damask toute la caravane fut pillée par la tribu *Anæſe*: on ouvrit la caiſſe; les Bédouins prirent ce qui étoit à leur uſage; mais il me laiſſerent les livres, les papiers, une boëte de médailles & deux montres. Le chamelier ramaſſa les débris de ma caiſſe, & apporta le tout

tout fidellement à Haleb. J'ai eu par conséquent, en même tems une preuve de la rapacité des Arabes, & de leur probité à l'égard de ce qu'on leur confie.

CHAPITRE VI.

*Des Bédouins de l'*ARABIE PÉTRÉE *& de la* PALESTINE.

LE nom de l'*Arabie pétrée*, usité chez nos géographes, est assez vague. Il paroît devoir désigner ces contrées remplies de déserts & situées entre l'Egypte, la Syrie, & l'Arabie proprement dite. Il seroit difficile de déterminer les bornes exactes de ces pays peu connus & peu peuplés, où les habitans errent parmi les sables arides & parmi les rochers pour trouver quelque place isolée, propre à fournir un peu de nourriture à leur bétail. Les habitans, dispersés dans ces déserts sans limites, sont toujours des Bédouins.

Dans la relation de mon voyage au *mont Sinay*, j'ai parlé des trois tribus que j'ai trouvé établies le long du chemin: elles sont sans doute, de l'espece de celles qui reconnoissent la supériorité d'une plus grande tribu. De l'autre côté de cette chaîne de montagnes & dans les envi-

rons d'*Akaba*, il y aura d'autres tribus ; mais leurs noms ne ſont pas venus à ma connoiſſance.

J'ai déja fait mention de la grande tribu de *Harb*, qui vit au nord du *Hedsjas*. Dans cette province ſe trouvent encore les anciennes tribus de *Beni Ottæba*, de *Hodeil*, de *Jom* & d'autres encore que les habitans de la Mecque appellent des bandes de voleurs, par la raiſon apparemment, que leur ſchérif a de fréquentes querelles avec ces Bédouins.

Sur les confins du *Nedsjed* & du grand déſert, ſe trouvent auſſi pluſieurs tribus conſidérables. Celle de *Beni Temim* a été célebre dans le tems des ſucceſſeurs de Mahomet, par une prophéteſſe nommée *Sedsjay*, qui brilloit dans cette tribu.

Le *ſchech Dahher*, maître d'*Acca* & de la plus grande partie de la Paleſtine, eſt auſſi Arabe ; mais j'ignore à quelle tribu il appartient.

En général, je n'ai rien pu apprendre touchant les Arabes qui occupent aujourd'hui la *Paleſtine*. Ce ſont apparemment les hordes les plus mépriſées qui habitent ce pays affreux & ſtérile.

On ne m'a nommé que la tribu de *Dsjoerhamie*, qui ſe trouve entre *Rama* & Jéruſalem. Les moines Européens qui ſont aujourd'hui les

seuls pélerins qui fassent encore le voyage en Judée, décrivent ces Arabes comme des diables incarnés, & font des plaintes tragiques de leur cruauté envers les pauvres chrétiens. Ces lamentations excitent la pitié superstitieuse des bonnes ames en Europe, & attirent de larges aumônes au couvent des franciscains à Jérusalem. Ainsi ces récits exagérés des souffrances des pélerins de la part de ces Bédouins inhumains, ne finiront point, puisque les moines sont intéressés à les accréditer.

Il faut avouer cependant que cette tribu de *Djoerhamie*, est sujette à une singularité qu'on ne remarque point chez ses compatriotes, qui ne maltraitent jamais un étranger sans être provoqués. Mais les Arabes des environs de Jérusalem ont une aversion décidée pour les moines : ils sont d'ailleurs honnêtes.

Ces Bédouins transportent de *Jafa* à Jérusalem des richesses considérables en argent & en marchandises que les moines reçoivent annuellement d'Europe, sans toucher jamais à ce qu'on leur confie, & sans en détourner la moindre chose. Ils savent que le supérieur du couvent de Jérusalem paye la dépense des pélerins en chemin, & que ces pélerins sont de pauvres moines

avec lesquels il n'y a rien à gagner. Malgré cela, ils ne peuvent s'empêcher d'attendre en chemin ces indigentes caravanes, non pas pour les piller, mais pour avoir le plaisir de rosser des moines.

Ce seroit donc se tromper grossièrement, si un Européen croyoit pouvoir voyager plus surement en Judée, en se mettant sous la protection des moines, ou en les accompagnant. Un jeune François en fit de mon tems, l'expérience: en allant au fleuve du Jourdain il reçut des Bédouins des volées de coups de bâton, uniquement pour avoir été avec des moines, que ces Arabes regardent apparemment comme des gens de pas trop bonne compagnie.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXV.

DE LA RELIGION ET DU CARACTERE DES ARABES.

CHAPITRE I.

Des sectes MAHOMÉTANES *en Arabie.*

ON pourroit s'attendre à voir la religion mahométane conserver en Arabie, qui a été son berceau, sa premiere simplicité & la plus parfaite unité dans ses dogmes : mais les hommes ne pourront jamais être d'accord, touchant leurs opinions religieuses. Une ancienne tradition rapporte un mot de Mahomet, qui prouveroit qu'il a senti l'impossibilité de l'union constante de ses sectateurs : il doit avoir prédit que sa nouvelle religion seroit divisée en 70 sectes différentes, comme l'étoit de son tems celle des chrétiens.

Cette prédiction est accomplie en partie, puisqu'il se trouve aujourd'hui plusieurs sectes mahométanes en Arabie. Les dogmes & les rites de la religion musulmane en général sont assez

connus. Je me contenterai de parler uniquement de quelques particularités qui distinguent les sectes établies en Arabie, & qui ont quelque influence sur le caractere moral ou sur l'état politique de la nation.

Les sectes les plus remarquables des Arabes mahométans, sont:

1. Celle des *Sunni*, dont sont aussi les Turcs. Elle est la plus nombreuse en Arabie, d'autant plus qu'elle est suivie par les habitans des villes saintes de Medine & de la Mecque, & par leurs schérifs, réputés successeurs de Mahomet.

2. La secte de *Schya*, adoptée par les Persans. Elle a quelques disciples dans les parties orientales de l'Arabie: & elle domine entiérement sur les bords du golfe Persique. Les *Metaueli* ou *Mut Ali*, en Syrie sont aussi schytes.

3. La secte de *Zeidi*, qui est la dominante en Yemen, & professée par l'Imam de Sana.

4. La secte *Béiasi*, *Béiadi* ou *Abadi*, est la principale dans l'*Oman*. On prétend qu'elle doit son origine aux ennemis du calife *Ali*, dont deux allerent en Oman, après une défaite où 9 seulement resterent en vie.

5. La secte de *Messalich*, dont j'ai parlé déja en faisant la description des Bédouins établis entre

les provinces d'Hedsjas & d'Yemen. Je soupçonne que cette secte est plutôt une religion différente de la musulmane.

6. La secte de *Mecrami* & d'*Abd ul Wahheb*. J'ai dit mon sentiment sur cette secte peu connue dans les descriptions du Nedsjeran & du Nedsjed.

7. La secte de *Dsjedsjal*, suivie par les habitans de *Mecran*, province maritime de la Perse.

8. Enfin les sectes de *Schabreari* & de *Merdinar*, dont sont les *Belludsje*, tribus Arabes établies sur les côtes de la province de *Mecran*, comme je l'ai dit plus haut.

Toutes ces diverses sectes reconnoissent Mahomet pour leur prophete, & regardent le Koran comme le code de leurs loix civiles & ecclésiastiques. Malgré cela, elles se traitent réciproquement de *Chauaredsji*, ou de *Rafidi* c'est-à-dire, d'hérétiques.

Les *Sunnites* de la Mecque ne souffrent autour de la *kaba*, que quatre maisons de prieres, pour les quatre de leurs sectes de *Schafei*, de *Hanefi*, de *Maleki* & de *Hanbali*, qu'ils regardent comme les seules orthodoxes. Pour se dédommager de cette privation, les *Zeidites* se bâtissent, dans l'air immédiatement au-dessus de la kaba,

une maison de priere invisible, qui selon leur opinion, les met en possession des lieux saints. Malgré ces prétentions, chaque pélerin de cette secte est obligé de payer une forte capitation au schérif, qui depuis quelques années fait payer cher encore aux Schytes la permission de venir à la Mecque.

Les Zeidites paroissent moins rigides & moins superstitieux que les Sunnites qui sont fort adonnés au culte des saints, & qui croyent aux miracles les plus ridicules. Les premiers ne s'embarrassent pas de la controverse, touchant la légitimité des successeurs de Mahomet, qui cause le schisme entre les Sunnites & les Schytes. Ils ne sont pas non plus si rigides & si exacts à l'égard des prieres & des autres cérémonies. Ils ne font aucune mention des saints : & l'Imam de Sana, qui est Zeidite, laisse dépérir les mosquées inutiles, ou les démolit au grand scandale de ses sujets Sunnites du Téhama.

Toutes ces sectes ont en vénération les descendans de Mahomet, excepté les *Beïasi*, qui ne les distinguent pas des autres Arabes, qui selon leur opinion, ont tous un droit égal pour prétendre à la souveraineté. C'est par cette raison que le prince de *Maskat*, qui est de la secte

de *Beïasi*, prend le titre d'*Imam*, quoiqu'il ne descende pas de Mahomet. Cette secte s'abstient non-seulement des liqueurs fortes comme les autres Musulmans, mais encore du tabac & du café, quoique pour observer les regles de l'hospitalité on en offre en *Oman* aux étrangers. Les *Beïasi* se piquent d'une grande austérité & de beaucoup de simplicité dans leur maniere de vivre: les plus grands même parmi eux évitent tout air de magnificence dans l'habillement, dans le logement, & dans les mosquées. Le prince administre lui-même la justice, & permet à tous ses sujets de s'asseoir en sa présence. C'est à cause des mœurs rigides de ce peuple, que le précédent Imam, prince injuste & crapuleux, s'étoit rendu si odieux à ses sujets. J'ai parlé dans la description de l'Oman de la révolution qui précipita ce prince du trône.

A Maskat on me raconta l'origine miraculeuse de la secte de *Dsjedsjal* dans la province de *Mecran*. Son premier auteur étoit un vieillard vénérable, que des coupeurs de bois avoient trouvé enfermé au milieu d'un arbre, tenant un livre à la main. Chaque secte fait au reste, des autres de ces contes ridicules pour les déprifer.

ANAGNOSTIRIO

Je n'ai remarqué de couvens & de moines ni chez les Zeidites en Yemen, ni chez les Beïasi en Oman. Les Sunnites, & principalement les Turcs, ont, comme on sait, un grand nombre d'ordres réligieux, dont les membres connus sous les noms génériques de *Derwischs* & de *Santons*, se distinguent les uns des autres par l'habillement & par les usages. A Moka on appelloit *Derwischs* des mendians qui chantoient par les rues, & quelques autres pauvres qui, pour une bagatelle, lisoient sur les tombeaux des passages de l'alcoran. Comme les Zeidites & les Beïasi ne réverent pas les saints, ils ne doivent pas avoir des Derwisches & des Santons; qui sont, au contraire, en grand nombre en Egypte & qui y font tant d'extravagances.

Les Turcs & les Persans ont eu continuellement entr'eux de cruelles guerres, que l'ambition de leurs souverains a trouvé moyen de faire envisager au peuple comme des guerres de religion. C'est la raison de la haine violente que se portent réciproquement les schytes & les Sunnites. En Turquie & en Perse, on permet aux chrétiens de bâtir des églises, & aux Juifs d'avoir des synagogues. Mais en Perse on ne souffre aucune mosquée des Sunnites, & les Turcs n'ac-

ANAGNOSTIRIO

cordent non plus aux schytes la permission d'exercer leur culte, excepté le pélerinage au tombeau de leur prophete aux environs de Bagdad; liberté qu'ils payent fort cher à la Porte Ottomane. En Yemen les Sunnites & les Zeidites vivent bien ensemble, parce que ces derniers plus tolérans, sont la secte dominante.

Les Musulmans en général ne sont pas persécuteurs à l'égard des autres religions, dont les sectateurs n'ont rien à craindre, excepté dans le cas d'un commerce galant avec une Mahométane; où il s'agit de la vie, si le délinquant n'embrasse pas la religion Musulmane. Un chrétien risqueroit encore la vie s'il étoit convaincu d'avoir proféré un blasphème. Dans ce cas, il est vrai, un Mahométan ne seroit pas plus épargné. Pendant mon séjour à Bagdad, un janissaire pressoit pour dettes un bourgeois, qui lui répondoit toujours d'un air dévôt, qu'il devoit se souvenir de Dieu & du prophete & attendre le payement sans se mettre en colere. Le janissaire impatienté repliqua à la fin par un blasphème. Le bourgeois hypocrite appella des témoins, & le janissaire reconnu coupable, fut chassé de son corps le même jour, & pendu le lendemain.

Toutes les sectes musulmanes ne marquent

pas également de l'averſion pour les images. En Oman on ſouffre que les *Banians* expoſent publiquement leurs idoles dans les appartemens. Les Sunnites paroiſſent même revenir à cet égard de leur prévention. Ceux des Indes ont des tableaux, & j'en ai vu même deux dans une maiſon de plaiſance du ſultan près de Conſtantinople. A Kahira j'ai trouvé, chez un ſavant Sunnite, des eſtampes & un buſte de plâtre.

CHAPITRE II.

Des autres religions tolérées en ARABIE.

PAR toute l'Arabie on trouve des Juifs qui y ſont beaucoup plus mépriſés que les chrétiens. J'ai déja fait mention des tribus Juives établies aux environs de *Kheibar*, qui y ſont dominantes & non-ſeulement tolérées.

Les Juifs diſperſés dans les différentes villes, ont des ſynagogues, & jouiſſent de beaucoup de liberté. Ils aiment à habiter enſemble, & forment à l'ordinaire un village près des villes principales. En Oman on les traite mieux encore, & ils oſent s'habiller comme les Mahométans.

Autrefois les chrétiens étoient nombreux en

ANAGNOSTIRIO

Arabie : aujourd'hui je ne connois dans ce pays aucune église chrétienne. Dans la province de Lachsa il y a beaucoup de *Sabéens*, ou de chrétiens de St. Jean : mais le christianisme de cette secte semble un composé informe de plusieurs religions.

Les *Banians* des Indes s'établissent en grand nombre dans les villes commerçantes. A Moka ils sont fort gênés : mais à Maskat, où la secte tolérante de Beïasi laisse vivre toutes les religions suivant leurs propres loix, ils ont le libre exercice de leur culte. Il y a aussi de ces Indiens en Perse : mais les Turcs, Sunnites austeres, n'en souffrent point dans leurs provinces.

Je n'ai point pu remarquer que les Arabes haïssent ceux d'une religion différente : mais ils les méprisent, il est vrai, à-peu-près comme les chrétiens en Europe méprisent les Juifs. Chez les Arabes ce mépris va par degrés : il tombe le plus sur les Banians, ensuite sur les Juifs, & le moins sur les chrétiens, qui ne marquent pas tant d'aversion pour les Musulmans. Un Mahométan qui épouse une chrétienne ou une Juive, ne l'oblige pas à abandonner sa religion. Mais cet homme n'épouseroit pas une Baniane, parce que cette secte Indienne est censée ne pas connoî-

tre Dieu, puisqu'elle n'a aucun livre divin. Les Mahométans des Indes paroissent plus tolérans encore que les Arabes: ils vivent en très-bonne intelligence avec les Banians, & ne leur marquent pas tant de mépris.

Ce penchant vers une tolérance universelle, préserve les Arabes de la fureur de faire des prosélytes. Ils ne cherchent ni à séduire, ni à contraindre personne, excepté quelquefois leurs jeunes esclaves, pour embrasser le Mahométisme. Mais si un prosélyte se présente volontairement, ils sont obligés de le recevoir, & même de pourvoir à sa subsistance. Ces convertis qui s'offrent da se faire Musulmans, sont à l'ordinaire des gens de l'équipage des vaisseaux Européens, qui s'échappent pour éviter quelque châtiment mérité. Comme on sait que ce sont la plupart de mauvais sujets, le gouvernement leur donne une petite pension, à peine suffisante pour les faire vivre frugalement. On ne les gène pas, ni dans leur commerce avec les chrétiens, ni à l'égard des voyages dans les pays étrangers. Nous avons eu à notre service en Arabie un tel renégat François qui, en nous quittant, passa aux Indes.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer à cette occasion que les Indiens sont encore moins

convertiſſeurs que les Arabes. Les *Bramins*, les *Rasboutes*, & les *Banians* ne reçoivent perſonne dans leur communion : ils en chaſſent au contraire, tous les membres de mauvaiſe vie, & fourniſſent de cette maniere des proſélytes aux chrétiens. Ainſi les miſſionnaires Européens qui courent ſi indécemment les pays de l'orient, & qui aviliſſent le batême, en la jettant à la tête de tout le monde, ne devroient pas tant ſe glorifier des converſions qu'ils ne doivent d'ailleurs qu'à leur importunité.

CHAPITRE III.

Du caractere des ARABES.

LE climat, le gouvernement, & l'éducation ſont ſans doute les agens qui forment & qui modifient le caractere national. Le premier donne aux Arabes de la vivacité, & un penchant à la pareſſe : le ſecond augmente ce penchant & inſpire de la duplicité ; le troiſieme enfin produit cet extérieur grave & réfléchi, qui ſe communique auſſi aux facultés de l'eſprit.

Rien de plus différent que l'éducation des Arabes & celle des Européens. Les premiers

tâchent de précipiter l'âge mûr, autant que les derniers paroiſſent vouloir l'éloigner : les Arabes n'ont jamais été enfans, & beaucoup d'Européens le ſont encore à 80 ans.

En Arabie on laiſſe les garçons, juſqu'à l'âge de quatre à cinq ans, dans le Harem, entre les mains des femmes, où ils s'amuſent naturellement de puérilités adaptées à leur âge & à leur ſociété. Mais auſſitôt qu'on les a tirés de la frivolité, on les accoutume à penſer & à parler avec gravité, & à paſſer des jours entiers dans la compagnie de leur pere, à moins qu'il ne ſoit en état de leur donner un précepteur. Comme la muſique & la danſe paſſent pour indécentes chez les Arabes; que les femmes ſont exclues de toutes les aſſemblées, & que l'uſage des boiſſons fortes eſt défendu, la jeuneſſe Arabe n'a aucune idée des plaiſirs prétendus, qui affectent tant & qui reculent la jeuneſſe Européenne. Les jeunes Arabes étant toujours ſous les yeux de gens d'un âge mûr, deviennent ſérieux même dès leur enfance.

Sous cet air grave & concentré, la nation cache cependant une grande vivacité qui a ſes gradations ſuivant la différente nature des provinces. Les habitans de l'*Yemen*, vivant dans un

un climat heureux, & dans un pays agréable, ſont plus vifs que ceux de l'*Hedjas* & de l'*Arabie pétrée*, dont l'imagination doit être amortie par la vue continuelle des déſerts & des rochers arides. J'ai vu en Yemen de jeunes Arabes ſe réjouir en danſant & en ſautant, les armes à la main, au ſon de petits tambours. Les habitans du déſert montrent néanmoins plus de vivacité que les Turcs. Pour les mélancoliques Égyptiens, je n'ai jamais remarqué qu'ils aient donné quelque ſigne d'une véritable joie, même dans les fêtes les plus brillantes.

Cette vivacité des Arabes fait qu'ils aiment la compagnie & les grandes aſſemblées malgré leur extérieur ſérieux. Ils fréquentent aſſidument les cafés publics & les foires ſi nombreuſes en Yemen, que chaque bon village en a une par ſemaine. Si les villages ſont trop éloignés, les habitans s'aſſemblent en raſe campagne, les uns pour vendre ou pour acheter, & les autres pour s'entretenir & pour jouir de ce ſpectacle. Des artiſans de toute eſpece roulent d'un bourg à l'autre pendant toute la ſemaine, pour travailler de leur métier dans ces différentes foires. On peut juger par ce goût pour la ſo-

ciété, que cette nation est mieux civilisée qu'on ne le croit communément.

Plusieurs voyageurs accusent les Arabes d'être trompeurs, voleurs & hypocrites. Un gouvernement assez arbitraire, & qui appauvrit ses sujets par des extorsions comme est celui d'une partie de l'Arabie, ne peut pas, il est vrai, avoir une influence avantageuse sur la probité de la nation. J'ai éprouvé cependant, que ces accusations sont outrées. Les Arabes eux-mêmes avouent que tous leurs compatriotes ne sont pas honnêtes gens : j'ai entendu de leurs conversations, où en convenant de la fidélité des Européens à remplir leurs promesses, ils témoignoient leur indignation de la friponnerie des gens de leur nation; comme faisant honte aux Musleminn ou aux vrais croyans qui se laissent surpasser en probité par des infideles.

CHAPITRE IV.

Des vengeances des ARABES.

UN peuple vif & ardent qui a les passions violentes, est porté naturellement à outrer le désir de venger les injures. L'esprit vindicatif des

Arabes qui leur eſt commun avec d'autres habitans des pays chauds, a cependant des nuances diſtinctives, dépendantes du caractere national, & qui le modifient à leur tour.

Les Arabes ne paroiſſent pas querelleurs: mais quand ils ont quelque diſpute ils font beaucoup de bruit. J'en ai vu cependant, qui, quoiqu'armés de leurs poignards & prêts à ſe maſſacrer, ſe ſont laiſſés appaiſer facilement. Pour opérer leur réconciliation il ne falloit qu'un homme de ſang froid qui leur diſoit: penſez à Dieu & à ſon prophete. Si le fond de leur conteſtation ne pouvoit pas être terminé ſur le champ, ils ſe ſoumettoient à la déciſion d'un arbitre.

Les orientaux en général tâchent de maîtriſer la colere. Un battelier de *Maskat* vint ſe plaindre avec emportement au gouverneur de la ville d'un marchand qui ne vouloit pas payer le fret de ſes marchandiſes. Le gouverneur remit toujours à une autrefois d'écouter ſes plaintes. A la fin le battelier plaida de ſens raſſis ſa cauſe, & le gouverneur lui rendit juſtice ſur le champ, en lui diſant: je ne vous ai pas écouté les précédentes fois parce que vous étiez yvre de colere, ce qui eſt la plus dangereuſe des yvreſſes.

Malgré ce sang froid dont on se pique dans l'orient, les Arabes sont d'une sensibilité extrême à tout ce qu'ils regardent comme une injure. Si un homme crache à côté d'un autre, celui-ci ne manquera pas de se venger de cette insulte imaginaire. J'ai vu dans une caravane, qu'un homme crachant par hazard, avoit sali un peu la barbe d'un Arabe, qui se crut cruellement offensé. Le prétendu offenseur eut de la peine à l'appaiser, en lui demandant humblement pardon de son étourderie involontaire, & en lui baisant la barbe en signe de soumission. Ils ne sont pas si sensibles aux paroles injurieuses, qui au reste sont plus en usage parmi le peuple que parmi les gens des classes supérieures.

Mais l'espece d'hommes la plus irritable est la noblesse des Bédouins, qui toute guerriere, paroit pousser plus loin encore les mêmes préjugés que les conquérans sauvages, sortis du nord, ont répandus en Europe. L'honneur Bédouin est plus tendre encore que le nôtre, & exige qu'on lui immole un plus grand nombre de victimes. Si un schech dit à un autre schech d'un air sérieux: ton bonnet est sale, ou ton turban est de travers; cette injure atroce ne peut être lavée que dans le sang; non-seulement dans

ANAGNOSTIRIO

celui de l'offenſeur, mais encore dans celui de tous les mâles de ſa famille.

On m'a raconté à Baſra une hiſtoire arrivée aux environs de cette ville il y a une douzaine d'années, qui peut donner une idée à quels excès cet eſprit vindicatif porte cette nation. Un homme diſtingué de la tribu de *Montefidſi*, avoit marié ſa fille à un Arabe de *Korne*. Peu de tems après les nôces, un ſchech d'une tribu ſubordonnée à celle de Montefidſi lui demanda dans un café, d'un ton plaiſant, s'il n'étoit pas le pere de la jeune & belle femme d'un tel qu'il nomma. Le pere croyant l'honneur de ſa fille perdu, quitta ſur le champ la compagnie pour aller la poignarder. Revenu de cette cruelle exécution, il ne trouva plus ce queſtionneur indiſcret : ne reſpirant que la vengeance, il le chercha par-tout, & ne pouvant le recontrer, il tua en attendant quelques parens de ſon aggreſſeur, ſans épargner ni ſes domeſtiques, ni ſes beſtiaux. Ce dernier offrit au gouverneur de *Korne* une grande ſomme s'il vouloit le délivrer de cet ennemi furieux. Le gouverneur fit venir l'offenſé, tâcha de le forcer à une réconciliation par les menaces & les apprêts du ſupplice : mais le vindicatif Arabe mépriſant la mort, ne voulut pas

renoncer à sa vengeance. Alors le gouverneur pour épargner un homme si plein d'honneur, ménagea un accommodement, par lequel l'aggresseur donna sa fille avec une bonne dot en mariage à l'offensé. Mais jamais le beaupere n'ose se presenter devant les yeux de son gendre.

La soif de la vengeance se montre encore dans la maniere différente dont on poursuit le meurtre chez cette nation. Dans la partie montueuse de l'Yemen, le tribunal suprême de Sana fait ordinairement le procès aux meurtriers, comme il est usité dans d'autres pays. Mais dans différens districts de l'Arabie, les parens du défunt ont la liberté d'accepter une composition en argent ou de se faire livrer le meurtrier pour l'exécuter; ou enfin de poursuivre leur vengeance contre la famille entiere du meurtrier. Dans beaucoup d'endroits il est réputé honteux de recevoir de l'argent pour du sang répandu, qui suivant les loix de l'honneur arabe, ne peut être vengé que par le sang. On ne se soucie pas non plus de faire punir par la justice ou de tuer l'assassin, parce que, dit-on, ce seroit délivrer d'un mauvais sujet une famille qui ne mérite pas ce service.

Par ces considérations les Arabes préferent d'exercer les représailles permises par la loi,

ANAGNOSTIRIO

sur la famille entiere du meurtrier, dont ils tâchent de tuer le chef ou le plus distingué, comme le plus coupable pour n'avoir pas veillé sur la conduite de ceux qui sont censés soumis à sa direction. En attendant les juges saisissent le meurtrier, & ne le relâchent qu'après le payement d'une amende de 200 écus. Cette amende est la cause de ce que cette loi absurde n'a pas été abrogée. Après cette déclaration les deux familles sont dans des craintes continuelles, jusqu'à ce qu'un homme du côté du meurtrier soit tué. Ils ne s'envoyent point de cartel, & ne se battent que par occasion. On a des exemples que de telles guerres de famille ont duré plus de cinquante ans. Si dans un de ces combats un homme du parti offensé périt encore, il n'y a point de paix à espérer jusqu'à ce que deux autres hommes du parti contraire ayent été tués.

Cette coutume détestable est si expressément défendue par le Koran, que j'eusse douté de sa réalité si je n'en avois pas vu des échantillons. Les hommes agissent par-tout, il est vrai, directement contre leurs principes religieux : & ces vengeances ne sont pas seulement impies, mais encore absurdes & inhumaines. Un Arabe de distinction qui nous visitoit souvent à Loheya,

portoit toujours, outre son poignard, une petite lance qu'il ne quittoit pas même en compagnie. Il nous expliqua la raison de cette singularité, en nous apprenant qu'on avoit tué un homme de sa famille, dont il se voyoit obligé de venger la mort sur un homme de la famille ennemie qui se trouvoit actuellement en ville, armé d'une lance semblable. Il nous avoua, que la crainte de rencontrer son ennemi, & de se battre avec lui, troubloit son sommeil. Dans ma relation du voyage de Beit el Fakih à Moka, j'ai raconté un autre exemple d'une telle guerre de famille que nous vîmes en chemin.

Parmi les Bédouins établis dans la partie orientale de l'Arabie, chaque famille tâche aussi de se faire justice elle-même quand elle se croit offensée. Si les partis ennemis appartiennent à deux tribus puissantes, il résulte quelquefois des guerres formelles de ces querelles particulieres; qui au contraire ne troublent pas la paix publique, si les deux ennemis sont de deux tribus soumises à une grande. Enfin, si les deux partis sont sujets du même schech & censés par conséquent être de la même famille, le schech, de concert avec les principaux de ses sujets, tâche d'appaiser les offensés & de punir le meurtrier.

ANAGNOSTIRIO

Les tribus qui habitent les côtes de l'Oman & les bords du golfe Perſique, connoiſſent auſſi ces guerres de famille qui leur cauſent encore plus de maux qu'au reſte des Arabes. Une grande partie de ces tribus, ne vivant que du tranſport du café de l'Yemen au golfe Perſique & de la pêche des perles, les partis ennemis ont d'autant plus d'occaſions de ſe rencontrer & de ſe battre ſur mer. Des tribus foibles ont été obligées, par cette raiſon, de quitter leur métier, & ſont tombées dans l'oubli & dans la miſere.

CHAPITRE V.

De la nobleſſe ARABE.

ON accuſe les Arabes d'être vains, attachés aux préjugés de la naiſſance, & trop occupés de leurs généalogies, puiſqu'ils en tiennent même pour les chevaux. Ce reproche ne peut pas tomber ſur le gros de la nation, qui ne connoiſſant pas les noms de famille, ne s'embarraſſe gueres d'enregiſtrer des filiations. La plupart des gens d'une condition médiocre ignorent qui étoient leurs grands-peres, & ne ſauroient ſouvent rien de leurs peres ſi la coutume ne vouloit pas

que le fils joignit à son nom propre celui de son pere.

Tous ces petits princes qui gouvernent souverainement l'Arabie, sont sans doute très-fiers de leur naissance ; & avec quelque raison, puisque leurs familles ont joui depuis un tems immémorial de l'autorité souveraine & d'une entiere indépendance. Il en est de même de la noblesse libre, ou attachée seulement aux chefs des tribus. Elle a des prérogatives que la tradition nationale reconnoît avoir toujours appartenu à de certaines familles. Les schechs sont donc excusables s'ils se prévalent un peu de ces avantages peu communs.

Ce qui peut ajouter à la haute opinion que les schechs Bédouins ont de leur noblesse, c'est qu'elle est incommunicable, & ne peut pas & n'a jamais pu être conférée par aucun souverain, pas même par les Califes. Comme elle est fondée sur les usages d'un peuple pasteur, qui ne connoît d'autre prééminence que celle des chefs de famille, le souverain ne peut pas augmenter le nombre de la postérité de ces chefs : il peut créer des nobles seulement dans un pays, où la noblesse formant une classe privilégiée de la nation, il n'est pas contradictoire de donner des

ANAGNOSTIRIO

associés à cette classe, qui partagent ses privileges. La noblesse des Bédouins peut être comparée à celle des Ecossois montagnards, dont les *Clans* ont beaucoup de ressemblance avec les tribus Arabes.

Parmi les grandes maisons de l'Arabie, les descendans de Mahomet tiennent avec quelque justice le premier rang. Ce chef de secte étoit issu d'une des familles des plus illustres & devint un prince puissant. Son premier métier de marchand de chameaux prouve déja qu'il étoit un schech de la véritable & pure noblesse de sa nation. On doit juger cependant, par la vénération singuliere qu'on a pour cette famille, que les opinions religieuses ont contribué à lui faire accorder cette prééminence sur des maisons souveraines, probablement plus anciennes. Une secte respecte naturellement la postérité de son fondateur, comme une race qui porte une espece de caractere indélébile de sainteté.

On donne différens titres à ces descendans de Mahomet. En Arabie on les appelle schérifs ou *Sejids*; dans les pays Mahométans situés vers le nord, schérifs ou émirs; & dans les colonies orientales des Arabes, simplement *Sejids*. Le prince de *Haviſa* sur les frontieres de Perse,

prend le titre de *Maula*, qui eſt auſſi, je crois, celui de l'empereur de Maroc. Dans quelques contrées cette famille ſe diſtingue par un turban verd : les vaiſſeaux même arborent un pavillon verd ſur les mers d'Arabie ſi un Sejid les équipe. Le turban verd cependant n'eſt pas toujours la marque diſtinctive d'un deſcendant de Mahomet : les mendians en portent quelquefois, & un de nos domeſtiques le prit auſſi ſans qu'on y trouvât à redire.

Les ſchérifs de l'*Hedsjas* paſſent pour les plus nobles des deſcendans de Mahomet, parce qu'ils ſe ſont moins méſalliés que les autres. Dans cette province on les reſpecte à un point preſque incroyable. Un ſchérif oſe s'expoſer au milieu d'une mêlée, ſans craindre qu'on leve la main contre lui, ou qu'on le tue à deſſein : il eſt ſi bien à l'abri des voleurs qu'il n'a pas beſoin de fermer ſa porte. Dans les autres provinces ottomanes on n'a pas les mêmes égards pour la famille du prophete : de mon tems on condamna au dernier ſupplice un *Sejid* coupable de pluſieurs crimes, & qui ne s'étoit pas corrigé de ſes vices par les avertiſſemens d'un gouverneur indulgent, porté à le ménager à cauſe de ſa naiſſance.

Ayant entendu ſouvent faire une différence

ANAGNOSTIRIO

entre un *schérif* & un *sejid*, je pris des informations à ce sujet. On m'apprit que les schérifs, toujours voués à l'état militaire, descendoient de *Hassan*, & les sejids de *Hôsein*. Ces derniers s'étoient toujours appliqués aux sciences & au commerce, quoiqu'ils se fussent emparés avec le tems de la souveraineté de quelques parties de l'Arabie.

Dans tous les pays mahométans on rencontre une quantité étonnante de schérifs. J'ai vu en Yemen des villages entiers peuplés uniquement de cette famille. On doit être surpris, en effet, de cette multitude de gens d'un si haut rang lorsqu'on ignore la maniere dont se transmet ce titre : la polygamie multiplie naturellement les races, qui subdivisées à l'infini se perdent dans la misere. J'ai rapporté dans la description de *Jébid*, l'exemple d'un pauvre schérif que j'ai connu dans cette ville. Une coutume particuliere augmente encore plus la race des schérifs ; c'est que le fils d'une femme de la famille de Mahomet, est schérif aussi & toute sa postérité. J'ai voyagé en Natolie avec un Turc, appellé simplement *Achmed* & portant le turban ordinaire, dont le fils étoit décoré du turban verd & prenoit le titre de schérif, parce que sa mere étoit une

schérifs. D'autres exemples me sont connus dans toutes les provinces Turques: beaucoup d'indices font présumer qu'une multitude de gens portent ce titre, qui n'appartiennent en aucune maniere à la famille du prophete. Les vrais schérifs, pour fortifier leur parti contre les califes, ont reconnu pour parens des gens puissans qui leur étoient entiérement étrangers.

En Turquie, où ces schérifs ne sont pas nombreux, ils jouissent de plusieurs privileges; entre autres de celui de dépendre dans chaque ville considérable, non du pacha, mais d'un homme de leur famille qu'on appelle le *Nakib* ou le général des schérifs. Le gouvernement ottoman paroît cependant craindre leur ambition, & ne leur confie jamais le moindre emploi. On les appelle à l'ordinaire *Emirs* : titre vague, qui se donne à des gens de la plus haute qualité & à des officiers subalternes.

De tous les titres usités parmi la noblesse Arabe, le plus universel comme apparemment le plus ancien, est celui de *Schech*. La langue Arabe, d'ailleurs si riche, paroît pauvre en termes propres à dénoter les distinctions des rangs. Par cette raison le mot de schech a des significations bien différentes: il désigne tantôt un prince ou

ANAGNOSTIRIO

au moins un noble ; tantôt un professeur d'une académie ; un homme attaché à une mosquée ; un descendant d'un saint ; un bourguemaître d'une ville, & même en Oman le chef Juif de la communauté des Juifs. Malgré l'avilissement apparent de ce terme, il n'est pas dédaigné des grands, & un schech d'une ancienne famille Arabe ne troqueroit pas son titre contre celui de *Sultan*, que prennent quelques petits princes dans les montagnes des pays d'*Hadramaut* & de *Jafa*.

Ce sont ces schechs des familles illustres, principalement parmi les Bédouins, qui sont fondés de faire cas de leur généalogie. Il y en a dont les ancêtres, déja avant le tems de Mahomet & des premiers califes, ont été princes souverains. Comme il seroit difficile, chez un peuple qui manque d'actes publics & d'historiens, de dresser des généalogies détaillées qui remontent à plus de dix siecles, les Arabes ont imaginé une méthode compendieuse pour les vérifier. Ils choisissent parmi leurs ancêtres de plus fraîche date un homme illustre, dont ils descendent sans contredit : cet illustre descendoit de notoriété publique d'un autre illustre, & ainsi ils parviennent par degré à la premiere & la plus ancienne

ſouche de leur race, ſans s'embarraſſer du détail des filiations intermédiaires. Les ſchérifs & les ſejids ſe ſervent du même moyen pour prouver leur origine de la famille de Mahomet & abrégent ainſi leur généalogie, ſans la rendre douteuſe.

Outre ces ſchechs & ces princes, il y a à la Mecque quelques familles qui ne ſont pas moins intéreſſées à conſerver leur généalogie avec toute l'exactitude poſſible. Ce ſont celles qui deſcendent de la tribu de *Koraïſch*, & qui poſſedent de certains emplois héréditaires depuis le tems de Mahomet & de ſes premiers ſucceſſeurs. Ces charges ſont, 1. celle de garde-clef de la *Kaba*, conferée déja par Mahomet à la famille d'*Othman ibn Talha*: 2. celle de mufti de la ſecte de *Schafi*: 3. celle de mufti de la ſecte de *Hanbali*: 4. & enfin celle d'un ſchech lettré attaché à la ſainte moſquée.

On trouve à la Mecque encore une douzaine d'autres familles qui deſcendent de l'illuſtre tribu de *Koraïſch*. Si dans un endroit du monde on peut eſpérer de trouver une généalogie juſte, qui remonte à plus de dix ſiecles, c'eſt dans ces familles de *Koraïſchites*, continuellement obligées de prouver leurs filiations pour conſerver leurs privileges enviés.

Je

Je n'ai pas entendu faire formellement la distinction entre les vrais Arabes, & ceux qui sont naturalisés. Elle doit cependant avoir lieu, puisque les Bédouins sont si fiers de la pureté de leurs races, qu'ils ne font aucun cas des Arabes des villes, comme d'un peuple abâtardi par son mélange avec d'autres nations. Les schechs n'épouseroient pas les filles des Arabes des villes, si la pauvreté ne les obligeoit pas quelquefois à une telle mésalliance. J'ai vu à Bagdad un schech distingué du désert qui avoit épousé, par un motif semblable, la fille du mufti de cette ville.

Les Arabes paroissent encore mettre de la vanité dans les noms diffus, qui rendent leur histoire si rebutante. Mais cette longueur des noms & des titres vient de la nécessité de distinguer les individus, chez une nation qui ne connoît pas les noms de famille. Ainsi un Arabe nommé *Ali*, dont le pere s'appelle *Mohammed* prendra le nom d'*Ali Ibn Mohammed*; s'il est de Basra il ajoutera le nom de sa patrie *el Basri*, & s'il est savant celui de sa secte, *Schafei*: ainsi donc son nom entier sera *Ali Ibn Mohammed, el Basri, el Schafei*, & on ne pourra pas le confondre avec un autre de ses compatriotes. Un homme illustre ne prend jamais de son vivant ces noms longs, composés

d'épithetes faſtueuſes, dont les auteurs le décorent après ſa mort.

Quelques-uns dont le pere eſt peu connu, ajoutent quelquefois à leur nom celui de leur fils aîné. Un Turc nommé *Salech*, qui m'avoit loué des mulets de Haleb à Konie, ſe faiſoit appeller *Fatime Ugli*, fils de Fatime. Je demandai à pluſieurs Turcs, ſi l'uſage de ſe nommer du nom de ſa mere étoit établi chez eux: ils me répondirent qu'on en avoit quelques exemples; mais qu'aucun homme de bons ſens ne ſe faiſoit nommer d'après une femme.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXVI.

DES MŒURS ET DES USAGES DES ARABES.

CHAPITRE I.

Du mariage chez les ARABES.

LES Européens se trompent, en croyant l'état du mariage chez les Musulmans si différent de celui qui est établi parmi les nations chrétiennes. Je n'ai pas remarqué cette grande différence en Arabie, & les femmes de ce pays m'ont paru aussi libres & aussi heureuses, que le peuvent être celles d'Europe.

La polygamie est permise, il est vrai, aux Mahométans, & une telle association choque la délicatesse de nos Dames. Mais les Arabes se prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes, & d'entretenir encore des esclaves à volonté. Ce ne sont que des riches voluptueux qui épousent plusieurs femmes; conduite blamée par les honnêtes gens. Les hommes sensés trou-

vent d'ailleurs ce droit plutôt onéreux que déſirable. Un mari eſt obligé ſuivant la loi, de traiter ſes femmes ſelon leur état, & avec une parfaite égalité en tout ſens: devoirs trop pénibles pour la plupart des Muſulmans, & luxe trop diſpendieux pour les Arabes ordinairement peu aiſés. Il faut excepter cependant un cas, quand un homme prend pluſieurs femmes par ſpéculation, comme j'ai vu faire à un *Mullah* dans une ville près de l'Euphrate, qui pour avoir de quoi vivre, épouſa quatre femmes, dont le travail lui procuroit ſa ſubſiſtance.

Le divorce, dont l'idée eſt encore ſi odieuſe au ſexe en Europe, n'eſt pas ſi uſité en orient comme on ſe l'imagine. Sans les raiſons les plus fortes les Arabes n'uſent jamais du droit de répudier, parce que cette démarche eſt regardée comme honteuſe, par des gens qui ont ſoin de leur réputation, & qu'elle peut déshonorer la femme & ſa famille. Les femmes ont d'ailleurs auſſi de leur côté le droit de demander le divorce ſi elles ſe croyent maltraitées par leurs maris. Il n'y a que les hommes de mauvaiſe conduite, qui répudient légérement les femmes qu'ils avoient auſſi légérement épouſées.

Rarement un Arabe d'une condition mé-

ANAGNOSTIRIO

diocre épouse plus d'une femme, & les plus distingués même de la nation se contentent le plus souvent, d'une seule pour la vie. Des gens riches, en état d'entretenir autant de femmes qu'il leur plairoit, m'ont avoué qu'ils n'avoient été heureux qu'avec une seule, après avoir commencé à vivre avec plusieurs.

Ces femmes Arabes jouissent d'une grande liberté, & souvent d'un grand pouvoir dans leurs maisons. Elles restent maîtresses de leur dot, la reprennent en cas de divorce, & disposent du revenu de leur bien durant le mariage. Il arrive de cette coutume, qu'un mari peu aisé qui a épousé une fille riche, dépend entiérement de sa femme sans oser la répudier.

Il est donc ridicule de dire, comme l'ont assuré quelques voyageurs, que les femmes Mahométanes sont esclaves & tellement la propriété du mari, qu'elles passent à ses héritiers. On a confondu les esclaves achetées, avec les épouses de condition libre, qui peuvent disposer d'elles-même en orient, comme les femmes en Europe.

L'opinion de l'esclavage des femmes en Arabie, provient apparemment de l'erreur où l'on est que les peres y vendent leurs filles à l'aspirant le plus offrant. Il arrive souvent, sans doute,

qu'un pauvre homme ayant une belle fille, la donne préférablement à quelque riche, qui lui fasse par reconnoissance des présens considérables. Aussi ces riches voluptueux, qui veulent avoir plusieurs femmes, sont réduits à épouser des filles de basse extraction qui, forcées par des parens intéressés, ou séduites par le faste à prendre ce parti, souffrent patiemment que le mari leur associe des compagnes, & les répudie à la fin elles-mêmes.

Bien loin de vendre sa fille, un homme un peu aisé tache de lui assigner une dot, qui reste alors en la propriété de la jeune femme. L'acte se dresse devant le kadi, & l'on y stipule non-seulement la dot, mais encore le douaire de la femme en cas de répudiation. Les gens riches préferent souvent de donner leurs filles à des hommes sans bien, & regardent de tels mariages comme plus propres à faire le bonheur de leurs enfans. La femme étant maîtresse alors de tout le bien, l'est aussi de la maison de son mari, & ne risque pas si facilement d'être renvoyée.

On fait beaucoup de contes ridicules sur les marques d'innocence que les Arabes exigent de leurs jeunes épouses: mais la plupart de ces récits sont exagérés. Les Bédouins, & les habitans

des montagnes de l'Yemen, peuples incultes & demi-sauvages, attachent il est vrai, une espece de deshonneur au défaut de ces signes, & se croyent obligés de renvoyer la femme à laquelle ces signes ont manqué. Mais les habitans des villes, plus civilisés, ne s'effarouchent pas d'une pareille bagatelle. Tout ce qui résulte d'un tel accident, c'est qu'un gendre intéressé fait augmenter quelquefois la dot, en menaçant le beau-pere de vouloir renvoyer sa femme, ce qui n'arrive cependant jamais. On se souvient à Basra d'un seul exemple d'une répudiation pour cette cause, & l'homme qui l'avoit donné, étoit de la lie du peuple.

Il regne beaucoup de superstitions en Arabie, à l'égard de l'économie du mariage : on y croit encore aux enchantemens, & à l'art de nouer & de dénouer l'aiguillete. La triste victime de cet art diabolique s'adresse aux médecins, & aux vieilles femmes toujours savantes en sorcellerie. Les chrétiens de l'orient ont un remede encore plus infaillible ; ils font dire des messes pour le malade. Lors qu'enfin l'imagination du pauvre patient, qui a eu le tems de se remettre pendant ces simagrées, est appaisée, on fait honneur de sa guérison à ces puissans secours.

Nous nous imaginons en Europe, que les pays orientaux fourmillent d'eunuques pour garder la grande quantité de harems. Ils ne sont cependant guere communs, & l'on n'en voit point du tout en Arabie. Le sultan de Constantinople seul en a plus qu'il n'y en a dans tous ses états pris ensemble. Le pacha de Haleb en avoit deux, & celui de Mosul un seul, qu'il gardoit parce qu'il l'avoit hérité de son pere. C'est donc à tort, qu'on regarde l'Arabie comme la patrie des eunuques : ils viennent en partie de la haute Egypte ; mais la plupart sont originaires des provinces intérieures & peu connues de l'Afrique. Les Arabes détestent l'opération cruelle, qui doit rendre un homme propre à être le gardien des femmes.

Ces eunuques nés sous un ciel ardent, ne sont pas entiérement détachés du sexe. J'ai rencontré sur mer, entre Suez & Dsjidda, un eunuque qui menoit avec lui son serrail, & j'ai appris à Basra qu'un autre riche eunuque de cette ville entretenoit des filles esclaves, destinées à ses plaisirs.

On a différté beaucoup en Europe sur les causes de la polygamie, si universellement usitée dans l'orient. Dans la supposition que la plura-

ANAGNOSTIRIO

lité des femmes s'y trouvoit de fait, comme elle y eſt établie de droit, on s'eſt imaginé que dans les pays chauds le nombre des femelles ſurpaſſoit de beaucoup celui des mâles. Mais j'ai déja remarqué, que pluſieurs nations ne profitent pas de la permiſſion d'avoir pluſieurs femmes. Il ne faut pas juger des mœurs d'un peuple entier, par le luxe & le faſte des grands. C'eſt la vanité qui peuple les ſerrails, compoſés d'eſclaves pour la plus grande partie, qui ſont des eſpeces de ſervantes d'un très-petit nombre de femmes favorites. Le nombre des domeſtiques femelles, en Europe, condamnées auſſi au célibat, égalera ou ſurpaſſera celui des eſclaves des harems.

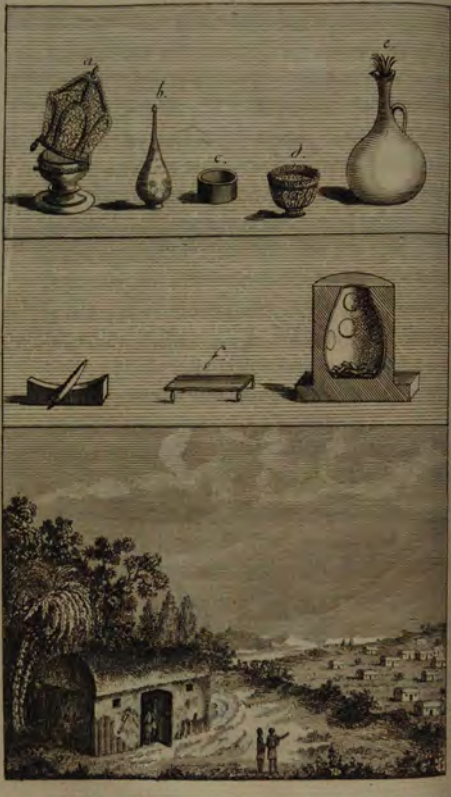
Des médecins & des religieux Européens établis en orient, préſument il eſt vrai, qu'il y naît un peu plus de filles que de garçons. J'ai pu obtenir quelques liſtes de batêmes des chrétiens orientaux: mais elles ſe contrediſent en partie, & la ſupériorité du nombre des filles, dans les autres liſtes, eſt peu conſidérable. J'ai donc lieu de croire, que la proportion des naiſſances entre les deux ſexes eſt par-tout à peu près la même. Cette proportion change quelquefois auſſi en Europe, comme le prouve l'exemple récent d'une ville en Angleterre, où dans une partie de ce ſiecle il eſt né plus de filles que de garçons.

ANAGNOSTIRIO

Il y a sans doute beaucoup de Mahométans qui épousent plus d'une femme, & qui tiennent des filles esclaves; mais pour subvenir à ce surplus de femelles, il n'est pas nécessaire que le nombre des naissances des deux sexes soit hors de la proportion ordinaire. Plusieurs accidens enlevent un certain nombre d'hommes; accidens auxquels les femmes ne sont pas exposées. Le surplus des femmes est alors plus empressé pour le mariage en Orient qu'en Europe: selon les mœurs des orientaux, rien n'est plus honteux pour une femme, que de rester un arbre stérile. Leur conscience les oblige encore de chercher à devenir meres: elles aiment donc mieux épouser un homme pauvre, ou devenir la seconde femme d'un autre, que de garder le célibat. J'ai déja cité l'exemple de ce pauvre Mullah, qui ayant épousé quatre femmes, vivoit du travail de leurs mains. Les hommes ne sont pas moins empressés à se marier, puisque les femmes, loin de leur être à charge, sont d'une si grande utilité. Rien de plus rare en orient, qu'une femme d'un certain âge non mariée.

Il est permis aux *Schytes* de vivre pour un tems & par un contrat, avec une femme mahométane libre, sans l'épouser en forme. Les Per-

ANAGNOSTIRIO



ANAGNOSTIRIO

sans usent fréquemment de cette permission : mais les *Sunnites* plus rigides, ne souffrent pas ces commerces qu'ils regardent comme illégitimes. En turquie, un homme vivant avec une femme libre hors du mariage, seroit puni suivant les loix.

CHAPITRE II.

De la vie domestique des ARABES.

CE n'est pas en Arabie qu'il faut chercher des logemens élégans ou magnifiques. Les maisons, bâties de pierres, ont toujours le toit en terrasse : celles du peuple sont des cabanes minces avec un toit arrondi, & couvert d'une certaine herbe. Les cabanes des Arabes sur les bords de l'Euphrate, sont construites de branches de dattier, avec un toit rond de nattes de jonc. Les tentes des *Bédouins* ressemblent à celles des *Kurdes* & des *Turcomans* : elles ont l'air d'une hutte délabrée. J'ai déja remarqué qu'elles consistent en pieces d'une étoffe grossiere, fabriquée par les femmes.

Les palais & les maisons des Arabes de distinction, n'annoncent au dehors aucune magnificence : on n'y voit point d'embellissements dans

les appartemens des hommes, qui ne connoiſſent que le luxe en armes, en chevaux & en domeſtiques. Par-tout cependant on couvre le plancher, les pauvres de nattes de paille, & les riches de beaux tapis. On n'entre par cette raiſon jamais dans une chambre, ſans avoir ôté auparavant ſes ſouliers. Un François s'eſt glorifié d'avoir ſoutenu la dignité de ſa nation, en s'opiniâtrant de paroître tout chauſſé dans la ſalle d'audience du gouverneur de la Mecque : c'eſt comme ſi un envoyé Arabe ſe vantoit d'avoir oſé marcher ſur les chaiſes d'un ſeigneur Européen.

Les hommes logent toujours ſur le devant de la maiſon, & les femmes occupent la partie écartée. Si les appartemens des hommes ſont ſimples, ceux des femmes au contraire, ſont ornés d'une maniere recherchée. J'ai vu un échantillon de ces embelliſſemens, dans un harem qu'on étoit ſur le point d'achever pour un grand. J'y vis une chambre toute revêtue de miroirs : non-ſeulement le plafond, mais encore les murailles, les portes & les pilaſtres formoient autant de glaces. Le plancher devoit être garni de ſofas & de ſuperbes tapis.

Les Arabes d'une condition médiocre, qui ne peuvent être logés au large, ne menent jamais

ANAGNOSTIRIO

un étranger chez eux, sans entrer auparavant dans la maison pour en avertir les femmes, en leur criant, *Tarik*, retirez-vous. Ce mot prononcé par le maître fait disparoître dans un clin d'œil tous les êtres femelles, dont on n'apperçoit pas une trace chez son meilleur ami. On doit s'interdire cette vue, puisque c'est commettre la plus grande impolitesse que de saluer une femme, ou même de la regarder fixement. Pour éviter la nécessité de recevoir des étrangers, les marchands en détail & les artisans ne s'occupent pas à leur métier dans leur maison: ils tiennent boutique & travaillent dans les rues fréquentées.

Cette vie retirée des femmes, fait qu'elles portent aux hommes un respect ordinaire. J'ai rencontré une dame *Bédouine*, qui quitta le chemin & qui me tourna le dos par pur respect, & j'ai vu qu'elle en agissoit de même à l'égard des autres hommes. J'ai été plusieurs fois témoin, quand des femmes baisèrent les mains à quelque homme de distinction, ou voulurent se jetter à ses pieds pour les baiser.

Dans les sallons des grands on place souvent des bassins avec des jets d'eau, pour rafraîchir l'air. J'ai parlé de celui que nous vîmes dans la salle d'audience de l'Imam de Sana. Les bords

de ce baſſin étoient revêtus de marbre, & le reſte du plancher couvert de riches tapis.

Comme les orientaux tâchent de tenir les planchers fort propres, il s'accoutument à cracher peu, quoiqu'ils fument beaucoup. Il ne faut pas croire cependant, qu'ils regardent l'action de cracher comme une impoliteſſe. J'ai vu des gens diſtingués ſe ſervir d'un crachoir, & d'autres cracher au pied du mur, derriere les couſſins ſur leſquels ils étoient aſſis.

Ces planchers étant couverts de tapis, & garnis près du mur de couſſins, on peut s'aſſeoir par terre ſans avoir beſoin de chaiſes, dont l'uſage eſt inconnu dans l'orient. Les Arabes ont différentes manieres de s'aſſeoir: quand ils veulent être commodément ils croiſent les jambes ſous le corps. J'ai trouvé en effet que cette maniere convenoit le mieux à des gens qui portent des habits longs & de larges culottes ſans ligatures: elle paroit délaſſer, ce que notre poſition ſur les chaiſes ne fait pas ſi bien. Quand les Arabes ſe trouvent en préſence de gens auxquels ils doivent du reſpect, ils s'aſſeyent en ſorte, que les deux genoux ſe touchent, & qu'ils ne s'appuient que ſur les talons. Comme c'eſt la poſition qui prend le moins de place, ils s'y

ANAGNOSTIRIO

mettent à l'ordinaire en mangeant autour de la table. J'ai souvent essayé cette position, sans pouvoir m'y accoutumer, parce que je la trouvois extrêmement incommode. On a bien, dans quelques endroits de l'Arabie, des especes de chaises longues & basses, faites de nattes de paille : mais on s'y met les jambes croisées comme sur les tapis.

La vie des Arabes dans leurs maisons, étant si uniforme & si désœuvrée, ils doivent nécessairement s'ennuyer chez eux. Leur vivacité naturelle doit les engager à chercher des amusemens au dehors : ils fréquentent par cette raison, les cafés publics & les foires, & aiment à s'assembler entr'eux autant que possible. Ils n'ont pas cependant les mêmes moyens pour dissiper leur ennui, qu'ont les autres nations, & ce que j'ai dit dans une autre occasion, des amusemens des orientaux, ne peut s'appliquer aux Arabes qu'en partie. Ils sont souvent réduits à se faire des amusemens tranquilles & domestiques, des choses qui paroissent très-insipides aux Européens.

C'est sans doute pour charmer l'ennui, que les orientaux sont si attachés à l'habitude de fumer du tabac. Les Arabes, malgré leur tempérament sec & la chaleur de leur climat, fument

plus encore que les habitans des provinces septentrionales de l'Asie. Ils se servent d'une longue pipe, ou de celle des Persans, dont j'ai parlé dans la description des mœurs des orientaux. Une coutume particuliere à l'Arabie, c'est que les gens distingués portent toujours sur eux une boëte remplie de bois odoriférants. Ils mettent alors dans la pipe de la personne à laquelle ils veulent témoigner des égards, un morceau de ce bois; ce qui donne au tabac un goût & une odeur très-agréables.

Je n'ai point pu remarquer que les Arabes prennent de l'opium, comme les Turcs & les Persans. Ils se dédommagent de cette privation par un autre amusement, par celui de mâcher continuellement du *Kaad*. Ce sont les bourgeons d'un certain arbre, qu'on apporte en petites bottes des montagnes de l'Yemen. Les gens qui ont de bonnes dents, mâchent ces bourgeons comme ils viennent de l'arbre: pour les vieillards on les broye dans un mortier. C'est apparemment une mode que de mâcher cette drogue: car le goût en est désagréable, & nous n'avons jamais pu nous y accoutumer. J'ai trouvé d'ailleurs que ce *Kaad* desséche & qu'il trouble le sommeil.

Les

ANAGNOSTIRIO

Les gens du peuple aiment auſſi à avoir *Keif*, c'eſt-à-dire, à ſe mettre dans un état de joye. Comme ils n'ont point de liqueurs fortes, ils fument du *Haſchiſch*, drogue compoſée uniquement de feuilles d'une eſpece de chanvre. Cette fumée donne du courage & des idées riantes. Un de nos domeſtiques Arabes ayant fumé du *Haſchiſch* rencontra en rue quatre ſoldats, qu'il attaqua pour les chaſſer : un de ces ſoldats le roſſa bien & le ramena chez nous. Malgré ce revers il ne voulut pas ſe tranquilliſer, & crut toujours pendant cette yvreſſe, que quatre hommes ne pourroient pas lui réſiſter.

CHAPITRE III.

De la maniere de manger des ARABES, *& de leurs alimens.*

COMME les orienteux ſont aſſis par terre, leur maniere de prendre les repas eſt conforme à cette coutume de s'aſſeoir. On étend une grande nappe au milieu de la chambre ; on place ſur cette nappe une petite table haute d'un pied, & ſur la table une grande plaque ronde de cuivre étamé. C'eſt ſur cette plaque qu'on poſe les plats de cui-

vre étamés proprement en dedans & en dehors. Au lieu de ſerviettes on donne chez les Arabes de diſtinction un long linge, que ceux qui ſont autour de la table mettent ſur leurs genoux. Si ce linge manque, chacun ſe ſert d'un petit mouchoir deſtiné uniquement pour s'eſſuyer. Ils n'employent ni couteau ni fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois ou de corne: mais les Arabes ſavent plier ſi bien leurs doigts en forme de cuiller, qu'ils mangent même avec la main le potage au lait, le ſeul que j'aye vu uſité chez eux.

A en juger ſelon nos mœurs, les orientaux ſe conduiſent avec beaucoup d'indécence quand ils mangent à la table d'un Européen. J'ai dû être frappé par conſéquent, des manieres de l'inſpecteur de la douane des Dardanelles, le premier Turc que j'aye vu à table, avec lequel je ſoupois chez le conſul de France. Ce Turc déchiroit les viandes avec les doigts, & ſe mouchoit dans ſa ſerviette. Je ſuis revenu cependant de ma ſurpriſe quand j'ai connu mieux les mœurs de ces peuples: ils ignorent l'uſage des ſerviettes & peuvent les prendre pour des mouchoirs avec leſquels ils s'eſſuyent ordinairement. Ils ſont très-embarraſſés quand ils doivent couper un mor-

ANAGNOSTIRIO

ceaux de viande, parce qu'ils croyent indécent de se servir en mangeant de la main gauche avec laquelle ils font leurs ablutions. Ils sont plus à leur aise en gardant la coutume de manger avec les doigts les viandes toutes découpées en petits morceaux, comme on les met ordinairement sur leur table. Nous sommes choqués au commencement, nous autres Européens, en voyant tant de mains dans un plat : mais quand on sait à quelle propreté les Mahométans sont astreints par leurs loix religieuses, & combien elle leur devient familiere, on trouve à la fin qu'il est assez indifférent de manger avec une fourchette, ou avec des doigts parfaitement propres.

Les schechs les plus distingués du désert font leur repas uniquement de *Pilau*, ou de ris bouilli. On en sert un très-grand plat de bois : une troupe de convives s'assied tour à tour à table, jusqu'à ce que le plat soit vuide ou que tous soient rassasiés. Dans les maisons des gens de distinction dans les villes, on sert plusieurs petits plats l'un sur l'autre en forme de pyramide : quand les maitres se sont levés, les domestiques se mettent à la même table & mangent ce qui est resté.

On servoit tout autrement à *Merdin*, où je dinai avec seize officiers du *Waiwode*. Un de-

meſtique ſe mit debout au milieu des convives, & ne fit autre choſe que d'ôter & de remplacer les plats apportés par des laquais. A peine un plat arrivoit ſur la table, qu'on vit ſeize mains y tomber à la fois qui le faiſoient diſparoître avec la plus grande promptitude; ſur-tout ſi c'étoit de la pâtiſſerie, que les orientaux, comme buveurs d'eau, aiment paſſionnément. On mange fort vite en orient: dans le repas à Merdin nous vuidâmes plus de quatorze plats en moins de vingt minutes.

Tous les Muſulmans en général, & les Arabes en particulier, ne manquent jamais de faire une courte priere aux repas Avant de ſe mettre à table ils diſent: "au nom du Dieu puiſſant & „ miſéricordieux.„ Quand un des convives ne veut plus manger, il ſe leve ſans attendre les autres, & dit: "Dieu ſoit loué.„ Ils boivent peu pendant le repas: mais après s'être lavés, en ſortant de table, ils boivent de l'eau fraîche & une taſſe de café.

Les Arabes orientaux aiment, comme les Turcs, le café, qu'ils appellent auſſi *Kahwé*. Ils le préparent de la maniere que nous avons adoptée des orientaux. Toute la différence entre leur maniere de le préparer & la nôtre eſt qu'ils

pilent les feves grillées dans un mortier de bois ou de pierre, au lieu de les moudre. Nous avions apporté un moulin avec nous en Arabie : mais nous trouvâmes bientôt le goût du café pilé si supérieur à celui du moulu que nous laissâmes notre moulin inutile. En pilant les feves on exprime apparemment mieux leurs parties huileuses qui donnent le goût à cette boisson. Les orientaux la prennent toujours sans lait & sans sucre.

Il est assez singulier que dans l'Yemen, la véritable patrie du cafier, on boive rarement du café : on l'appelle *Bum*, & on croit qu'il échauffe le sang. La boisson favorite des Arabes de cette province se fait avec les coques des feves de café, légérement grillées & pilées : ils la nomment *Kahwé* ou plus communément *Kischer*. Elle a le goût du thé & passe pour rafraîchissante. Les gens de distinction la boivent dans des tasses de porcelaine, & le peuple dans des tasses de poterie grossiere.

Quoique toute boisson enyvrante soit défendue aux Musulmans, il y en a beaucoup qui aiment avec passion les liqueurs fortes, dont ils boivent le soir dans leurs maisons pour n'être pas découverts. Notre médecin vit chez un ri-

che marchand à *Loheya*, tous les instrumens requis à la distillation de l'eau-de-vie. Sur les frontieres de l'Arabie où il y a des chrétiens, on peut trouver encore du vin & des liqueurs : mais en Arabie même on ne pourroit en avoir que chez les Juifs de Sana, qui en font en abondance & d'une bonne qualité. Ils en fournissent leurs compatriotes : mais comme ils manquent de tonneaux, ils transportent le vin & l'eau-de-vie dans des vases de cuivre, ce qui rend leur usage dangereux à la santé. Les Anglois apportent aussi quelquefois de l'*Arak* des Indes pour le vendre à Moka.

A *Loheya* on nous vendit pour du vin une boisson faite avec des raisins secs trempés dans de l'eau, dans un pot qu'on enterre pour faire fermenter la composition. On nous offrit aussi une liqueur blanche & épaisse, appellée *Busa*, faite de farine délayée & mise en fermentation. Elle est usitée à Basra & plus commune encore en *Arménie*, où les habitans la gardent dans de grands pots moitié enterrés, & la boivent par des roseaux. Une preuve de la stabilité des usages de ces nations, est que *Xénophon* a déja trouvé en Arménie cette boisson avec la même maniere de la garder & de la boire.

ANAGNOSTIRIO

Les Arabes sont en général une nation sobre & frugale : c'est la cause apparemment de leur maigreur, & de leur taille seche. Leurs alimens ordinaires sont le ris, des légumes, le lait, le beurre, & le *Keimak*, ou la crême caillée. Ils ne manquent pas de viande ; mais ils en mangent rarement, parce que la nourriture animale est regardée dans les pays chauds comme très-malsaine. La viande la plus commune est celle de brebis, qui fait la principale nourriture des Arabes du désert. Comme la castration des animaux, quoique non défendue aux Musulmans, est peu usitée, on ne mange gueres du mouton.

Les gens du commun en Arabie se nourrissent presque entiérement de mauvais pain de *Durra*, espece de gros millet, pètri au lait de chameau, à l'huile, au beurre & à la graisse. Je n'en pouvois pas manger au commencement, & j'aurois préféré le pain le plus grossier de l'Europe. Mais ce peuple y est accoutumé & l'aime mieux que le pain de froment qui lui paroît trop léger.

Les manieres de cuire ce pain sont différentes dans plusieurs endroits de l'Arabie. Sur le vaisseau qui nous transporta de Dsjidda à Loheya, un matelot étoit chargé de préparer cha-

que après-dinée la quantité néceſſaire de *Durra* pour la proviſion de pain d'un jour ; ce qu'il faiſoit en écraſant & en broyant le grain entre deux pierres, dont l'une étoit convexe & l'autre concave. De la farine provenue de ſon opération, il formoit une pâte, & la diviſoit en petits gateaux. En attendant on chauffoit le four qui n'étoit qu'un pot renverſé & enduit de terre glaiſe, au fond duquel on avoit allumé du charbon. Quand le four étoit aſſez chaud, on appliquoit les gateaux contre les parois du pot ſans ôter la braiſe, & quelques momens après on ſortoit ce pain à demi-cuit, & on le mangeoit chaud.

Les Arabes du déſert chauffent une plaque de fer pour cuire leur pain en gâteaux. Quand ils n'ont point de plaque, ils font de la pâte une boule qu'ils mettent ſur de la braiſe ou ſur du fumier de chameau allumé & la couvrent bien pour que le feu pénetre la pâte : ils ôtent alors les cendres & mangent cette pâte, à peine ſeché, quand elle eſt encore toute chaude. Dans les villes on a des fours ſemblables aux nôtres : le pain eſt de froment & de la figure & de l'épaiſſeur de nos omelettes : mais ils ne le font jamais cuire aſſez.

ANAGNOSTIRIO

Il paroît singulier que les Arabes auxquels l'invention des moulins n'est nullement inconnue, conservent encore l'ancienne & pénible méthode de broyer le bled sur une pierre. Mais je soupçonne qu'ils trouvent le goût du pain, fait de la farine préparée de cette maniere, plus agréable que celui de la farine tamisée. On dit que les Negres venus de certaines contrées de l'Afrique, continuent toujours de broyer leur maïs sur une pierre, quand même ils ont vécu déja depuis long-tems parmi les Européens.

CHAPITRE IV.

De l'habillement & des modes des ARABES.

En parlant de l'habillement des orientaux en général, j'ai donné une idée des habits usités aussi chez les Arabes. J'ai décrit l'habillement des gens de distinction en Yemen, à l'occasion de l'habit de cérémonie dont l'Imam de Sana m'avoit régalé. Mais il y a une grande diversité dans l'habillement national des Arabes, & il y regne des modes que je ne dois pas passer sous silence.

Rien de plus incommode & de plus dispen-

ANAGNOSTIRIO

dieux que la coëffure des Arabes au-deſſus du commun. Ils mettent juſqu'à quinze bonnets l'un ſur l'autre, dont quelques-uns ſont à la vérité, de toile, mais le reſte d'un gros drap ou de coton piqué. Celui qui les couvre tous eſt ſouvent richement brodé en or : il contient au moins toujours quelque ſentence du Koran en broderie. Ils enveloppent cette multitude de bonnets encore d'une grande piece de mouſſeline, nommée *Saſch*, ornée aux deux bouts de franges de ſoye ou d'or dont ils laiſſent flotter les bouts entre les épaules. Comme il eſt fort pénible dans un pays chaud d'avoir toujours la tête ſi chargée, ils ôtent chez eux ou chez leurs amis ce poids inutile, à un ou deux bonnets près, pour le reprendre en ſortant : il n'oſeroient pas ſe préſenter ſans turban devant des gens auxquels ils doivent des égards. Ceux qui veulent paſſer pour ſavans, annoncent leurs prétentions par l'énorme groſſeur de leur turban.

Dans l'habillement des Arabes des claſſes ſupérieures on voit une piece qui ne ſe trouve pas chez les autres orientaux : c'eſt un linge fin qu'ils mettent ſur l'épaule, & qui, deſtiné originairement à les garantir du ſoleil & de la pluye, ne ſert plus que d'ornement.

ANAGNOSTIRIO

Les Arabes du commun ne mettent que deux bonnets avec un *Saſch* négligemment trouſſé. Quelques-uns portent des caleçons & une chemiſe : mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins qui pend juſqu'aux genoux, un large ceinturon avec le *Jambéa*, & un grand morceau de toile ſur l'épaule : du reſte ils vont nuds, ſans bas & ſans ſouliers. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple ſe couvre de peaux de mouton. Ce peu de vêtemens compoſe ordinairement auſſi le lit d'un Arabe : en déployant ſon large ceinturon, il a un matelas, & ſon linge lui ſert de couverture. Les montagnards dorment dans des ſacs pour ſe garantir des inſectes.

Les perſonnes de moyen état portent au lieu de ſouliers des ſandales, compoſées d'une ſemelle & quelquefois d'une planche mince de bois, qu'on attache au pied avec une courroie. Les gens plus aiſés ſe ſervent de babouches, ou de pantoufles ſemblables à celles des autres orientaux ; chauſſure uſitée auſſi chez les femmes.

Quoique les habits ordinaires des Arabes ſoient déja aſſez ſimples, ils ont une eſpece de ſurtout ſans manches, plus uni encore, nommé *abba*. J'ai connu à Baſra un tailleur aveugle qui gagnoit ſa vie en faiſant des *abbas*, preuve de

la façon peu recherchée de ces surtouts. En Yemen il n'y a que les voyageurs qui en portent, mais dans la province de Lachsa l'*abba* est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Dans plusieurs endroits de l'Arabie les hommes ne portent point de caleçons qui, au contraire, avec une large chemise, font tout l'habillement des femmes du peuple. Dans le *Tehama* ces femmes s'enveloppent les reins d'un linge en guise de caleçon. Celles de l'*Hedsjas* se couvrent le visage, comme celles de l'Egypte, avec un linge étroit qui laisse les yeux libres : en Yemen elles mettent un grand voile qu'elles baissent sur le visage, de maniere qu'à peine on distingue un œil. A Sana & à Moka elles se couvrent le visage avec une gaze souvent brodée en or. Toutes sont chargées de bagues aux doigts, aux bras, au nez, & aux oreilles. Elles teignent les ongles en rouge, & les mains & les pieds en jaune brun avec l'herbe *Kilhenne*. Elles peignent le tour des yeux, jusqu'aux paupieres, en noir avec la mine de plomb préparée, nommée *Kochhel*. Des hommes les imitent quelquefois dans l'usage du Kochhel pour fortifier les yeux: mais les gens sensés se moquent de cette parure efféminée.

ANAGNOSTIRIO

Cette mode de teindre la peau en brun vient peut-être d'un défaut dans la couleur naturelle des femmes des plaines qui sont très-basanées. Elles croyent cacher un brun particulier du teint par le brun universel du corps. Je soupçonne ce dessein du sexe par la pratique des hommes qui vont presque nuds : ils se frottent tout le corps avec de l'*Elhenne*, & deviennent par ce moyen tout bruns.

Les femmes de l'Yemen se font aussi au visage des piqûres noires pour rehausser leur beauté. Leur teint est d'un jaune foncé : mais dans les montagnes on trouve des teints blancs & de jolis visages, même parmi les paysannes. Dans les villes, les femmes qui se croyent belles, saisissent les occasions d'écarter le voile pour se faire voir, quand elles l'osent sans être observées.

La mode regne sur-tout en Arabie dans la maniere de porter les cheveux & la barbe. Dans les états de l'Imam de Sana, les hommes de toute condition se font raser la tête. Dans d'autres parties de l'Yemen, tous les hommes, même les schechs, laissent croître les cheveux, les enveloppent d'un mouchoir, & les nouent par derriere; les bonnets & les turbans y sont hors d'u-

ſage. Quelques montagnards gardent leurs cheveux longs & épars, & entourent la tête de cordelettes pour toute coëffure.

Tout le monde ſans exception, garde la barbe dans ſa longueur ordinaire ; mais les Arabes tiennent la mouſtache fort courte. Dans les montagnes de l'Yemen où l'on voit rarement des étrangers, il eſt honteux de paroître ſans barbe. Notre domeſtique n'avoit que la mouſtache, & ces bons montagnards s'imaginerent alors que nous l'avions fait raſer pour le punir d'un crime.

Les Turcs au contraire ſe raſent & ne conſervent que de longues mouſtaches. C'eſt parce que chez cette nation la barbe eſt une marque d'honneur & de dignité : on oblige les eſclaves & les domeſtiques des ſeigneurs de ſe la faire couper. Les Perſans portent de longues mouſtaches, & ſe rognent de près la barbe avec des ciſeaux, mode nullement agréable à la vue. Les *Kiurdes* ſe raſent la barbe & laiſſent la mouſtache avec une bande de poil ſur les joues.

Tous les Arabes ont la barbe noire : quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement déſapprouvée. Les Perſans noirciſſent encore leur barbe déja noire, & continuent de le faire dans un âge avancé. Il

ANAGNOSTIRIO

ſeroit contraire à la gravité turque d'employer cette eſpece de fard. Quelques jeunes Seigneurs commencent cependant à imiter cette mode perſane, afin de cacher une barbe blonde, couleur du poil plus commune en Turquie que dans les pays méridionaux. Une barbe blonde paroît à cette nation peu convenable à un homme conſtitué en dignité.

Lorſque les Turcs qui dans leur jeuneſſe ſe ſont fait raſer, veulent laiſſer croître la barbe, ils obſervent la cérémonie de dire un *Fatha*, ce qui eſt regardé comme un vœu de la conſerver pour toujours. Les Mahométans croyent peut-être, comme l'aſſurent pluſieurs voyageurs, que les anges habitent dans la barbe. Il eſt ſûr au moins qu'un homme qui après avoir laiſſé croître la barbe, la coupe, eſt puni ſévérement. A Baſra il ſeroit condamné à recevoir 300 coups de bâton s'il ne rachete pas cette peine par une bonne ſomme. Un habitant de cette ville qui douze ans avant mon arrivée s'étoit raſé dans l'yvreſſe, s'enfuit aux Indes, d'où il n'oſoit revenir, crainte de la honte & d'un châtiment qu'il avoit doublement mérité.

Les Juifs dans tout l'orient, gardent la barbe dès leur jeuneſſe: elle différe de celle des

chrétiens & des musulmans, en ce qu'ils ne n'rasent aucune partie vers les tempes & les oreilles. Pour se distinguer encore plus des autres nations, ils laissent pendre au-dessus des oreilles deux touffes de cheveux. Ces Juifs établis en Arabie, ressemblent à ceux de Pologne, excepté qu'ils ont l'air plus propre & moins gueux. Ils n'osent pas porter le turban, & sont obligés de se contenter d'un petit bonnet. On ne leur permet pas non plus de s'habiller d'une autre couleur que de bleu; en sorte que tout ce qui sert à leur vêtement est uniquement de toile bleue. Il leur est défendu aussi de mettre un *Jambéa* dans la ceinture.

Comme il y a beaucoup de *Banians* établis en Arabie, j'ajouterai quelques mots touchant leur habillement. Il consiste dans un turban d'une forme particuliere, dans un linge par-dessus les épaules, dans un autre linge attaché avec une corde autour des reins, & dans des babouches. Quelques-uns mettent encore par-dessus ces linges une longue robe de toile blanche, plissée sur les hanches, & qui serre le corps & les bras. Ces Indiens s'habilloient tous en blanc; mais ils reçurent, il y a quelques années, un ordre de Sana de porter des habits rouges. Pour se dispenser de

de cette gêne, il payerent une bonne somme à l'Imam, & l'ordre fut révoqué. Bientôt après on les obligea par un autre édit, de se coëffer d'un turban rouge, au lieu d'un blanc : mais ne voulant pas toujours sacrifier leur argent pour des bagatelles, ils obéirent ; de sorte qu'aujourd'hui leur turban est rouge & le reste de leurs vêtemens blanc. Mr. Baurenfeind dessina un jeune Banian qu'on peut voir parmi les Pl.

CHAPITRE V.

De la Civilité des ARABES.

DANS l'Yemen, dans l'Oman & en Perse, un Européen est traité avec autant de politesse, qu'un Mahométan le feroit en Europe. Si quelques voyageurs se plaignent des manieres impolies des orientaux en général, il faut penser qu'il y a souvent des Européens qui s'attirent de mauvais procédés, en marquant les premiers du mépris ou de l'aversion aux Musulmans. Une preuve du désir que le gouvernement montre de s'attirer l'amitié des Européens, c'est qu'on leur demande des droits moins forts de douane

qu'aux autres nations comme je l'ai vu en Perſe & dans toute l'Arabie.

En Turquie on ne leur fait pas le même accueil. Le parallele entre les manieres des Turcs & des Arabes, ſera d'autant mieux ſentir la politeſſe de cette derniere nation.

Les Turcs haïſſent généralement les Européens; apparemment par le ſouvenir obſcur des guerres ſanglantes qu'ils ont eu à ſoutenir contre les peuples de l'occident. Leur jeuneſſe s'effraye autant du nom d'Européen, que celui de Turc fait peur à nos enfans. Les Turcs qui ſervent les Européens, regardent leurs maîtres comme leurs protégés: ils ſont mépriſés de leurs compatriotes, parce qu'ils mangent le pain des chrétiens, & à Conſtantinople on les appelle des gardeurs de cochons. C'eſt ſur-tout à Damiat, à Damask, & à Kahira, que les Européens ſont déteſtés: les Arabes qui n'ont jamais eu des démêlés avec les peuples de l'Europe, n'ont pas les mêmes motifs d'averſion.

On ne fait pas le même accueil non plus aux chrétiens orientaux, dans les différentes parties de l'Aſie. Les Arméniens & les Géorgiens ſont aſſez bien vus en Perſe, & peuvent parvenir dans le militaire aux grades ſupérieurs, ſans

ANAGNOSTIRIO

changer de religion. J'ai connu moi-même à Schiras un *Khan* & plusieurs officiers chrétiens, natifs de la Géorgie. Les Turcs au contraire ne souffrent aucun soldat chrétien dans leurs armées, parce qu'ils méprisent avec une grossièreté insultante leurs concitoyens de cette religion.

En Arabie on appelle les chrétiens *Nassára*, ou *Nusráni*. Comme ils ne peuvent parvenir dans ce pays à aucun emploi honorable, les plus distingués sont des commerçans. Par cette raison, les Arabes donnent à tout chrétien bien mis le titre de *Chauadsje*, ou de *Barsagan*, deux termes qui signifient un Négociant: ils nomment *Mallim*, ou maître celui qui ayant moins d'apparence, leur paroît être un artisan. Comme j'avois pris le nom d'*Abdallah*, je fus traité de *Chauadsje Abdalla* en Arabie, & d'*Abdallah Aga*, en Perse. En Natolie où la langue turque domine & où la politesse paroît s'évanouir, les Turcs appellent les chrétiens orientaux *Dsjaurler*, terme extrêmement méprisant. Un Turc qui m'avoit loué des mulets de Haleb à Konie, & qui par conséquent étoit à mon service, me nommoit toujours *Dsjaur*. Je lui dis que je n'étois pas un Dsjaur mais un Franc, & il me donna après le nom de Franc ou d'Abdallah.

Les procédés des Turcs à l'égard des chrétiens, répondent à ces appellations injurieuses. On les oblige de porter une marque distinctive, signe de leur esclavage, & de la nécessité de payer une capitation. A Constantinople on exige des chrétiens passans de balayer la rue & d'emporter les boues, ou de donner de l'argent pour s'exemter de cette corvée. Le gouvernement n'autorise pas de telles vexations : mais les chrétiens y sont si humiliés qu'ils n'osent pas se plaindre d'une injure reçue d'un Mahométan. Ils risquent d'être insultés, quand ils paroissent en rue les jours de fête ou d'une réjouissance. Parmi un grand nombre de traits de l'insolence des Turcs dont j'ai été témoin, je citerai un seul exemple. En Natolie, nous rencontrâmes dans le grand chemin, un Turc prêt à monter à cheval, qui força un honnête marchand grec de notre caravane, de descendre de son mulet pour venir lui tenir l'étrier. Un Arabe rougiroit d'une telle grossiéreté : au contraire un schech, qui nous avoit loué des chameaux, m'offrit souvent son dos pour m'aider à monter sur mon dromadaire.

Je connois assez les chrétiens orientaux pour croire qu'ils s'attirent souvent par leur conduite le mépris des Turcs. Au moins les marchands

ANAGNOSTIRIO

grecs, que j'ai vus en Natolie, étoient bas, flatteurs & babillards; caracteres odieux à une nation fiere & sérieuse. Ils s'empressoient à l'envi d'aller tenir l'étrier, non-seulement aux Turcs de quelque distinction, mais encore à leurs propres *Katerdsjis* ou loueurs de chevaux, avec lesquels ils se familiarisoient d'une maniere honteuse. Un domestique turc, qui servoit deux grecs, nommoit ses maîtres *Dsjaurler*, & eux l'appelloient *Bekir Aga*, ou monsieur Bekir. En présence des Turcs ils se donnoient à eux-mêmes le nom de *Dsjaurler*, & aux Turcs les titres pompeux de *Baschaw*, d'*Effendum*, de *Sultanum* &c. seuls, au contraire, ils montroient une vanité insupportable, & *Kafr* & *Köpek* étoient les moindres injures qu'ils prodiguoient aux Turcs absens, dont ils avoient été les lâches flatteurs. Les Arméniens, il est vrai, sont d'un autre caractere: graves & sinceres, ils agissent avec une certaine dignité, & savent se faire mieux estimer des Turcs, qui les traitent en effet plus poliment que les Grecs. Ils s'entendent bien quelquefois appeller infideles: mais ils ne tournent pas cette injure en plaisanterie, & se nomment entre eux hardiment chrétiens. Par cette conduite ils parviennent à se faire donner ce nom par les mahométans même.

En Arabie & en Perſe, les Juifs ſont pour le moins auſſi mépriſés qu'ils le ſont en Europe. En Turquie ils ſont fort nombreux, & exercent toute ſorte de métiers. Parmi ceux qui s'adonnent au commerce, on trouve de riches banquiers, qui acquierent ſouvent du crédit auprès des gens en place, & qui peuvent protéger leurs freres. Les Arabes les appellent *Jehudi* : en Turquie où les muſulmans & les chrétiens les maltraitent également, on leur donne le nom de *Tschefied*, terme beaucoup plus injurieux encore que celui de *Dſjaur*.

La principale partie de la politeſſe des Arabes, c'eſt l'hoſpitalité ; vertu que cette nation a héritée de ſes ancêtres, & qu'elle exerce encore dans ſa ſimplicité primitive. Un homme envoyé en ambaſſade chez quelque prince ou ſchech, eſt défrayé & régalé de préſens ſelon la coutume des orientaux. Un ſimple voyageur de quelque diſtinction, qui iroit voir quelque grand ſchech du déſert, recevroit de lui le même traitement. J'ai parlé déja par occaſion des *Kans* & des *Manſiales*, ou des maiſons hoſpitalieres que j'ai rencontrées dans mes voyages, & de la maniere dont j'y ai été reçu. Ce qui paroit diſtinguer les Arabes des autres peuples de l'orient, c'eſt qu'ils exercent

ANAGNOSTIRIO

l'hospitalité, sans regarder ni au rang ni à la religion.

Quand les Arabes sont à table, ils invitent tous les survenans à manger avec eux, qu'ils soient petits ou grands, mahométans ou chrétiens. J'ai vu souvent avec plaisir dans les caravanes, un simple muletier presser les passans de partager son repas avec lui, & donner d'un air content de sa petite provision de pain & de dattes à ceux qui voulurent l'accepter. J'ai été choqué au contraire de la conduite des Turcs, riches même, qui pour manger se retiroient dans un coin, afin de n'être pas obligés d'inviter ceux qui pourroient les trouver à table.

Lorsqu'un schech des Bédouins mange du pain avec des étrangers, ils peuvent compter sur sa fidélité, & sur sa protection. Un voyageur fait donc très-bien de s'assurer de bonne heure par un repas, de l'amitié de son conducteur.

Quand les Arabes se saluent, le premier en mettant la main droite sur le cœur dit: *Salam Aleikum*, la paix soit avec vous: l'autre lui répond: *Aleikum essalam*, avec vous soit la paix. Les gens âgés y ajoutent ordinairement; " & la miséricorde & la bénédiction de Dieu. „ Les mahométans en Egypte & en Syrie ne saluent jamais

les chrétiens par ces paroles : ils se contentent de leur dire : *Sebach el chair*, bon jour, ou *Sabheh jalamat*, ami, comment te portes-tu ? En Yemen, on ne fait pas cette distinction. Le peuple dans les montagnes de cette province, se salue avec des termes dont je n'ai jamais pu découvrir la signification.

Pendant long-tems je m'étois imaginé que cette différence dans la maniere de saluer les chrétiens, provenoit du faux zéle des mahométans ; mais j'ai vu avec le tems, que cette différence étoit dûe plutôt à l'averſion ſuperſtitieuſe des chrétiens orientaux pour cette ſalutation muſulmane. Ils ne pouvoient pas ſouffrir que je me ſerviſſe de ces paroles, & ne répondoient pas aux Turcs qui les prenoient pour des gens de leur nation ; ce qui étoit aiſé, puiſque les chrétiens oſent porter en voyage le turban blanc, afin de pouvoir faire accroire aux voleurs qu'ils étoient Turcs, & de ſe faire reſpecter.

Quand les Arabes du déſert ſe rencontrent, ils ſe donnent la main plus de dix fois : chacun baiſe ſa propre main, & répete toujours la queſtion, comment te portes-tu ? En Yemen, les gens qui ſe piquent de ſavoir vivre, s'abordent avec beaucoup de compliмens. Chacun fait ſemblant

ANAGNOSTIRIO

de vouloir baiſer la main de l'autre, & chacun la retire pour décliner cette marque d'honneur. A la fin & pour terminer la diſpute, le plus âgé ou le plus diſtingué permet que l'autre lui baiſe les doigts. Les gens de conſidération embraſſent leurs égaux : tous ſe traitent avec une politeſſe qui ſurprend un étranger.

Dans leurs viſites, ils obſervent à peu près les mêmes coutumes que les autres orientaux. On préſente toujours, quand c'eſt une viſite ordinaire & familiere, des pipes, du *Kircher* & du *Kaad*: ſi c'eſt une viſite de cérémonie, on y ajoute de l'eau roſe & du parfum. Quand il eſt tems de ſe retirer un domeſtique vient avec un flacon d'eau roſe, & en aſperge les viſitans : un autre leur parfume la barbe & les larges manches de l'habit. La premiere fois que nous vîmes cette cérémonie à *Raſchid*, nous ne fûmes pas peu ſurpris, quand un domeſtique ſe plaça devant nous, & nous jetta de l'eau au viſage.

CHAPITRE VI.

De quelques usages particuliers.

DANS les pays chauds, la propreté est d'une nécessité indispensable pour conserver la santé. Le peuple qui ne raisonne point, auroit pu oublier ou négliger les soins d'éviter toute impureté du corps, si contraire à sa conservation. Plusieurs fondateurs de secte paroissent avoir fait par cette raison, des purifications & des ablutions un devoir religieux.

Les Arabes, par les loix de leur climat & de leur religion, sont obligés à une grande propreté & ils observent ces préceptes avec la derniere exactitude. Non-seulement ils se lavent, se baignent, & se rognent les ongles fort souvent; ils font encore couper tous les poils, & dépiler les parties où le rasoir ne peut pas être employé; afin qu'il ne reste aucune impureté attachée à leur corps. Ils marquent du mépris pour ceux qui exercent une profession malpropre, comme celles de valet des bains, de barbier, de boucher, de tanneur, &c. Ce mépris tombe cependant plutôt sur le métier, sans exclure l'ouvrier de la société.

ANAGNOSTIRIO

On a disserté beaucoup sur l'origine de la coutume, au premier aspect si absurde, de circoncire les enfans. Quelques-uns en ont cherché le motif, dans le penchant des hommes d'offrir à Dieu une partie de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux. Ce raisonnement paroît être une mauvaise plaisanterie : il n'est pas juste d'ailleurs ; sans quoi la circoncision seroit usitée chez les peuples de tous les climats, & seroit regardée comme une cérémonie religieuse : pendant que nous ne la voyons établie que dans les pays chauds, comme une ancienne coutume, & non comme une partie du culte.

Plusieurs nations qui habitent des pays chauds, n'observent pas, il est vrai, cette coutume : telles sont les Parsis, les Indiens, & un grand nombre de peuples en Afrique. Mais d'autres l'observent, quoique leur religion ne les y oblige pas : tels sont les chrétiens du *Habbesch*, & beaucoup d'Africains idolâtres. Les mahométans ne regardent pas la circoncision comme un devoir de leur religion ; mais comme une coutume louable de leurs ancêtres, & qu'ils doivent conserver. Il n'y a que les Juifs superstitieux qui paroissent avoir attaché l'idée d'un caractere sacré, à une pratique purement civile.

C'eſt donc dans le phyſique du climat, qu'il faut chercher la cauſe de la coutume de circoncire les enfans. Il y a des infirmités & des défauts corporels, plus communs dans un pays que dans un autre, auxquels cette opération peut remédier : elle eſt uſitée alors dans ces contrées. Rien de plus efficace pour prévenir les maladies qui attaquent dans les pays chauds, certaines parties, que de tenir ces parties fort propres en les lavant très-ſouvent. La circonciſion facilite ces ablutions néceſſaires, & avertit ceux qui pourroient oublier ce ſoin, de ne le pas négliger. Des légiſlateurs ont cru par conſéquent, devoir faire ſouvenir le peuple des précautions à prendre pour conſerver la ſanté, en donnant à une coutume utile la ſanction des loix religieuſes ou civiles.

On trouvera cette conjecture d'autant plus probable, lorſqu'on obſervera combien eſt générale dans les mêmes pays, la pratique de circoncire les filles. Elle eſt uſitée en Oman, aux bords du golfe Perſique, chez les chrétiens du Habbeſch, & en Egypte chez les Arabes & chez les Coptes. A Baſra & à Bagdad, toutes les femmes de ſang arabe, font auſſi circoncire les filles comme les garçons. A Kahira les femmes qui ſont

ANAGNOSTIRIO

cette opération, sont aussi connues que les sages-femmes : on les appelle dans la rue pour les faire entrer dans les maisons, sans cacher le motif de leur venue.

Nous témoignâmes en Egypte notre curiosité, sur la maniere de circoncire le sexe, à un seigneur Egyptien qui nous avoit invités à sa maison de campagne. Il fit venir sur le champ une fille Arabe circoncise, agée de 18 ans, & nous permit d'examiner, devant ses domestiques, les changemens que cette opération avoit produits en elle, & de les dessiner. Cet examen me convainquit, que c'est aussi par esprit de propreté & pour faciliter les ablutions, que la circoncision des filles a été introduite. Aucune loi ne l'ordonne, aussi peu que celle des garçons : c'est un usage & non un devoir religieux.

La corruption des corps morts a de plus malignes influences sur la santé, dans les pays chauds, que dans les climats plus tempérés. Il étoit donc nécessaire de préserver les peuples des contrées méridionales des effets de cette corruption, en augmentant encore l'aversion naturelle de l'homme pour les cadavres, par des motifs tirés de la religion. Mahomet & quelques autres fondateurs de sectes, ont attaché par

cette raison, une idée d'impureté spirituelle à l'attouchement d'un corps mort. Quelques Musulmans exigent de grandes purifications pour laver un homme qui a contracté cette tache, & le séparent pour quelque tems de la société. Les Arabes ne sont pas si rigides : quand un homme de cette nation a eu le malheur de toucher un cadavre, il se lave bien, & lorsqu'il n'apperçoit aucune trace d'impureté, il vaque à ses affaires comme de coutume, sans que personne l'évite.

Une nation frugale, qui regarde même la sobriété comme une vertu, doit attacher de la honte à tout ce qui annonce l'intempérance. Les Arabes sont en effet, choqués singuliérement, quand il arrive à un homme un accident, qui est une suite naturelle du gonflement des intestins par une nourriture trop abondante, & de l'indigestion des alimens venteux. On a taxé d'exagération les récits du *Chevalier d'Arvieux* sur la sensibilité des Arabes à l'égard de cette indécence. J'ai trouvé cependant ce voyageur digne de foi dans tout ce qu'il rapporte des mœurs & des usages de cette nation : je suis donc porté à croire aussi ses relations sur des objets que je n'ai pu ni observer, ni vérifier moi-même. Il paroit que tous les Arabes ne se choquent pas

ANAGNOSTIRIO

également d'un pareil accident involontaire. Un homme cependant, à qui chez les Bédouins du désert il échappe une indécence semblable, est méprisé de ses compatriotes. On m'a cité l'exemple d'un Arabe de la tribu de *Belludsje*, qui par cette raison avoit été obligé de quitter sa patrie, sans oser y retourner.

Les Arabes à cause de leur ignorance, sont remplis de préjugés superstitieux. Presque tous se mettent au-dessus du coude des amulettes: ils ne portent que des bagues communes, dont ils se chargent les doigts. On dit que leur religion les oblige d'ôter les bagues d'or ou garnies de pierres précieuses quand ils font leurs prieres, qui sans cette précaution seroient inefficaces. Ils paroissent croire que pour être exaucés, ils ne peuvent se présenter devant la divinité d'une maniere trop humble, & trop éloignée de toute apparence de faste.

SECTION XXVII.

DE LA LANGUE, ET DES SCIENCES DES ARABES.

CHAPITRE I.

De la langue & de l'écriture des ARABES.

LA langue Arabe, une des plus anciennes & des plus répandues, a eu le sort de toutes les langues vivantes, parlées depuis tant de siecles & par des habitans de tant de provinces, & même de contrées si éloignées l'une de l'autre. Elle s'est altérée peu-à-peu à tel point, que celle dont s'est servi Mahomet, peut être regardée aujourd'hui comme une langue morte.

Par un préjugé religieux peut-être, les Musulmans croyent & les Arabes l'assurent, que le langage du Koran, & par conséquent le dialecte usité à la Mecque du tems de Mahomet, est ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait. Ce dialecte cependant differe si fort du moderne, qu'on enseigne aujourd'hui la langue du Koran dans les

ANAGNOSTIRIO

les colleges de la Mecque, comme on enseigne le latin à Rome. On le fait aussi en Yemen, & d'autant plus que le dialecte de cette province, déja différent de celui de la Mecque il y a onze siecles, a souffert depuis cette époque encore de grands changemens. On dit que celui des provinces montueuses de l'Yemen approche le plus du Koran, parce que ces montagnards ont peu de communication avec les étrangers. L'ancienne langue Arabe est dans tout l'orient comme le latin en Europe, une langue savante qu'on apprend uniquement dans les colleges, ou par la lecture des meilleurs auteurs.

Il n'y a peut-être aucune autre langue où l'on trouve tant de dialectes comme dans l'Arabe. La nation ayant étendu ses conquêtes & répandu ses colonies dans une grande partie de l'Asie, & presque sur toutes les côtes de l'Afrique, tant de peuples divers furent obligés de parler la langue de leurs nouveaux maîtres ou voisins. Ces peuples conserverent cependant toujours des termes & des tours de leur ancien langage; ce qui a dû nécessairement altérer la pureté de l'Arabe, & former des dialectes très-différens entr'eux.

Dans l'Arabie ces dialectes ressemblent par leur diversité, beaucoup à ceux de l'Italie; hors

de l'Arabie ils ont le même rapport entr'eux, que ceux des Provençaux, des Eſpagnols, des Portugais, & de tous les langages dérivés du latin. Cette diverſité eſt déja bien grande dans la petite étendue des états de l'Imam de Sana. On ne parle pas ſeulement un autre langage dans les montagnes, que dans le *Tehama* : mais les gens de diſtinction ſe ſervent encore de mots & de tours entiérement inconnus au reſte du peuple. Ces dialectes de l'Yemen, ont encore moins de reſſemblance avec ceux des Bédouins du déſert.

La prononciation ne differe pas moins d'une province à l'autre : on échange ſouvent des lettres & des ſons qui rendent les mots méconnoiſſables. J'ai trouvé la maniere de prononcer des Arabes du ſud & de l'eſt plus douce & plus adaptée à l'organe d'un Européen, que celle des habitans de l'Egypte & de la Syrie.

Au reſte, cette diverſité dans les dialectes ſe rencontre auſſi dans la langue turque. Ceux de Baſra n'entendent preſque pas le langage des Turcs de Conſtantinople, & ils ſont auſſi peu entendus des *Turcomans* qui parcourent la Perſe.

Quoique les conquérans Arabes ayent introduit & rendu dominante leur langue dans les pays conquis, leurs ſujets n'ont pas toujours aban-

ANAGNOSTIRIO

donné leur langue maternelle. En Syrie & en Paleſtine, on n'entend parler qu'arabe, il eſt vrai; mais le ſyriaque n'eſt pas cependant une langue morte, & on le parle encore dans pluſieurs villages du gouvernement de Damask. Dans beaucoup d'endroits aux environs de Merdin & de Moſul, les chrétiens parlent le chaldéen & les habitans des villages qui ne fréquentent pas les villes, n'entendent que cette langue qui leur eſt maternelle. Elle ne l'eſt pas pour les chrétiens nés dans les villes même de *Merdin* & de *Moſul*, qui au lieu du chaldéen, parlent l'arabe, qu'ils écrivent avec des lettres chaldaïques, comme les *Maronites* écrivent auſſi l'arabe avec des lettres ſyriaques, & les Grecs le turc avec des lettres grecques.

Pluſieurs peuples vivant ſous la domination des Turcs ou des Arabes, ont perdu l'uſage de leur langue maternelle. Les Grecs & les Arméniens établis en Egypte & en Syrie, parlent arabe, & leur ſervice divin ſe fait à la fois en deux langues. En Natolie, ces nations parlent leurs propres langues diviſées en pluſieurs dialectes, très-différens les uns des autres. Les officiers Turcs étendent quelquefois le deſpotiſme juſque ſur le langage de leurs ſujets. Un pacha

de *Kayſar*, choqué d'entendre parler grec, défendit ſous peine de la vie de ſe ſervir d'une autre langue que de la turque. Depuis cette défenſe, les chrétiens de *Kayſar* & d'*Angura* ne parlent que le turc, & n'entendent même plus leur propre langue.

Les *Kiurdes* preſque indépendans, ont conſervé leur ancienne langue, dont il y a dans le *Kiurdiſtan* trois dialectes principaux. On m'a dit que les *Sabéens*, appellés communément chrétiens de St. Jean, parlent & écrivent encore leur ancienne langue. Parmi le petit nombre de ceux qui ſont établis à Baſra, le plus ſavant étoit un maréchal-ferrant: je l'engageai à me tracer les caracteres de ſa langue; mais il s'en acquitta ſi mal, que je ne pus pas me former une idée de ſon alphabet.

Je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir en Arabie des inſcriptions *Hamjaras*, quoiqu'il en exiſte comme j'ai appris, dans quelques endroits, écrites en caracteres entiérement inconnus. J'ai parlé déja par occaſion de cette inſcription, probablement beaucoup plus ancienne encore, que me montra un renégat Hollandois, & dont les caracteres avoient tant de reſſemblance avec ceux des ruines de *Perſépolis*. Un *Maronite*

ANAGNOSTIRIO

du *Mont Liban* me raconta, que dans une montagne de sa patrie on voyoit des grottes & des ruines, chargées d'inscriptions inconnues, qui seront probablement phéniciennes.

L'écriture arabe la plus anciennement connue & usitée, & dont l'usage s'est perdu entiérement, c'est la *Kufique*. Elle paroit avoir été celle des Arabes de la Mecque, puisque le Koran doit avoir été écrit avec ces caracteres. Les habitans de l'Yemen ont eu apparemment un autre alphabet, & par cette raison ils n'auront pas pu lire le Koran, quand il fut publié après la mort de Mahomet. J'ai copié en Yemen quelques inscriptions en lettres kufiques, écrites dans le douzieme siecle. Aujourd'hui encore on se sert de ce caractere qui est un peu quarré, dans les inscriptions.

Je m'étois flatté de pouvoir tirer quelques lumieres des médailles, touchant l'écriture ancienne de cette nation; mais ces médailles sont extrêmement rares en Arabie: un homme qui en trouve, ne sait les employer que pour les vendre à un orfévre, qui les fond tout de suite. Dans le *Kiurdistan*, où l'on déterre une grande quantité de médailles grecques, romaines & persannes, on en fait un meilleur usage: dans les

endroits éloignés des grandes villes, elles servent de monnoie courante.

On attribue à un visir l'invention des caracteres modernes, qui sont assez différens des kufiques. Les Arabes, les Persans, & les Turcs, en écrivant l'Arabe, se servent d'une écriture dont les traits different aussi en plusieurs points. Ils ont encore, selon la nature des affaires qu'ils traitent par écrit, des écritures diversifiées dont chacune a un nom distinctif.

Celle dont les Arabes se servent dans la vie commune, n'est pas trop lisible. Les orientaux se piquent néanmoins de bien écrire, & ils ont poussé fort loin l'art de tracer de beaux caracteres: mais les Arabes cherchent une certaine élégance dans un entrelacement singulier de leurs lettres, & par cette même raison les livres de leur langue imprimés en Europe, ne leur plaisent point.

Ils signent leurs lettres par une espece de chiffre, afin d'éviter la contrefaçon de leur signature: c'est au moins la méthode des grands & des savans. Ils ployent ces lettres de la largeur d'un pouce, & les collent au bout: ils ne pourroient pas les cacheter, parce que dans les

ANAGNOSTIRIO

pays chauds la cire coule ou s'amollit, & ne conserve pas son empreinte.

CHAPITRE II.

De l'instruction des ARABES *& de leurs écoles.*

Les souverains de l'orient ne se donnent pas autant de soins, & ne font pas autant de dépenses pour l'encouragement des sciences, comme les souverains en Europe. Il ne faut donc pas chercher en Arabie, ni des académies nombreuses, ni de véritables savans, qui n'y ont pas occasion de se former.

La jeunesse Arabe n'est pas cependant entiérement négligée: dans les villes, beaucoup de personnes des dernieres classes du peuple savent lire & écrire: les mêmes talens sont communs parmi les schechs du désert & en Egypte. Les gens distingués ont dans leurs maisons, des précepteurs pour l'instruction de leurs enfans & de leurs jeunes esclaves, dont ceux qui montrent de l'esprit, sont élevés comme les enfans de la famille.

On trouve presque à chaque mosquée une école, nommée *Mœddrasse*, où les maîtres & les

écoliers, enfans des pauvres du peuple, sont entretenus du revenu des fondations. Dans les grandes villes il y a encore d'autres écoles, où les gens des classes mitoyennes envoyent leurs enfans pour les faire instruire dans la religion, & pour apprendre à lire, à écrire & à chiffrer. J'ai vu souvent de ces écoles sur la place du marché: elles sont, comme les boutiques, ouvertes du côté de la rue. Le bruit & le spectacle des passans ne paroît pas distraire ces écoliers, qui, assis devant un petit pupitre, prononcent leur leçon à haute voix, & se balancent continuellement sur leurs sieges; tant le mouvement paroît nécessaire pour réveiller ou pour soutenir l'attention des habitans des pays chauds. On ne voit point de filles dans ces écoles: des femmes les instruisent en particulier.

Outre ces petites écoles, il y en a de plus considérables dans quelques grandes villes de l'Arabie: ce sont des colleges où l'on enseigne les sciences, comme l'astronomie, l'astrologie, la philosophie & la médecine: sciences dans lesquelles les Arabes ne font pas de grands progrès, malgré leurs talens naturels, puisqu'ils manquent de livres & de bons maîtres. Dans les états de l'Imam, subsistent depuis long-tems deux céle-

ANAGNOSTIRIO

bres académies, l'une à *Zebid* pour les *Sunnites*; & l'autre à *Damar*, pour les *Zeïdites*. En paſſant par ces deux villes, j'ai négligé de faire connoiſſance avec les profeſſeurs & de m'informer de leurs leçons. Je m'imagine cependant qu'on cultive dans ces deux académies les mêmes études que dans l'académie de *Djaméa el Ashar* à Kahira.

L'interprétation du Koran & la connoiſſance de l'ancienne hiſtoire des Mahométans, ſont la principale occupation des gens de lettres parmi les Arabes. Ces études ſont longues, puiſqu'il ne s'agit pas ſeulement d'apprendre l'ancien arabe, mais encore de ſe rendre familiers tous les commentateurs du Koran, dont le nombre eſt très-conſidérable.

On m'aſſura que tous les gens de lettres étoient obligés de ſubir un examen public, avant d'obtenir un emploi tant civil qu'eccléſiaſtique. Il faut cependant que la faveur préſide auſſi à ces examens, puiſqu'on voit en Arabie tant de gens médiocres obtenir de bons emplois, pendant que des gens de mérite ſont réduits à faire le métier d'écrivain ou de maître d'école.

CHAPITRE III.

De la Poëſie & de l'Eloquence.

LES Arabes ont paſſé en tout tems, pour grands amateurs de la poëſie. Leur ancienne hiſtoire rapporte pluſieurs traits du grand cas qu'ils faiſoient de cet art déja avant Mahomet, & de la gloire dont ſe couvroit une famille quand elle avoit produit un poëte.

Aujourd'hui les Arabes n'ont point de grands poëtes, quoiqu'ils cultivent toujours la poeſie, & récompenſent quelquefois ceux qui s'y diſtinguent. Les meilleurs poëtes ſe trouvent parmi les *Bédouins* du pays de *Dsjof*. Il y a peu d'années qu'un ſchech de cette contrée étoit en priſon à Sana: ce Bédouin voyant un oiſeau ſur un toit, ſe ſouvint de l'opinion des dévots muſulmans, qui croyent faire une œuvre méritoire en délivrant un oiſeau de ſa cage: il crut avoir autant de droit à la liberté qu'un oiſeau, & fit ſur cette penſée un poëme que ſes gardes apprirent par cœur & qui ſe répandit ſi bien, qu'il parvint à la connoiſſance du ſouverain. L'Imam trouva cette piece ſi belle qu'il pardonna à ce ſchech, arrêté pour des brigandages, & le mit en liberté.

ANAGNOSTIRIO

Les Arabes chantent souvent les exploits de leurs schechs : depuis peu, après une victoire remportée par la tribu de *Khasaël* sur le pacha de Bagdad, ils firent une chanson où les belles actions de chaque chef étoient célébrées. Mais, comme l'année suivante la tribu de *Khasaël* fut battue par le pacha, un poëte de Bagdad fit une parodie de la chanson des Arabes, où il vantoit à son tour, le courage du pacha & de ses officiers. De mon tems on chantoit encore la chanson des Arabes à Bagdad, & dans le territoire des Bédouins. Lorsque *Assad*, pacha de Damask, qui avoit commandé long-tems les caravanes & qui étoit aimé des Arabes, fut assassiné par l'ordre du sultan, les Bédouins composerent sur sa mort une élégie qu'on chanta publiquement dans les villes de Syrie. Cette piece est une espece de dialogue entre des Arabes, la fille du schech de la tribu de *Harb*, & le lieutenant du pacha assassiné.

Un *Maronite* m'assura que les poëtes de Syrie envoyoient leurs poesies à l'académie de *Dsjaméa el Ashar* à Kahira, & ne les faisoient chanter publiquement, que quand elles revenoient munies du sceau de l'approbation de cette académie.

Dans un pays comme l'Arabie, où les occasions de parler en public sont rares, l'éloquence

eſt un talent inutile, & qui ne ſera pas cultivé. Les Arabes diſent néanmoins qu'ils entendent dans leurs moſquées de grands orateurs. Comme il eſt impoſſible à un Européen d'aſſiſter à cette eſpece de ſermons, je n'ai point pu vérifier la prétention des Arabes à l'égard de leur éloquence ſacrée.

Le ſeul théatre ſur lequel un orateur profane puiſſe exercer ſon talent, ce ſont les cafés publics établis dans toutes les grandes villes de l'Arabie, de l'Egypte & de la Syrie. Ces cafés conſiſtent dans une grande ſalle couverte de nattes de paille, & illuminées le ſoir par une multitude de lampes. On y ſert des pipes & une taſſe de café. Comme les Arabes n'y jouent point, & qu'ils ſe tiennent à la même place ſans ſe promener, & ſans faire la converſation avec leurs voiſins, ils s'ennuyeroient ſi des lecteurs & des orateurs ne venoient pas les amuſer, & leur faire paſſer ces longues ſoirées par un peu de diverſité. Ce ſont à l'ordinaire des *Mullahs* ou des pauvres ſavans, qui ſe rendent aux cafés pour rendre ce bon office à leurs compatriotes.

Les lecteurs qui ſe bornent au mérite de la déclamation, liſent devant cette aſſemblée des morceaux choiſis de quelques auteurs goûtés:

ANAGNOSTIRIO

tels sont chez les Arabes *l'histoire d'Antar*, héros Arabe qui vivoit avant Mahomet; les *Avantures de Rustan Sal*, héros Persan; ou de *Bebers* roi d'Egypte; *l'histoire des Ayubites*, anciens souverains de l'Arabie; & *la vie de Bahluldan*, bouffon de la cour du calife *Haroun el Raschid*. Ce dernier livre contient de bonnes moralités.

Ceux de ces *Mullahs* qui se sentent assez de talent pour aspirer à l'invention, font des contes & des fables qu'ils récitent en se promenant; ou, s'érigeant en orateurs, ils prononcent des discours sur des sujets à leur choix. Quand l'orateur a fini, il va quêter une contribution volontaire de ses auditeurs. Quoique ce gain soit bien modique, il encourage cependant ces pauvres Mullahs à apprendre à réciter avec grace, ou à composer avec quelque succès, des contes & des discours. J'appris à Haleb qu'un homme distingué qui étudioit pour son plaisir, avoit fait le tour des cafés de cette ville, pour y prononcer des discours de morale.

A Constantinople on défend par des raisons politiques, toute assemblée dans les cafés: on ne vend cette boisson que dans des boutiques. Les Turcs nation ignorante, grave & silentieuse, n'aiment pas d'ailleurs ces orateurs, & ne goû-

tent pas un amuſement qui fait le charme des Arabes, plus ſenſibles aux beautés de la poeſie & de l'éloquence.

CHAPITRE IV.

De l'Aſtronomie des ARABES.

TOUTES les méthodes pratiquées pour partager les tems montrent déja le peu de progrès que cette nation a faits dans l'Aſtronomie, dont elle connoit quelques élémens, plus par tradition ce ſemble, que par ſes propres obſervations.

Le jour des Arabes a 24 heures, & dure depuis un coucher du ſoleil à l'autre. Rien n'eſt donc fixé dans ces heures, qui varient continuellement ſelon la différence de la longueur naturelle du jour, ou du tems quand le ſoleil ſe couche. Comme ils ignorent l'uſage des montres perſonne n'a une idée préciſe de la durée d'une de ces heures, & ils déſignent les différentes parties du jour par des termes vagues & par approximation, comme font les payſans en Europe.

Leur année eſt compoſée de douze mois lunaires. Ils commencent le mois avec la nouvelle lune, & quand le ciel couvert les empêche d'ap-

ANAGNOSTIRIO

percevoir les phaſes de cet aſtre, ils ne ſe font aucune peine de commencer le mois un ou deux jours plus tard. De cette maniere leurs mois tombent ſucceſſivement dans toutes les ſaiſons ; de ſorte que cette diviſion de l'année n'indique aucun tems pour les travaux de la terre, ni pour les autres occupations de la vie civile. Pour obvier à cet inconvénient les ſavans comptent par d'autres mois conformes à l'année ſolaire, & ſemblables aux nôtres par le nombre des jours.

En Arabie on célebre, comme dans les autres pays mahométans, deux grandes fêtes, celle des offrandes appellée *Arafa* ou Korban, & celle du *Beïram* immédiatement après le *Ramadan*. A cauſe de l'adoption des mois lunaires, ces fêtes tombent auſſi dans toutes les ſaiſons. Si le jeûne du Ramadan eſt donc en été, il devient extrêmement pénible, puiſque le peuple au milieu des travaux les plus rudes, n'oſe prendre aucune nourriture pendant les jours les plus longs de l'année.

A Conſtantinople, l'aſtronome du Sultan fait toutes les années un almanach portatif, dont on peut avoir au moins quelques copies. Mais en Egypte & en Arabie, on ne penſe pas à ce moyen d'avertir le peuple des fêtes & de lui indiquer les ſaiſons : auſſi eſt-il d'une ſi grande ignorance ſur

cet article qu'on célébre souvent la même fête deux jours plus tôt, ou plus tard dans des endroits peu éloignés. Pour produire ces irrégularités, il ne faut qu'un nuage qui dérobe la vue de la nouvelle lune dans une ville, pendant qu'on peut la découvrir dans une autre.

Si les Arabes sont si peu avancés dans les connoissances astronomiques, ce n'est pas faute d'envie d'apprendre cette science : mais ils manquent de livres dans leur langue & de bons instrumens. J'ai vu des grands, curieux de voir & d'assister à des observations, & des savans qui passoient avec moi des nuits entieres à examiner le ciel. Ils ont l'ouvrage d'*Abdarachman es Sofi*, pour la connoissance des constellations, & les Tables d'*Ulugh Beigh*, suivant lesquelles quelques Astronomes dans les grandes villes sont en état de calculer les éclipses. Leurs instrumens consistent dans un globe céleste de cuivre avec les étoiles marquées en or, dont ils savent bien se servir; dans un astrolabe de laiton; & dans un quart de cercle de bois, pour prendre les hauteurs, & pour déterminer l'heure des prieres.

On m'avoit dit que les *Parsis* & sur-tout les *Brachmanes*, étoient plus habiles en Astronomie que les Arabes. A juger cependant par les instrumens

mens & par les discours d'un astrologue Parsis que j'ai vu à *Surat*, & d'un Brachmane que j'ai connu à *Bombay*, ces deux nations ne sont gueres plus avancées. Pour faire les calculs, le Parsis se servoit des tables d'*Ulugh Beigh*, & le Brachmane d'un livre, qu'il nommoit *Grola Go*, & son auteur *Gunnis*. Les instrumens de l'Indien étoient un gobelet de cuivre, appellé *Garri*, percé au fond & mis sur l'eau, qui lui tenoit lieu de pendule, & un mauvais anneau solaire.

Il est connu aux astrologues & à tous les gens sensés parmi les Arabes, que la cause des éclipses vient de l'interposition d'un corps céleste qui prive un autre de la lumiere. Mais le peuple conserve encore l'opinion superstitieuse, qu'un grand poisson poursuit l'astre qui s'éclipse. Pour chasser ce poisson, les femmes & les enfans montent sur les toits des maisons, & font durant l'éclipse, un bruit étrange en frappant sur des chaudrons & des bassins de cuivre. On attribue l'origine de cette coutume à un astronome Arabe, qui persuada cette fable au peuple pour l'engager à faire un bruit capable de parvenir aux oreilles du calife ou du sultan de Perse, qui avoit douté de la justesse de la prédiction de l'éclipse, faite par cet astronome.

Tous les Arabes qui s'appliquent un peu à l'aſtronomie paroiſſent le faire uniquement pour réuſſir mieux dans l'aſtrologie, ſi eſtimée & ſi lucrative chez les orientaux. Lorſque je dis au premier aſtronome de Kahira, combien nous mépriſons l'aſtrologie en Europe, il me répondit, que c'étoit une ſcience preſque divine dont tous les hommes ne pouvoient pas ſonder les profondeurs. Il avoua néanmoins l'incertitude de ſes calculs; mais ajouta-t-il, les gens veulent ſavoir les réponſes à leurs demandes ſuivant le contenu de mes livres, & je les leur donne de bonne foi.

Le Koran défend expreſſément de tâcher de ſavoir l'avenir par le ſort, & les plus fameux commentateurs regardent par cette raiſon l'aſtrologie comme une ſcience criminelle. Cependant, malgré la déciſion des docteurs les muſulmans ſont fort attachés à cette prétendue ſcience, & les ſchytes plus encore que les ſunnites. Les premiers pouſſent même la ſuperſtition juſqu'à n'oſer conclure un marché ſans tâter le ſort au moins en comptant les boutons de leurs habits, ou les grains de leurs roſaires. Tous les Perſans ne ſont pas cependant également foibles: on dit que *Kérim Khan*, pour ménager l'erreur populaire,

ANAGNOSTIRIO

n'entreprend rien sans consulter les astrologues ; mais il les avertit auparavant de ses desseins & leur dicte les réponses qu'il veut avoir.

CHAPITRE V.

Des maladies des ARABES *& de leur médecine.*

UNE vie frugale & réguliere préserve des maladies. Les Arabes tombent en effet rarement malades, & se passent presque de médecins & de médecines. Si la violence du mal les engage à appeller un médecin, ils le récompensent mal & lui paient à peine la valeur de ses remedes. Lorsque le malade meurt le médecin n'a point d'honoraire à espérer ; & quand il se rétablit, il oublie bientôt les services qu'on lui a rendus. Cette ingratitude des malades inspire des ruses au médecin, qui durant la maladie, tâche par des moyens honnêtes ou souvent honteux, se se faire payer d'avance sa récompense.

Ce n'est donc pas en Arabie qu'il faut s'attendre à trouver de grands médecins. Ceux qui pratiquent cet art savent rarement plus que les termes de l'art tels qu'ils se trouvent dans les ouvrages d'*Avicenne*, & quelque peu de la vertu

des simples. Tous les médecins que j'ai connus en Yemen étoient en même tems chimistes, apothicaires, chirurgiens & médecins des chevaux : l'exercice de tous ces talens à la fois leur faisoit gagner à peine de quoi vivre petitement.

Les Arabes ont un grand nombre de remedes domestiques, dont ils se servent avec beaucoup de succès. Un paysan des montagnes de l'Yemen tira par une incision le suc laiteux d'un arbre spongieux, qu'il savoit bien être un poison, & se purgea en-en avalant quelques gouttes. Les Bédouins guérissent les blessures faites avec des armes blanches, en mettant dessus de la chair crue d'un chameau fraichement tué. Sur le vaisseau arabe qui nous transporta de Dsjidda à Loheya un mousse se plaignit de la colique : son maître mit tout de suite un fer au feu, & brûla si bien le malade que les tranchées cesserent.

En Yemen on croit que les inonctions fortifient le corps & le garantissent de l'ardeur du soleil, à laquelle les habitans de cette province presque nuds sont fort exposés. L'huile, en bouchant les pores de la peau peut arrêter la transpiration trop abondante qui affoiblit le corps. Peut-être aussi que ces Arabes cherchent une espece d'ornement dans une peau luisante : ils oignent

au moins leur corps de mauvaise huile à l'approche des grandes chaleurs. A Sana tous les Juifs, & plusieurs Mahométans se font oindre le corps aussi-tôt qu'ils se sentent malades. L'extrême-onction des chrétiens orientaux, ne tire pas son origine d'un motif de santé : ils sont obligés de payer à leurs Patriarches si cher la prétendue huile sainte, que pour l'épargner on trempe seulement la pointe d'une aiguille d'argent dans cette huile, & on applique cette petite goutte au mourant.

On croyoit autrefois que les Arabes préféroient la mort à un lavement. Notre médecin en fit prendre cependant à plusieurs personnes de distinctions à Kahira : mais la proposition choqua quand il voulut ordonner ce remede à une femme. La saignée est rarement usitée en Arabie : un *Banian* saigna cependant avec beaucoup d'adresse un de nous à Moka. En Yemen, on applique assez fréquemment des ventouses. A Basra, les gens du peuple, & principalement les portefaix, se scarifient les gras de jambe, dans l'opinion de gagner des forces par cette opération.

Les maux de dents sont moins communs en Arabie qu'en Europe, parce que les orientaux se rincent plus régulièrement la bouche après avoir

mangé. Ils ne sont pas cependant inconnus dans les villes, où l'on les attribue à la mauvaise odeur des latrines qui infectent l'air dans les pays chauds. A Basra, où ces lieux sont tenus fort malpropres, les habitans ont les dents gâtées, & j'ai vu arrêter en rue des barbiers, par des personnes qui se faisoient arracher quelque dent en public. Ces maux ne peuvent pas provenir du café, puisqu'ils étoient communs en Egypte, avant que l'usage de cette boisson y fût introduit. Un Mullah me raconta qu'un Arabe s'étoit guéri, en introduisant dans une dent creuse, la fumée d'une certaine herbe, qui fit sortir de cette dent plusieurs petits vers.

Une maladie très-ordinaire en Yemen, dans les Indes & à Gambron en Perse, c'est le ver des nerfs, ou la *Vena Medinensis*, comme l'appellent les médecins Européens. On croit dans l'Yemen que cette maladie vient des eaux corrompues, qu'on est obligé de boire dans plusieurs endroits; raison pourquoi beaucoup d'Arabes passent par un linge l'eau qu'ils ne connoissent pas. Quand on a eu le malheur d'avaler les œufs de cet insecte, on ne s'en ressent que longtems après, quand le ver est prêt à percer la peau. Notre médecin, *Mr. Cramer*, fut attaqué

peu de jours avant sa mort, à la fois de cinq de ces vers: & il y avoit cependant déja plus de cinq mois que nous avions quitté l'Arabie. J'ai vu dans l'isle de *Karek* un officier François nommé *Le Page*, qui après un voyage long & pénible, fait à pied & en habit d'Indien, depuis Pondicheri jusqu'à Surat par le milieu des Indes, étoit occupé à tirer ce ver de son corps: il croyoit l'avoir gagné en buvant de mauvaise eau dans le pays des *Marattes*.

Cette maladie n'est pas dangereuse, si le malade parvient à faire sortir ce ver sans le déchirer: pour obtenir ce but, on le roule sur une petite cheville de bois, à mesure qu'il sort de la peau. Il est délié comme un fil, & long de 2 à 3 pieds: sa sortie ne cause aucune peine, excepté l'ennui de prendre beaucoup de précautions pendant plusieurs semaines. Mais si malheureusement on le déchire, il rentre dans le corps & produit les accidens les plus fâcheux, la paralysie, la gangrene, & quelquefois la mort.

Comme les serpens vénimeux sont fort communs dans les pays chauds & arides, il arrive fréquemment qu'ils mordent des gens qui ont à faire à la campagne. Les Arabes ne voulurent à aucun prix nous apprendre le secret qu'ils ont

de guérir ces morsures, & de prévenir les effets du poison. Mais un schech à Basra, célebre par son savoir dans les sciences occultes, m'avoua qu'il scarifioit la plaie, & qu'alors après avoir mâché de l'ail & le gardant dans la bouche, il suçoit le poison de la morsure, sans danger pour lui & avec un heureux succès pour le malade. Ce remede paroît revenir à celui des Hottentots, qui appliquent sur la morsure une espece d'oignon blanc broyé. Dans tout l'orient on croit aux cures sympathiques, & l'on me cita plusieurs exemples de gens qui avoient guéri de loin des personnes mordues des serpens, sans les voir & sans leur appliquer des remedes.

Au reste tous les serpens de l'Asie ne sont pas dangereux. Il y en a d'innocens & de familiers, qui se réfugient dans les murs des maisons, & dont les habitans se croyent heureux en les possédant. Des matelots rapporterent à bord un tel serpent, qu'on avoit débarqué par mégarde parmi des futailles, de crainte que l'absence de cet hôte ne portât quelque malheur à leur vaisseau.

Il paroît que de tout tems la lépre a été une maladie endémique en Arabie, puisqu'une espece a porté chez les auteurs, le nom de lépre Arabe. Aujourd hui on y en connoît encore trois especes,

ANAGNOSTIRIO

dont les deux premieres, nommées *Bohak* & *Barras*, ſont plus dégoûtantes que dangereuſes: mais la troiſieme appellée *Dsjuddam* eſt très-maligne, & ſelon les apparences, contagieuſe. Cette derniere préſente les mêmes ſymptômes que le médecin Anglois *Hillari*, décrit dans la maladie à laquelle il donne le nom de *lépre des jointures*.

Les Turcs par le dogme mal entendu d'une deſtinée inévitable, ne prennent aucune précaution contre la peſte: mais les Arabes, quoique bons Muſulmans, en prennent contre la lépre. Le dernier prince d'*Abu Schæhhr*, envoyoit dans l'isle de *Bahhrein* tous ceux qui étoient attaqués de la lépre & de maladies vénériennes. A Baſra, on enferme les lépreux dans une maiſon ſéparée, & à Bagdad on voit un quartier entouré d'un mur & rempli de baraques, où l'on fait entrer par force les lépreux, s'ils ne s'y retirent pas volontairement. Le gouvernement ne paroît pas cependant prendre beaucoup de ſoin pour l'entretien de ces malades: ils viennent tous les vendredis demander l'aumône ſur la place du marché.

On dit que ces malheureux tâchent encore d'adoucir par l'amour, leur miſere. Il y a peu d'années, qu'un lépreux pour obtenir une fem-

ANAGNOSTIRIO

me qu'il aimoit s'aviſa d'un cruel ſtratagême. Il porta pendant quelques jours une chemiſe de toile fine, & la fit vendre après ſous main & à vil prix à la femme en queſtion. Quand il ſut que la lépre s'étoit manifeſtée chez elle, il la dénonça, & parvint à la faire enfermer avec lui dans les baraques.

A *Bombay* la lépre n'eſt pas rare parmi le petit peuple: mais elle ne doit pas être d'une eſpece dangereuſe, puiſqu'on permet à ces lépreux de travailler en compagnie avec ceux qui ſe portent bien. Dans les Indes comme en Arabie, on croit que la cauſe de la lépre eſt dans la mauvaiſe nourriture du peuple, qui mange beaucoup de poiſſon gâté. *Mr. Forſkal* a laiſſé une deſcription des ſymptômes des différentes eſpeces de lépre, qui ne peut intéreſſer que les médecins de profeſſion.

Je n'ai rien pu découvrir de l'origine de la peſte. Elle ne provient pas au moins de la corruption des eaux à Kahira: les chrétiens qui ſont à l'ordinaire à l'abri de ce fléau habitent préciſément les bords du grand canal, d'où devroit venir l'infection. Tout ce qu'on débite touchant quelques maladies, qui préſervent ceux qui en ſont attaqués de la contagion de la peſte, roule

sur des préjugés démentis par l'expérience, & principalement par les observations de *Mr. Russel* habile médecin à Haleb.

L'inoculation de la petite vérole est usitée chez les Bédouins depuis un tems immémorial. Les meres font cette opération à leurs enfans; en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine. Un Arabe de l'isle de *Lam*, située près des côtes sud-est de l'Afrique, me dit à Bombay, que l'inoculation étoit connue & pratiquée dans sa patrie depuis plusieurs siecles.

CHAPITRE VI.

Des sciences occultes des ARABES.

PARLER des sciences occultes d'un peuple c'est présenter un tableau des effets de son ignorance, de la foiblesse de son esprit, & du déreglement de son imagination. Un tableau semblable seroit tout propre à humilier l'espece humaine, si en même tems il ne servoit pas aussi à nous consoler, en nous montrant de quels tas d'absurdités nous peut préserver l'étude de la bonne philosophie en général, & de la physique en particulier.

ANAGNOSTIRIO

Ces prétendues sciences occultes, sont en grande vénération chez les Arabes. Personne n'ose les mettre en pratique, sans être autorisé par un maître de l'art reconnu, & sans avoir passé par une espece d'apprentissage; ou comme disent les Arabes, sans avoir étendu pendant quelque tems, le tapis des prieres sous les pieds d'un maître fameux. Une preuve de cette vénération est, qu'un des premiers de la Mecque, un homme de la plus haute noblesse, le schech *Mohammed el Dsjanadsjeni*, est actuellement le maître le plus célébre de la science d'*Ism Allah*.

Cette science d'*Ism Allah* ou du nom de Dieu, est la plus sublime de toutes, puisque Dieu en est la serrure, comme Mahomet en est la clef, & que par conséquent, les seuls Musulmans peuvent l'apprendre. Elle enseigne à découvrir ce qui se passe dans les pays les plus éloignés; à se familiariser avec les génies & les engager à suivre les volontés des initiés; à disposer à son gré des vents & des saisons; enfin à guérir la morsure des serpens & plusieurs autres maladies ou infirmités. Des gens bien avancés dans cette science, sont parvenus comme on en cite des exemples, à faire tous les jours à midi leurs prieres dans la *Kaba* à la Mecque, sans sortir le reste

ANAGNOSTIRIO

du jour de leurs maisons à Bagdad ou à Aden. Un marchand de la Mecque qui avoit appris dans cette ville cette science du fameux *Dsjanadsjani*, m'assura que lui-même, étant en danger de périr sur mer, avoit attaché au mât un billet écrit suivant toutes les regles de l'art, & avoit fait cesser par ce moyen à l'instant la tempête. L'art de trouver des trésors cachés appartient aussi à cette science, dans laquelle les *Magrébins* ou Arabes de la Barbarie doivent exceller.

L'art de se procurer de superbes visions n'est pas même inconnu à ces Arabes, & ils employent pour y parvenir, les mêmes moyens dont se servent les dévots de certaines sociétés en Europe. Ils s'enferment pendant long-tems sans manger ni boire dans un lieu obscur, & répetent à haute voix des prieres jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Sortis de cet antre & revenus de leur foiblesse, ils racontent ce qu'ils ont vu dans leur extase : ils prétendent à l'ordinaire avoir vu Dieu dans sa gloire, des anges, des esprits de toute espece, le ciel & l'enfer.

La seconde de ces sciences appellée *Simia*, ne s'éleve pas si haut & a quelque chose de plus humain : elle se contente d'enseigner à

jouer des gobelets, ou à faire des tours de passe-passe. Quoique les ecclésiastiques sensés désapprouvent fortement cette science, quelques ordres de Derviſches s'y appliquent, & l'exercent pour prouver à ce qu'ils disent, la vérité de leur religion & la sainteté du fondateur de leur ordre. Aucune part ces prétendus miracles ne se font plus fréquemment qu'à Basra, où j'ai vu une troupe de ces Derviſches de l'ordre de *Bedr Eddin*, se promener tous les jours par les rues sautant, chantant, battant du tambour & gesticulant avec des fers pointus, qu'ils paroissoient s'enfoncer dans les yeux.

Dans la même ville, j'ai assisté à la fête que les Derviſches de cet ordre célebrent toutes les années à l'honneur de la naissance de Mahomet. Le lieu de la scene étoit en plein air dans la cour de la mosquée, illuminée seulement de trois bougies. Plusieurs Mullahs & Derviches commencerent par chanter quelques passages du Koran: ensuite ils continuerent le chant accompagné de tambours, & durant cette musique, d'autres Derviſches se leverent, prirent des fers pointus & firent semblant de se percer le corps, & de se les passer même à coups de maillet. Alors parut le principal acteur qui prenant l'air

d'un inspiré, fit continuer & animer la musique pour augmenter son inspiration, ou plutôt pour étourdir les spectateurs. Au milieu de son extase, il jetta son turban, fit flotter ses cheveux que cet ordre laisse croître & se perça le corps avec 5 lances : montant après sur le toit d'un bâtiment bas où l'on avoit élevé une perche longue de 16 pieds & garnie d'un fer pointu, il s'empala lui-même avec cette perche, & se fit porter dans cet état par la place.

C'étoit un spectacle frappant qu'un homme maigre, avec une longue barbe & des cheveux épars, percé de lames, & porté embroché à une longue perche. Je dis en me retirant à un Mullah de mes amis qui m'avoit accompagné à cette fête, que ce Derviche faisoit ses tours par le moyen d'un grand ceinturon rembourré, qu'il portoit dans son ample & longue culotte. Il me répondit qu'il avoit toujours soupçonné quelque supercherie ; mais qu'il se gardoit bien de faire paroître ses soupçons, pour ne pas s'attirer l'inimitié de l'ordre de *Bedr Eddin* : puisque un de ses confreres avoit essuyé de grandes persécutions de la part de ces Derviches, parce qu'il avoit marqué quelque doute sur la réalité de ces miracles.

Ayant appris que ce Derviſche embroché alloit auſſi repréſenter pour de l'argent dans des maiſons particulieres, je lui fis offrir deux ducats s'il vouloit venir me montrer chez moi ſon ſavoir faire. Il y vint & commença par un long bavardage, ſur la ſainteté de ſon ordre & de ſon fondateur, qui avoit tranſmis à ſes diſciples le don de faire des miracles. Après quoi il pria, & fit ſemblant de s'enfoncer les fers dans le corps & dans la tête. J'examinai l'endroit où le fer étoit entré & je trouvai un petit déchirement de la peau ſans effuſion de ſang. Il me parut cependant qu'il avoit ſouffert aſſez pour ſes deux ducats, & je le congédiai.

Par la ſcience *Kiara*, on apprend à compoſer des billets propres à préſerver des enchantemens, & qui ſervent encore contre des accidens de toute eſpece. On porte ces billets couſus dans des ſachets de peau, ſur la tête, au bras ou ſur la poitrine : on les attache aux colliers des chevaux & des ânes, qui alors prennent de l'appétit & ne s'échauffent pas. Dans la citadelle de *Diarbekr*, un tel billet fit ceſſer le croaſſement des grenouilles. Un homme diſtingué à Haleb diſtribue gratis toutes les années, des billets pour chaſſer les mouches : l'efficacité de ſes billets dépend du jour,

de

de l'heure, & de l'état du meſſager qui les cherche. Les vieilles femmes en prennent toujours, parce qu'elles ſont aſſez honnêtes pour s'imaginer d'avoir manqué aux conditions qui rendent les billets efficaces. Ces billets ne ſont pas moins bons, quand ils ſont écrits par un juif ou par un chrétien: on m'en demanda ſouvent, parce qu'on me croyoit aſtrologue. Au reſte les billets pour faire pondre abondamment les poules, vendus publiquement par un Jéſuite au milieu du 18 ſiecle & des nations éclairées, valent bien ceux des Arabes.

La ſcience *Ramle* eſt proprement l'art de dire la bonne avanture. Les juifs s'en mêlent comme les muſulmans. Si un homme tombe malade, on va pour voir s'il reviendra, conſulter un Mullah qui donne la réponſe après avoir feuilleté ſon livre, & qui reçoit pour ſa peine un coq ou une brebis.

Les théologiens ſunnites condamnent la pratique de ces deux dernieres ſciences; mais on les tolere, parce qu'elles font vivre un grand nombre de pauvres écrivains. Comme les Arabes ſont généralement avares, des ſavans riches & diſtingués employent ſouvent auſſi ces moyens honteux pour gagner de l'argent.

Une science vraiment occulte, & que tout honnête Arabe doit avoir en horreur, est celle qu'ils nomment *Sihhr*, ou la pure & franche sorcellerie. Cette science est destinée à faire du mal à autrui plutôt que du bien à soi-même. On s'en sert cependant quelquefois pour engager une femme à s'arracher des bras de son mari, & pour le jetter entre ceux d'un étranger: à cet effet on n'a qu'à attacher un certain billet à sa porte. Les habitans de l'*Oman* excellent dans cette science abominable : ils ne paroissent pas cependant approcher encore de l'habileté supérieure de nos sorciers en Europe : car ils ne connoissent par le sabbat, & ils ignorent l'art sublime de voler par les airs sur un manche à balai.

Je ne m'étois pas attendu de trouver en Arabie tant de sectateurs d'une science occulte d'une autre espece ; de celle de la pierre philosophale. Les Arabes sont si infatués de cette science, l'objet continuel de leurs souhaits & de leurs recherches, qu'elle les ruine souvent comme elle ruine les alchimistes en Europe. Ils croyent que le secret de faire l'or est connu en Europe & que les Venitiens sur-tout le possedent. Ils ont des livres Arabes, qui traitent de cet art &

ANAGNOSTIRIO

qui leur inſpirent ces folles eſpérances. Suivant les apparences, la marotte de la pierre philoſophale vient de l'orient, d'où elle nous eſt parvenue comme tant d'autres fables nuiſibles.

Nous avons connu à *Beit el Fakih* deux de ces alchimiſtes, dont chacun travailloit ſuivant les préceptes de ſon propre livre. L'un, homme aimable & ſenſé d'ailleurs, croyoit être ſûr de ſon fait, s'il pouvoit trouver une certaine herbe qui ſelon ſon opinion devoit croître ſur les montagnes de l'Yemen. Comme il ſoupçonnoit que nous étions auſſi des alchimiſtes, venus tout exprès pour chercher cette herbe merveilleuſe, il tâcha de lier connoiſſance avec *Mr. Forskal*, auquel il fut d'un grand ſecours dans ſes excurſions botaniques. Mais le pauvre homme qui avoit déja ſoufflé tout ſon bien, & qui travailloit alors aux frais d'un riche ſeigneur, n'eut pas le bonheur de trouver l'herbe déſirée. On dit que ſur le mont Liban il croît une herbe qui teint en jaune, couleur d'or, les dents des chevres qui en mangent. Cette obſervation a donné l'origine peut être à ce préjugé de l'efficacité d'une herbe, pour avancer le grand-œuvre.

L'autre de ces ſouffleurs Arabes étoit une eſpece de medecin, ſi pauvre qu'il n'avoit pas de

quoi acheter un alambic de verre. Ce dernier étoit persuadé de réussir à faire de l'or s'il pouvoit découvrir la signification d'un terme de son livre. Sachant que *Mr. de Haven* s'appliquoit à l'étude des langues, il s'adressa à lui pour avoir l'explication du mot barbare, que personne ne pouvoit entendre.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXVIII.

DE L'AGRICULTURE DES ARABES.

CHAPITRE I.

De la fertilité du terroir.

UN voyageur qui eſt obligé d'employer la plus grande partie de ſon tems dans les villes, & qui ne peut voir la campagne qu'en paſſant, n'eſt gueres en état d'acquérir une idée juſte de la fertilité des terres, & de la maniere de les cultiver. Je n'ai pas négligé de prendre, touchant l'agriculture de l'orient, toutes les informations que j'ai pu me procurer en conſultant les gens qui m'ont paru bien inſtruits. Je rapporterai ce que j'ai appris de la fertilité de l'Arabie, & des contrées où les Arabes ont des établiſſemens.

Le terroir le plus fertile dont j'aie entendu parler, eſt en Egypte & aux environs d'Alexandrie : il rapporte, ſuivant le récit des négocians Européens qui demeurent dans cette ville, du fro-

ment au centuple. Les payſans dirent cependant à *Mr. Forskal*, que leurs bonnes récoltes en froment alloient de 30 à 70 pour un, & dans quelques endroits à 15 ou 20 pour un. Ce qui eſt ſûr au moins, c'eſt que le reſte des terres, quoique arroſées par le Nil ne donnent que 10 pour un dans toute l'Egypte. *Granger* n'a pas vu un plus grand produit.

En *Méſopotamie*, près de *Helle*, de *Bagdad*, & de *Baſra*, où les terres ſont arroſées par les eaux de l'Euphrate & du Tigre, on regarde comme une grande fertilité, lorſque le froment donne 20 pour un: perſonne ne ſe ſouvient d'y avoir vu une récolte de trente.

Dans les plaines de l'Aſſyrie, à *Erbil* & aux environs de *Moſul*, les terres ne rendent que 10 ou 15 pour un: mais le bled venu dans ces terres fertiliſées uniquement par la pluye, eſt meilleur & donne plus de farine que celui qui croît dans des terres arroſées artificiellement; de ſorte que les 15 de l'Aſſyrie, valent bien le 20 de la Méſopotamie. Aux environs de *Diarbekr*, le froment donne ordinairement entre 4 & quinze.

Un habitant de *Merdin* maſſura qu'il avoit eu cinquante pour un de l'orge; récolte qu'il regardoit lui-même comme merveilleuſe, puiſ-

ANAGNOSTIRIO

que les ordinaires n'y ſont que de ſept à quinze. Après m'être informé plus particuliérement de cette récolte, j'appris qu'on avoit dans cette contrée deux eſpeces d'orge : la commune, comme par-tout, & la noire : la derniere eſt meilleure pour le bétail & rend cinquante, pendant que la commune ne va tout au plus qu'à quinze. On y a auſſi deux eſpeces de froment, dont l'une donne une plus abondante récolte que l'autre, & qui eſt néanmoins plus rarement cultivée, parce qu'elle épuiſe apparemment trop les terres.

En Syrie, près de *Haleb*, on ne ſe rappelloit pas une récolte plus forte que de 20 pour un. Les payſans entre *Seïd* & *Damask*, & ceux des environs de Bethléhem, n'ont jamais eu plus de 12 à 15 dans les meilleures années.

En Arabie, aux environs de *Maskat*, le froment rend dix pour un. Dans la province d'Yemen, l'agriculture paroît avoir été pouſſée plus loin que dans les autres parties de l'orient. On m'aſſura que dans les diſtricts les mieux cultivés, le froment rendoit 50 : le *Durra*, dans les montagnes 140, & dans le Tehama 200 & même juſqu'à 400. Ce dernier produit paroîtroit incroyable, ſi par la maniere de ſemer & d'arroſer ce grain, les habitans ne parvenoient à obtenir de

la même semence trois récoltes successives la même année. En général, le *Durra* est le grain qui rend le plus : *Granger* dit que sur les bords du Nil il donnoit 50 pour un.

Ce détail peut faire juger jusqu'à un certain point, du produit des terres dans l'orient. Les anciens & quelques voyageurs modernes, apparemment pour mettre du merveilleux dans leurs récits, ont vanté la fertilité de ces contrées jusqu'à rapporter des choses incroyables. Leurs calculs peuvent être exagérés à dessein, ou ceux qui les font, ont été trompés par les orientaux.

Il seroit possible cependant de rapprocher leurs exagérations un peu de la vérité. La maniere d'apprécier le fertilité d'une terre, en disant, elle rapporte tant pour un de semence, est vague & incertaine. Une bonne méthode de labourer & de semer épargne la semence, comme j'aurai lieu de le remarquer bientôt, en parlant de la culture des paysans de l'Yemen. Si donc dans une terre mal semée, il se perd la moitié de la semence nécessaire, & qu'elle rapporte dix pour un, une autre où la moitié de la semence a été épargnée, rapportera 20 pour un, & paroîtra une fois plus fertile, quoique d'une bonté égale à l'autre. Ni les anciens, ni les modernes ne sont entrés dans ce

détail de la culture, en parlant de la fertilité des contrées éloignées.

Ils n'expliquent pas non plus de quelle espece de grain il eſt queſtion, quand ils calculent le produit d'une terre à leur maniere. Nous avons vu quelle différence il y a entre le rapport d'un champ ſemé en froment, & un autre ſemé en *Durra*. Ce dernier grain, eſpèce de gros millet connue parmi nous ſous le nom de *Sorgo*, a montré par des eſſais faits en Europe, qu'il conſervoit ſa fertilité dans nos terres: on a abandonné ſa culture, à cauſe du peu de parti qu'on pouvoit en tirer. Dans l'orient ce grain paroit avoir été en uſage de tems immémorial: les Arabes en font leur principale nourriture: on le cultive en Egypte, en Méſopotamie & en Aſſyrie. Les payſans de la Syrie & de la Paleſtine vendent leur froment, & ſe nouriſſent de *Durra*. C'eſt donc, ſuivant toutes les apparences, de ce durra qu'il faut entendre ce que tant d'auteurs nous racontent de la fertilité ſurprenante de quelques contrées de l'orient.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE II.

Du Labourage & de la maniere de semer.

LES terres n'étant pas également bonnes, & le climat variant beaucoup dans les contrées de l'orient la culture y est aussi fort différente. En Egypte, en Assyrie, en Mésopotamie & en Syrie, on néglige extrêmement l'agriculture : ces provinces sont d'ailleurs si dépeuplées, que beaucoup d'excellentes terres doivent y rester en friche.

En Arabie, pays soumis à un gouvernement moins opprimant la culture se trouve en meilleur état. Les instruments du labourage y sont cependant grossiers & mal faits : on se sert de la charrue la plus simple tirée par des bœufs, avec laquelle on remue la terre un peu en tout sens, jusqu'à ce qu'elle est meuble. J'ai vu atteler à une telle charrue aux environs de Bagdad, des ânes avec des bœufs, & près de Mosul deux mulets. Pour cultiver leurs jardins ou pour bêcher les champs escarpés où la charrue ne peut pas passer, les Arabes emploient une espece de pioche, & pour faire les rigoles d'une beche fort large, maniée par deux hommes dont l'un l'enfonce en terre, & l'autre la tire à soi avec des cordes.

ANAGNOSTIRIO

Dans beaucoup d'endroits en Yemen, la terre est cultivée comme un jardin. La culture y coûte cependant beaucoup de peines & de travail, parce qu'il faut arroser les champs avec beaucoup d'exactitude. Dans la partie montueuse de cette province, les champs sont souvent en terrasses, sur lesquelles on conduit l'eau par des canaux du haut des montagnes, dans la saison pluvieuse. Les habitans de la plaine sont obligés d'entourer leurs champs de digues, pour retenir l'eau pendant quelque tems sur la surface de la terre. J'ai déja décrit ces deux méthodes en faisant la relation de mes voyages à *Zébid*, & dans les districts montueux.

Pour amasser l'eau nécessaire à ces arrosemens, les habitans du haut de l'Yemen font des digues au pied des montagnes. Outre ces petits réservoirs particuliers, il y en a de publics & très-vastes qui consistent dans l'espace entre deux hauteurs rapprochées qu'on a fermé par une bonne muraille. Dans la plaine de *Damar*, on n'a pour arroser les terres, que des puits forts profonds, d'où l'on tire l'eau à force de bras. Il est surprenant que les Arabes n'adoptent pas les machines hydrauliques, usitées dans leur voisinage en Egypte, & dans les Indes.

ANAGNOSTIRIO

J'ai vu comment on seme dans les montagnes de l'Yemen. Un paysan portoit un sac plein de lentilles qu'il répandoit fort rares dans les sillons, comme nous semons les pois dans nos jardins ; & en avançant, il poussoit avec les pieds la terre des deux côtés pour couvrir la semence. En d'autres endroits le semeur marchoit derriere le laboureur, & jettoit dans le sillon la semence, que l'autre en retournant couvroit bientôt de terre avec sa charrue. Ces deux manieres de semer sont pénibles, parce que le semeur doit faire autant de tours qu'il y a de sillons : mais elle a l'avantage de ménager le grain, dont une partie alors ne peut pas sécher ni être mangée par les oiseaux. On employe en général peu de semence en Arabie ; les saisons y étant plus régulieres, le paysan ne risque pas que le grain périsse dans la terre. C'est une nouvelle preuve de l'incertitude du jugement qu'on porte sur la fertilité d'une terre, en l'appréciant par le rapport de tant pour un de la semence.

Dans quelques districts de l'Yemen on plante à la main le *Maïs* & le *Durra*. Je vis aussi dans les montagnes entre *Môshak* & *Sehan*, quelques champs où les plantes de ces grains étoient rangées au cordeau, comme les choux en Europe : c'étoient les plus beaux champs que j'aie

ANAGNOSTIRIO

vus de ma vie. Toutes les tiges sembloient de la même hauteur, & l'on n'y voyoit pas le moindre brin de mauvaise herbe. Le même grain venoit assez mal dans les champs voisins : preuve que tous les payſans Arabes ne sont pas également laborieux. Les champs dans les plaines autour de Beit el Fakih, étoient aussi remplis d'ivroie & irrégulierement ensemencés.

Près de la montagne de *Mbarras*, je vis un payſan qui labouroit la terre avec une petite charrue entre des bleds hauts de neuf à dix pouces plantés ou semés en lignes droites : ses bœufs étoient dressés à passer entre les rangées, sans fouler les plantes. L'utilité de ce travail consiſte en ce qu'il détruit les mauvaises herbes, qu'il couvre mieux de terre les racines des plantes, & qu'il prépare le sol à recevoir la pluye & les arrosemens. On arrache avec les mains la mauvaise herbe qui reste, & l'on en nourrit les bestiaux. Ainsi la méthode des *Tull* & des *Duhamel*, crue nouvelle en Europe, est très-ancienne en Arabie.

Pour conserver les récoltes, on est obligé d'en écarter les oiseaux & les animaux malfaisans. Les payſans veillent à cet effet tour à tour sur leurs champs ; dans les montagnes ils se placent

sur un arbre, & dans le Tehama sur une espece d'échaffaud couvert d'un toit.

CHAPITRE III.

De la Moisson.

LE tems où les bleds mûrissent varie beaucoup en Arabie, non-seulement à l'égard de la position des lieux vers le nord & vers le sud ; mais principalement encore à l'égard de leur élévation, & de la saison dans laquelle on peut arroser les terres. Ce tems est très-différent déja, dans la petite étendue des états de l'Imam de Sana. Le 15 Juillet l'orge étoit serrée à Sana, & plus près des montagnes à *Chamis* on ne faisoit que semer les lentilles. Dans la plaine de *Beit el Fakih*, le durra avoit sept pieds de haut les premiers jours d'Août, & dans le même tems on labouroit & l'on arrosoit les champs pour une nouvelle semaille dans la vallée de *Zébid*, qui n'est qu'à une très-petite journée de *Beit el Fakih*.

A *Maskat*, on seme le froment & l'orge en Décembre, & on les coupe vers la fin de Mars : mais on seme le durra en Août pour le moissonner à la fin du mois de Novembre. On y féconde les

dattiers au mois de Décembre ; & comme l'*Oman* produit plusieurs especes de ce fruit, qui mûrissent les unes après les autres on y a des dattes fraîches pendant trois mois, savoir pendant les mois de Fevrier, de Mars & d'Avril.

En Egypte, on seme les terres qui bordent les canaux en Octobre, & le bled est mûr vers la fin de Fevrier : celles qui ne peuvent pas être arrosées par les eaux du Nil sont ensemencées en Novembre, & le froment mûrit en Fevrier & l'orge en Mars. A *Mosul*, on peut couper l'orge au commencement du mois de Mai, & le froment quarante jours plus tard. La moisson de tous les grains est de vingt-jours plus avancée à Bagdad qu'à Mosul.

Quand les bleds sont mûrs les Arabes les arrachent avec la racine : ils coupent par contre avec une faucille, le bled verd, l'herbe, & tout ce qu'ils destinent pour fourrage à leurs bestiaux. Les Indiens se servent du même instrument pour moissonner le riz, & pour tailler les cocotiers. Les deux nations ont une méthode fort simple pour aiguiser leurs faucilles : ils mettent cet instrument dans le sable qu'ils arrosent avec un peu d'eau, & frottent alors avec le pied ce sable humecté contre la lame jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment aiguisée.

ANAGNOSTIRIO

Pour battre le bled, les Arabes rangent les gerbes épis contre épis, & font traîner alors sur ces épis une grosse pierre attelée de deux bœufs. Cette façon d'égrainer les bleds, ressemble beaucoup à celle qui est usitée en Egypte, & dont j'ai parlé en donnant la description des mœurs de cette contrée.

En Syrie on se sert au même but d'une planche garnie de pierres à fusil, qu'on fait traîner aussi par des bœufs, sur les gerbes étendues en pleine campagne.

Les Arabes au reste moins superstitieux que les Juifs, ne se font aucune peine d'ensemencer un champ avec des grains mêlés de différentes especes, s'ils croyent y trouver de l'avantage.

CHAPITRE IV.

Des Animaux domestiques.

EN Arabie on trouve en quantité tous les animaux domestiques ordinaires dans les pays chauds. On y éleve des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des vaches, des buffles, des brebis, & des chevres. Dans les provinces

vinces fertiles, la volaille eſt ſi commune qu'on la vend à bas prix.

Parmi ces animaux domeſtiques les Arabes, comme on ſait, ſont le plus grand cas & prennent le plus de ſoin de leurs chevaux. Ils les partagent en deux grandes eſpeces ; celle des *Kadiſchi*, ou chevaux de race inconnue ; & celle des *Kochlani*, ou de chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans. Les *Kadiſchi* ne ſont pas plus eſtimés que nos chevaux européens, & on les employe à porter des fardeaux & à des travaux ordinaires.

On ſe ſert au contraire des *Kochlani* uniquement pour la monture, ſans les aſſujettir à aucun autre travail. Ils ſont très-eſtimés, & par conſéquent très-chers. On prétend qu'ils tirent leur origine des haras du roi Salomon. Quoi qu'il en ſoit de cette belle filiation, ils ſont propres à ſoutenir les plus grandes fatigues & à paſſer des jours entiers ſans nourriture. On leur attribue auſſi un courage ſingulier avec lequel ils ſe jettent ſur l'ennemi : on aſſure même, qu'un cheval de cette race quand il ſe ſent bleſſé & hors d'état de porter plus long-tems ſon cavalier, ſort de la mêlée pour le mettre en ſureté. Si le cavalier eſt par terre, ces chevaux reſtent près de lui, & ne ceſ-

ſent de hennir juſqu'à ce qu'il ſoit ſecouru. Ils ne ſont ni grands ni beaux ; mais fort légers à la courſe ; auſſi les Arabes ne les eſtiment que pour leur race, & pour leurs bonnes qualités & nullement pour leur figure.

Ces *Kochlani* ſont élevés principalement par les Bédouins établis entre *Baſra*, *Merdin*, & la Syrie ; pays où les ſeigneurs ne veulent pas monter d'autres chevaux. Toute cette race eſt partagée encore en pluſieurs familles dont chacune a ſon nom propre : celle de *Dsjulfa* paroît la plus répandue. Quelques-unes de ces familles ont plus de réputation que les autres à cauſe de l'ancienneté & de la pureté de leur nobleſſe. Quoique l'on ſache par expérience, que les *Kochlani* ſont ſouvent inférieurs aux *Kadiſchi*, on préfere toujours les premiers au moins les jumens dans l'eſpérance d'en avoir une belle race.

Les Arabes manquent il eſt vrai, de tables généalogiques pour prouver la deſcendance de leurs *Kochlani* : mais ils ſont néanmoins ſûrs de le régularité des filiations, parce que jamais une jument de cette race n'eſt couverte qu'en préſence de témoins Arabes. Quoique ce peuple ne s'effarouche pas toujours d'un parjure, ils ſont plus conſcientieux dans un cas auſſi grave : on n'a

ANAGNOSTIRIO

point d'exemple d'un faux témoignage rendu pour la naissance d'un cheval ; parce qu'un Arabe est persuadé que lui & toute sa famille seroit détruite, si dans une affaire de telle importance il ne déposoit pas selon la vérité.

Quand un chrétien a une jument *Kochlani* qu'il veut faire couvrir par un étalon de la même race, il est obligé de faire appeller un témoin Arabe, qui reste vingt jours auprès de cette jument pour être sûr qu'aucun cheval commun ne l'a déshonorée. Pendant ce tems, elle ne doit pas voir de loin même ni cheval ni âne. Quand la jument met bas le même Arabe doit être présent, & l'on expédie alors dans les premiers sept jours l'acte juridique de la naissance légitime du poulain. Si par hazard les deux races se mêlent, un poulain dont le pere ou la mere étoient *Kochlani*, est toujours réputé *Kadischi*.

Les Arabes vendent sans scrupule les étalons *Kochlani* comme d'autres chevaux : mais ils n'aiment pas à se défaire des jumens pour de l'argent. Quand ils sont hors d'état de les entretenir, ils les remettent à un autre sous condition d'avoir leur part aux poulains ou de pouvoir les retirer après un tems fixé.

Il en est au reste de ces *Kochlani*, comme de

l'ancienne nobleſſe des ſchechs Arabes, dont le mérite eſt méconnu hors de leur patrie. Les Turcs font peu de cas de ces chevaux : comme leur pays eſt plus fertile, mieux arroſé & moins en plaine, les grands coureurs ne leur ſont pas ſi néceſſaires. Ils préferent les grands chevaux, qui font parade ſous les magnifiques harnois dont ils les chargent. Il y a ſelon les apparences auſſi des *Kochlani* dans l'*Hedsjas* & dans le pays de *Dsjof* : mais je doute qu'on les eſtime dans les états de l'Imam, où les chevaux des perſonnes de diſtinction me parurent trop beaux pour être des Kochlani. Les Anglois par contre achetent quelquefois de ces chevaux à 800 ou 1000 écus la piece. On offrit à un marchand de cette nation à Bengale le double du prix d'achat ; mais il l'envoya en Angleterre, où il eſpéroit avoir le quadruple du prix qu'il avoit payé à Moka.

On trouve deux eſpeces d'ânes en Arabie : la petite ou pareſſeuſe auſſi peu eſtimée qu'en Europe ; & une grande & courageuſe dont on fait grand cas. Les ânes de cette derniere eſpece ſe payent fort cher : ils m'ont parus plus commodes que les chevaux quand il s'agit de faire un voyage.

J'ai lieu de croire qu'il y a en Arabie plu-

ANAGNOSTIRIO

sieurs especes de chameaux. Ceux qu'on voit dans les états de l'Imam sont d'une taille médiocre & d'un brun clair: ceux qui viennent du *Nedsjeran*, sont grands, lourds & d'un brun foncé. Les dromadaires de l'Egypte & de l'Arabie n'ont qu'une bosse, & ne peuvent être distingués des chameaux par ceux qui ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de ces animaux, que par un certain air de légereté, qui les fait paroître tout de suite plus propres à la course. Je n'ai eu occasion de voir qu'une seule fois des dromadaires à deux bosses: c'étoit dans une ville de la Natolie, où ils avoient été amenés de la Crimée. Mais ils étoient si grands & si lourds, qu'ils me parurent plutôt appartenir à une espece particuliere de chameaux, qu'à celle des dromadaires.

Dans l'orient on trouve des buffles dans toutes les contrées marécageuses, & sur les bords des grandes rivieres: ils y sont même en plus grande quantité que les bêtes à corne ordinaires. J'en ai vu en Egypte, à Bombay, près de l'Euphrate, du Tigre, de l'Oronte, &c. La femelle du buffle donne plus de lait que la vache commune, & le mâle est aussi propre au labourage que notre bœuf. Sa chair inférieure à celle du bœuf, est dure & d'un goût rebutant. Les marchands

ANAGNOSTIRIO

Européens ſont obligés néanmoins d'en manger, dans les pays où cet animal abonde: je crois qu'on m'a ſervi ſouvent au lieu de bœuf, de la viande d'un jeune buffle ſans que j'en aye apperçu la différence. Les Arabes ſe ſervent d'un moyen pour forcer la femelle du buffle à donner plus de lait, que les anciens Scythes avoient employé déja dans le même but chez leur jumens: pendant qu'un homme trait la vache, un autre la chatouille.

Les bœufs & les vaches en Arabie portent ſur l'épaule, au-deſſus des jambes de devant, un morceau de graiſſe ou une boſſe, qui comme celle des chameaux augmente ou diminue à meſure que l'animal devient gras ou maigre. Je n'ai rien pu apprendre de l'inſtinct de ces bœufs, qui doit les porter à ſe mettre en cercle pour ſe défendre contre les bêtes féroces. Cette tradition eſt d'autant moins probable, que les bœufs d'Arabie ſe diſtinguent encore de ceux de l'Europe, par la petiteſſe de leurs cornes.

Pour nourrir ces animaux domeſtiques les Arabes n'ont pas le ſecours des prairies, qui ne peuvent exiſter dans un pays auſſi aride. La nourriture des chevaux, des bœufs & des ânes, conſiſte en paille, en orge, & en feves. Le ſeul

ANAGNOSTIRIO

fourrage que les Arabes ſement, c'eſt une eſpece de feve ou *Phaſeolus*: les Egyptiens ſement dans un pays mieux arroſé, le treſle au même uſage. Le chameau mange les plantes les plus arides; en Arabie cependant il fait ſa principale nourriture de celles du genre des courges, qui abondent dans les terroirs les plus ſecs.

SECTION XXIX.

DE L'HISTOIRE NATURELLE DE L'ARABIE.

CHAPITRE I.

Réflexions générales sur l'hiſtoire naturelle de l'ARABIE.

UN des principaux objets des occupations de notre compagnie de Voyageurs, étoit ſans doute l'examen des productions naturelles des pays que nous devions parcourir. Chaque membre de notre petite ſociété ayant reçu ſa tâche aſſignée, celle de cet examen avoit été confiée particuliérement à feu *Mr. Forſkal.* L'activité, le zéle & les talens connus de ce ſavant, ſemblent donc promettre au public une riche moiſſon, & des découvertes nombreuſes dans l'hiſtoire naturelle tant de l'Egypte que de l'Arabie, contrées qu'il a eu le tems d'examiner avant ſa mort prématurée. Mais nos eſpérances ont été en partie trompées, par la réunion de différentes circonſ-

ANAGNOSTIRIO

tances défavorables, dont il convient de faire le détail, tant pour excuſer notre ſéchereſſe, que pour encourager d'autres voyageurs à ſaiſir des occaſions plus heureuſes pour perfectionner un travail que feu notre ami a commencé avec tant de ſuccès.

Le tems preſcrit pour notre ſéjour dans les pays de l'orient, étoit en général trop court, & un retard imprévu en Egypte, avoit raccourci encore celui que nous pouvions donner au voyage en Arabie. Par cette raiſon, nous n'avions que 6 mois depuis la fin du mois de Décembre 1762, juſqu'au commencement de Juin 1763, époque de la mort de *Mr. Forskal*, pour examiner en naturaliſtes une ſi vaſte contrée. Pluſieurs objets ont dû par conſéquent être obſervés preſque en courant. Les indiſpoſitions fréquentes de nos compagnons de voyage, nous obligeoient d'ailleurs à nous ſéparer ſouvent, & une raiſon ſemblable empêcha *Mr. Forskal* de voir le *Mont Sinay*, & les productions de cette partie de l'*Arabie-Pétrée*.

Le climat & le terroir de pluſieurs pays que nous avons parcourus, ne ſont pas auſſi favorables qu'on le penſe ordinairement à la multiplication des végétaux & des animaux. Un ſol aride

& sablonneux comme est en grande partie celui de l'Arabie, ne se couvre gueres de plantes, & les animaux manquant de nourriture, ne peuvent y subsister. Le naturaliste trouve donc un petit nombre d'objets à observer, & l'histoire naturelle d'une telle contrée ne peut pas être étendue. En Arabie d'ailleurs l'activité du soleil est si grande, que les fleurs passent & se fanent en peu de tems; de sorte que si le botaniste occupé de tant de plantes différentes, manque le moment favorable où une inconnue est en fleurs, elle est perdue pour lui jusqu'à la saison suivante.

Il seroit possible de remédier à ce dernier inconvénient, en observant les plantes dans des jardins. Mais il n'y a peut-être aucun pays au monde, où le jardinage soit aussi négligé qu'il l'est en Arabie. On trouve à peine quelque petit jardin dans les environs des plus grandes villes: à *Beit el Fakih* il y en a un seul planté par un ancien *Dola*. Les Arabes peuple sobre & frugal, se contentent des mets les plus communs, sans se donner la peine d'en produire une variété. Ce qui les dégoûte apparemment aussi de la culture des jardins, ce sont les longues sécheresses, qui durant quelquefois plus d'une année, détruisent tous les végétaux, & le dégat causé par les sau-

ANAGNOSTIRIO

terelles, qui achevent de dépouiller la campagne de ſa verdure. Les *Banians* obligés par leur religion à une nourriture végétale, plantent bien un aſſez grand nombre de légumes : mais ce ſont pour la plupart, des plantes apportées des Indes & déja connues.

A ces obſtacles phyſiques qui s'oppoſent aux progrès de l'hiſtoire naturelle de l'orient, ſe joint un autre encore, provenant du moral des peuples qui habitent ces régions. Les Arabes nation ignorante, avide & ombrageuſe, ne peuvent pas s'imaginer que la ſeule curioſité puiſſe engager un Européen à s'expoſer à tant de courſes fatigantes. Ils lui ſuppoſent un motif intéreſſé, la recherche des tréſors cachés, & encore l'habileté de réuſſir dans ſes deſſeins. Ce préjugé généralement répandu de la richeſſe des voyageurs, expoſe un curieux à des dangers continuels de la part des Arabes brigands & vagabonds. *Mr. Forskal* après avoir été dépouillé par ces voleurs, & après avoir échappé avec peine d'une autre avanture ſemblable en Egypte, ſe vit obligé de ſuſpendre ſes promenades ſavantes. Il trouva moyen il eſt vrai, de ſe faire apporter des plantes par un Arabe des environs de *Kahira* : mais le naturaliſte voit mieux quand il peut ſe tranſporter lui-même ſur les lieux.

ANAGNOSTIRIO

Notre compagnon de voyage fut plus heureux à cet égard dans l'*Yemen*, où les loix & les mœurs des habitans promettent à un étranger plus de sûreté. Bien loin de le troubler dans ses recherches, les Arabes de cette contrée, tant hommes que femmes de tout état & de tout âge, se faisoient un plaisir d'y concourir en lui apportant, en lui montrant & en lui nommant les plantes de leur patrie. Un peuple pasteur & cultivateur, tel que les Arabes, qui passe à peu près tout son tems en pleine campagne, prend naturellement du goût pour la botanique, & y acquiert une certaine habileté. Mais pour jouir de ce secours & pour gagner l'amitié de ces bonnes gens, il fallut se conformer à leurs mœurs, & se contenter de faire avec eux la plus mauvaise chere. Une vie si dure & si fatigante, à laquelle un Européen s'accoutume difficilement, a contribué sans doute à abréger les jours de notre ami.

Malgré ces obstacles de toute espece, *Mr. Forskal* a été assez laborieux pour réussir dans son entreprise au-delà de notre attente. On ne comprend pas comment, en si peu de tems, il ait pu faire la description & la découverte de passé 300 especes du regne animal, & de plus de 800 especes de plantes. Ce nombre eût été

ANAGNOSTIRIO

plus considérable encore, si ce savant ne s'étoit pas fait lui-même la loi de ne rien décrire que ce qu'il avoit examiné avec la plus scrupuleuse exactitude. Il avoit remis par cette raison, à des tems plus tranquilles, l'examen d'une collection assez nombreuse d'insectes & de coquillages: dans le même dessein il avoit conservé dans l'esprit-de-vin, beaucoup de poissons & d'amphibies. Mais le lecteur se souviendra à quel point cette collection fut maltraitée, dans l'étrange visite que nos effets essuyerent dans la douane de *Moka*, dont j'ai fait le récit dans le cours de mon voyage.

Après mon retour en Europe, je fus chargé de la publication des papiers posthumes de mon ami. A cette occasion je découvris une nouvelle perte pour l'histoire naturelle. *Mr. Forskal* avoit l'habitude d'écrire ses observations sur des billets séparés, qui s'égarent si facilement. J'ai trouvé il est vrai, plus de 1800 billets qu'il falloit ramasser, ranger & rajuster. Des lacunes visibles me montrerent, qu'il s'en étoit perdu un nombre assez considérable. Quoi qu'il en soit de ma conjecture, j'ai présenté au public tout ce que j'ai pu sauver de ces débris, dans deux ouvrages latins; savoir: *Descriptiones Animalium* 4°. *Haf-*

niæ. 1775 ; & le second : *Flora Arabica.* 4°. *ib.* 1775.

Ces deux ouvrages écrits en latin, & composés suivant l'ordre & dans le style de *Linné*, sont proprement destinés aux Savans qui font profession de l'histoire naturelle. Pour satisfaire les lecteurs de tout état, je me contenterai d'en extraire les choses les plus curieuses, & les plus propres à faire connoître les productions particulieres, ou les plus communes, des pays que nous avons parcourus. Quoique l'étude de l'histoire naturelle n'ait pas été ma tâche, j'ai eu occasion d'observer en passant, plusieurs objets qui y sont relatifs. Je mêlerai donc mes remarques à celles de mon ami sans les distinguer, puisque la plus grande partie appartient à *Mr. Forskal.*

CHAPITRE II.

Du climat & du terroir de l'ARABIE.

UN pays qui comme l'Arabie, s'étend depuis le 30 degré jusqu'au 13 degré de latitude nord, & situé par conséquent en partie entre les tropiques, présente l'idée d'un climat extrêmement chaud. Dans quelques provinces de l'A-

ANAGNOSTIRIO

rabie, la chaleur eſt en effet exceſſive. Mais il arrive dans cette contrée comme dans beaucoup d'autres, que l'élévation du terrein, la ſituation des lieux, & la nature du ſol mettent une grande variété dans ſon climat.

Pour comprendre cette diverſité, il faut ſe former une idée juſte du phyſique de l'Arabie. Ce pays peut être enviſagé comme un amas de montagnes, entouré de tout côté pas une bande de terres arides & ſablonneuſes. Les déſerts de la Syrie & de l'Arabie-pétrée compoſent cette bande vers le nord & vers le continent : les plaines appellées *Tehama* par les Arabes, & qui s'étendent depuis le rivage de la mer juſqu'aux montagnes, bordent l'Arabie par-tout où elle eſt baignée par les eaux de la mer Rouge, de l'océan oriental, & du golfe Perſique.

Dans ces déſerts parſemés de rochers nuds, & dans ces plaines baſſes, rien n'arrête l'action du ſoleil, qui brûle tous les végétaux & réduit les terres en ſable. La ſéchereſſe y eſt ſi grande, qu'il n'y pleut pas pendant des années entieres, & que les rivieres qui deſcendent des montagnes, ſe perdent dans les ſables ſans pouvoir parvenir juſqu'à la mer. Sans le ſecours des eaux de ces rivieres, groſſies dans la ſaiſon plu-

vieuſe, & qu'on détourne ſur les terres, le cultivateur ſeroit privé même du mince produit de ſes moiſſons. Des obſervations faites avec de bons thermometres, nous ont prouvé qu'on eſſuie dans ces plaines, comme par exemple à Loheya, à Moka, & à Maskat, des chaleurs auſſi violentes que dans aucun autre endroit des pays chauds.

L'intérieur des terres offre une température toute différente. De grandes chaînes de montagnes très-élevées attirent les vapeurs, qui ſe réſolvant en pluyes abondantes, rafraîchiſſent l'air & animent la végétation. Le froid produit par l'élévation du terrein, y occaſionne des neiges, qui ne ſubſiſtent pas cependant jamais long-tems. Pendant que les habitans des plaines ſouffrent de la chaleur, les montagnards ſont obligés de s'habiller de peliſſes. On nous aſſura qu'on avoit de la glace ſur quelques montagnes, & qu'il geloit quelquefois à Sana, endroit ſitué entre les montagnes dans l'intérieur du pays.

La poſition de ces montagnes, au milieu d'une preſqu'isle, eſt encore la cauſe d'un phénomene qu'on obſerve auſſi dans la péninſule du Gange, entre-coupée de montagnes. C'eſt la différence des ſaiſons des pluyes, qui ſont régulieres dans les pays ſitués entre les tropiques. A l'occident,

ANAGNOSTIRIO

dent, dans l'*Yemen*, la saison des pluies est la plus avantageuse, puisqu'elle arrive au milieu du mois de Juin & finit au milieu de celui de Septembre; mois où les chaleurs sont les plus fortes, & où la terre & les habitans ont le plus grand besoin d'un tel rafraîchissement. Dans la partie orientale de ces montagnes, du côté de *Maskat*, ces pluies tombent depuis le milieu du mois de Novembre jusqu'au milieu de celui de Février: dans l'*Hadramaut* & dans l'*Oman*, sur la côte méridionale, la saison pluvieuse dure depuis le milieu du mois de Février jusqu'au milieu du mois d'Avril. Les pluies paroissent donc faire le tour de la péninsule, suivant l'impulsion des vents régnants pendant chaque saison. Dans le *Tébama* de l'Yemen, on nous parla encore d'une pluie de printemps dont l'arrivée est incertaine, mais dont dépend le succès des moissons.

Cette régularité des pluies rend fertiles & délicieuses les vallées qui séparent les chaînes des montagnes. Aussi les montagnards vivant dans un air frais & pur, sont beaux, sains & courageux. Un autre avantage que les Arabes tirent de la situation de leur patrie, c'est qu'ils jouissent à la fois des productions des différens climats. Dans les plaines viennent très-bien plu-

ANAGNOSTIRIO

ſieurs végétaux tranſplantés des Indes, & beaucoup d'animaux des pays chauds y multiplient. Les montagnes produiſent les plantes des pays tempérés dont les animaux s'y trouvent auſſi. Enfin l'Arabie peut être regardée comme un aſſemblage de climats différens, dont les avantages relatifs ſe trouvent réunis dans l'eſpace renfermé par la mer Rouge & le golfe Perſique.

La nature des vents eſt très-différente en Arabie, ſuivant le point d'où ils partent & les eſpaces qu'ils parcourent; de ſorte que le vent du même point eſt humide ou ſec dans des endroits différens, quand il traverſe ou l'Océan ou les déſerts. Sur les côtes du golfe Perſique le ſud-eſt amene une humidité qui dans les grandes chaleurs cauſe des ſueurs accablantes: le nord-oueſt paſſant par deſſus le grand déſert, eſt plus brûlant, mais moins incommode. Ce dernier vent chauffe cependant les métaux à l'ombre comme s'ils étoient expoſés au ſoleil, & ſa chaleur ajoutée ſubitement à celle de l'atmoſphere, étouffe ſouvent des hommes & même des animaux. Les Arabes portent en voyage de l'ail & des raiſins ſecs; remedes avec leſquels ils rappellent à l'ordinaire à la vie les perſonnes qui

auroient perdu la respiration par ces bouffées de chaleur.

Malgré sa qualité brûlante, ce nord-ouest sert aux Arabes pour rafraîchir leurs boissons au milieu de l'été. À cet effet ils mettent l'eau dans des *Bardaks*, ou pots non-vernissés, composés d'une terre poreuse, qu'ils suspendent alors dans un lieu exposé au courant de ce vent chaud. L'eau devient par ce moyen de la plus grande fraîcheur; phénomene connu dans presque tous les pays chauds, & que les physiciens d'aujourd'hui expliquent très-bien par les effets d'une évaporation subite.

Un autre vent d'une espece plus dangereuse encore est le fameux *Sam*, *Smum*, ou *Samiel*, rare en Arabie, mais trop commun sur ses frontieres. Ce vent ne regne que sur les confins du grand désert, d'où l'agitation de l'air amene des vapeurs enflammées que l'action du soleil éleve de ce terrein brûlé. Les endroits les plus exposés à ce vent funeste, sont les bords de l'Euphrate & quelquefois les environs de la Mecque quand le nord souffle du côté du désert: il n'est pas inconnu en Perse sur les bords des plaines arides, & on assure qu'on s'en apperçoit déja en Espagne dans quelques endroits voisins des vastes landes

sablonneuses qui déparent ce beau royaume. L'effet du *Smum* est d'étouffer comme un coup de foudre, toute créature vivante qui se trouve dans la sphere de son activité, & de corrompre en peu de tems les cadavres des morts. Comme on a observé une corruption presque instantanée dans les corps des animaux qui ont péri par la foudre ou par le coup électrique, on a soupçonné que ce vent pourroit aussi avoir pour cause l'électricité, matiere si universellement répandue: les Arabes reconnoissent l'arrivée du *Smum* par une rougeur extraordinaire dans l'air, & ils prétendent remarquer à son passage une odeur sulphureuse. Quoi qu'il en soit de cette opinion, l'unique moyen de se préserver des funestes effets de ce vent singulier, c'est de se jetter sur le visage par terre & de laisser passer ce tourbillon d'exhalaisons mortelles, qui se tient toujours à une certaine hauteur dans l'athmosphere. L'instinct apprend même aux animaux à se pencher vers la terre dans cette occasion.

Le reste des météores de l'Arabie lui sont communs avec tous les pays chauds. Un ciel serein, rarement chargé de nuages, fait que les orages sont assez rares dans les plaines. L'air se débarasse de la matiere électrique par des globes de

ANAGNOSTIRIO

feu, & par ce phénomene qu'on appelle étoiles tombantes, qui sont assez fréquentes & d'une grandeur considérable. Dans les parties les plus arides, mais voisines de la mer, les rosées sont d'une abondance extraordinaire. Malgré cette humidité l'air est si pur qu'on couche à découvert: jamais mon sommeil n'a été plus tranquille, que quand j'ai trouvé le matin mon lit tout mouillé de la rosée. Il y a cependant des endroits où l'on n'ose pas dormir en plein air sans risquer la paralysie. Par une longue expérience les habitans connoissent les précautions à prendre, qui sont toujours plus nécessaires à un Européen peu accoutumé au climat.

L'Arabie jouit à-peu-près du spectacle d'une verdure continuelle. Ce n'est pas que la plupart des arbres n'y perdent toutes les années leurs feuilles, & que les plantes annuelles ne se reproduisent après avoir péri: mais l'intervalle entre la chûte des feuilles de l'année passée & la renaissance des feuilles nouvelles est si petit, qu'on ne s'apperçoit presque point de ce changement. Une campagne toujours verte est un avantage attaché aux pays où il ne gele pas, & où la saison pluvieuse remplace nos hyvers.

On jugera d'avance, par la singularité de la

position de l'Arabie, de l'inégalité de la nature de son terroir qui en effet est extrême. D'un côté on y voit des déserts affreux, & de l'autre des vallées fertiles & délicieuses. La bande sablonneuse qui entoure cette péninsule est à-peu-près entiérement stérile, & ne présente que l'image de la désolation.

Cette bande aride appellée *Tehama*, comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, commence à *Suès*, & s'étend tout autour de la presqu'isle jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Sa largeur est inégale; à l'ordinaire cependant de deux journées de chemin, depuis les bords de la mer jusqu'au pied des montagnes: telle est au moins la largeur de la plaine qui côtoye la mer Rouge. Elle montre tous les indices d'un ancien lit de mer: son fond est une argille grise mêlée de beaucoup de sable & remplie de corps marins à une grande distance du rivage. Elle contient de grands amas de sel qui forment même quelque petites montagnes. Sa pente réguliere vers la mer indique déja qu'elle en est sortie peu-à-peu. Les collines qui bordent cette plaine sont composées de pierres calcaires, noirâtres, & comme brûlées par le soleil: les montagnes qui l'accompagnent, contiennent du schiste & du basalte; en quoi elles

different beaucoup des montagnes du rivage opposé de l'Egypte & de celles de l'Arabie-pétrée où domine le granit.

On ne peut pas douter que la mer ne se retire encore continuellement, & que le *Tehama* ne prenne des accroissemens successifs. Les bancs de corail augmentent sans cesse, & en s'approchant du rivage, rendent la navigation du golfe de plus en plus dangereuse. Par le moyen du sable apporté par les flots, ces bancs se joignent peu-à-peu au continent, comme on en voit des preuves récentes. L'histoire indique aussi ces augmentations: elle nomme plusieurs endroits comme des ports de mer qui se trouvent actuellement au milieu des terres, & elle passe sous silence les villes maritimes d'aujourd'hui, dont l'existence date par conséquent, depuis la formation des terres où elles sont situées.

Une telle conquête sur l'élément de l'eau ne promet gueres à l'homme quelque avantage. Ces terreins nouveaux sont ingrats & entiérement stériles: ils ne sont rien espérer même pour l'avenir, puisque depuis tant de siecles le terroir du *Tehama* n'a pas encore changé de nature. *Mr. Forskal* a bien cru trouver de la ressemblance entre les terres de *l'Hedsjas* & celles de l'Egypte, &

devoir attribuer la ſtérilité des premieres uniquement au défaut d'eau. Mais il s'eſt trompé apparemment, puiſque le terroir de l'Egypte eſt compoſé du ſédiment du Nil, & celui de *l'Hedsjas* des débris d'un fond de mer. La pierre calcaire des collines de cette derniere province ſe décompoſe cependant en une terre noirâtre, qui avec le tems nourrit quelques plantes peu délicates.

Dans la partie montueuſe de l'Arabie le terroir varie beaucoup, & autant que dans la plupart des pays cultivés. L'argille mêlée de ſable, eſt la terre dominante dans ces montagnes ſchiſteuſes. La forme de ces montagnes s'oppoſe cependant à leur fertilité : elles ſont communément trop pointues & trop eſcarpées, de ſorte qu'elles ne donnent ni aſſez d'eſpace aux productions végétales ſpontanées, ni aſſez de nourriture, parce que les eaux emportent continuellement la bonne terre. Cette forme rend la culture encore trop pénible & trop diſpendieuſe : les habitans ſont obligés de couper ces hauteurs roides par des terraſſes, dont la conſtruction devient quelquefois plus facile par les amas de baſaltes déja taillés en pentagones réguliers, qui ſe détachent peu-à-peu-des montagnes & qui ſervent à faire des murs.

L'Arabie peut être regardée comme un pays

intéreſſant à beaucoup d'égards : mais en général elle n'eſt ni riche, ni fertile. La vie dure & la mauvaiſe nourriture des habitans, ſont des preuves ſuffiſantes de cette vérité. Si elle a été appellée heureuſe par les anciens, elle n'a pu mériter ce nom que par la valeur & la nouveauté, & non par l'abondance de ſes productions.

CHAPITRE III.

Des animaux quadrupedes.

EN traitant de l'agriculture des Arabes j'ai eu occaſion de parler de leurs animaux domeſtiques. Quelques-uns de ces animaux paroiſſent indigenes dans la contrée, parce qu'ils y conſervent mieux leur inſtinct primitif, & qu'ils y parviennent à un degré de beauté & de vigueur, rares dans d'autres pays de l'orient. Tels ſont le cheval, l'âne, le chameau, & peut-être encore le bœuf. Le chameau eſt l'animal des déſerts, par ſon aptitude à ſupporter la diſette d'eau ; par ſon ſabot fait pour franchir les ſables brûlans & par ſa bouche cartilagineuſe qui lui permet de ſe nourrir des plantes dures & épineuſes des plaines arides.

L'âne paroît ſur-tout avoir l'Arabie pour pa-

ANAGNOSTIRIO

trie originelle : on y en voit une espece si belle, si vive & si courageuse, que ces ânes peuvent être comparés aux chevaux. Les habitans parlent aussi d'un animal sauvage nommé *Djœar*, de la grandeur & de la figure d'un âne, & dont la chair est bonne à manger. Cet animal est apparemment un âne sauvage, qui vivant dans l'indépendance acquiert quelques variétés dans sa forme, qui le font méconnoître des Arabes peu versés dans les sciences naturelles.

Les Arabes nomment *Bakar Uasch* un animal que nous n'avons pas vu; mais dont la description vague qu'on nous en a donnée, ne peut convenir qu'à un bœuf sauvage. Ils parlent encore d'un autre animal de la figure d'un bœuf, qui n'a point de cornes & qui ne cherche que de nuit sa nourriture.

Dans les hautes montagnes de l'Arabie-pétrée on trouve des bouquetins. Les plaines sont remplies de *gazelles*, & la quantité de ce joli animal est la raison pourquoi les poëtes Arabes en tirent tant d'allusions & de similitudes. Le lievre est rare & ne se voit que dans quelques parties montueuses. Les endroits sablonneux nourrissent une multitude de *farbons* ou rats de Pharaon, dont les Arabes mangent la chair sans répugnance. On connoit la structure particuliere des pieds de der-

ANAGNOSTIRIO

riere de cet animal, & sa maniere de sauter, qui lui a fait donner le nom de *mus jaculus* par nos naturalistes.

Les forêts de l'Arabie méridionale fourmillent de singes sans queue, qui ont le derriere pelé & rouge : j'en ai vu des troupes de plusieurs centaines ; d'autres voyageurs en ont rencontré par milliers dans les montagnes d'*Aden*. Ces animaux sont dociles & apprennent facilement des tours d'adresse : on en exporte par cette raison une quantité en Egypte, où des charlatans les donnent en spectacle au peuple.

Entre les animaux carnassiers, le plus hideux & le plus dangereux est l'*hyene*, qui attaque les bêtes & les hommes également. Cet animal féroce & solitaire habite les cavernes des montagnes désertes de l'Arabie-pétrée : il est aussi commun dans les environs du golfe Persique. L'hyene ne marche que de nuit ; dans la saison où les habitans dorment en plein air, elle enleve souvent les enfans à côté de leurs parens. Comme les animaux domestiques de la côte méridionale de la Perse se nourrissent pour la plupart de poisson, l'hyene est obligée de se contenter quelquefois de la même nourriture. A mon retour en Europe j'ai vu en Danemarck un de ces vilains animaux en vie, dans la ménagerie du roi.

Le *léopard*, que *Mr. Forskal* compte parmi les animaux carnassiers, ne peut être que la *panthere* : (*Felis Pardus*, *Linn.*) d'autant plus qu'il y ajoute son nom arabe, *Nemer*. Cependant l'*Once* ou la petite panthere appellée *Fath* en arabe, est plus commune encore que la grande. Toutes les deux sont peu à craindre en Arabie, où elles emportent les chats & les chiens sans jamais attaquer les hommes.

On trouve en Arabie des ours, des loups, & des renards. Mais l'animal carnivore le plus répandu est cette espece de chien sauvage qui approche plus que le renard du chien domestique, & que les Turcs appellent *Tschakal*, & les Arabes *el Vavi*. Cet animal, commun à tous les pays de l'orient, est si connu, qu'il seroit superflu d'ajouter quelque chose touchant sa figure & ses mœurs.

Mr. Forskal nomme encore plusieurs animaux qu'il ne put connoître que sur des relations peu sures des habitans : de quelques autres il ne découvrit que les noms arabes. Des notices si vagues ne pouvant pas étendre la connoissance de la nature, je ne veux pas les répéter inutilement. Le plus singulier de ces animaux que nous ne connûmes que par réputation, seroit celui qui doit ressembler à un chat, habiter les mon-

ANAGNOSTIRIO

tagnes, se nourrir d'herbes, & fournir une viande délicate.

CHAPITRE IV.

*Des oiseaux de l'*ARABIE.

Si nous avons eu occasion d'examiner une si petite quantité de quadrupedes, nous n'avons gueres été plus heureux à l'égard des oiseaux. Ce n'est pas que l'Arabie manque d'une grande variété d'especes : ce pays est au contraire tout propre à nourrir une multitude d'oiseaux par l'abondance de ses productions. Mais un voyageur qui est pressé de parcourir une contrée, fait plus difficilement encore connoissance avec les habitans de l'air qu'avec ceux qui vivent sur la surface de la terre. Pour voir beaucoup d'oiseaux & pour pouvoir les observer à loisir, il faut voyager parmi un peuple chasseur, qui en cherchant & en vendant le gibier, apporte au curieux les oiseaux pris ou tués, dont il connoit à l'ordinaire l'instinct & le nom.

Nous manquâmes entiérement d'un secours semblable. Les Arabes dédaignent ordinairement le gibier, & ne se soucient ni du plaisir, ni du

travail de la chasse. Je crois avoir remarqué deux causes de leur dégoût de cette occupation, dont les descendans des sauvages du nord font encore leurs délices. Un peuple naturellement sobre & frugal, habitant sous un climat où l'usage des viandes est peu convenable à la santé, ne peut pas aimer beaucoup le gibier. Les préceptes minutieux de la religion musulmane doivent encore dégoûter un Arabe de la poursuite des animaux sauvages, & sur-tout des oiseaux. Pour lui faire perdre sa peine & pour rendre sa proye impure, il suffit que le chasseur ait oublié de prononcer une petite priere en tuant l'animal; que cet animal n'ait pas perdu la quantité de sang requise par la loi; & que l'oiseau ait encore eu quelque vie en se débattant, ou qu'il soit tombé sur un lieu habité ou souillé. Nous ne vîmes donc d'autres oiseaux que ceux que nous tuâmes nous-mêmes, ou ceux que nous pouvions observer dans leur état de liberté.

Dans les contrées fertiles de l'Arabie la volaille domestique est fort commune, & on y éleve toutes les especes de poules en abondance. La pintade n'y est pas domestique: elle habite les bois en si grande quantité que les enfans abattent ces oiseaux à coups de pierres & les sa-

ANAGNOSTIRIO

maſſent à peine pour les vendre dans les villes. Le faiſan eſt auſſi indigene en Arabie, & ſe trouve en abondance dans les forêts de l'Yemen; de même que les tourterelles & pluſieurs eſpeces de pigeons. Dans les champs de la même province on voit auſſi la perdrix griſe, l'alouette commune, & une eſpece de grue blanche, avec le deſſous du ventre d'un aſſez beau rouge.

Un pays ſec, comme l'Arabie, ne peut pas nourrir beaucoup d'oiſeaux aquatiques. Dans des lieux arroſé on trouve néanmoins une belle eſpece de pluvier, & quelquefois des cigognes. Les oiſeaux qui fréquentent les rivages de la mer & qui vivent de poiſſon, ſont d'autant plus communs aux environs de la mer Rouge, que ce golfe eſt peu profond, & en même tems très-poiſſonneux. Outre quelques eſpeces de mouettes nous vîmes dans une isle de la mer Rouge des pélicans, qui avoient conſtruit des nids & dépoſé des œufs de la grandeur de ceux de l'oye.

Les déſerts de l'Arabie ne manquent pas d'autruches, que les habitans appellent *Thar Edsjämmel*, l'oiſeau chameau. Je n'ai point eu d'indices que les Arabes prennent cet oiſeau jeune pour l'apprivoiſer: celui que je vis à Loheya venoit du *Habbeſch*. Une belle huppe nommée

Hudhud par les Arabes, eſt auſſi commune aux bords du golfe Perſique : ſur une tradition fabuleuſe quelques Arabes ſe ſont imaginé qu'on peut entendre le langage de cet oiſeau.

Des aigles, des faucons, des éperviers & le vautour d'Egypte (*Vultur Petenopterus, Linn.*) ſont les oiſeaux de proie qui ſe rencontrent en Arabie. Le dernier de ces oiſeaux rend de grands ſervices : il purge la terre de tous les cadavres, dont la corruption eſt ſi prompte & ſi dangereuſe dans les pays chauds, & il détruit les ſouris des champs, qui ſe multiplient à tel point dans quelques provinces que ſans ce ſecours, le payſan ſeroit obligé d'abandonner la culture. Ces ſervices eſſentiels firent regarder ces oiſeaux comme ſacrés par les anciens Egyptiens ; encore aujourd'hui il n'eſt pas permis de les tuer dans tous les pays qu'ils fréquentent.

Dans pluſieurs contrées de l'orient, comme auſſi en Arabie, ſe trouve un autre oiſeau non moins utile aux habitans. On le croit originaire du *Koraſan*, d'où il vient en Arabie aux mois de Juillet & d'Août, à la ſuite des eſſaims de ſauterelles dont il détruit une quantité incroyable. On l'appelle *Samarmar*, ou *Samarmog*. *Mr. Forſkal* le range dans le genre des grives, & lui donne

donne le nom de *Turdus seleucus*. Les services que cet oiseau rend aux pays exposés aux ravages de ces insectes, occasionnent en Syrie plusieurs pratiques ridicules & superstitieuses. On le croit attiré par l'eau du *Korasan*, qu'on cherche à cet effet de loin en grande cérémonie, & qu'on garde dans un réservoir de pierre au haut de la tour d'une mosquée: si cette eau manque les habitans de *Mosul* sont au désespoir. Mais comme l'instinct de cet oiseau le porte, non-seulement à se nourrir de sauterelles, mais d'en tuer autant que possible, il suit naturellement ces insectes dans le tems de leur passage.

Nous entendîmes parler beaucoup de deux especes d'oiseaux, dont les Arabes font grand cas & qu'ils appellent *Salva* & *Sumana*. Nous ne pûmes rien découvrir touchant le genre du dernier: mais nous en avons appris assez du *Salva* pour croire que c'est le râle, oiseau passager dans un petit district de l'Arabie. Pour les cailles, nous n'avons eu aucun indice de leur passage: il n'est nullement probable que cet oiseau traverse des déserts, où il ne trouveroit pas la moindre subsistance.

Les Arabes nommerent à *Mr. Forskal* encore plusieurs oiseaux qu'il ne put jamais voir, &

dont il ne put pas par conſéquent, déterminer le genre. Tel eſt l'*Achjal*, fameux par deux belles plumes, dont les montagnards ornent leurs bonnets, & que l'oiſeau paroît ménager en laiſſant une ouverture à ſon nid. Un autre, *Thær el Hind* rare & remarquable par ſon plumage doré, ſe vend fort cher en Arabie. Son nom paroît indiquer un oiſeau de paſſage, qu'on ſuppoſe venir des côtes des Indes.

CHAPITRE V.

Des amphibies & des poiſſons.

DANS les mers de l'Arabie, nous n'avons point apperçu la tortue de mer : celle de terre eſt d'autant plus commune ; de ſorte que les payſans en amenent des charretées entieres aux marchés de pluſieurs villes de l'orient. Les chrétiens orientaux les mangent en tems de carême, & en boivent le ſang avec plaiſir.

Nous avons remarqué pluſieurs eſpeces de lézards, dont celui que les Egyptiens appellent *Gecko*, eſt l'unique dangereux. On prétend que ſa ſalive, ſi elle tombe ſur un mets, cauſe la lépre aux hommes qui en mangent.

ANAGNOSTIRIO

Il y a plusieurs especes de serpens en Arabie, dont la morsure est souvent mortelle : il y en a cependant autant d'innocens que de dangereux. La morsure de quelques-uns ne cause qu'une démangeaison incommode, que les Arabes guérissent, en appliquant sur la playe des feuilles du caprier. En général, on risque la vie par la blessure de ces serpens uniquement, qui ont un rang séparé de dents plus longues que le reste des dents du même animal. Les Arabes en Egypte connoissent ces loix de la conformation des reptiles, & jouent impunément avec des serpens auxquels ils ont arraché avec des tenailles, les longues dents qui servent de canal au venin. En Arabie le seul serpent vraiment redoutable, est celui appellé *Bætan*, assez petit & mince, tacheté de noir & de blanc : sa morsure tue dans l'instant, & fait enfler le cadavre du mordu d'une maniere extraordinaire.

Mr. Forskal a découvert dans la mer Rouge plusieurs especes de *rayes*, inconnues en Europe. Cette mer est en général très-riche en poissons, & mon ami m'a dit, que dans le petit trajet de Suès à Dsjidda, il avoit observé plus de cent especes nouvelles, dont il ne pouvoit pas placer une partie dans les genres connus jusqu'ici. H

se vit obligé de former 4 genres nouveaux qu'il nomma, *Salaria*, *Scarus*, *Signanus* & *Acanthurus*. Une nouvelle torpille lui parut encore si différente de la connue, qu'il la crut former un genre particulier.

Parmi ces nouvelles especes, il y en a d'appartenantes à des genres qui se trouvent aussi dans nos mers: telles sont plusieurs morues, inconnues jusqu'ici; des nouvelles especes de maquereaux, de muges, de scares, de spares & de perches. D'autres especes sont de genres qui habitent uniquement les mers des pays chauds, ou des Indes, comme le *Chætodon*, & la *Sciæna*.

Dans notre trajet sur la mer Rouge, nous vîmes des troupes de poissons volans, qui s'élevoient de tems en tems au-dessus de la surface de l'eau. Mais nous ne découvrîmes dans notre voyage aucun serpent volant, quoique les Arabes donnent ce nom à un serpent, qu'on devroit nommer plutôt le voltigeur. Ce serpent s'attache par sa queue à une branche basse d'un arbre: se donnant alors une secousse par le moyen de sa queue élastique, il s'élance successivement de branche en branche jusqu'au sommet.

Les Arabes habitans des côtes, se nourrissent presque de poissons, comme j'ai eu occasion de le

remarquer, & en nourriſſent même leur bétail. Malgré cette abondance, il eſt rare de voir chez eux un poiſſon vivant. La crainte de manquer à quelque précepte de la loi muſulmane, engage les Pêcheurs à tuer tout leur poiſſon avant de le porter à terre.

CHAPITRE VI.

Des inſectes & des coquillages.

Les ſauterelles influent tant ſur l'état des habitans de l'Arabie & de pluſieurs pays de l'orient, qu'il ſera permis d'entrer à l'égard de cet inſecte, dans un détail que les autres ne méritent pas. Leur multitude ne nous a pas paru cependant auſſi grande, comme on ſe l'imagine en Europe.

En Egypte j'ai vu une ſeule fois une nuée de ſauterelles, amenée par un vent de ſud-oueſt des déſerts de la Lybie, dont il tomba une prodigieuſe quantité ſur les toits des maiſons, & dans les rues de Kahira. Je n'en apperçus plus qu'à Dsjidda, où, en Novembre 1762, il paſſa un grand nuage de ſauterelles par deſſus la ville, pendant qu'il régnoit un vent d'oueſt. Ce nuage venoit donc de l'autre côté du golfe Arabique:

aussi beaucoup de ces insectes se noyerent dans le trajet. Au mois de Juillet suivant, nous en trouvâmes une quantité prodigieuse près du *Mont Sumara*, qui avoient apparemment séjourné en Arabie. Souvent ces essaims traversent de nouveau la mer Rouge, & retournent en Egypte, dont la partie supérieure, qui joint les déserts de la Lybie, paroit être le berceau de ces animaux. J'en ai vu des nuages en Perse & en Syrie, où du côté de *Mosul* j'ai rencontré des nids de ces insectes qu'une bonne police pourroit détruire en grande partie. Les petites sauterelles grosses comme une mouche prennent des accroissemens étonnans, & elles parviennent en peu de jours à leur grandeur naturelle.

Il y a sans doute plusieurs especes de cet insecte, qu'on n'a pas encore assez déterminées. *Mr. Forskal* appelle celle qui infeste l'Arabie *Gryllus gregarius*, & la croit distinguée de celle que *Linné* nomme *Gryllus migratorius*, dont les déserts de la Tartarie sont la patrie, d'où elle voyage dans les pays voisins jusqu'en Pologne & en Allemagne. Le *Gryllus gregarius* mérite cette dénomination : ces sauterelles paroissent agir de concert, & vivent & voyagent en société : celles qui restent après le départ des autres ne sont que les traineuses de la troupe.

ANAGNOSTIRIO

Les Arabes distinguent quelques especes de cet insecte, qu'ils dénotent par des noms particuliers : mais ces noms ne se fondent pas sur la nature de l'animal, & ne regardent que la délicatesse prétendue de sa chair. Ils appellent *Muken* la rouge, qui passe pour la plus grasse & la plus succulente des sauterelles : ils mangent encore la sauterelle légere : mais ils s'abstiennent d'une autre, nommée *Dubbe*, parce qu'elle cause la diarrhée.

Tous les Arabes, tant ceux qui habitent leur patrie que ceux qui se sont répandus en Perse, en Syrie, & en Afrique, ont la coutume de manger des sauterelles : les Turcs au contraire marquent de l'aversion pour cette nourriture. Si les Européens témoignent la même aversion, les Arabes leur reprochent le goût pour les huîtres, les crabes, & les écrevisses. Un Allemand qui a résidé long-tems en Barbarie, nous assura que le goût de la chair de cet insecte ressembloit à celui d'une petite sardine de la mer Baltique qu'on seche dans quelques villes du Holstein.

Nous vîmes prendre des sauterelles, les mettre dans des sacs ou les enfiler pour les sécher dans plusieurs endroits de l'Arabie. En Barbarie on les bouillit, & on les seche sur les toits pour

en faire provision. Les Bédouins d'Egypte se contentent de les griller vivantes, & les dévorent alors avec le plus grand appétit. Nous n'avons eu aucun indice que cette nourriture soit mal-saine : on a seulement dit à *Mr. Forskal*, qu'elle épaississoit le sang, & augmentoit la disposition à la mélancolie. Les Juifs en Arabie sont, au reste, convaincus que la volaille dont les Israëlites doivent avoir mangé si largement dans leurs promenades par le désert, ne pouvoit être qu'un de ces nuages de sauterelles, & ils se moquent des traducteurs, qui ont cru trouver des cailles dans un endroit où il n'en a jamais existé.

Les essaims de cet insecte obscurcissent l'air, & paroissent de loin comme une épaisse fumée. Le bruit qu'ils font en volant, est effrayant, & étourdit comme celui de la chûte d'une grande riviere. Quand un tel essaim tombe sur une campagne, elle est dévastée & dépouillée de sa verdure. Les légumes & les dattiers souffrent beaucoup des sauterelles : mais les bleds mûrs, ou près de leur maturité sont pour elles un mets trop dur qu'elles sont obligées d'épargner.

Un petit insecte de la grandeur d'un grain d'orge, nommé *Arda* (*Termes fatale*, *Linn.*) est encore le fléau de l'Arabie, comme des pays

chauds en général. A cause de quelque ressemblance plusieurs voyageurs ont regardé cet insecte comme une fourmi, & en parlent sous ce nom. Son instinct le porte à ne marcher que de nuit, sous des especes de galleries qu'il construit, en avançant, avec de la terre grasse : parvenu au but de sa marche il ronge & détruit tout, vivres, habits, & meubles. Nous trouvâmes pour la premiere fois une armée de ces insectes dans nos chambres à *Beit el Fakih*, où ils avoient établi leurs galleries que nous détruisîmes d'abord : mais sans se décourager, & sans s'effrayer de notre présence, ils raccommoderent pendant la nuit leur ouvrage avec une opiniâtreté singuliere ; de sorte que nous eûmes beaucoup de peine à nous débarrasser de ce petit animal qui vit & qui travaille en société comme les fourmis.

L'*Arda* est aussi fort dangereux aux arbres, dont les feuilles ou les fruits par leur douceur, flattent son goût. Ces insectes attachent sur des arbres semblables, leurs galleries depuis les racines jusqu'au sommet. Les habitans n'ont d'autre moyen de garantir leurs jardins d'une ruine entiere, que d'entourer les arbres de fumier de brebis dont l'*Arda* ne peut pas supporter l'odeur.

Il y a bien des fourmis en Arabie, mais dont

la plupart ſont innocentes comme les nôtres. Il faut en excepter cependant deux eſpeces, dont l'une eſt incommode par la voracité avec laquelle elle attaque les vivres, ſi on ne la chaſſe pas par l'odeur du camphre : la morſure de l'autre eſt douloureuſe autant preſque que celle du ſcorpion, mais auſſi peu mortelle.

Une eſpece de *ſcolopendre* tourmente auſſi les habitans, en cauſant des douleurs brûlantes à ceux auxquels elle s'attache. Cet inſecte ſe cramponne dans les chairs avec tous ſes pieds, en ſorte qu'il eſt impoſſible de s'en délivrer qu'en brûlant ſucceſſivement avec un fer chaud, toutes les parties de l'animal. La ſeche eſt dangereuſe aux plongeurs comme aux nageurs, qu'elle embraſſe avec ſes longues tenailles : ces embraſſemens ne bleſſent pas l'homme ; mais lui cauſent des enflures, des douleurs intérieures, & ſouvent un commencement de paralyſie.

Entre les *ténébrions*, il y en a une eſpece qui détruit les roſeaux. Il eſt probable que ce petit inſecte attaque auſſi les tuyaux du bled, dans leſquels on remarque une farine brune, qui ſert à répandre les œufs de cet inſecte dans les maiſons. Ce petit animal eſt donc du nombre des plus malfaiſans. Les femmes Arabes & Turques tirent

parti d'un autre ténébrion, qui habite dans les immondices des jardins. Comme l'embonpoint est fort estimé des orientaux, ces femmes pour en gagner avalent tous les matins & tous les soirs, trois de ces insectes frits dans du beurre.

La mer Rouge est remplie d'insectes marins comme de *Priapes*, de *Salpa*, de *Fistulaires*, de *Méduses*, &c. *Mr. Forskal* s'est convaincu de plus en plus, que ce dernier insecte contribue par son immense quantité, à produire la lumiere qu'on remarque dans l'eau marine pendant la nuit. Cet insecte paroit être un phosphore vivant.

Nous avons observé un grand nombre de cancres & de crabes, dont plusieurs sont particuliers au golfe Arabique. Les coquillages ne sont pas moins nombreux, & quelques-uns d'une espece assez rare: le plus beau est une *Pinne*, dont les couleurs sont superbes; mais la coquille peche par trop de fragilité. Les habitans ne profitent pas de l'abondance de ces productions marines, qui pourroient leur fournir une bonne nourriture. Tous les musulmans ne mangent que peu de poissons, & paroissent avoir en aversion les crabes & les coquillages. Les chrétiens orientaux astreints à de longs & de rigoureux jeûnes se dédommagent au contraire, par l'usage fréquent de ces

ANAGNOSTIRIO

mets, de l'abſtinence des viandes. A *Suès* le peuple Copte ne vit preſque que de coquillages.

J'ai déja eu occaſion de parler dans le cours de mon voyage, de l'étonnante maſſe des ouvrages faits par les inſectes marins ; ſavoir de ces bancs immenſes de corail, qui bordent & qui rempliſſent preſque le golfe Arabique. Une grande partie des maiſons du *Tehama* ſon conſtruites de ces rocs de corail ; de ſorte que *Mr. Forskal* regardoit chaque maiſon arabe comme un cabinet d'Hiſtoire naturelle auſſi riche en coraux qu'aucun autre en Europe. On peut donc s'imaginer quelle variété de *madrépores* & de *millepores* on doit rencontrer dans ces mers. Il y en a de ſi curieuſes qu'on eſt continuellement tenté d'en prendre des échantillons : mais leur volume, à l'ordinaire trop conſidérable, en défend le tranſport. Ces rocs de corail, qui s'élevent ſouvent à 10. toiſes au-deſſus de la ſurface de la mer, ſont d'une pierre molle ſous les eaux ; de maniere que les habitans pouvant les ſcier avec peu de peine, les préferent à d'autres pierres pour la conſtruction de leurs bâtimens.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE VII.

Des plantes usuelles & curieuses.

PAR sa position, l'Arabie paroît participer comme je l'ai déja remarqué, au climat des pays tempérés, & à celui des pays chauds. Aussi trouve-t-on dans les parties élevées de cette contrée, des plantes qui lui sont communes avec l'Europe & l'Asie septentrionale: les plaines au contraire produisent des végétaux, qui se rencontrent aux Indes & en Afrique. Il est probable cependant, que plusieurs de ces plantes ont été transportées par les *Banians* de leur ancienne patrie en Arabie.

Ce qui mérite d'être observé, c'est que quoique plusieurs especes d'un genre de plantes habitent l'Europe, les especes de ce même genre, qui se rencontrent en Arabie, sont à peu près toutes nouvelles & ont été décrites pour la premiere fois par *Mr. Forskal.* Il n'en est pas de même des plantes qui sont communes aux Indes & à l'Arabie: la plupart des especes se trouvent également dans ces deux contrées. Les plantes indigenes de l'Arabie ont été si peu connues jusqu'ici, que *Mr. Forskal* a été obligé d'en former plus de 30 nouveaux genres décidés; sans compter les espe-

ces douteuſes, qu'il n'a pu ranger que difficilement ſous les genres connus.

Parmi les 800 plantes décrites par feu mon ami, je me contenterai de parler d'un petit nombre, remarquables par leur utilité, ou par leur nouveauté. La premiere place eſt due ſans doute, à celles qui ſervent d'aliment à un peuple. J'ai déja eu occaſion d'en nommer quelques-unes, en traitant de l'agriculture. Les Arabes cultivent le froment, l'orge, & le *durra* (*Holcus*, *Linn.*). Ce dernier bled, ou le *ſorgo*, ou grand millet, paroît natif de l'Arabie, puiſqu'on y en trouve pluſieurs eſpeces ſauvages, qui ſervent à la nourriture des oiſeaux. Le cultivé, qui pour parvenir à ſa parfaite maturité demande aſſez de chaleur, monte dans les bons terroirs, à une hauteur extraordinaire.

Les Arabes cultivent pluſieurs plantes potageres analogues aux nôtres: telles ſont les laitues, dont il y a auſſi des ſauvages qu'on ne mange pas; des épinards: la carotte (*Daucus*, *Linn.*): le pourpier, dont il ſe trouve une eſpece fort délicate à feuilles déliées: un aſtragale, répandu dans tous les pays: un raifort, dont on ne mange que les feuilles: le creſſon de fontaine; & ſur-tout une grande variété de courges, de concombres, de

ANAGNOSTIRIO

citrouilles & de melons. Beaucoup d'especes du genre des courges & des citrouilles viennent naturellement dans les bois, & servent de pâture aux chameaux. Mais les vrais melons sont plantés dans les champs, où l'on en trouve une grande diversité & en telle abondance, que les Arabes de tout état en font pendant quelque tems leur principale nourriture. On tire d'une espece de ces melons une boisson fort agréable : quand ce fruit est près de sa maturité, on le perce en remuant la pulpe, & on bouche le trou avec de la cire, en laissant le fruit attaché à la tige. Quelques jours après, cette pulpe est convertie en une liqueur délicieuse.

Les plantes potageres, originaires des Indes & cultivées ou naturalisées en Arabie, sont : *Sida*, ressemblante à notre guimauve : *Hibiscus*, tenant de la mauve, dont une seule espece est mangeable : *Jassiea*, approchant de la *Lysimachia* : *Acanthus*, belle espece ; & *Bunias*, ressemblante un peu à nos choux : on cuit les feuilles de ces plantes. Les Arabes mange crues & en salade, les feuilles d'autres plantes Indiennes, comme le *Cleome*, approchant de la moutarde : *Stapelia* de l'apocyn : & *Dolichos*, phaséole, dont j'aurai occasion de parler encore.

Ils ont encore quelques légumes qui paroiſſent propres à leur pays, & qui ne demandent point de culture. Tels ſont: *Corchorus*, tenant auſſi de la mauve: *Salantlus*, nouvelle plante, reſſemblante au *Salix Calaf*, & dont les feuilles cuites ſont d'une acidité agréable; enfin la célebre *Colocaſie* (*Arcem Colocaſia*, *Linn.*) dont les Egyptiens de tout tems ont fait un ſi grand uſage, & qui croît abondamment en Arabie dans tous les lieux humides.

On ne manque pas non plus en Arabie de végétaux recommandables par la beauté de leurs fleurs, ou par l'agrément de leur parfum. Les herbes odoriférantes, dont nous avons auſſi des eſpeces en Europe, ſont la lavande, la marjolaine, le lys, & quelques œillets. Mais les plantes les plus parfumées, & qui portent les plus ſuperbes fleurs, ſont auſſi communes à l'Arabie & aux Indes. On eſtime pour le parfum: *Ocymum*, la plus belle eſpece de baſilic: *Inula*, eſpece d'aunée très-odorante, originaire des Indes: *Cacalia*, venant de l'intérieur de l'Afrique: & *Dianthera*, plante peu connue encore, & dont *Mr. Forskal* a découvert 8 eſpeces. Dans les déſerts ſablonneux, croît une plante d'un nouveau genre, nommée *Moſcharia* par mon ami, à cauſe de ſon odeur

odeur musquée. Les plantes d'origine Indienne, qui donnent les plus belles fleurs sont: *Ipomœa*, semblable au liseron: *Pancratium*, appellé chez nous narcisse de mer, fleur de la blancheur la plus parfaite: & *Hibiscus*, espece différente de la légumineuse, fleur du rouge le plus vif, & d'une grandeur peu commune. Ces fleurs agréables par leur forme ou par leur parfum, ne sont pas un objet indifférent pour les paysans Arabes, qui ont conservé l'ancienne coutume de se couronner de fleurs, les jours de fête ou de réjouissance.

Plusieurs plantes de l'Arabie donnent des matieres aux arts, ou servent à des usages économiques. Une herbe de mauvaise mine, qui ressemble aux arroches, & dont *Mr. Forskal* a fait un nouveau genre sous le nom de *Suæda*, fournit en assez grande quantité un sel alkali, excellent pour blanchir le linge, & que le peuple emploie au lieu du savon qui est fort cher en Arabie. On fabrique d'une espece de jonc particuliere, des tapis si fins, que leur exportation dans les pays voisins & jusqu'à Constantinople, forme une branche de commerce considérable aux habitans des bords de la mer Rouge. Deux plantes originaires des Indes & de l'Afrique intérieure, &

ANAGNOSTIRIO

devenues très-communes en Arabie, savoir *Dolichos* & *Glycyne*, ressemblantes aux haricots, portent des feves si belles qu'on en fait des colliers & des brasselets fort recherchés. Celle de *Glycyne* est fort connue sous le nom de la feve noire d'Abyssinie. L'*anil* (*Indigofera*, *Linn.*) se cultive par toute l'Arabie, parce que le bleu est la couleur favorite des habitans: il y en a des especes sauvages fort répandues. On nous assura qu'au défaut de l'anil, les Arabes savoient tirer de l'indigo d'une espece de *Polygala*. Le *Kali* ordinaire (*Salsola*, *Linn.*) est commun le long du golfe Arabique & dans les isles. Il ne manque que de l'industrie aux Arabes pour fabriquer du sucre, dont la canne vient si bien dans leur pays: mais ils se contentent de manger cette canne crue, sans en exprimer le suc.

Dans presque toute l'Arabie, on se sert d'une espece de *Panis* (*Panicum*, *Linn.*) ou d'un jonc d'eau (*Scirpus*, *Linn.*) pour couvrir les toits des maisons. Ces couvertures légeres suffisent dans un pays où les pluies sont rares.

Une plante, quoique étrangere à l'Arabie, mérite d'être remarquée à cette occasion, à cause de la découverte faite par *Mr. Forskal*, d'un secret économique des Arabes en Egypte. Ce pays

ANAGNOSTIRIO

dont la plupart des eaux ſont mauvaiſes, avoit depuis les tems les plus reculés, pour boiſſon une eſpece de biere qui eſt cependant différente de celle des pays du Nord. On nous diſoit qu'on ne pouvoit ni braſſer cette biere, ni lui donner un goût agréable, que par le ſecours d'une herbe griſe nommée *Schæbe*, dont on mêloit l'infuſion avec une certaine quantité de farine pour faire un levain, également propre à la fermentation du pain & de la biere. Un échantillon de cette herbe précieuſe, montra à mon ami qu'elle étoit le *Lichen* du prunier, originaire des isles de l'Archipel, d'où l'on en apporte à Alexandrie des charges de pluſieurs vaiſſeaux, toutes les années.

Les prairies ſont rares, & peu fournies dans les pays chauds: il ne faut donc pas s'attendre de trouver en Arabie une grande quantité d'herbes propres au fourrage. Les bêtes à corne qui n'y ſont pas communes, ſe nourriſſent mal, & leur chair eſt par cette raiſon d'aſſez mauvais goût. Les animaux conformes au climat, tels que les chameaux & les ânes, ſe contentent comme je l'ai dit en ſon lieu, de la nourriture la plus ſeche & la plus dure. Nous avons vu des chameaux manger d'une eſpece d'*Euphorbia*, préparée un peu dans une foſſé creuſé en terre. Cet ani-

mal broute encore des herbes & des arbuſtes arides & épineux du déſert, tels que le *Zygophyllum*, *Hedyſarum*, *Colutea* &c. Les *Meſembryanthemum*, herbes ſucculentes, ſont encore une reſſource pour les animaux des plaines ſablonneuſes. Les Bédouins du déſert font auſſi des graines d'une eſpece de *Meſembryanthemum*, un pain qu'ils aiment autant que celui de froment. L'âne ne refuſe pas une eſpece de *Scorſonere*, ſi hériſſée & ſi amere que le chameau même la rebute.

Toutes les nations ſimples ont des remedes tirés des végétaux, dont elles connoiſſent la vertu par tradition. Les Arabes ne manquent pas de médecines ſemblables, dont ils ſe ſervent de tems immémorial, avec un ſuccès duquel un étranger ne peut pas, il eſt vrai, avoir une entiere certitude. On connoît aſſez l'*Aloës* & l'*Euphorbia* pour que je me diſpenſe d'en parler: en Arabie les différentes eſpeces de cette derniere plante ſont ſi nombreuſes, qu'on pourroit regarder l'Arabie comme ſa véritable patrie. Dans les pays chauds on fait grand cas des contrepoiſons, à cauſe de la quantité de bêtes vénimeuſes dont on y eſt infeſté. Par une longue expérience, les habitans de ces climats connoiſſent les plantes ſalutaires à l'homme & contraires à ces animaux dangereux. Les

Arabes paroiſſent cependant ignorer la vertu de l'*Ophiorrhiza*, ſi commune dans leurs montagnes. Ils font au contraire le plus grand cas de l'*Ariſtolochia ſemper virens*, qu'ils regardent non-ſeulement comme un remede, mais encore comme un préſervatif contre la morſure des ſerpens. Suivant leur opinion, un homme qui pendant 40 jours a bu de la décoction de cette herbe, ne peut pas être mordu par ces animaux vénimeux. Quoique ce ſentiment ſoit hazardé, il paroît néanmoins probable que les charlatans qui s'expoſent ſi hardiment aux morſures des ſerpens, poſſedent quelque ſecret de ſe garantir de l'effet de ces morſures. Le *Caprier épineux* paſſe encore pour un excellent antidote contre des poiſons de toute eſpece.

Parmi les nouveaux genres de plantes découvertes par *Mr. Forskal*, il y en a pluſieurs curieuſes. *Caydbeja*, nommée par le Chev. de *Linné* à l'honneur de feu mon ami, *Forskalea*, vient dans les endroits les plus arides: elle eſt hériſſée de petits crochets, par leſquels elle s'attache non-ſeulement aux étoffes, mais encore aux corps les plus liſſes, avec une telle force, qu'on ne peut pas l'en arracher ſans la déchirer par pieces. La *Volutella*, eſt une plante très-extraordinaire: ce n'eſt

proprement qu'un fil long & mince, sans racine & sans feuilles, qui s'entortille autour des arbres. Cette plante informe produit néanmoins une espece de fleur, & des baies d'un goût un peu âcre que les enfans mangent. *Polycephalos*, qui tient du chardon, paroit de loin comme un amas de beaucoup de globes, dont chacun renferme des bouquets de fleurs. *Nerium obesum*, espece de laurier-rose, est remarquable par un bulbe singuliere à fleur de terre, de la grandeur d'une tête d'homme, qui lui tient lieu de tronc & d'où sortent les branches.

Les roseaux sont si communs aux environs du golfe Arabique, que les peuples anciens ont donné à une partie de ce golfe le nom de *Jam suf*, mer aux roseaux. Une espece de ce végétal est surtout digne d'attention: elle croît vigoureusement & dans la plus grande abondance, au milieu des eaux thermales du district de *Ghobeybe*, où elle parvient à la hauteur de 24 pieds. Ces roseaux longs & solides, font un objet de commerce: on les exporte pour l'Yemen, où ils servent à la construction des maisons pour faire les plafonds. Dans ce même district de *Ghobeybe*, vis-à-vis presque de Suès, nous avons vu avec étonnement croître une *Conferve*, au fond des bains chauds

de *Hammam Faraon*, dont la chaleur faisoit monter à 49 degrés le thermometre de Reaumur.

CHAPITRE VIII.

Des arbres & des arbustes.

Les plaines sablonneuses de l'Arabie sont presque dépourvues d'arbres, quelques palmiers clairsemés exceptés. On ne voit des forêts, & encore assez rarement, que dans les provinces montueuses, dont les montagnes conservent de la terre & ne sont pas entiérement pelées comme dans d'autres parties de cette contrée. Ces forêts contiennent des arbres ou entiérement inconnus, ou différents au moins de ceux de nos bois en Europe. On y voit principalement les suivans, dont j'aurai occasion de parler un peu plus en détail : *Sceura*, *Tomex*, *Catha*, *Cynanchum*, *Mæru*, *Bæka*, *Haledi*, & beaucoup d'especes de figuiers inconnues parmi nous.

Les Arabes cultivent plusieurs de nos arbres fruitiers : ils ont des grenadiers, des amandiers, des abricotiers, des poires, & des pommes. On trouve une espece de poirier, & une de cornouiller qui sont particulieres à l'Arabie. Ils mangent

auſſi le fruit de quelques-uns de nos arbuſtes, comme de l'*Aſclépias* & du *Rhamnus*.

Quoique les Mahométans ne boivent point de vin, les Arabes plantent néanmoins la vigne dont ils tirent une grande variété de raiſins. Ils ſechent une eſpece de petit raiſin appellé *Kiſchmiſch*, qui au lieu de pepins n'a que des ſemences tendres & preſque imperceptibles, & en vendent une quantité à leurs voiſins. Ils font auſſi avec le moût un ſyrop, nommé *Dub*, qui devient pour eux une branche de commerce aſſez lucrative.

On trouve en Arabie pluſieurs eſpeces de citrons & d'oranges. A juger par les noms que les Arabes leur impoſent il faut croire qu'ils ont reçu un oranger du Portugal, & deux citronniers de l'Italie. Avec les oranges communes coupées par le milieu pendant qu'elles ſont jeunes, ſéchées à l'air, & trempées dans l'huile pendant 40 jours, on prépare une eſſence fameuſe parmi les femmes agées, qui noircit de nouveau les cheveux gris.

Les Banians ont tranſporté des Indes pluſieurs arbres fruitiers, qui ſont actuellement naturaliſés en Arabie : tels ſont, le *Bananier* (*Muſa*, *Linn.*), le *Mangouſtan* (*Mangifera*, *Linn.*) ; le *Papayer* (*Carica Papaya*, *Linn.*) & le

Ciſſus, Linn. Quoique l'Arabie produiſe le dattier, d'autres palmiers, & ſur-tout le *Cocos*, paroiſſent auſſi être venus des Indes.

Parmi les figuiers, celui des indes (*Ficus vaſta*), quoique actuellement très-commun en Arabie, eſt peut-être d'une origine étrangere. On connoit aſſez la propriété ſinguliere de cet arbre, de s'étendre dans un grand eſpace par le moyen des filamens ſortis de ſes branches, qui en s'allongeant vers la terre prennent racine, & forment de nouveaux troncs. *Mr. Forſkal* a vu une dizaine d'eſpeces de figuiers indigenes à l'Arabie, & dont *Mr. de Linné* n'a fait aucune mention. Le fruit de ces arbres eſt peu délicat; & rarement mangeable. On ſe ſert de l'écorce d'une eſpece pour tanner les cuirs : une autre a les feuilles ſi rudes, qu'on les emploie à polir le fer, & à le délivrer de la rouille. Le reſte ne ſert qu'à augmenter le nombre des arbres inutiles des forêts.

Le *Tamarin*, qui croit en Arabie comme aux Indes, joint l'utile à l'agréable. Il fournit une pulpe d'un goût vineux, dont on fait une boiſſon ſaine & rafraîchiſſante : par ſon ombre il garantit les maiſons de l'ardeur du ſoleil, & il orne par ſa belle figure, les vues du payſage.

On aime auſſi à mettre les habitations à l'abri ſous le figuier des Indes.

L'Arabie paroit fort riche en arbres indigenes, dont le nombre ſurpaſſe en proportion, les plantes herbacées qui lui ſont propres. On tranſporte plus difficilement les grands arbres, & ceux qui habitent les forêts de l'intérieur du pays ſe préſentent d'ailleurs plus rarement aux yeux des voyageurs que les autres végétaux. Il ne faut pas s'étonner par cette raiſon de l'ignorance où nous avons été juſqu'ici ſur ce qui regarde les arbres de l'Arabie. Plus de la moitié des nouveaux genres établis par *Mr. Forskal*, comprennent uniquement des arbres. Mon ami a vu encore bien 18 arbres, dont il n'a pas eu occaſion de déterminer le genre; ſans compter encore un grand nombre dont il n'a appris que le nom arabe.

Catha eſt un de ces nouveaux genres propres à l'Arabie. Cet arbre qui ſe perfectionne par la culture, eſt planté à l'ordinaire parmi les caſiers dans les montagnes à café. Les Arabes ont l'habitude de mâcher continuellement les bourgeons de cet arbre, qu'ils appellent *Kaad*: ils ſont auſſi attachés à cet uſage, que les Indiens à celui de mâcher du bétel. Ils attribuent à ce

Kaad la vertu d'aider à la digestion, & de résister aux maladies contagieuses. Son goût insipide ne promet pas cependant de grandes vertus : le seul effet que nous ayons observé de l'usage de ces bourgeons, c'est celui d'altérer & d'empêcher le sorzmeil.

Elcaya & *Keura*, deux arbres fameux par leur parfum, ne sont pas connus & forment deux nouveaux genres. Le premier vient copieusement dans les montagnes de l'Yemen, & les femmes mettent son fruit dans les eaux avec lesquelles elles se lavent & parfument la tête. Le second ressemble un peu au palmier, & porte des épis de fleurs d'une odeur riche & délicieuse. Comme le *Keura* est un peu rare, ses fleurs se vendent assez cher; mais un seul épi pourvu qu'on le conserve dans un endroit frais, remplit de son parfum pour long-tems un appartement entier.

Les enfans mangent le fruit assez insipide d'un grand arbre commé *Oncoba*, & d'un arbuste considérable appellé *Mærua*. Tous les deux sont aussi de deux genres nouvellement établis par *Mr. Forskal*. Il en est de même du *Chadara*, grand arbre, & de l'*Antura*, d'une plus petite taille : ces deux n'ont rien de remarquable que leur bois & leur nouveauté. *Culkamia*, grand arbre aussi

ignoré des botaniſtes, n'a d'autre avantage que ſa maſſe. *Cadaba* & *Mæſa* ſont des arbuſtes, qui ne préſentant aucune particularité, mériteroient d'être paſſés ſous ſilence ſi *Mr. Forſkal* ne les avoit tirés de l'obſcurité.

Quelques arbuſtes indigenes en Arabie ſont de quelque uſage aux habitans. Ils mangent le fruit cru d'un nouveau genre, *Sodada*: ils tirent de la baie d'un autre nouvel arbuſte, *Cebatha*, une eau-de-vie extrêmement violente, dont le goût âcre s'adoucit par le mélange du ſucre. Une eſpece de ce faux phaſéole *Dolichos*, dont j'ai parlé en traitant des plantes, devient un arbuſte épais, de maniere qu'on en fait en peu de tems des haies vives preſque impénetrables. *Cynanchum*, nouveau genre eſt un arbuſte reſſemblant à l'apocyn, dont le bois nommé *March* par les Arabes, eſt employé à faire du feu, parce qu'il a la douceur & la légereté de l'amadou.

Un arbre de l'Arabie fameux depuis la plus haute antiquité, & néanmoins peu connu, c'eſt celui dont on tire le baume de la Mecque. Nous rencontrâmes un de ces arbres en pleine campagne, & c'eſt ſous ſon ombre que *Mr. Forſkal* en a fait la premiere deſcription: il lui donna en même tems, comme à un nouveau genre, le

nom d'*Amyris*, adopté depuis par les autres botanistes. Cet arbre a mauvaise mine, & ce qui est étonnant, ses qualités sont inconnues aux habitans de l'Yemen, où nous l'avons trouvé : ils n'en tirent d'autre utilité que de brûler son bois en guise de parfum. Le bois d'une espece d'*Amyris*, appellée *Kafal*, se transporte en Egypte, où l'on s'en sert pour cuire des pots, qui par cette cuisson acquierent une odeur agréable, & la communiquent aux boissons. Les Arabes de l'intérieur de la province de *Hedsjas* doivent être mieux instruits, puisqu'ils recueillent ce baume & l'apportent à la Mecque, d'où il se distribue dans l'empire des Turcs, qui en font un cas singulier. Il est difficile déja à la Mecque, d'en trouver qui ne soit pas falsifié. L'Amérique produit aussi quelques arbres qui sont des especes du genre de l'*Amyris*, de sorte que la valeur de ce baume de la Mecque pourroit baisser avec le tems.

Nous n'avons rien pu découvrir de l'arbre d'où découle l'encens, & *Mr. Forskal* n'en parle pas. Je sais qu'on en trouve dans une partie du pays d'*Hadramaut*, où l'on le nomme *Oliban*. Mais les Arabes ne font aucun cas de leur encens, & n'emploient que celui qui vient des Indes. Il

eſt probable que l'encens d'Arabie portoit ce nom chez les anciens parce que les Arabes en faiſoient le commerce, & le portoient des Indes dans les ports de Syrie & d'Egypte.

Le *Séné* (*Caſſia Senna*, *Linn.*) eſt un arbuſte qui paroît habiter préférablement la haute Egypte & la partie de l'Arabie qui eſt oppoſée à ce pays de l'autre côté du golfe Arabique. Comme il y a pluſieurs eſpeces de *Caſſia*, il paroît probable que le ſéné tranſporté en Europe ne vient pas tout du même arbuſte : la figure différente des feuilles l'indique aſſez. Celui que nous appellons ſéné d'Alexandrie, croît en grande abondance dans le territoire d'*Abu Ariſch* : les Arabes le vendent à la Mecque & à Dsjidda, d'où il paſſe, par Suès & Kahira à Alexandrie. On fait un grand uſage en Arabie du ſéné, & des autres eſpeces de caſſia, dans différentes maladies. La *Caſſia fiſtula*, ou caſſe noire, mêlée avec un peu de rhubarbe, eſt le meilleur remede des médecins Arabes pour guérir le *Cholera morbus*, & les diarrhées, ſi dangereuſes dans les pays chauds.

J'ai déja eu occaſion de parler du *Cafier*, qui donne aux Arabes l'article le plus lucratif de leur exportation. Cet arbuſte qu'on éleve actuellement dans beaucoup de ſerres en Europe,

ANAGNOSTIRIO

eſt trop connu pour en faire la deſcription. Les Arabes diſent qu'il eſt originaire du *Habbeſch*, & pluſieurs voyageurs atteſtent de l'avoir vu en abondance dans cette contrée, où ſon fruit égale en bonté le café de l'Yemen. Ce qui rend cette tradition aſſez probable, c'eſt que le fruit du cafier ſauvage en Arabie eſt ſi mauvais, qu'on ne peut pas en faire uſage. Quoi qu'il en ſoit de ce ſentiment, il eſt ſûr au moins que cet arbuſte ne proſpere que dans les montagnes, dans des endroits frais & qui ne manquent pas d'humidité. Les habitans des diſtricts montueux plantent, par cette raiſon, d'autres arbres entre le cafier, afin de lui donner de l'ombre, & en arroſent le pied pendant les grandes chaleurs. Il paroît donc que les Européens ſe ſont trompés, quand ils ont cru devoir placer cet arbuſte dans des terroirs ſecs, ſous un ciel ardent, & dans les pays les plus chauds. On pourroit ſoupçonner que cette mépriſe eſt la cauſe de la mauvaiſe qualité du café de l'Amérique. J'ai nommé dans mon voyage, les contrées de l'Yemen où cette denrée acquiert une qualité ſupérieure, & j'y ai traité auſſi du commerce étendu qu'en font les Arabes.

Ils ne tirent pas autant de profit du cotonier dont ils ont deux eſpeces, celle qui devient ar-

buſte, & une autre à fleurs rouges. Preſque toute l'Arabie s'habille de toiles de coton venues des Indes.

L'Arabie produit comme l'Egypte, la célebre *Alhenna* (*Lauſonia inermis*, *Linn.*) dont les feuilles pulvériſées & réduites en pâte, forment un coſmétique fort recherché dans tout l'orient. Les femmes de ces contrées ſe teignent les mains & les pieds, au moins les ongles, avec cette drogue, d'un rouge jaunâtre ou plus foncé ſuivant la maniere de l'appliquer. Elles croyent rehauſſer leurs charmes par cette couleur, qui en effet peut par le contraſte, rendre moins ſenſible le mélange du noir & du jaune dont la couleur de leur teint eſt compoſée. Cet arbuſte par ſon port & par ſon caractere, approche beaucoup de nos troëſnes.

On connoît la *ſenſitive*, plante du genre des *Mimoſa*. En Arabie on trouve pluſieurs eſpeces de ce genre, toutes ou arbres, ou arbuſtes, qui contribuent à l'agrément & à l'utilité des habitans. Un de ces arbres baiſſe ſes branches quand un homme l'approche, & paroît ſaluer celui qui recherche ſon ombrage : cette proprieté hoſpitaliere rend cet arbre ſi reſpectable aux Arabes, qu'il eſt défendu de l'endommager ou de le couper. Un

autre

autre (*Mimosa Selam*) produit des fleurs superbes, du plus beau rouge, dont les paysans d'*Abu Arisch* se servent pour se couronner les jours de fête. Les fleurs d'un autre (*Mimosa Lebbek*) ne sont pas moins remarquables par une belle houppe soyeuse, formée par leurs pistils. Les feuilles d'un autre (*Mimosa Orfæta*) conservent la douceur du lait de chameau, & l'empêchent de s'aigrir pendant plusieurs jours. La fumée du même bois chasse un ver qui se met dans les chairs du cou de l'homme, & qui cause des convulsions épileptiques. Ce genre des *Mimosa* est répandu en Asie, en Afrique & en Amérique : la plante sensitive nous vient, comme on sait, de ce dernier continent.

Mr. Forskal a trouvé à *Beit el Fakih* quelques beaux arbres, qui faisoient l'ornement d'une place & dont on ne pouvoit lui apprendre ni le nom ni la patrie. Il soupçonne qu'ils ont été apportés des Indes par les Banians ; mais comme ces arbres n'avoient point les caracteres d'aucun genre connu, il en a formé deux nouveaux genres sous les noms de *Hyperanthera* & *Binectarium*. Ces arbres sont grands, d'un port majestueux & donnent de belles fleurs. Le *Cissus*, peut-être aussi originaire des Indes, est à présent

commun & naturaliſé en Arabie, tout comme le *Tonnex*, grand arbre dont nous ignorons les propriétés. On vante le *Ciſſus* comme un des premiers contrepoiſons, & il eſt par cette raiſon, fort eſtimé; c'eſt le *Ciſſus Illa*, *Linn.* Une eſpece de *Glycyrrhiza*, ou de régliſſe en arbuſte, eſt commune à l'Arabie & aux Indes.

Quoique l'Arabie paroiſſe produire peu de végétaux vénéneux, on y trouve cependant un arbuſte très-dangereux, d'un genre nouveau, nommé *Adenia* par *Mr. Forskal*. Les bourgeons de cet arbuſte, ſéchés & donnés en poudre dans quelque boiſſon, ſont un poiſon des plus violens, dont l'effet eſt d'enfler ſubitement le corps d'une maniere extraordinaire. Une eſpece de caprier (*Capparis ſpinoſa*, *Linn.*) eſt le remede le plus ſûr pour ſauver les empoiſonnés. Ce dernier arbuſte eſt ſi commun en Arabie, que l'antidote ſe rencontre toujours à côté du poiſon.

Mr. Forskal rapporte encore plus de 18 arbres qu'il a vus, & qui ſont indigenes en Arabie; mais dont il n'a pu déterminer le genre. On lui apprit de la plupart, les noms Arabes & quelques propriétés d'un petit nombre. Il vit en Yemen deux arbres, dont l'un reſſembloit au citronnier & l'autre au pommier : mais les habi-

tans en ignoroient eux-mêmes & le nom & les qualités. *Noëmam*, arbre des montagnes à café: on le confond ſouvent avec la caffe. *Baka* & *Anas* ſont des arbres laiteux très-communs dans les forêts, & dont le ſuc cauſtique eſt un véritable poiſon. *Schamama* porte un fruit de la forme & de l'odeur d'un citron. *Gharib Elbeke*, arbre des montagnes du pays d'*Abu Ariſch*, duquel découle un ſuc agréable, dont les oiſeaux ſont fort friands. *Sezleg*, autre arbre d'Abu Ariſch: le ſuc exprimé de ſes feuilles paſſe pour un excellent remede dans la foibleſſe de la vue. *Sym el Horat*, ou le poiſon des poiſſons, eſt le fruit d'un arbre inconnu de l'Arabie heureuſe; d'où on en tranſporte une grande quantité dans les ports de la mer Rouge. On s'en ſert dans la pêche, puiſqu'il étourdit les poiſſons qui l'aiment, & qui après en avoir avalé reſtent comme ivres ſur la ſurface de l'eau. Ce fruit eſt apparemment une eſpece de noix vomique, qui vient auſſi des côtes occidentales des Indes.

Nous avons négligé de nous informer en Arabie à l'égard de la production de la manne, & ce que nous en apprit un religieux d'un couvent près de Suès, étoit une légende monacale, indigne d'être racontée. L'arbre duquel on tire en

Méſopotamie le manne, en ſecouant les branches, eſt le chêne, comme je ne puis pas en douter d'après les relations de pluſieurs perſonnes dignes de foi. Cette manne eſt blanche & ſucrée; mais on me montra à Baſra un échantillon de la manne *Tarandsjubin*, qu'on recueille en Perſe ſur un arbuſte épineux: elle eſt auſſi en grains ronds, mais jaunâtres. Comme l'Arabie-pétrée eſt remplie d'arbuſtes épineux, il eſt poſſible qu'on y trouve auſſi cette eſpece de manne; quoique ſa récolte ne puiſſe pas être abondante dans ces lieux déſerts. On emploie l'une & l'autre de ces mannes au lieu de ſucre, en pluſieurs mets & ſurtout pour la pâtiſſerie. Elles ſont nourriſſantes, & ne purgent point étant fraîchement recueillies.

Le cedre ne vient pas en Arabie, & paroit un arbre particulier au *Mont-Liban*. Les Arabes ont peu de bois pour bâtir: leurs arbres ſont pour la plupart d'une contexture légere & peu ſolide. *Sceura*, nouveau genre décrit par *Mr. Forskal*, arbre qui croît aux bords de la mer, a le bois ſi mou qu'on n'en peut tirer aucun uſage.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE IX.

*Des minéraux de l'*ARABIE.

DANS la deſcription de mon voyage & en traitant du terroir de l'Arabie, j'ai déja eu occaſion de donner quelque notice de la nature des pierres qui compoſent ſes montagnes. J'ai parlé auſſi de ces amas de baſalte, qui ſe trouvent près de *Hadie* & de *Kachma*, & dont les morceaux exactement pentagones ſe détachent peu-à-peu des hauteurs, & tombent dans les vallées.

Outre ces pierres calcaires, vitrifiables, & ſablonneuſes nous avons vu auſſi un ſpath ferrugineux, mêlé avec des ſélénites bruns ou blancs, preſque tranſparens. Nous avons rencontré près de *Lobeya* un gypſe bleuâtre, un ſchiſte gris, & des marcaſſites ſphériques, dans les couches d'un grès qui fournit des pierres de taille pour quelques bâtimens de cette ville.

L'Arabie contient cependant auſſi des pierres d'une plus grande valeur. L'*Onyx* eſt commun dans l'Yemen, & nous l'avons vu en quantité près du chemin de *Taes* au *Mont-Sumara*. Dans une montagne près de la ville de *Damar*, on

trouve la pierre *Ayek Jemani*, ſi eſtimée des Arabes. Elle eſt d'un rouge foncé ou plutôt d'un brun clair, & paroit être une eſpece de cornaline. Les Arabes la font enchâſſer en bague ou en braſſelet, & lui attribuent la vertu d'arrêter le ſang, quand on l'applique tout de ſuite ſur la plaie. Parmi les *Pierres de Moka*, qui ne ſont que des cornalines des Indes, apportées de Surate en Arabie & en Europe, on rencontre ſouvent des pieces qui reſſemblent parfaitement à cet *Ayek Jemani*.

Je n'ai rien pu apprendre touchant les pierres proprement dites précieuſes, que l'Arabie étoit cenſée de produire: il n'eſt pas ſeulement probable qu'on y ait trouvé autrefois des émeraudes. La montagne qui porte le nom des émeraudes eſt en Egypte, de l'autre côté du golfe Arabique, & fait partie de cette grande chaîne de montagnes où domine le granit.

Nous avons vu deux petites montagnes, compoſées preſque entiérement de ſel foſſile; l'une près de *Lobeya*, & l'autre dans le voiſinage de *Hodeïda*. Une croûte de pierres calcaires & de ſable enveloppe cet amas de ſel, qui eſt entaſſé en aſſez grandes maſſes tranſparentes. Anciennement les Arabes avoient exploité ces mi-

ANAGNOSTIRIO

nes : mais ils les négligent aujourd'hui parce que les galeries des mineurs ſe ſont écroulées. On nous dit cependant, que des vaiſſeaux étrangers viennent quelquefois prendre des charges de ſel dans la colline qui eſt près de l'isle de *Kameran* voiſine de Hodeïda.

L'Arabie ne paroit pas riche en métaux. Les anciens auteurs grecs & latins aſſurent même, quoique fauſſement, qu'elle manque entiérement de fer. Car on voit des grains de ce métal dans le ſable emporté par les pluies ; on rencontre familiérement dans la province de *Kuſma* des pierres d'aimant, & à *Saadé* il y a des mines de fer actuellement exploitées. Il faut avouer cependant que le fer de l'Yemen eſt aigre & caſſant ; défauts auxquels on ne peut pas remédier. La rareté du bois fait d'ailleurs que ce fer revient plus cher, que celui qui eſt apporté des pays éloignés. Par cette raiſon, le fer eſt toujours une des marchandiſes que les étrangers vendent avec le plus de profit, dans les ports de la mer Rouge.

Dans l'Oman, il y a beaucoup de mines de plomb & fort riches. Comme ce métal eſt plus facile à fondre, les habitans de cette province

peuvent l'exporter en grande quantité. Ce commerce se fait dans le port de *Maskat*.

Comme les anciens avoient honoré une partie de l'Arabie du titre d'*heureuse*, il falloit bien qu'il lui attribuassent tous les avantages possibles. Aussi les auteurs grecs & latins font-ils ample mention de la quantité immense d'or, que cette contrée devoit produire. Il est possible, que dans des tems bien reculés, quand les Arabes étoient les facteurs du commerce des Indes, il fût passé beaucoup de ce riche métal par l'Arabie en Europe: mais cet or étoit apparemment le produit des mines des Indes. Aujourd'hui au moins l'Arabie n'en a aucune mine: les ruisseaux n'en charient point, & le sable n'en montre aucun vestige. Un Savant de *Lobeya* voulut bien nous persuader que lui seul connoissoit quelques mines: mais c'étoit un hableur qui ne méritoit pas la moindre croyance.

Tout l'or qui existe actuellement en Arabie, vient du *Habbesch* ou d'Europe, pour payer le café, ou les marchandises des Indes qui passent par Dsjidda ou par Moka. L'*Imam de Sana* voulant, il y a quelque tems, faire battre une petite monnoie d'or, fut obligé de faire fondre des especes étrangeres. L'or qui passe d'Europe en Arabie, consiste presque uniquement en sequins de

Veniſe : pluſieurs Arabes nous demanderent par cette raiſon, ſi les Venitiens étoient les ſeuls Européens qui euſſent des mines d'or : d'autres s'imaginerent que ces républicains poſſédoient le ſecret de la pierre philoſophale.

De tels préjugés & de tels bruits populaires, renforcent l'entêtement des Arabes pour leur ancienne chimere de la tranſmutation. Auſſitôt qu'un homme de cette nation attrape quelque livre obſcur d'un prétendu adepte, il ſe met à ſouffler autant que les circonſtances de ſa patrie le lui permettent. J'ai raconté dans la relation de mon voyage, l'hiſtoire de deux Savans de *Beit el Fakih*, qui s'étoient ruinés par les recherches du ſecret de faire de l'or. Ce goût eſt généralement répandu en Arabie : la plupart de ces ſouffleurs ſe croiroient ſûrs de leur fait, s'ils pouvoient découvrir l'herbe qui dore les dents, & qui jaunit la chair des brebis qui en mangent. L'huile même de cette plante doit être de couleur d'or. On l'appelle *Haſchiſchet ed dob* : on m'aſſura qu'elle étoit commune dans les vallées du Mont-Liban, & qu'elle devoit auſſi ſe trouver ſur les hautes montagnes de l'Yemen.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXX.

VOYAGE DE MOKA A BOMBAY.

CHAPITRE I.

Départ de MOKA.

LE vaiſſeau de *Mr. Scott*, avec lequel nous voulions faire le trajet à Bombay ayant été retenu aſſez long-tems à Moka, nous ne pûmes partir de cette ville que le 23 Août 1763. Quoique *Mr. Cramer* & *Baurenfeind* fuſſent très-malades, ils prirent néanmoins le parti de s'embarquer. Pour ce qui me regarde, ma ſanté ſe trouvoit aſſez bien rétablie, pour haſarder ſans inconvenient, le voyage aux Indes.

Le fameux détroit de *Babel Mandel*, où le golfe Arabique ſe joint à l'océan, & où nous arrivâmes le ſurlendemain de notre départ, peut avoir 10 milles d'Allemagne de largeur. Il eſt parſemé de petites isles, dont la plus voiſine de l'Afrique, appellée *Périm*, forme avec ce conſtinent un canal, par lequel les vaiſſeaux paſſent à l'or-

ANAGNOSTIRIO

dinaire, malgré le courant rapide qui y domine. Dans la mer entre l'Arabie & les Indes, il y a généralement un courant rapide, qui pouſſe les navigateurs à l'eſt, avec tant de violence qu'il eſt impoſſible d'eſtimer dans ce trajet la route du vaiſſeau. Nous eſſuyâmes auſſi dans cette mer des vents du nord ſi froids, que nous fûmes obligés de nous habiller plus chaudement.

Pendant ce trajet la ſanté de *Mr. Cramer* parut ſe remettre de jour en jour; mais l'état de *Mr. Baurenfeind* empira. Il tomba dans une forte léthargie & mourut le 29 Août. Les deſſins de cet artiſte dont j'ai publié une partie, font ſuffiſamment ſon éloge.

Le lendemain de la mort de Mr. Baurenfeind mourut auſſi *Berggreen* notre domeſtique, Suédois, qui avoit fait quelques campagnes étant au ſervice d'un colonel de Houſſards. Cet homme robuſte & endurci aux fatigues, ſe moqua au commencement de celles d'un voyage en Arabie: mais il y ſuccomba, auſſi bien que *Mr. Cramer* à *Bombay*, comme je le rapporterai en ſon lieu.

Cette triſte deſtinée de mes compagnons de voyage, me fait ſouvenir du ſort de deux ſavans voyageurs en Orient, qui mérite d'être connu. L'un eſt *Mr. Donati*, mis à la tête d'une ſociété

de ſavans Italiens que le Roi de Sardaigne avoit envoyé voyager en Aſie. A peine arrivée en Egypte cette Société ſe brouilla ; les compagnons de Mr. Donati retournerent en Italie, & lui ſeul continua ſon voyage avec un jeune interprete de Kahira & un domeſtique Italien. Il alla par Damask à Baſra, afin d'y trouver une occaſion pour paſſer aux Indes. Mais naturellement impatient & las d'attendre un vaiſſeau européen, il s'embarqua avec quatre Carmes, ſur un mauvais petit bâtiment tout ouvert, qui devoit les porter à *Mangelor*, ſur la côte de Malabar. Il ne put ſupporter cette fatigue, & mourut dans ce bâtiment, trois jours avant ſon arrivée aux Indes. Avant ſa mort il donna de l'argent à ſes domeſtiques pour les reconduire dans leur patrie: l'Italien ayant perdu tout au jeu, ſe fit par déſeſpoir muſulman à Maskat.

Mr. Donati étoit tout propre à faire avec fruit un voyage tel qu'il l'avoit entrepris. Il avoit des lumieres étendues, & toute l'activité & la conſtance néceſſaires. Il étoit doué d'ailleurs d'une qualité plus rare & plus néceſſaire encore, d'un courage raſſis dans les dangers, dont il avoit donné des preuves frappantes en Egypte, étant

ANAGNOSTIRIO

attaqué par des Arabes qui reſpecterent à la fin ſon intrépidité.

Ce ſavant avoit pris quoique inutilement, toutes les précautions pour faire parvenir à ſa cour ſes papiers, & la collection de raretés qu'il avoit amaſſée en Egypte & en Syrie. Il avoit confié à ces Carmes tous ſes effets, en les priant avant de mourir, de remettre le tout au viceroi de Goa, qui auroit ſoin de faire parvenir ce dépôt à la cour de Turin. Un de ces Carmes que j'ai rencontré aux Indes, m'aſſura qu'il s'étoit acquitté fidellement de cette commiſſion, & que toute la ſucceſſion de *Mr. Donati* ſe trouvoit entre les mains du viceroi Portugais. En 1772 on n'en avoit pu cependant rien tirer encore, & j'ignore ſi depuis ce tems-là il en eſt venu quelque choſe en Italie. C'étoit en 1763, que ces Carmes ſe trouverent ſur la côte de Malabar.

Le ſecond de ces ſavans malheureux dont j'ai voulu parler, étoit un médecin François, nommé *Simon*, habile en hiſtoire naturelle & aſſez en aſtronomie. Il vint long-tems avant nous en Syrie, & fut très-bien accueilli par ſes compatriotes à *Haleb*. Ne trouvant pas aſſez de loiſir parmi ces Européens pour faire ſes obſervations, il alla à *Diarbekr* dans l'eſpérance d'y pouvoir va-

quer à ſes occupations avec plus de tranquillité. Dans cette ville, il ſe logea chez les Capucins, les ſeuls Européens qui y ſoient établis : mais outré des tracaſſeries monacales de ces religieux il prit dans un moment de déſeſpoir, le parti de ſe faire muſulman.

Quoique les Turcs faſſent cas d'un médecin chrétien, *Mr. Simon* ſe vit négligé auſſi-tôt qu'il fut mahométan, comme s'il avoit perdu ſon habileté en changeant de religion. Dégoûté du ſéjour de *Diarbekr* il alla à *Bagdad*, où il vécut en vendant des drogues & en exerçant un peu la médecine. Il conſerva néanmoins ſon goût pour l'hiſtoire naturelle, & herboriſa dans les environs avec beaucoup d'activité. Un khan Perſan du voiſinage, qui l'avoit appellé en vain, le fit enlever dans une de ces courſes, & le força à coups de bâton, à ſe faire ſon médecin. *Mr. Simon* n'ayant pu guérir ce khan d'une maladie déſeſpérée, fut battu encore & mis en priſon. Le ſucceſſeur malade du khan défunt, apprenant qu'un médecin Européen ſe trouvoit en priſon, l'en tira pour lui confier ſa ſanté, que *Mr. Simon* eut le bonheur de rétablir. Mais ce bonheur fut une nouvelle ſource de déſagrémens pour cet infortuné Savant. Son nouveau maître lui refuſa la

ANAGNOSTIRIO

permiſſion de retourner à Bagdad, & le traîna à ſa ſuite dans toutes les campagnes, pendant la derniere guerre civile en Perſe. Dans une de ces expéditions un ennemi ſurprit ce khan, & *Mr. Simon* eut le ſort d'être maſſacré dans cette occaſion, avec ſon maitre & toute ſa ſuite.

On regardoit autrefois comme très-dangereux, le trajet de l'Arabie aux Indes. Les vaiſſeaux emportés par le courant rapide, ne pouvoient ni eſtimer leur route, ni reconnoître la côte pendant le tems embrumé de la ſaiſon des pluies: pluſieurs ſe perdoient ſur les côtes baſſes du *Malabar*. Ces malheurs n'arrivent plus depuis une obſervation, crue nouvelle, quoique *Arrien* en parle déja comme d'une choſe connue des anciens. On voit dans l'océan Indien à une certaine diſtance de la terre, une grande quantité de petits ſerpens d'eau longs de 12 à 18 pouces, qui s'élevent au-deſſus de la ſurface de la mer. Auſſi-tôt qu'on apperçoit de ces petits ſerpens, on peut être ſûr qu'on ſe trouve éloigné de deux degrés de la côte.

Nous vîmes de ces ſerpens pour la premiere fois le 9 de Septembre au ſoir. Nous débarquâmes en effet, le 11 du même mois au port de *Bombay* & nous entrâmes le lendemain dans la ville.

gnie ne dépenſoit pas moins de 900,000 livres de France par année, pour la conſtruction de nouveaux ouvrages; & quoiqu'elle n'y faſſe plus travailler avec la même activité, on continue cependant à fortifier Bombay, de maniere que cette ville ſera en peu de tems la fortereſſe la plus conſidérable des Indes. Outre la ville, cette isle a encore quelques petits forts, ſuffiſans pour la garantir d'une deſcente de la part des Indiens.

Dans cette ville ſe trouvent quelques beaux édifices; tels que l'hôtel du Directeur, & dans ſon voiſinage une grande égliſe bien bâtie. Les maiſons ne ſont pas plattes comme dans le reſte de l'orient: elles ont des toits à l'Européenne, couverts de tuiles. Les Anglois ont des fenêtres de vitres: les autres habitans font les leurs de petites pieces d'écailles tranſparentes, encadrées dans du bois; ce qui rend les appartemens fort obſcurs. En orient on aime à habiter, dans la ſaiſon ſeche, des chambres ouvertes d'un côté. En général il ne faut chercher ni magnificence, ni de grandes commodités dans les maiſons à Bombay.

Le port eſt ſpacieux & à l'abri de tous les vents. Un ouvrage précieux que la Compagnie y a fait conſtruire, ce ſont deux baſſins taillés

dans le roc, où l'on peut radouber à ſec deux vaiſſeaux à la fois : on travaille encore à un troiſieme baſſin ſemblable. Cet ouvrage qui a coûté beaucoup eſt auſſi d'un grand rapport. Les étrangers paient fort cher la permiſſion de ſe radouber dans les baſſins : j'y vis de mon tems un vaiſſeau de guerre de l'*Imam de Sana*, que ce monarque avoit envoyé à Bombay, uniquement pour y recevoir un radoub plus commode.

CHAPITRE III.

Des habitans de BOMBAY.

LA tolérance que les Anglois accordent à tous les cultes, fait que cette isle eſt très-peuplée. Depuis 100 ans qu'elle ſe trouve ſous la domination de la Compagnie, le nombre des habitans a beaucoup augmenté ; de maniere qu'on y compte actuellement 140000 ames, pendant que ce nombre ne ſurpaſſoit pas 70000, il y a une vingtaine d'années.

Parmi ces habitans, les Européens ſont naturellement les moins nombreux ; d'autant plus qu'ils ne ſont pas mariés & qu'ils ne multiplient point. Les autres habitans ſont des Por-

tugais, ou catholiques Indiens ; des *Hindous*, originaires du pays ; des *Parsis*, venus du *Kerman* ; des Mahométans de différentes sectes ; & enfin quelques chrétiens orientaux. Mon voyage à *Surate* me fournira l'occasion de parler plus au long des Hindous & des Parsis qui sont principalement établis aux environs de cette ville, & de combiner les observations que j'ai faites sur ces deux peuples tant à Surate qu'à Bombay.

Les Anglois ont, comme je l'ai dit, une belle église à Bombay, mais elle est desservie par un seul ecclésiastique anglican ; de sorte que cet ecclésiastique venant à mourir, la communauté reste entiérement sans pasteur. Car la Compagnie ne met aucun aumônier sur ses vaisseaux, & n'entretient aucun ecclésiastique dans ses établissemens sur cette côte. Quand il s'agit ainsi de baptiser un enfant, ce qui arrive rarement, les Anglois ne se mariant presque jamais aux Indes, on fait venir un missionnaire Danois pour administrer le baptême.

Les catholiques, petit reste des Portugais & d'Indiens convertis en grand nombre qui portent leur nom, sont beaucoup plus nombreux que les protestans. Ils ont des prêtres en abondance ; tant des Carmes Européens que des Indiens, qui ont

fait leurs études à Goa. Pour diriger ce troupeau le pape avoit nommé, il y a quelques années, un évêque à Bombay : mais le gouverneur de cette isle le renvoya, en lui déclarant qu'on n'avoit aucun besoin d'un ecclésiastique d'un rang si distingué. Les églises catholiques sont bien bâties & riches en ornemens. Autrefois les Jésuites avoient un college & une église au milieu de l'isle : ce college sert actuellement de maison de campagne au gouverneur Anglois, & l'ancienne église forme la plus belle salle pour donner des bals & des fêtes.

Toutes les religions, comme je l'ai déja remarqué, jouissent du libre exercice de leur culte ; non-seulement dans les temples, mais encore en public, à l'égard des fêtes & des processions, sans se scandaliser réciproquement. Malgré cette tolérance générale, le gouvernement ne laisse pas les prêtres catholiques se livrer à leur empressement indiscret de faire des prosélites. Si une personne veut embrasser la religion romaine, il faut qu'elle expose ses raisons au gouvernement, qui, si les motifs sont trouvés valables, lui accorde la permission de se faire baptiser. Les Carmes se plaignent que ces permissions sont difficiles à obtenir. Ces religieux font cependant assez de conversions

nisées parmi les esclaves des habitans, qui frappés de la pompe du culte & glorieux de porter l'image d'un saint sur la poitrine, préferent de fréquenter les églises catholiques, & engagent leurs compatriotes nouvellement arrivés, à suivre leur exemple. J'avois acheté à Bombay un jeune garçon negre catholique, né de parens catholiques aussi, dans le dessein de le mener en Europe : mais, craignant d'essuyer des difficultés de la part des musulmans en Perse & en Turquie, qui auroient pu m'accuser d'avoir enlevé un enfant mahométan pour en faire un chrétien, je donnai ce jeune homme à quelqu'un avant mon départ des Indes.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement & de la puissance des ANGLOIS *sur la côte de* MALABAR.

LA Compagnie Angloise gouverne ses établissemens aux Indes d'une maniere différente de celle des Portugais & des Hollandois. Ces dernieres nations font dépendre toutes leurs places d'un seul gouverneur ; les Portugais du vicerοi de Goa, & les Hollandois du gouverneur-général

ANAGNOSTIRIO

de Batavia. Toutes les conquêtes des Anglois, ſont au contraire diviſées en quatre gouvernemens indépendans, dont chacun ne reçoit les ordres que de la direction de la Compagnie à Londres. Ces quatre gouvernemens ſont *Bombay* pour la côte de *Malabar*; *Madras* pour celle de *Coromandel*; *Calcutta* pour le *Bengale*; & *Benculen* pour l'isle de *Sumatra*.

Quoique indépendans l'un de l'autre, ces gouverneurs ſont obligés cependant de ſe ſecourir réciproquement dans des cas imprévus. Quand dernierement on apprit à Bombay la nouvelle d'un ſoulevement dans le Bengale, la régence de Bombay envoya de l'artillerie & des troupes à *Calcutta*, ſans attendre des ordres de Londres pour donner ce ſecours. Ces différens établiſſemens ſont gouvernés d'une maniere uniforme: on décide tous les procès entre les ſujets de la Compagnie, ſelon les loix angloiſes.

La régence de Bombay eſt compoſée d'un gouverneur, ſous le titre de préſident, & de douze conſeillers tous négocians; le commandant des troupes excepté qui avoit autrefois le rang de major. Depuis peu la Compagnie a fait quelques changemens dans cet arrangement: le préſident doit être un militaire, le commandant

des troupes doit avoir rang de brigadier avec voix délibérative dans toutes les affaires, & le directeur de la marine occupe une des places des douze conseillers ci-devant négocians. Les autres employés de la Compagnie, sont des facteurs & des écrivains de différens grades. Ces subalternes avancent suivant leur ancienneté, jusqu'aux premiers postes, celui de président excepté, dont la nomination dépend du choix de la direction de Londres. On transfere quelquefois ces employés d'un département à l'autre : *Mr. Spencer*, homme très-éclairé, qui de mon tems étoit conseiller à Bombay alla bientôt après mon départ, remplir la place de président à *Calcutta*.

Le président de Bombay est obligé de résider dans l'isle, comme aussi ceux des conseillers qui y ont les emplois de trésocier, d'intendant des magazins. Mais on envoie d'autres de ces conseillers comme directeurs du commerce, dans des établissemens subordonnés au gouvernement de Bombay. De mon tems les directeurs de *Surate*, de *Tellicheri*, d'*Anjengo* & de *Basra* étoient membres du conseil. Dans ces trois endroits, la Compagnie possede des forts, où elle entretient d'assez nombreuses garnisons. Depuis mon départ, les Anglois ont conquis *Baradsch*, grande ville au

ANAGNOSTIRIO

nord de Surate, qui a ſon Nabab particulier, & qui contenoit autrefois un comptoir hollandois. Dans cette ville réſide actuellement auſſi un directeur tiré du conſeil de Bombay.

On envoie des facteurs dans les établiſſemens de moindre importance : tels ſont trois dans la province de *Scindi*, la grande ville de *Tatta*, réſidence du ſouverain du pays ; *Lær Bunder*, & *Schach Bunder*. Il y a auſſi des facteurs à *Abu Schæhr* à, *Cambay*, à *Onor*, à *Calicut*, & même dans le fort *Victoria*. Cette derniere place eſt ſituée ſur une grande riviere, dont le cours s'étend fort loin dans l'intérieur du pays, & juſqu'à *Puna*, réſidence du chef des *Marattes*. Les Anglois acquirent cet endroit avec quelques villages voiſins des Marattes, en leur donnant en échange *Geri*, une des fortereſſes du fameux *Angria*, dont ils s'étoient emparés. La Compagnie crut pouvoir établir dans le pays des Marattes, un commerce étendu par le moyen de cette riviere : ce projet ayant manqué, elle profite au moins du fort Victoria, dont les environs ſont habités par des Mahométans, pour faire ſes proviſions de boucherie. Les *Hindous*, voiſins de Bombay, ne vendent jamais leur bétail quand ils ſoupçonnent qu'on l'achete pour le tuer.

Il eſt avantageux à la Compagnie, de faire paſſer ſes employés ſucceſſivement dans différentes places, avant de les avancer aux premiers poſtes. Les facteurs apprennent à connoitre les affaires de tous les établiſſemens du gouvernement, dont ils doivent un jour être le conſeil. La Compagnie ne donne cependant que de très-modiques appointemens à tous ſes facteurs & à ſes directeurs. Mais elle leur permet de faire le commerce pour leur propre compte, dans les Indes ſeulement, depuis *Délegoa* près du cap de Bonne-eſpérance juſqu'à la Chine, & au nord juſqu'à *Dſjidda* & à *Baſra*. C'eſt par le moyen de ce commerce étendu, que les directeurs acquierent principalement ces richeſſes qui étonnent leurs compatriotes en Europe.

Ces fortunes marchandes ne ſont faites que pour les Anglois : la Compagnie ne reçoit les étrangers à ſon ſervice que dans les troupes, où ils ſont obligés de commencer par le dernier grade; mais où ils avancent aſſez vite, parce que le mauvais régime détruit beaucoup d'officiers. J'ai vu à Bombay des officiers de pluſieurs nations étrangeres, principalement des Allemands & des Suiſſes. Les troupes ſont bien payées : mais le ſervice ne me parut pas agréable, parce que

ANAGNOSTIRIO

chaque écrivain pouvant eſpérer de parvenir aux premieres places, regarde déja le militaire avec ce dédain, que les gens à argent croient oſer ſe permettre de montrer à ceux qui ont le malheur d'être à leurs gages.

Dans le gouvernement dont Bombay eſt le centre, la Compagnie entretient 17 compagnies de troupes réglées, chacune à-peu-près de 120 têtes, & 3 compagnies d'artillerie. La plupart des ſoldats ſont Européens, & le reſte des *Topaſes*, ou catholiques Indiens habillés à l'Européenne. A Bombay ſe trouve auſſi un corps de 3000 *Sepois* ou ſoldats Indiens, payens & mahométans, qui conſervent leur habillement, & qui ont leurs propres officiers. Chaque compagnie de ce corps contient un bas-officier Européen, deſtiné à apprendre l'exercice aux *Sepois*, qui rendent de bons ſervices quand ils ſont commandés par des Européens. A Surate la Compagnie ſoudoye un petit corps compoſé d'Arabes du golfe Perſique, qui ont aux Indes une telle réputation de courage, que chaque *Raja* en veut avoir à ſon ſervice.

L'artillerie de Bombay eſt en très-bon état, par les ſoins d'un Suédois que les Anglois envoyerent en 1752 aux Indes, & qui amena avec

lui une compagnie de canonniers, qu'il avoit levée en Allemagne. Bombay acquit par ce moyen un bon nombre d'habiles ouvriers, principalement des maçons & des charpentiers. Ces Allemands attirerent auſſi au ſervice des Anglois beaucoup de leurs compatriotes, qui quitterent les Hollandois.

Toute la côte depuis Bombay à Baſra, eſt habitée par des peuples adonnés à la piraterie; tels que les *Malwanes*, les *Sangeries*, les *Kulis*, les *Arabes*, & autres petites nations. Il ſeroit aiſé aux Anglois d'exterminer ces pirates, comme ils l'ont prouvé l'année 1765, en s'emparant du territoire des *Malwanes*, qu'ils ont rendu cependant bientôt après aux Indiens, pour une bonne ſomme d'argent: mais l'intérêt de la Compagnie eſt de laiſſer ſubſiſter ces écumeurs de mer, qui empêchent les autres nations de naviguer dans ces parages. Elle ſe contente de protéger ſon commerce, & d'entretenir à cet effet dans le gouvernement de Bombay 8 à 10 petits vaiſſeaux de guerre, avec une quantité de *galvettes*, ou de barques armées. Les Indiens n'oſent aller d'un port à l'autre qu'en caravane, & ſous la protection d'un vaiſſeau anglois; protection qu'ils ſont obligés de payer fort cher.

ANAGNOSTIRIO

Dans ces quartiers la Compagnie n'a beſoin de ménager aucun peuple que les *Marattes*, qui, maîtres des côtes & des isles autour de Bombay, ſont auſſi maîtres en quelque maniere, de la ſubſiſtance de cet établiſſement. La marine de cette nation n'eſt pas formidable: mais elle eſt en état de mettre 80,000 cavaliers en campagne. Ce reſte des anciens Indiens retirés dans les pays montueux, a conſervé aſſez de puiſſance pour ſe faire craindre des Mogols. Le grand *Aureng-Jeb* pour conſerver la paix avec les Marattes, leur accorda le quart des revenus des douanes de pluſieurs provinces: droit qu'ils ont augmenté encore depuis les derniers troubles de l'Indouſtan. Ils ont oſé attaquer les Anglois en pleine paix & leur prendre en 1765 un vaiſſeau de guerre: la Compagnie, au lieu de tirer vengeance de cette inſulte, crut plus prudent d'accommoder cette affaire à l'amiable.

Le ſouverain des *Marattes*, qui eſt *Bramin*, comme auſſi ſes principaux officiers, réſide à *Puna*, grande ville dans l'intérieur des terres. Il donne ſes provinces en ferme à des Bramins, qui ont à leur tour des ſous-fermiers de leur caſte. Suivant les relations, le gouvernement de cette nation eſt bon, quoique arbitraire: la juſtice

s'administre avec impartialité, l'agriculture & les manufactures fleurissent, & le pays est très-peuplé. Les Marattes si justes entr'eux, se montrent cependant barbares dans leurs incursions fréquentes dans les provinces voisines gouvernées par les Mahométans, où ils pillent & dévastent tout de la maniere la plus cruelle.

CHAPITRE V.

Du commerce de BOMBAY.

LA permission que la Compagnie accorde à ses employés, de faire le commerce pour leur propre compte, paroit à beaucoup de monde contraire à ses intérêts. Il faut avouer que ce commerce particulier est sujet à quelques abus, & peut faire tort dans de certaines occasions, à celui de la Compagnie. En jugeant cependant cet arrangement dans sa totalité, je le crois avantageux aux commettans comme aux employés. La liberté de commercer inspire aux facteurs de l'activité & du courage, & leur donne des lumieres sur plusieurs branches particulieres de commerce; dispositions qui tournent au profit du commerce en général, en multipliant les affaires.

ANAGNOSTIRIO

Un exemple récent peut montrer en même tems, le bon & le mauvais côté de cet arrangement de la Compagnie avec ſes mandataires. Dans la premiere partie, j'ai parlé de la prérogative des Anglois à *Dsjidda*, où ils payoient des droits plus modiques que les autres nations. Depuis leurs conquêtes aux Indes, ils s'étoient emparés de preſque tout le commerce de la mer Rouge; de ſorte que les vaiſſeaux des autres nations devenant plus rares à Dsjidda, le revenu de la douane de cette ville baiſſa conſidérablement. Les Turcs & les Arabes n'oſant pas hauſſer ces droits contre la teneur des traités avec les Anglois, s'aviſerent de faire payer un nouveau droit à l'acheteur des marchandiſes apportées par les vaiſſeaux de Bombay. Ce hauſſement tombant ſur le vendeur Anglois, la Compagnie ſe plaignit ſans pouvoir obtenir le redreſſement de ce tort. Alors elle menaça de paſſer le port de Dsjidda, & d'envoyer ſes vaiſſeaux en droiture à Suès. Les Turcs & les Arabes regardant le trajet par le golfe Arabique comme la route la plus dangereuſe de l'univers, ne firent aucune attention à ces menaces.

Enfin *Mr. Holford* habile navigateur, penſa à les réaliſer: il lui falloit à cet effet, obtenir

l'agrément de la régence de Kahira, & l'assurance d'être bien traité à Suès. *Ali-Bey* maître alors de l'Egypte, ne s'embarrassant ni du pacha de *Drjidda*, ni du *schérif de la Mecque*, offrit aux Anglois les conditions les plus avantageuses, dans l'espérance de tirer de grands profits de ce nouveau canal du commerce des Indes. Depuis que *Mr. Holford* a passé heureusement en 1773 par le milieu du golfe Arabique, & mené le premier un vaisseau droit à Suès, des particuliers ont expédié toutes les années pour ce port, des vaisseaux des Indes: en 1776 il y arriva jusqu'à cinq de ces vaisseaux anglois. On a trouvé cette route si commode & si abrégée, que la régence de Bombay envoie ses courriers par Suès en Angleterre: par ce moyen elle peut recevoir la réponse à ses lettres au même tems qu'il falloit auparavant pour faire parvenir, par la route ordinaire, seulement ses lettres à Londres.

Mais cette nouvelle maniere de commercer n'a pas eu une longue durée. En diminuant par cette route les frais de transport, les Anglois firent baisser dans tout le Levant les marchandises des Indes à tel point, que la Compagnie ne pouvoit plus débiter les toiles qu'elle étoit accoutumée d'envoyer de Londres dans le Levant. Elle vient

vient donc de défendre à ſes mandataires, de commercer pour leur propre compte, en droiture des Indes à Suès. Mais la route eſt frayée, & la Compagnie pourroit prendre le parti d'expédier pour l'Egypte ſes propres vaiſſeaux. La ſeule conſidération qui pourroit la retenir, c'eſt l'inſtabilité du gouvernement de Kahira, & les troubles fréquens qui rendent peu ſûr le paſſage par l'Egypte.

Tous les vaiſſeaux anglois deſtinés pour les Indes, vont aborder dans un des quatre principaux établiſſemens. Ceux qui arrivent à Bombay font à l'ordinaire le trajet de Londres à ce port en 5 mois: on a l'exemple unique d'un navigateur qui a achevé ce long voyage en 3 mois & 18 jours. Peu de ces vaiſſeaux, dont il arrive ordinairement 4 par année, retournent tout de ſuite en Europe après avoir débarqué leur charge: ils font à l'ordinaire, auparavant quelque voyage dans un autre établiſſement & ſouvent juſqu'à la Chine, & gagnent des frets conſidérables dans ces courſes, pour leſquelles le gouverneur peut leur donner des permiſſions quand il veut les favoriſer. Autrefois chacun de ces 4 vaiſſeaux étoit obligé de prendre 40000 écus à ſon bord: mais depuis que la Compagnie a acquis des do-

maines ſi étendus dans les Indes, elle n'a plus beſoin d'envoyer de l'argent comptant de Londres dans ſes établiſſemens.

Le principal article de la charge des vaiſſeaux, venant d'Angleterre, conſiſte en drap de toute eſpece, qui ſe débite pour la plus grande partie à Baſra & en Perſe. Les autres ſont de la cochenille, de l'ivoire, du fer, du cuivre, des canons, des armes, &c. L'équipage de ces vaiſſeaux apporte des pacotilles de différentes marchandiſes pour ſon compte. Une grande partie de la charge de ces vaiſſeaux, ſe met publiquement en vente peu de tems après leur arrivée, tems connu des marchands Indiens, & s'adjuge au plus offrant: on tranſporte le reſte dans les établiſſemens ſubalternes.

A leur retour en Europe on charge ces vaiſſeaux de poivre de *Malabar*, de ſalpetre de *Scindi*, & de toiles de *Surate*. L'équipage compoſe alors ſes pacotilles de parfums, de gommes, & d'épiceries de différentes eſpeces du produit des Indes.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE VI.

Des antiquités de l'isle ELEPHANTA.

CETTE petite isle peu éloignée de Bombay appartient aux Marattes, & a pour habitans une centaine de pauvres familles Indiennes. Son véritable nom est *Gali Pouri*: les Européens l'appellent *Eléphanta*, à cause d'une statue d'un éléphant, sculptée en pierre noire & placée en pleine campagne dans cette isle près du rivage. Cette isle étant si peu importante, les Marattes n'en prennent aucun soin, & les Anglois la visitent librement, sans avoir besoin d'un passe-port comme quand ils veulent aller dans l'isle *Salset*.

Plusieurs voyageurs font mention de l'isle d'éléphanta & du temple Indien qui s'y trouve: mais ce n'est qu'en passant, & sans avoir senti l'importance de ces restes d'une haute antiquité. J'ai cru ce temple si remarquable que j'ai fait successivement trois voyages dans cette isle, pour dessiner & décrire ses curiosités.

Ce temple a 120 pieds de longueur & autant de largeur, sans compter les chapelles & les chambres adjacentes. Sa hauteur intérieure est encore de presque 15 pieds, malgré le haussement

du ſol occaſionné par la pouſſiere, & par le dépôt des eaux qui y entrent dans la ſaiſon pluvieuſe. Tout ce vaſte bâtiment, ſitué dans une montagne aſſez élevée, eſt taillé entiérement dans le roc vif : les colonnes qui le ſoutiennent, ſont encore des parties du même roc que l'architecte a laiſſé ſubſiſter. Ces colonnes ſont d'un ordre inuſité ; mais dont l'aſpect flatte aſſez agréablement les yeux.

Les murs de ce temple ſont ornés & remplis de bas-reliefs taillés dans le roc, & ſi ſaillans, que les figures ne tiennent au roc que par le dos. Beaucoup de ces figures ont la taille coloſſale puiſqu'on y en voit de la hauteur de 10, de 12, & même de 14 pieds. Ces bas-reliefs ne peuvent pas être comparés il eſt vrai, ni pour le deſſein, ni pour l'exécution, aux ouvrages des ſculpteurs grecs : mais ils ſurpaſſent de beaucoup en élégance, tout ce qui reſte de la ſculpture des anciens Egyptiens. Ils ſont auſſi plus beaux que ces bas-reliefs connus des ruines de Perſépolis. On ne peut donc pas douter, que les arts n'ayent été cultivés par les anciens Indiens avec plus de ſuccès qu'on ne le croit ordinairement.

Il eſt probable que ces figures expriment des événemens relatifs à la mythologie & à l'hiſ-

ANAGNOSTIRIO

toire fabuleuſe des Indiens : ce ſont apparemment des repréſentations de dieux & de héros. Mais pour pouvoir les expliquer, il faudroit être plus familiariſé que nous ne le ſommes, avec les mœurs & la religion de cette ancienne nation. Les Indiens d'aujourd'hui ſont ſi ignorans, que je n'en ai pu tirer aucunes lumieres touchant ces antiquités : un ſeul particulier prétendit m'expliquer une des plus grandes ſtatues, en m'aſſurant que c'étoit *Kaun*, un de leurs anciens rois fabuleux, fameux par ſes cruautés contre les enfans de ſes ſœurs. Cette ſtatue, d'ailleurs bien faite, a 8 bras ; emblème de puiſſance que les Indiens emploient dans les figures allégoriques.

J'ai donné les deſſins de ces bas-reliefs, qui les feront mieux connoître qu'une ſeche deſcription. Il y a cependant dans ces figures quelques particularités, qui prouvent la ſtabilité des mœurs des Indiens, & qui fourniſſent des points de comparaiſon entre les coutumes anciennes & modernes. Aucune de ces figures ne portent la barbe, & peu la mouſtache : aujourd'hui tous les jeunes Indiens ont des mouſtaches, & les gens âgés laiſſent croître à l'ordinaire, la barbe en entier. Les levres de ces figures ſont toujours épaiſſes : leurs oreilles ſont allongées par des pendants d'un

grand volume, dont toutes à peu-près paroiſſent ornées. Pluſieurs figures portent en écharpe une petite corde; coutume encore en vogue aujourd'hui parmi les *Bramins*.

Une femme n'a qu'une ſeule mamelle; ce qui fait préſumer que la fable des Amazones n'a pas été inconnue aux anciens Indiens. Quelques figures tant maſculines que féminines, appuyent un bras ſur la tête d'un nain ou d'une naine: ainſi ces monſtres de notre eſpece, ſemblent avoir été en tout tems un objet de luxe & de magnificence, chez les grands de mauvais goût. Pluſieurs de ces figures préſentent une chevelure qui ne peut pas avoir été naturelle, & qui reſſemble parfaitement à une perruque; de ſorte qu'il faudra faire remonter l'invention de cette eſpece de coeffure à la plus haute antiquité. Le ſein des femmes eſt toujours d'une rondeur parfaite; ce qui ſemble ſuppoſer l'uſage ancien du ſexe Indien, de renfermer le ſein dans des étuis d'un bois pliant, pour lui conſerver cette forme. On voit auſſi une femme qui porte ſon enfant dans la même attitude qui eſt encore uſitée chez les Indiens, & qui donne à ces enfans une poſition avantageuſe des pieds & des jambes.

La coëffure de ces figures conſiſte à l'ordinaire

en bonnets hauts : j'ai cru cependant auſſi remarquer un turban. Quelques-unes ont la tête nue avec des cheveux au moins bien arrangés, ſi ce ne ſont pas encore des perruques. Pluſieurs ſont nues : l'habillement des autres revient aſſez à celui des Indiens modernes : quelques femmes portent la culotte. En beaucoup d'endroits on reconnoit entre les mains des figures ſubalternes, l'émouchoir qui eſt uſité encore actuellement dans toutes les Indes.

On voit dans pluſieurs endroits de ces bas-reliefs la fameuſe *Cobra de Capello*, eſpece de ſerpent à lunettes, que les figures repréſentées paroiſſent traiter avec familiarité. Les ſerpens de cette eſpece ſont encore fort communs dans l'iſle d'Eléphanta, dont les habitans ne les craignent pas, en aſſurant que ce ſerpent eſt ami de l'homme, & ne fait aucun mal quand on ne l'irrite pas à deſſein prémédité. Sa morſure eſt cependant ſurement mortelle.

Des deux côtés du temple, ſe trouvent des chapelles hautes de 9 pieds, & par conſéquent moins élevées que le bâtiment principal. Les murs de ces chapelles contiennent auſſi des bas-reliefs, dont les figures ſont naturellement moins grandes que celles du temple. Derriere ces chapel-

les on voit trois chambres, dont les murs n'ont aucune ſculpture, & dont je n'ai pu deviner la deſtination.

La plus petite de ces chapelles, qui ne renferme d'autre ſculpture que la figure du dieu *Gonnis*, conſerve une propreté que j'attribue aux ſoins des habitans actuels de l'isle, qui y vont, comme j'ai vu, faire leurs dévotions. Devant l'entrée de cette chapelle, j'ai trouvé un monceau de pierres informes fraichement barbouillées de rouge. Il faut ſuppoſer que les Indiens modernes n'adorent plus tous les anciens dieux; qu'ils ſe ſont fait de nouveaux objets de leur culte, qu'ils ſe contentent de déſigner par des pierres peintes en rouge, faute de moyens pour en avoir des ſtatues. On voit en effet, dans beaucoup d'endroits des Indes de ces tas de pierres peintes en rouge, en grande vénération chez ce peuple, qui a perdu preſque entiérement la connoiſſance des beaux-arts.

Le reſte du temple entiérement négligé, ſert aujourd'hui de repaire aux ſerpens & aux bêtes féroces. On n'oſe pas y entrer, ſans avoir fait auparavant quelques décharges d'armes à feu pour chaſſer ces animaux: malgré cette précaution, un Hollandois a couru de grands riſques par des

eſſaims de guêpes particulieres nichées dans ces ſouterreins, qu'il avoit irritées par des coups de fuſil. Les bêtes à cornes profitent ſeules des chambres baſſes du temple, en allant boire dans la ſaiſon ſeche, l'eau qui s'y amaſſe pendant la ſaiſon pluvieuſe.

Il faut eſpérer auſſi peu de tirer quelques lumieres des habitans actuels de l'isle ſur l'époque de la conſtruction de ce temple, que ſur la ſignification des bas-reliefs qui en tapiſſent les murs. Ces bonnes gens racontent naïvement, qu'un ſoir il étoit arrivé dans leur isle un certain nombre de gens inconnus, qui dans une ſeule nuit avoient achevé tout l'ouvrage. Les hommes paroiſſent aimer les miracles, aux Indes comme dans le reſte de l'univers.

On aſſure qu'il exiſte à peu de diſtance de ce temple, un autre plus petit dans une montagne de l'isle. Mais il n'y a point de chemin frayé qui y mene : l'herbe étant d'ailleurs fort haute, mes guides ne voulurent pas m'accompagner dans cette courſe, crainte de rencontrer des ſerpens & des bêtes féroces.

Cet ancien temple au reſte, n'eſt pas l'unique qui ſe ſoit conſervé aux Indes. J'ai parlé déja de ceux de l'isle de *Salſet*, dont *Mr. Anquetil* a dé-

crit les trois qui ſe trouvent à *Kanari*, à *Poniſer* & à *Monpeſer*. Pour entrer dans cette isle, il faut comme je l'ai dit, un paſſe-port du gouverneur Maratte à *Tana*, ou même du ſouverain de la nation. Je n'oſois pas demander un tel paſſe-port pour ſatisfaire mon déſir de voir ces temples : car les Marattes avoient pris depuis peu un vaiſſeau danois, & ne vivoient pas alors en bonne intelligence avec les Anglois.

Freyer a décrit le temple de *Dunganes*, & *Thevenot* celui d'*Houra*, taillés dans le roc comme celui d'Eléphanta. Près du fort *Victoria* il exiſte un très-grand temple taillé auſſi dans le roc, qui a juſqu'à 25 ſéparations. Un tout ſemblable ſe trouve encore dans le voiſinage de la ville de *Teridſchanapalli*.

Ces monumens de l'ancienne ſplendeur des Indiens mériteroient par pluſieurs conſidérations, l'attention de nos ſavans. On va voir les pyramides, qui ne ſont aucunement comparables à ces ſuperbes pagodes. Il a fallu plus de travail & d'habileté pour creuſer dans le roc de ſi vaſtes bâtimens, & pour les orner de ſi grandes & de ſi belles ſculptures, qu'il n'en a fallu pour entaſſer en maſſes énormes des pierres calcaires tendres, qui ſe trouvoient ſous la main de l'archi-

tecte. Les pyramides paroiſſent le produit d'un eſclavage barbare, & les temples des Indes celui de la magnificence d'un peuple éclairé.

Les Indiens ſont d'ailleurs le plus ancien peuple connu, & celui qui a conſervé le mieux ſes anciens uſages & ſes anciennes opinions. Nous ſavons que les orientaux, les Grecs & peut-être auſſi les Egyptiens, ont puiſé aux Indes les premiers élémens de leurs connoiſſances. Il eſt donc à préſumer que l'examen des antiquités indiennes pourroit nous fournir des lumieres ſur l'origine des opinions & des cultes répandus peu-à-peu dans les autres parties de l'orient, & parvenus à la fin en Europe. Ces lumieres éclaireroient à leur tour, les antiquités des autres peuples.

Ces eſpérances ſont d'autant mieux fondées, que les Indiens poſſedent encore des livres écrits dans les tems les plus reculés, & dont beaucoup de *Bramins* entendent la langue. Les livres expliqueroient les monumens, & les monumens ſerviroient à l'intelligence de ces livres & de l'hiſtoire.

Il ſeroit à ſouhaiter que des ſavans éclairés entrepriſſent le voyage des Indes, dans le but d'en examiner les antiquités: mais une telle en-

treprise est au-dessus des forces d'un particulier, si un souverain ou une nation ne contribuent pas à sa réussite. Les Portugais maitres de *Salset* pendant deux siecles, ont bien connu ces temples, puisqu'ils ont converti en église celui de *Kanari* : mais bien loin de faire connoître aux autres nations ces monumens, ils ont tâché de les jetter dans l'oubli, en faisant couvrir de plâtre les plus beaux bas-reliefs. Les Anglois établis depuis 100 ans à Bombay, ont négligé jusqu'ici ces recherches. Il faut espérer qu'ils penseront à mériter la reconnoissance du public, en tirant au jour ces curiosités cachées, & situées dans les vastes conquêtes que cette nation possede dans le continent.

ANAGNOSTIRIO

SECTION XXXI.

VOYAGE A SURATE.

CHAPITRE I.

Occaſion de ce voyage & départ de BOMBAY.

LE lecteur ſe ſouviendra que nous arrivâmes, *Mr. Cramer* & moi, tous deux malades à Bombay en Septembre 1763. Notre deſſein étoit de retourner en Europe par la Turquie, & de nous embarquer ſur un vaiſſeau de la Compagnie, qui devoit partir pour Baſra au commencement de l'année ſuivante. Mais notre ſanté ne nous permit pas de profiter de cette occaſion: *Mr. Cramer* ſuccombant à la fin à ſes maux, mourut à Bombay le 10. Fevrier 1764, malgré les ſoins d'un habile médecin Anglois.

Reſté ſeul de notre ſociété de voyageurs je me crus obligé de penſer à ma conſervation & aux moyens de faire parvenir nos papiers en Europe, que je regardois comme perdus, ſi je mourois

auſſi en route. Prévoyant dans mon paſſage par la Turquie d'auſſi grandes fatigues que celles que j'avois déja eſſuyées en Arabie, auxquelles ma ſanté foible encore, ne pourroit pas réſiſter, je pris la réſolution de partir en droiture pour Londres, par le premier vaiſſeau qui retourneroit en Europe. Dans l'attente de ce départ, je voulus cependant contenter ma curioſité de voir *Surate*, en y allant avec un vaiſſeau anglois qui devoit faire une tournée dans ce port.

Nous partimes donc de Bombay le 24 Mars 1764, & nous fûmes obligés de nous arrêter à *Malvim*, petite ville dans la partie ſeptentrionale de l'isle, où réſide toujours un membre du conſeil de Bombay. Un événement arrivé dans ce tems-là, peut donner une idée de l'eſprit guerrier & de l'habileté des Portugais. Fiers de leurs anciennes conquêtes, ils dédaignent de faire la paix avec aucun peuple Indien, qu'ils regardent tous comme des rebelles. Ennemis de leurs voiſins, ils n'oſent naviguer qu'avec une eſcorte. Une petite flotte marchande de Goa allant à *Diu*, ſous la protection de deux fregates, ſe fit voir un ſoir dans les eaux de Bombay. Pendant la nuit nous entendîmes une vive canonade, & nous crûmes les Portugais aux priſes avec les Marattes;

ANAGNOSTIRIO

mais le matin on vit que leurs exploits se réduisoient au carnage qu'ils avoient fait d'une quantité de bambous de 30 à 40 pieds de hauteur, que les pêcheurs fichent dans le banc de sable de *Mahim*, pour la commodité de leur pêche. Ces braves Portugais avoient pris ces bambous pour les mâts d'une flotte ennemie. Pour surcroît de gloire, leur amiral se vit forcé par le gouverneur de Bombay, de payer à ces pêcheurs tout de dommage causé par le canon.

Le 26. Mars nous arrivâmes déja à la rade de *Surate*, éloignée de la ville de 3 milles d'Allemagne. Nous descendimes à *Domus*, village remarquable par le séjour de quelques officiers, & par un immense figuier des Indes fort révéré. J'ai parlé de cet arbre (*Ficus vasta*, *Linn.*), dans l'histoire naturelle de l'Arabie. A la description que j'en ai donnée je dois ajouter ici, que ce figuier est d'une durée extraordinaire, parce que les nouvelles tiges, formées par les filamens des branches de la premiere tige, nourrissent la couronne de l'arbre, quand même la principale tige se trouve toute pourrie.

A *Domus* nous primes un *Kakkri*; voiture ordinaire du pays, qui consiste dans une simple charrette de paysan, couverte & traînée par deux

bœufs, que le payſan aſſis ſur le timon conduit. Dans ce trajet j'eus une preuve de la grande ſéchereſſe de ce pays : nous étions entourés par un tourbillon de pouſſiere, cauſée uniquement par le mouvement de notre légere voiture. Dans des caravanes de pluſieurs centaines de chameaux, de chevaux, & de mulets, je n'ai jamais ſouffert autant de la pouſſiere.

CHAPITRE II.

De la ville de SURATE *& de ſes environs.*

CETTE ville eſt ſituée dans une grande & fertile plaine, ſur les bords d'une riviere conſidérable, nommée *Tappi*. Du côté de la terre elle a une double enceinte formée par deux murailles de brique, & ſe partage par conſéquent en ville intérieure & extérieure. La citadelle ſe trouve dans l'enceinte intérieure ſur le rivage du *Tappi*, & eſt ſéparée de la ville par des foſſés. On peut faire le tour du mur extérieur en 2 $\frac{1}{4}$ d'heures : mais l'enceinte extérieure ne contient preſque que des jardins & peu de maiſons.

Les grandes maiſons ſont plattes, comme dans le reſte de l'orient, avec des cours : mais celles

celles du peuple ont le toit élevé. Quoique *Surate* ſoit depuis long-tems ſous la domination des Mogols mahométans, on n'y voit néanmoins aucune belle moſquée ornée de tours comme chez les Turcs & chez les Arabes. Les places de cette ville ſont grandes & les rues ſpacieuſes, mais point pavées; de ſorte que la pouſſiere y eſt inſupportable. Chaque rue peut être fermée avec une porte; ce qui ſe fait dans les tems de trouble, auſſi fréquens ici qu'à Kahira.

A Surate on a des vivres en abondance & à bas prix: l'air y eſt ſain, malgré la chaleur du climat. J'ai vu ici au mois de Mars le thermometre de Fahrenheit monter au 98 degré, pendant qu'un vent du nord régnoit: au mois de Mai ce même thermometre n'étoit qu'au 93 degré à Bombay, ville ſituée cependant de deux degrés plus au ſud.

Un grand déſavantage pour Surate, eſt que les vaiſſeaux ne peuvent pas arriver dans ſon port, parce que le *Tappi* eſt rempli de bancs de ſable. Cette riviere eſt trop baſſe pendant la ſaiſon ſeche, & elle s'enfle trop ſubitement dans la ſaiſon pluvieuſe, juſqu'à inonder tous les environs. Si l'on contenoit la riviere par de bonnes digues, le courant de l'eau qui s'éleve ſouvent

pendant les pluies jusqu'à 28 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, emporteroit tout le sable, & en rendant libre le canal, feroit parvenir les vaisseaux au pied des murs de la ville. Mais les gouvernemens despotiques de l'Asie négligent tout ce qui sert à l'utilité du public.

Dans cette ville regne une tolérance universelle & une liberté entiere, pour toutes les religions, & pour toutes les professions: elle doit ainsi renfermer un grand nombre d'habitans. Les Européens qui sont établis ici font monter cette population à un million d'ames: mais ce calcul est visiblement exagéré, même des deux tiers, comme j'ai lieu de le présumer.

Une singularité de Surate, c'est qu'on n'y voit aucun hôpital pour les hommes, pendant qu'on y trouve un vaste établissement de cette espece en faveur des animaux malades, ou estropiés. Si les Européens abandonnent un vieux cheval, ou un autre animal domestique, les Indiens s'en chargent volontiers pour le placer dans ce bâtiment, qui est rempli de vaches, de moutons, de lapins, de poules, de pigeons, &c. infirmes & décrépits. J'y vis une grande tortue de terre aveugle & impotente, âgée, à ce qu'on m'assura, de 125 ans. Les charitables Indiens entretien-

nent tout exprès un médecin pour ſoigner ces animaux.

Les environs de Surate ne manquent pas de jardins, appartenants tant aux Européens qu'aux naturels du pays. Parmi ceux de la premiere claſſe, le plus beau eſt à la compagnie Hollandoiſe : ſa vue eſt riche & charmante.

Pour me former une idée d'un jardin Indien, j'allai voir celui qu'un des derniers Nababs fit conſtruire, & qui lui coûta 500,000 roupies, ou un million & demi de livres de France. Ce jardin, d'une aſſez vaſte étendue, n'a pas la moindre apparence de régularité, & ne contient gueres de ces pieces uſitées dans nos jardins, excepté quelques étangs & fontaines: le reſte eſt un amas confus de bâtimens, & de petits vergers. Parmi les édifices il y en a un grand avec des bains & des ſalles; le tout orné avec une magnificence Indienne, qui ne reſſemble pas à la nôtre. Les autres bâtimens ſont des *harems* pour les femmes du Nabab, entiérement ſéparés les uns des autres, de ſorte que chaque femme pouvoit tenir ſa petite cour à part. Chaque harem contient auſſi quelque appartement honnête: mais le reſte ne conſiſte que dans un grand nombre de très-petites chambres pour les eſclaves. Ce qui

me frappa dans ce jardin, c'étoit les paſſages d'une piece à l'autre, qui ſont des ſentiers ſi étroits, ſi tortueux, & ſi hériſſés de portes, qu'on s'apperçoit bien de la défiance des malheureux grands dans les pays deſpotiques, qui ne peuvent jamais être tranquilles, & ſont obligés de ſe mettre continuellement en garde contre une ſurpriſe.

J'euſſe ſouhaité de lever un plan de Surate: mais je découvris bientôt, que je ne jouirois pas ſur cet article de la même liberté parmi les Européens aux Indes, dont j'avois joui parmi les Turcs & les Arabes. Le climat des pays chauds, & la nature du gouvernement des établiſſemens ſi éloignés de la métropole, paroiſſent altérer le caractere national des peuples de l'Europe. Le gouverneur Anglois de Surate ne voulut pas ſouffrir qu'un François habitât une chambre élevée d'où il avoit la vue de la citadelle. On me raconta à Moka, qu'un marchand Arabe avoit langui pendant quelques années dans les priſons de Batavia, pour avoir eu la ſimple curioſité de prendre les dimenſions d'un canon.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE III.

Des habitans de SURATE, *& de quelques uſages.*

UNE grande ville commerçante, eſt naturellement peuplée d'habitans de différentes nations. Les principaux de Surate ſont Mahométans, la plupart étrangers, quoique employés dans le gouvernement : ces Mahométans ne ſont pas auſſi zélés obſervateurs de leur loi, que les Turcs & les Arabes. Quoique de la ſecte des Sunnites, ils tolerent les Schytes, & leur permettent même de célébrer la fête de *Haſſein*. Ils ne ſe font aucun ſcrupule de boire publiquement du vin, & de prêter de l'argent à intérêt.

Tous les gens de diſtinction tant à Surate que dans le reſte des Indes, ſe ſervent dans la converſation & dans les lettres de la langue perſane : de ſorte que cette langue eſt devenue celle de la cour, & le moyen de traiter plus facilement toutes les affaires. Pour le commerce, on employe ordinairement un portugais corrompu, qui eſt aux Indes ce que la langue franque eſt dans le Levant.

Les Muſulmans de Surate y attirent beaucoup

de *Fakirs* de leur religion, qui ſont les plus inſolens mendians de l'univers. Ces fakirs s'aſſeyent ſouvent devant une maiſon, & ne quittent pas la place juſqu'à ce que le propriétaire a payé la ſomme qu'ils demandent, ou compoſé avec eux. Comme la police ne les reprime point, on tâche de ſe défaire à tout prix de cette vermine incommode.

J'ai eu occaſion de voir à Surate la proceſſion muſulmane de la fête du *Bairam*. Le conſeiller de Bombay qui réſide dans la citadelle de Surate & qui repréſente un Nabab, eſt obligé d'annoncer cette proceſſion par ſon canon & d'y aſſiſter en cérémonie. C'eſt un phénomene ſingulier, qu'un marchand Anglois habillé à l'européenne, accompagné d'une compagnie de ſoldats de ſa nation, avec le train d'un grand Indien, conduiſe & regle une fête religieuſe des Mahométans. Le directeur Anglois fit ſentir à cette occaſion aux Indiens ſa ſupériorité, en refuſant de tirer le ſoir le canon, quoique le Nabab de la ville lui eût demandé cette complaiſance, pour annoncer de bonne heure la fête au peuple.

Cette proceſſion n'avoit rien de remarquable, que la quantité de *bekris*, de *palanquins* & de chevaux, quelques canons, beaucoup de muſi-

ANAGNOSTIRIO

que guerriere, & des ſoldats du Nabab. Ce gouverneur parut monté ſur un éléphant, où il étoit aſſis ſur une eſpece de trône, ſoutenu par quatre colonnes. Son éléphant, comme auſſi la plupart des chevaux & des bœufs attelés aux hækris, étoient peints en couleur rouge.

Les *hækris*, la voiture la plus uſitée aux Indes, ſont des chaiſes à deux roues, attelées de bœufs & d'une conſtruction fort ſimple: le conducteur eſt aſſis ſur un large timon compoſé de pluſieurs bambous. Le luxe de ces voitures ne conſiſte pas dans les ornemens, mais dans la beauté de l'attelage: on paye une paire de grands bœufs blancs propres à ce ſervice, 600 roupies, ou 1800 livres de France. Ces bœufs ſont parés de pointes d'argent aux cornes: leur allure eſt aſſez vite, ſans cependant être comparable à celle des chevaux.

C'eſt encore dans leurs palanquins que les habitans de Surate aiment à étaler leur magnificence. On ſait qu'un *palanquin* eſt une eſpece de lit de repos, ſuſpendu à un bambou & porté par quatre hommes: celui qui voyage dans cette voiture eſt couché, & à l'abri du ſoleil par le moyen d'un rideau. Un tel palanquin bien fourni d'ornemens en argent battu, garni d'étoffes

précieuſes, & ſuſpendu à un bambou d'une belle proportion & d'une parfaite courbure, coûte juſqu'à 5000 livres de France. Le ſeul bambou du palanquin du gouverneur de Bombay avoit été payé 3000 livres, ſans compter le prix des autres ornemens. Les porteurs ſont des domeſtiques Indiens, couverts ſeulement d'un petit linge autour des reins, parés, en guiſe de livrée, de certains bonnets plats, & occupés dans l'intérieur de la maiſon à tenir propres les appartemens. Au commencement, les dames Européennes paroiſſent choquées de la nudité de ces porteurs, mais elles s'y accoutument en peu de tems. Les palanquins des femmes Mahométanes, ne ſont que de mauvaiſes caiſſes de bois toutes fermées & attachées à un bâton droit.

Les *Hindous* ou naturels du pays, dont je parlerai bientôt avec plus de détail, forment la plus grande partie de la population de Surate. Preſque tous ſont de la caſte des *Banians*, qui à cauſe de leur habileté dans le calcul & dans l'économie, parviennent ſouvent à des emplois conſidérables dans les fermes & dans les douanes des Mahométans. Ces Banians, nés marchands, ſe ſont emparés du commerce des Indes à tel point, que toutes les natious étrangeres ſont obligées

de les employer comme courtiers: métier qu'ils font d'une maniere plus ſatisfaiſante pour leurs commettans, que ne le font les Juifs en Turquie. Des Européens ne ſe ſont jamais repentis d'avoir confié preſque toute leur fortune à des Banians, qui donnent continuellement des preuves étonnantes de leur probité & de leur fidélité. Il y en a d'extrêmement riches ; mais ils ſe piquent tous d'une grande modeſtie, & s'habillent d'une ſimple toile blanche de coton.

On trouve à Surate une grande quantité de Parſis, qui ſont d'habiles négocians, ou des artiſans laborieux, ou de bons domeſtiques. Il y a auſſi dans cette ville des Arméniens, des Géorgiens & des Juifs, mais en petit nombre: les catholiques Indiens, nommés vulgairement Portugais, parce qu'ils parlent cette langue corrompue, ſont plus nombreux.

A Surate on compte le jour d'un coucher du ſoleil à l'autre, & au lieu de 24 heures, on le partage en 60 *Garris*. On n'y connoît point les horloges : mais on annonce les parties du jour d'une autre maniere. Dans un lieu élevé, un homme eſt employé à mettre toujours ſur l'eau une taſſe de cuivre percée au fond : chaque fois que la taſſe remplie s'enfonce, on compte un

Garri, & cet homme annonce alors ce tems en frappant avec un marteau le nombre sur une plaque de métal, qui sonne comme une cloche; chaque *Garri* comprend 24 de nos minutes. Dans les maisons des grands qui ne manquent ni de pendules ni de montres, on conserve toujours cette ancienne maniere de mesurer le tems.

CHAPITRE IV.

Du gouvernement de SURATE *& de ses révolutions.*

DEPUIS long-tems Surate & le grand district dont elle est la capitale, appartenoient au grand Mogol, qui pour mieux contenir une province éloignée, la faisoit gouverner par deux Nababs indépendans l'un de l'autre. Le premier, résidant dans la ville, étoit proprement le gouverneur de la province : le second, commandant dans la citadelle, étoit revêtu du titre d'amiral, & jouissoit de grands revenus destinés à l'entretien d'une petite flotte, pour défendre le commerce contre les pirates de cette côte.

ANAGNOSTIRIO

Après l'expédition de Schach *Nadir* dans l'Indouſtan, les Nababs des provinces éloignées de ce vaſte empire, viſerent tous à l'indépendance en ne laiſſant au Mogol qu'une ombre d'autorité, & en ne demandant la confirmation dans leurs places que pour la forme. Celui de Surate *Teg Beg Khan*, homme riche & puiſſant, ſuivit cet exemple & parvint à faire déclarer ſon frere Nabab de la citadelle. Ces deux freres regarderent donc toute la province comme leur patrimoine, & acquirent des richeſſes immenſes.

Teg Beg Khan étant mort en 1746 ſans laiſſer d'enfans, partagea ſon bien entre ſes parens; ce qui mit pluſieurs en état d'aſpirer au gouvernement de la ville. Son frere mourut l'année ſuivante, & ſa veuve, femme extrêmement riche & ambitieuſe, voulut faire obtenir à ſon gendre à la fois les deux places, de Nabab de la ville & de la citadelle.

Le choc de ces prétentions ſi diverſifiées, produiſit dans la ville de Surate une guerre civile ſemblable à celles que les Beys ſe font à Kahira, & dont nous ne pouvons pas nous former une idée en Europe. Chaque prétendant levoit autant de troupes que lui permettoient ſes facultés; il ſe cantonnoit & ſe retranchoit avec ces troupes,

ANAGNOSTIRIO

dans ſes maiſons ou dans ſes jardins, & il tâchoit de ſurprendre ou de chaſſer ſes rivaux. Pendant ces opérations peu meurtrieres, les habitans ſe contentoient de fermer les portes les plus voiſines du théâtre des combats, & vaquoient d'ailleurs tranquillement à leurs affaires ſans craindre le pillage : ils étoient même ſûrs d'obtenir un dédommagement, quand on leur avoit fait quelque tort à l'occaſion de ces querelles. De cette maniere le commerce ne ſouffrit aucune interruption.

Quelques-uns de ces prétendans eurent l'imprudence d'appeller à leur ſecours les Marattes, qui ſans rien faire pour aucun parti, ſe faiſoient toujours payer par le victorieux, quoiqu'ils euſſent paru favoriſer le vaincu. Depuis ce tems-là, les Marattes jouiſſent du tiers du revenu de la douane de Surate, & un de leurs officiers eſt toujours préſent pour percevoir cette eſpece de tribut.

Les Anglois & les Hollandois avoient de tout tems mis leurs comptoirs en état de défenſe, & ils augmenterent encore à l'occaſion de ces troubles leurs préparatifs militaires. Les grands du pays chercherent alors de l'appui chez des négocians ſi puiſſans : chacune de ces nations prit parti pour un des prétendans, lui fournit des muni-

ANAGNOSTIRIO

tions, se retrancha dans son comptoir, & combattit l'autre sans être en guerre ouverte. A la fin le Nabab protégé par les Anglois fut chassé: mais il revint en 1758, & sa belle-mere, la riche veuve dont j'ai fait mention, répandit ses trésors si à propos, que le Nabab qui avoit été mis à sa place, fut obligé de lui céder le gouvernement de la ville.

Quand les Anglois virent la ville entre les mains de leur créature, ils penserent sérieusement à s'emparer de la citadelle. Le conseil de Bombay envoya dans ce dessein en 1759 un de ses membres, *Mr. Spencer*, homme habile & aimé des Indiens, avec des forces considérables. Le Nabab ouvrit les portes de la ville aux Anglois, & les laissa tranquillement faire le siege de la citadelle, qui fut prise en peu de jours. Pour ne point effaroucher les Indiens, les Anglois déclarerent qu'ils faisoient cette conquête au nom du grand Mogol, dont ils arborerent aussi le pavillon sur les murs de la citadelle.

Cette expédition finie, *Mr. Spencer* envoya une longue relation à la cour de *Delhi*, dans laquelle il représenta les raisons pourquoi les négocians de Surate s'étoient mis sous la protection des Anglois, & les avoient engagés à chasser de

la citadelle le Nabab uſurpateur. Il aſſura que ces petits tyrans avoient laiſſé dépérir la flotte, néceſſaire pour défendre le commerce, & que perſonne ne pouvoit ramener la ſureté que les Anglois. Il offrit en même-tems, que ſi le Mogol vouloit accorder l'emploi d'amiral avec les revenus y annexés à la Compagnie, elle entretiendroit une flotte & protégeroit efficacement le commerce. Les faits allégués dans cet écrit, étoient atteſtés, & les propoſitions appuyées par les principaux habitans de Surate qui ſignerent ce mémoire. Le grand Mogol, qui dans ſa foibleſſe actuelle, n'avoit plus oſé envoyer un gouverneur dans cette province & qui la regardoit comme perdue, accorda facilement la demande de la Compagnie, qui fait exercer par un membre du conſeil de Bombay, la charge de Nabab & d'amiral à Surate. Elle retire ſous ce titre le tiers de la douane de cette ville, avec d'autres revenus plus conſidérables encore; ce qui la met en état d'entretenir des troupes & quelques petits vaiſſeaux de guerre.

Les Anglois ſont donc aujourd'hui les véritables ſouverains de Surate. Ils tiennent le Nabab de la ville dans une entiere dépendance, & ne lui laiſſent de revenu qu'autant qu'il faut pour le

ANAGNOSTIRIO

faire vivre selon sa dignité. Les Indiens sont en partie contens de leurs nouveaux maîtres : les négocians ne risquent plus d'essuyer les avanies & les exactions des Nababs : ils se plaignent de l'autre côté de l'esprit intéressé de ces maîtres. Les Indiens n'osent naviguer qu'avec un passe-port de l'amiral : si les Anglois ont envie d'envoyer des marchandises dans un port, le directeur tarde tant à expédier ces passe-ports, que les vaisseaux Indiens ne peuvent plus partir dans la mousson convenable ; pendant que les Anglois ont tout le tems nécessaire de les prévenir dans les ventes. J'en ai vu des exemples, qui répétés & multipliés, ruineroient sans doute le commerce des naturels du pays.

CHAPITRE V.

Du Commerce de SURATE.

LE grand commerce qui se fait à Surate, rend cette ville le dépôt des productions les plus précieuses de l'Indoustan. On y apporte, par de grandes caravanes & de l'intérieur de l'empire, une immense quantité de marchandises que les négocians de Surate envoyent sur leurs vaisseaux

dans le golfe Arabique, dans le golfe Perſique, à la côte de Malabar, à la côte de Coromandel, & juſqu'à la Chine. Les provinces voiſines de cette ville abondent en manufactures de toute eſpece.

La conſtruction des vaiſſeaux fait auſſi une branche de commerce pour ſes habitans : dans l'art de conſtruire, les Indiens ſont il eſt vrai, de ſimples imitateurs des Européens : mais ils ont en quantité & à bas prix l'excellent bois appellé *Tæk*, que les vers n'attaquent point, & qui eſt ſi durable qu'on voit à Surate des vaiſſeaux de 90 ans, en état encore de tenir la mer.

Entre les nations étrangeres, les Hollandois ont, après les Anglois, à Surate l'établiſſement le plus conſidérable. Ils y entretiennent un directeur, pluſieurs marchands, une quantité d'écrivains & de domeſtiques, & encore quelques ſoldats. Cependant leur commerce ſe réduit à peu de choſe, & l'ordre ne paroît pas regner dans les affaires de cette nation aux Indes. Depuis que les Anglois poſſedent la citadelle, le Nabab de la ville a forcé les Hollandois de lui payer 90000 roupies, & de renvoyer le canon dont leur factorie étoit garnie.

Les affaires des François y ſont encore en plus mauvais état. Depuis la perte de Pondichéri, leur directeur

directeur se voit négligé au point, qu'il trouve à peine assez de crédit pour pouvoir vivre petitement. Cette nation ne brille ici que par ses capucins, généralement aimés & estimés à Surate. Ces bons religieux ont rendu service au public, en tenant un regiſtre fidele de tous les événemens des l'Indoustan depuis 1676, jusqu'aujourd'hui.

Il en est presque de même des Portugais: de mon tems ils avoient pour directeur un Juif de Hambourg. On me dit cependant qu'ils ont relevé depuis mon départ, leur commerce, en envoyant un directeur de leur nation, né à Goa.

Il arrive quelquefois à Surate des vaisseaux de nations, qui n'y ont pas des établissemens stables. Tel fut un Danois venu dans le tems du siege de la citadelle & protégé par les Anglois, auxquels il avoit rendu des services dans cette occasion: ce capitaine favorisé de cette maniere, fit bien ses affaires. Un Suédois arrivé quelques années après ne fut pas si heureux, quoique le Nabab de la ville lui eût permis contre un droit modique, de commercer librement. Ayant donné son fer & son cuivre à meilleur marché que les Anglois, il vendit en peu de tems & à ce qu'il crut, avantageusement toute sa cargaison. Mais quand il voulut partir, le Nabab exigea de lui un

droit extraordinaire de 100000 roupies, & le mit aux arrêts jusqu'à ce que cette somme fût payée. Le Suédois n'osant pas s'adresser aux Anglois, qu'il soupçonna être les instigateurs de cette avanie; donna ordre à son vaisseau d'aller à la Chine & de le laisser aux arrêts. A la fin il composa avec le Nabab, qui pour 20000 roupies lui rendit la liberté. Des traitemens semblables dégoûteront les autres nations, & les empêcheront de tenter fortune à Surate.

Suivant toutes les apparences les Anglois s'empareront de tout le commerce de cette ville. En même tems souverains & marchands opulents, ils ont en main tous les moyens de donner l'exclusion aux nations étrangeres, & d'écarter les Indiens de cette source de richesses.

CHAPITRE VI.

Des Mœurs des HINDOUS.

ON appelle *Hindous*, les habitans originaires du vaste empire de l'Indoustan. Ayant eu occasion de vivre parmi ce peuple tant à Bombay qu'à Surate, je réunirai ici quelques observations que j'ai faites dans ces deux villes sur les Hindous,

& ſur les *Parſis*, colonie étrangere, établie auſſi dans cette partie des Indes.

Ce peuple le plus anciennement policé peut-être de notre globe, eſt doux, laborieux, naturellement porté à exercer la vertu. Tous ceux qui vivent avec les Hindous, ne peuvent ſe laſſer d'admirer leur patience, leur probité & leur bienfaiſance : mais ce peuple eſt en même-tems le moins ſociable de l'univers. Par les mœurs & par des principes religieux, les Hindous ſe ſéparent, non-ſeulement des autres nations qu'ils regardent commes des races impures ; mais les différentes caſtes, ou tribus de leur propre nation ont peu de communication entre elles. Aucun Hindou ne mange avec un étranger, & celui qui appartient à une caſte ſupérieure, jamais avec un homme d'une caſte inférieure. Un pauvre domeſtique *Bramin* ſe croiroit déshonoré, en ſe mettant à table avec ſon maître *Rasbout*, ou *Banian*.

Tout le monde ſait que les Hindous ſont diviſés en beaucoup de tribus ou caſtes : autant que j'ai pu apprendre, il y en a 4 principaples : ſavoir ; celle des *Bramins*, ou prêtres ; celle des *Raſbouts*, ou militaires ; celle des *Banians*, ou marchands ; & celle des artiſans, y compris les la-

boureurs. Ces quatre caſtes générales ſont ſubdiviſées en plus de 80 caſtes particulieres, dont chacune a ſes cérémonies & ſes patrons ſéparés, comme me l'ont aſſuré pluſieurs perſonnes.

Cette diviſion inaltérable a donné occaſion à l'erreur de quelques voyageurs, qui ont cru que le fils étoit toujours obligé d'embraſſer la profeſſion de ſon pere. Le fils ne peut pas quitter la caſte où il eſt né: mais il lui eſt permis de choiſir une vocation qui n'eſt pas proprement celle de ſa caſte. Il y a des Bramins ſouverains, tel que par exemple, eſt celui des Marattes. Ces mêmes Bramins ſe font magiſtrats ſous le gouvernement des princes Rasbouts, & fermiers ſous celui des Mahométans. J'ai connu des négocians Bramins, & des artiſans Rasbouts & Banians.

Une telle liberté étoit d'autant plus néceſſaire, qu'il eſt impoſſible qu'un Hindou d'une caſte inférieure ſoit reçu dans une ſupérieure. On m'en raconta un ſeul exemple, dont je ne veux pas même garantir la vérité. Un ſouverain Raſbout ſouhaita d'entrer dans la caſte des Bramins; ces prêtres après l'avoir refuſé pendant longtems lui accorderent à la fin ſa demande, à condition qu'il fit mettre dans un temple la ſtatue d'or d'une vache, aſſez grande pour qu'un hom-

me pût y entrer par derriere, & en ſortir par la bouche. Le ſouverain ayant paſſé à pluſieurs repriſes par le milieu de la figure de l'animal ſacré, fut regardé comme régéneré, & reçu dans la caſte des Bramins.

Cette coutume empêche tout étranger de ſe naturaliſer parmi les Hindous, & d'embraſſer leur religion; auſſi aucun peuple n'eſt moins poſſédé de l'envie de faire des proſélites. Mais l'obſervation rigide de ces anciennes loix de ſéparation, a jetté ce peuple dans l'abaiſſement où il ſe trouve aujourd'hui. Si du tems de la conquête, les Hindous euſſent permis aux Tartares de s'incorporer dans la nation vaincue, ces conquérans auroient adopté les mœurs & la religion de leurs nouveaux ſujets. Leur conduite à la Chine rend probable cette opinion. Mais les Hindous en marquant tant d'averſion à ces nouveaux maîtres, les engagerent à préférer le Mahométiſme, & les forcerent à faire venir toujours des étrangers Mahométans pour gouverner le peuple conquis. Depuis ce tems-là les Hindous ne ſont qu'une troupe abjecte d'eſclaves, expoſée aux vexations d'un deſpote, qui leur rend le mépris qu'ils lui avoient témoigné.

La puiſſance des Mahométans diminue, il eſt

vrai, tous les jours, & il exiſte encore pluſieurs ſouverains Hindous, qui peuvent avec le tems remettre leur nation dans ſon ancienne ſplendeur. Les Marattes ont commencé déja avec ſuccès, l'exécution d'un projet ſemblable. C'eſt la puiſſance altiere des Anglois qui arrête actuellement les progrès des Hindous vers un meilleur état: mais ſi ce coloſſe à pieds d'argille, élevé par des marchands conquérans, s'écroule, événement qui arrivera plûtot qu'on ne penſe, l'Indouſtan redeviendra un pays floriſſant.

Dans preſque toute leur maniere de vivre les Hindous ſe diſtinguent des autres peuples: leur nourriture ordinaire conſiſte en ris, en lait & en fruits. La loi cependant qui leur défend de manger de la viande, paroit plutôt dépendre du climat que des principes religieux. Les Rasbouts mangent du mouton, & de la chair de quelques autres animaux: mais tous reſpectent également la vache & s'abſtiennent du bœuf. Aucune caſte n'eſt autant génée pour ſa nourriture que celle des Bramins: ces prêtres ſe refuſent une grande partie des légumes permis aux autres Hindous; ne mangent que ce qui a été préparé par un homme de leur caſte, & n'oſent boire que l'eau portée par un tel homme. Ils obſervent d'ailleurs des

jeûnes fréquens : de sorte qu'un Bramin m'a dit, qu'il étoit presque impossible de s'astreindre à tous les préceptes de leur régime.

Ces prêtres gênent à leur tour le peuple, dans sa maniere de manger, par une multitude de regles minutieuses, toutes fondées sur la chimere de la possibilité de contracter de la souillure par la communication. Les Hindous du commun ne se serviroient pas du même vase avec un étranger, ou avec un homme d'une autre caste : ils emploient plutôt pour plats de grandes feuilles d'arbre, & boivent dans le creux de la main.

Toutes les pieces de l'habillement des Hindous different pour la forme, de celles qui sont usitées chez les Turcs & chez les Arabes. Les négocians portent cependant un turban, la culotte, & un habit long de toile blanche de coton : leurs pantoufles sont garnies de pointes de métal recourbées. Les hommes du peuple vont nuds, excepté un petit linge autour des reins, & une espece de turban sur la tête. Dans les tems de pluie les paysans mettent sur la tête une longue capote tissue de feuilles de palmier ; coutume indienne, dont Hérodote fait déja mention.

L'habillement des femmes du commun consiste dans un grand linge rayé de rouge, dont elles

enveloppent les reins, & dans un autre linge plus grand encore, qu'elles ploient autour du corps & mettent sur la tête. Elles portent toutes le plastron garni de deux étuis, dans lesquels elles enferment le sein; ce qui est la cause qu'on ne voit point parmi les Indiennes de gorge affaissée comme parmi les Mahométanes. Ces femmes des Hindous sont fort laborieuses: j'en ai vu à Bombay gagner leur vie par les travaux les plus rudes, & qui néanmoins étoient chargées de bagues au nez, aux oreilles, aux doigts, aux bras, & à la cheville du pied: luxe dont leur postérité peut hériter.

Les Hindous conservent la coutume de brûler leurs morts. Mais les gouvernemens Européens & Mahométans ne permettent plus, & les Marattes rarement, que la veuve se jette dans les flammes avec le corps de son mari. Un Bramin me dit, que sa famille s'étoit illustrée par la permission de se brûler avec son mari, obtenue par sa grand-mere comme un témoignage de sa vertu.

ANAGNOSTIRIO

CHAPITRE VII.

De la Religion des HINDOUS.

UN Européen qui voudroit s'inſtruire de la religion de ce peuple, ne peut pas tirer beaucoup de ſecours des Bramins, qui ne s'appliquent à aucune de nos langues. J'ai connu des Banians qui parloient anglois, & qui m'ont donné quelques lumieres ſur cette matiere.

Tous m'aſſurerent unanimement, que les Hindous ſenſés & inſtruits ne reconnoiſſoient & n'adoroient qu'un être ſuprême & unique. Mais que les Bramins avoient inventé des dieux ſubalternes pour ſe prêter à la foibleſſe du peuple, qui ne pouvoit comprendre des idées abſtraites ſi elles n'étoient repréſentées par des images. Ils convinrent encore, que les Bramins intéreſſés avoient chargé peu-à-peu leur religion ſimple de fables abſurdes & de ſuperſtitions ridicules. Je leur objectai leur vénération outrée pour la vache, & toutes ſes repréſentations. Ils me répondirent qu'ils ne révéroient dans ces images que la bonté de Dieu, qui avoit donné à l'homme cet animal doux, & d'une utilité indiſpenſable.

Je n'ai rien pu apprendre de poſitif, touchant

leurs divinités ſubalternes, qui paroiſſent être plutôt des ſaints, & des patrons qu'ils vénerent. Un Banian comparoit leurs trois principaux dieux, *Brama*, *Viſnou* & *Madeo*, à la trinité des chrétiens.

Tous les Hindous croient à la métempſycoſe, & à la purification des ames par le paſſage dans pluſieurs corps. Ce dogme n'eſt pas cependant l'unique cauſe de leur abſtinence de tout ce qui a eu vie. Dans les pays chauds, la chair des animaux en général & celle du bœuf en particulier, eſt regardée comme une nourriture fort mal-ſaine. Les Rasbouts mangent de la viande, & les Marattes ne ſe font aucun ſcrupule d'en fournir à leurs priſonniers de guerre Européens. On pourroit croire que la charité ſinguliere des Hindous pour les animaux, tient plutôt à cette opinion religieuſe.

Le précepte de la purification par l'eau, s'obſerve rigoureuſement dans toutes les Indes. A Surate j'ai vu chaque matin des troupes de femmes & de filles aller ſe baigner dans le Tappi. Elles donnoient des habits propres à tenir à quelques Bramins ſubalternes aſſis ſur le rivage, & étant lavées, elles revenoient changer leurs habits mouillés contre des ſecs, avec tant d'adreſſe, que la moindre partie de leur corps ne paroiſſoit pas à

ANAGNOSTIRIO

découvert. Le Bramin signoit alors chaque personne d'une marque de couleur rouge au milieu du front, & après une courte priere, toute l'assemblée se retiroit en ville.

Cette espece de sanctification journaliere paroît être la principale fonction de ces petits Bramins. On les appelle aussi à la naissance d'un enfant, auquel ils mettent en écharpe un mince cordon, que cet enfant porte alors toute sa vie comme la marque de son extraction. Ils assistent aux fiançailles ; mais uniquement pour assigner l'heure favorable au contrat & non pour faire la cérémonie de bénir le mariage.

Les fêtes des Hindous, assez nombreuses, sont en partie civiles & en partie religieuses. Ils célebrent celle du nouvel an par des illuminations, & par des réjouissances de toute espece : celle de la noix de coco paroît de la plus haute antiquité. Dans une autre, consacrée à la mémoire d'un héros, ils se barbouillent réciproquement de couleur rouge, pour répréfenter l'état de ce héros sortant couvert de sang d'une bataille.

Ils ont aussi deux ordres de *Fakirs* ou pélerins mendians, appellés *Bargais* & *Gusseins*, qui voyagent armés, & en troupes de quelques milliers. Ces ordres sont ennemis jurés, & quand

ils se rencontrent, ils se livrent de sanglans combats. Pendant mon séjour à Surate, une petite armée de ces fakirs campa près de la ville : le gouvernemenent en prit ombrage, & ne leur permit d'entrer en ville qu'en petit nombre.

On connoit par les relations les pénitences ridicules de ces fakirs. Leur fanatisme n'est pas encore refroidi ; & tout fraichement il est mort à Surate un de ces extravagans, qui avoit resté pendant 20 ans renfermé dans une cage, & les bras toujours levés au-dessus de la tête.

CHAPITRE VIII.

Des PARSIS.

A BOMBAY, à Surate & dans ses environs, se trouve une colonie d'anciens Perses, qui à l'occasion de la conquête de leur patrie par les Arabes mahométans, se refugierent il y a 11 siecles, dans les Indes : on les nomme *Parsis*. Aimés des Hindous, ils multiplient beaucoup, au lieu que leurs compatriotes dans la province de *Kerman* diminuent à vue d'œil sous le joug des Persans musulmans.

Ces Parsis sont un peuple doux, tranquille &

laborieux. Ils vivent entre eux dans la plus grande union, assistent leurs pauvres en commun, & ne souffrent pas qu'un homme de leur culte aille demander l'aumône à des gens d'une autre religion. Ils emploient aussi leur crédit & leur argent, pour mettre un confrere à l'abri des vexations de la justice. Si un Parsis se conduit mal, ils le chassent de leur communion. Ils font le commerce & exercent toute sorte de professions.

Les Parsis connoissent aussi peu la circoncision que les Hindous. Ils n'épousent qu'une seule femme, & n'en prennent jamais une seconde que quand la premiere est stérile. Ils marient leurs enfans déja à 6 ans : mais ces jeunes époux restent séparés, chacun dans la maison de son pere, jusqu'à l'âge de puberté. Leur habillement est le même que celui des Hindous, excepté une touffe de cheveux qu'ils gardent au-dessus de chaque oreille. Tout comme les Persans modernes, ils sont fort adonnés à l'astrologie, malgré leur peu de connoissances en astronomie.

Ils conservent toujours la coutume singuliere de laisser manger leurs morts par les oiseaux carnassiers, au lieu de les enterrer ou de les brûler. J'ai vu à Bombay, sur une colline, une tour ronde couverte de planches, où les Parsis expo-

ſent à découvert leurs morts. Quand les chairs du cadavre ſont mangées, ils mettent les oſſemens dans deux chambres ſéparées au bas de la tour.

Les Parſis, ſectateurs de la religion de *Zerduſt*, ou *Zoroaſtre*, adorent un ſeul Dieu, éternel & tout-puiſſant. Ils rendent cependant un certain culte au ſoleil, à la lune, aux étoiles & au feu, comme à des images viſibles de la divinité inviſible. Leur vénération pour ce dernier élément les engage à entretenir continuellement, par des bois odoriférans, un feu ſacré, tant dans leurs temples que dans les maiſons des particuliers aiſés. J'ai vu dans un de leurs temples à Bombay, un feu qui y brûle ſans intermiſſion depuis deux ſiecles. Ils n'éteignent jamais une lumiere en ſoufflant, de crainte de ſouiller par leur reſpiration, la pureté du feu.

La religion des Parſis ordonne auſſi ſtrictement les purifications, que celle des Hindous. Les diſciples de *Zerduſt* ne ſont pas cependant obligés à l'abſtinence de la nourriture animale. Par habitude, ils ne mangent pas du bœuf, parce que leurs ancêtres avoient promis au prince Indien qui les reçut dans ſes états, de ne jamais tuer des bêtes à cornes : promeſſe qu'ils obſervent en-

ANAGNOSTIRIO

VIII.

ANAGNOSTIRIO

core ſous la domination des chrétiens & des mahométans. Le lievre eſt à leurs yeux l'animal le plus impur, pour lequel ils marquent une grande averſion. Ils boivent librement du vin & des liqueurs fortes, que leur religion ne défend pas.

Leurs fêtes nommées ghumbars, qui reviennent aſſez ſouvent, & dont chacune dure cinq jours, ſont toutes des commémorations de quelque partie de l'œuvre de la création. Ils ne les célebrent ni avec éclat, ni avec des cérémonies particulieres: ils s'habillent mieux ces cinq jours, font quelques actes de dévotion dans leurs maiſons & viſitent leurs amis.

N'ayant pas eu occaſion de faire des obſervations ſuivies ſur les mœurs & la religion des Parſis, je dois renvoyer le lecteur aux mémoires que *Mr. Anquetil du Perron* a joints à ſa traduction du *Zenda-veſta*, ou livre ſacré de *Zoroaſtre*. On ſait que ce ſavant François eſt allé aux Indes, uniquement dans le deſſein d'étudier la langue & la religion des Parſis.

Ce mélange d'opinions & de mœurs ſi différentes des habitans des Indes, gêne ſouvent les Européens, qui n'ont point de leurs compatriotes pour domeſtiques; c'eſt le cas de preſque tous les négocians étrangers. Un Européen qui n'a à ſon

ſervice que des naturels du pays, & qui ſouhaiteroit de manger un lievre lardé, auroit de la peine à faire parvenir ce plat ſur ſa table. Le Hindou ne voudroit pas le porter, parce qu'il n'oſe pas ſoulever un corps mort ; le Parſis non plus, parce que le lievre eſt un animal immonde ; & le Muſulman encore moins, parce qu'il ſe ſouilleroit en portant un mets où il y a du lard.

Fin du Tome ſecond.

ANAGNOSTIRIO